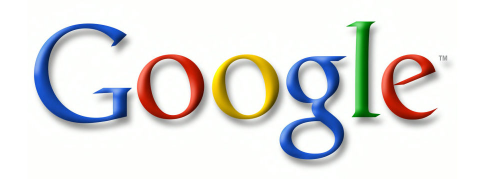


NIF

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ŒUVRES COMPLÈTES

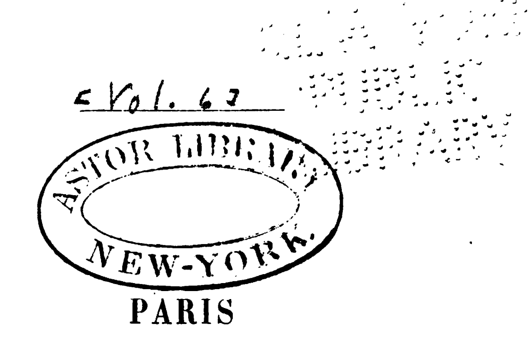
DE

EDGAR QUINET

LES ROUMAINS

ALLEMAGNE ET ITALIE

MÉLANGES



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

1857

LES ROUMAINS

LES ROUMAINS

A LA MÉMOIRE

DE MON BEAU-FILS

GEORGES MOUROUZI

NÉ A JASSY LE 1er SEPTEMBRE 1839

MORT A BRUXELLES LE 14 MARS 1856

AGÉ

DE SEIZE ANS ET DEMI ET QUATORZE JOURS

Plusieurs Adresses collectives m'ayant été envoyées par les Roumains des Principautés, l'occasion s'offre ici de leur répondre.

MESSIEURS,

Rien ne pouvait m'être plus précieux que l'assurance d'avoir fidèlement exprimé vos sentiments et les besoins de votre situation.

Vous me donnez cette assurance, vous y joignez des expressions que je recueille avec bonheur, comme la preuve de votre patriotisme, de votre communauté de vues, bien plus que des services que j'ai pu rendre à votre cause. Il est certain que, de quelque manière qu'on envisage vos intérêts, vous avez fait un grand pas; il est tel que rien ne vous fera reculer. Tout l'Occident s'est ému pour vous. Vous avez retrouvé et produit au grand jour vos titres de famille; il ne s'est trouvé personne pour les contester.

Vous n'êtes plus une province inconnue, vous faites partie de la cité, j'allais dire de la patrie chrétienne occidentale.

Vous n'êtes plus isolés dans la vie politique, il n'est plus possible à qui que ce soit de disposer de vous, ou de toucher à vos affaires sans que le monde le sache.

Vos provinces ne peuvent plus être déchirées, lacérées, sans que toute l'Europe jette un cri.

Vous n'êtes plus des étrangers, vous êtes des citoyens pour tous les peuples policés. Vos vœux, vos besoins, vos droits font désormais partie des vœux, des besoins, des droits de la société européenne. Vous avez maintenant les mêmes chances de vie, de liberté, d'indépendance, d'avenir, que l'Europe elle-même.

Que de chemin en peu d'années, si l'on se rappelle ce qu'était naguère votre situation! Encore quelques efforts et le but sera atteint. Si, par hasard, il arrivait que nos espérances (car vous me permettrez ici de confondre mes vœux avec les vôtres) ne fussent pas réalisées tout d'abord, gardez-vous de croire que votre cause est compromise et qu'elle a l'avenir contre elle. Voyez comme pour les peuples les mieux assis, la liberté est difficile à conquérir et comme elle se perd quelquefois en un jour, sans que l'espoir de la ressaisir diminue!

Il ne faudrait donc pas se déconcerter si le but n'était pas atteint aussitôt que nous le souhaitons. Au contraire, ce serait une raison pour les amis de votre cause de redoubler leurs efforts; car il est bien rare, en de si grandes entreprises, que l'on obtienne par un premier effort ce qu'on désire le plus et même ce qui est le plus nécessaire. La lumière s'est faite sur vous, et tout le monde y a contribué. A mesure que l'on vous a connus davantage, les sympathies pour vous ont grandi, il n'est plus au pouvoir de personne de ramener sur vous les ténèbres.

Le travail de votre indépendance a commencé. Peut-être aboutira-t-il demain. Dans tous les cas, il aura sa récompense, à moins, ce qui est impossible, que vous ne vous abandonniez au moment où le succès approche. Votre question est devenue une question d'intérêt et d'honneur pour l'Europe. Il y aura une Roumanie, ou il n'y aura plus ni honneur, ni liberté, ni garanties, ni foi d'aucune sorte en Europe, et dans ce cas encore, votre lot serait égal à celui de tous les autres.

Agréez, messieurs, l'assurance des sentiments, etc., etc.

E. QUINET.

Bruxelles, 16 décembre 1856.

LES ROUMAINS

RÉORGANISATION DES PROVINCES DANUBIENNES

I

UNE NATIONALITÉ DÉCOUVERTE.

Huit millions d'hommes frappent, en suppliants, au seuil de nos sociétés occidentales. Que veulent-ils? Ils demandent qu'on les aide à renaître; ils renvendiquent notre alliance. A peu près inconnus, égarés au bout de l'Europe, ils racontent que de longs siècles de servitude, d'oubli, de déprédations, et tout ce que des hommes sont capables de souffrir, les ont tenus ensevelis, séquestrés du reste de l'espèce humaine. Ils ont vécu, disent-ils, dans un désert, mais dans un désert où ils n'ont échappé à aucune des misères que traînent après elles l'extrême barbarie et l'extrême civilisation. Après cela, ce qu'ils craignent le plus, c'est qu'une adversité si longue, si persévérante, les ait défigurés au point que les sociétés et les peuples auxquels ils s'adressent ne les reconnaissent plus.

Chose nouvelle en effet dans notre monde moderne, ils ne réclament pas notre assistance, comme cela s'est vu toujours, au nom seul de la justice, de l'intérêt de tous, de l'humanité blessée et violée. Non; la nouveauté et la grandeur de leur cause, c'est qu'ils se présentent comme des frères oubliés. Avec un accent qui rappelle certains grands procès plaidés par des nations entières dans Thucydide et dans Tacite, lorsque la parenté du sang était encore sacrée, ce qu'ils invoquent surtout, c'est la communauté d'origine; c'est un lien de famille entre leur race et la nôtre; c'est une même descendance, un même berceau, la même langue, les mêmes aïeux. La foi peut-être naïve qu'ils montrent dans la religion des souvenirs communs, la persuasion où ils sont que cette religion ne peut être invoquée sans fruit, que les hommes de l'Occident y sont demeurés aussi fidèles qu'ils le sont eux-mêmes, tous ces traits semblent un dernier reste de l'antiquité dont ils se couvrent pour y chercher leurs titres confondus avec les nôtres.

Les Roumains disent à l'Occident : « Rendez-nous notre droit de cité dans la famille des peuples latins. Nous sommes des vôtres, quoique enveloppés de Barbares. Arrachez-nous à cette captivité. Que l'éloignement ne vous trompe pas sur ce qui nous touche. Des siècles néfastes nous ont tenus séparés de la mère-patrie, de cette Rome d'où nous descendons tous; mais, quoique chargés de chaînes étrangères, relégués aux confins de l'Europe, nous sommes des frères pour la France, pour l'Italie, l'Espagne, le Portugal. C'est avec vous que nous voulons former une alliance éternelle, non avec les Barbares qui nous entourent. Vous nous avez oubliés, ayant perdu jusqu'à notre nom; car vous nous appelez Valaques, nous qui nous appelons Roumains. Dans notre profonde misère,

s'est-il trouvé une seule époque où nous ayons perdu le souvenir de notre ancienne parenté? Feuilletez notre histoire. Vous ne trouverez pas chez nous un seul moment d'oubli. Il est vrai qu'il y a eu des temps si funestes, que nous n'avons pas songé à faire valoir nos titres. Eh! qui eût voulu seulement nous entendre? Toutes les fois que l'espérance a reparu, c'est vers vous que nous avons tendu les bras. Nous avouons que nous sommes les derniers venus dans la famille latine. Est-ce une raison pour nous contester notre part d'héritage? Reconnaissez-nous à nos traits, à notre visage. Voyez! nous portons sur nous le sceau de la vieille Italie; nous sommes les fils des laboureurs du Latium, du Picentin, de la Gaule Cisalpine et de la province de Narbonne. Mêmes traits, même couleur; jusqu'aux vêtements de nos pères, nous avons tout gardé. Voici le pallium, la tunique, les sandales, comme sur la colonne Trajane. Ce sont là des témoins qui parlent pour nous. Plus que tout le reste, nous avons sauvé (Dieu sait au milieu de quelles difficultés et de quels idiomes incultes!) notre langue natale; vous la parliez autrefois avec nous dans notre berceau commun. Ne nous reconnaissez-vous pas aux accents de cette parole qui nous rappelle à tous la même patrie puissante? Ne vous servez-vous pas des mêmes mots que nous pour les mêmes choses? Ne dites-vous pas comme nous pain *pâne*, ciel *cieru*, vie *viâtza*, mort *moârte*, ainsi du reste? Si notre langue vous semble encore humble et rustique, peut-être même défigurée par un trop long exil, ne la dédaignez pas : c'est celle que parlaient les vétérans des légions romaines, nos aïeux et vos maîtres. D'ailleurs nous ne désespérons pas de l'embellir à notre tour, si vous nous prêtez votre aide, non pas seulement comme à des hommes, mais comme à des frères; car, vous le savez, la langue est, après Dieu, le plus fort

lien entre les peuples. Si deux hommes jetés par hasard au milieu de races ennemies ou seulement étrangères s'aperçoivent qu'ils parlent la même langue, dès le premier mot ils font alliance entre eux, parce qu'ils se reconnaissent pour les membres d'une même famille. Le plus fort prête son appui au plus faible; il l'arrache à la captivité. Vous et nous sommes entourés de races étrangères dont plusieurs sont ennemies. Vous êtes puissants, nous sommes faibles, quoique nous ne soyons pas à mépriser à cause de notre grand nombre. Reconnaissez-nous et sauvez-nous ! »

Telles sont les premières paroles qui sortent de la bouche de tout habitant de la Roumanie. Quiconque aura entretenu quelque commerce avec eux, celui-là avouera que je n'ai rien changé à leurs discours ordinaires.

Dans le temps où l'esprit français aimait, cherchait, répandait partout la lumière avec la vie, si quelqu'un eût appris à Montesquieu, à Voltaire, à Buffon, et après eux à Lessing, à Herder ce qu'ils paraissent avoir toujours ignoré, qu'une race d'hommes toute latine conserve entre la mer Noire et les Carpathes les usages, les traditions, en partie l'idiome de la vieille Italie et revendique ses ancêtres, quel éclat, quelle popularité ces grands hommes eussent répandus sur une découverte de ce genre ! Que de rapprochements, que de résultats et quelle lumière ils en eussent tirés incontinent ! Je ne doute pas que l'Occident entier n'eût longtemps retenti de cette merveille. Une race d'hommes alliée à la nôtre, perdue et retrouvée, est-ce là un événement qu'ils eussent laissé dans l'ombre ? Je suppose que Montesquieu n'eût pas dédaigné de jeter un regard sur cette dernière parcelle du monde romain. Soit en parlant de la décadence de l'empire, soit en comparant les lois aux climats, il eût donné quelque part

une place à la Rome de chaume des Moldo-Valaques.

Qui doute que Voltaire se fût attaché à cette antiquité vivante, qu'il en eût fait jaillir tout ce qu'elle renferme de contrastes et d'ironie contre la majesté des choses humaines? L'Europe aurait eu à répéter d'abord les moqueries du philosophe sur les Cincinnatus, les Régulus des monts Krapaks; mais cette ironie eût été sans poison, elle eût même servi à populariser une cause encore trop peu connue. Puis le sérieux aurait remplacé le rire, et Voltaire aurait certainement salué le premier une nation renaissante au nom de ce génie romain qu'il a toujours préféré à tous les autres. Du moins il eût ajouté un chapitre à l'*Essai sur les Mœurs des nations* et aux *Histoires de Charles XII* et *de Pierre Ier*. En conduisant ses héros dans la Bessarabie et sur le Pruth, il n'eût pu se défendre de peindre ces provinces et de marquer d'un trait la condition des fils de Romulus soumis aux avanies d'un descendant d'Alcibiade, sous le cimeterre d'un sultan turc. Quant à Buffon, il ne se fût pas borné à dire que l'*aurochs* des Carpathes revit dans les armes de la Moldavie. Il eût voulu décrire ces Carpathes, dernier refuge des espèces animales et des races humaines auxquelles toutes les autres ont déclaré la guerre. On eût vu, de manière à ne pas l'oublier, le tableau de ces montagnes ardues, hérissées de forêts, coupées de torrents qui ne tarissent jamais, où l'aurochs proscrit, menacé de disparaître du règne animal, vient dérober sa tête dans le même temps que la nation dace, puis la nation roumaine, toutes deux proscrites comme lui, vont chercher auprès de lui, dans les mêmes lieux sauvages, une retraite assurée contre les menaces d'extermination que leur jette de toutes parts le monde civil.

Par malheur, l'Occident avait perdu au dix-huitième

siècle jusqu'à la dernière trace des populations du Bas-Danube. Le plus savant de nos géographes, le sage d'Anville, fut, il semble, le seul qui vit clair dans cette question. Il fit mieux, il dit très-nettement que « le langage actuel de la nation valake est foncièrement un dialecte de la langue latine ; » mais ses deux mémoires, si neufs, si judicieux, ne furent relevés par personne.

Si vous voulez vous en assurer, jetez les yeux sur l'*Histoire de la Décadence de l'Empire romain*, par Gibbon. Il s'est donné pour tâche de rechercher, de suivre, de découvrir les derniers vestiges du peuple-roi, même sous les formes les plus défigurées. Son récit ramène forcément à diverses reprises les Moldaves, les Valaques ; il va jusqu'à citer d'anciennes histoires byzantines qui témoignent de leur descendance italienne, et sans discuter ces témoignages, sans même y faire la moindre allusion, il continue de jeter la race roumaine dans la fosse commune des Slaves, des Bulgares, des Albanais. Il rencontre le héros de la nationalité moldave, Étienne le Grand ; il en fait un Slave. Tous les actes glorieux d'une race d'hommes sont attribués à ses plus grands ennemis. Pour elle, son nom n'est pas même prononcé : excès de confusion qui est en même temps l'excès de l'injustice. C'est un des honneurs réservés à notre temps de remettre l'ordre dans ce chaos ; sans doute ici, comme en d'autres circonstances semblables, le premier pas pour ramener la justice dans les choses vivantes sera de replacer la justice dans l'histoire.

Oubliés ou méconnus par les écrivains, il restait aux Roumains une plus dure épreuve à traverser. Lorsqu'au commencement de ce siècle tout le monde se prit à espérer quelque chose au souffle de la Révolution française, un rayon, je ne sais lequel , tomba aussi sur les ossements et les cendres de ces peuples. Ils se sentirent remués par

l'ambition de renaître. Deux fois ils s'adressèrent au vainqueur de Lodi et de Marengo. C'était un homme de leur race, le représentant, le consul, peut-être le nouveau Trajan de l'Europe latine. Ne reconnaîtrait-il pas les vétérans et les colons du divin César? On raconte que Napoléon ne comprit rien au langage de ces hommes qui redemandaient leur vieux droit de cité italiote. A peine s'il laissa tomber sur eux un regard. Ce qu'il y a de sûr, c'est que peu d'années après, dans les conférences de Tilsitt, il offrait au tsar d'ensevelir à jamais ces suppliants dans l'empire russe.

Pendant que l'Europe occidentale se détournait de plus en plus des populations de la Roumanie, celles-ci ne cessaient d'entretenir la tradition de leurs origines, même dans les époques les plus barbares du moyen âge. Le Goth Jornandès, du sixième siècle, est le premier historien chez lequel je trouve le nom de Roumanie dans le sens où les paysans disent encore *la terre romaine*, *tzâra roumanesca*. Au douzième siècle, le clergé de ces provinces fit un effort marqué pour les rattacher à la civilisation latine. L'archevêque de Zagora écrit au pape Innocent III que les Valaques sont les *héritiers du sang des Romains*. Le pape reconnaît cette descendance comme une chose avérée. Innocent III essaye d'en profiter pour ramener à l'unité romaine les dissidents, qui semblaient chanceler encore. D'autre part, Byzance n'a jamais ignoré la filiation des Moldo-Valaques. Au quinzième siècle, un écrivain byzantin, Chalcondylas, expose, comme un point reconnu de tous, que la langue roumaine est en tout semblable à la langue italienne, quoiqu'elle soit comprise à grand'peine par les Italiens. Lucius, dans sa description de la Dalmatie, étend cette ressemblance aux usages, aux coutumes.

Après une possession d'État aussi déclarée, comment le souvenir de cette filiation a-t-il été perdu chez nous?

Je pense qu'une chose explique l'isolement extraordinaire dans lequel sont tombés les Moldo-Valaques, et pourquoi le fil qui les rattachait à nos sociétés a été si tôt brisé dans le labyrinthe du moyen âge : c'est qu'ils ont rompu avec l'Église catholique. De ce moment, l'Occident a cessé de les connaître. Dans un temps où les rapports religieux étaient les seuls qu'eussent entre eux les hommes éloignés les uns des autres, le lien de la foi brisé, tout fut brisé ; il devint impossible à l'Occident de reconnaître pour parents des peuples schismatiques. Tant que la papauté eut quelque espoir de retenir les Latins des provinces danubiennes, elle fit valoir l'autorité du sang de Romulus; mais cet espoir une fois perdu (et il fallut y renoncer après la grande épreuve du concile de Florence, où l'archevêque moldave fut démenti par son peuple), la papauté ne vit plus, ne montra plus que des étrangers ou des ennemis dans ces frères. Toute relation, toute correspondance cessa.

De leur côté, aussi longtemps que les Roumains furent par-dessus tout infatués de leur schisme, tout ce qui le contrariait leur semblait odieux. Loin de réclamer le renouvellement de l'alliance avec les Latins, c'était beaucoup pour eux de ne pas les mépriser et les haïr. Ainsi les différends de religion couvraient pour les uns et pour les autres la question de race et de nationalité ; les églises ennemies rejetaient dans l'ombre la parenté de race ; elles tenaient les provinces divisées plus que ne faisait l'éloignement des lieux. La parenté du sang ne pouvait rien où manquait la conformité du dogme. Ni les uns ne tenaient à recouvrer leur droit dans la famille latine, ni les autres n'eussent consenti à l'accorder, et il a fallu que d'autres pensées absolument différentes entrassent dans le monde pour que les titres de la nationalité roumaine retrouvassent leur valeur.

Tout le monde aujourd'hui reconnaît le moldo-valaque pour une langue néo-latine. C'est là une notion vague que l'on admet sans se rendre compte des conséquences qu'elle entraîne et des preuves sur lesquelles elle s'appuie. Je m'étonne de voir dans des ouvrages récents justement estimés que le caractère particulier, distinctif des Roumains soit encore méconnu. Comment cet établissement a-t-il été possible? Comment s'expliquer ce phénomène presque incroyable d'une société latine, débris perdu d'un vieux monde au milieu d'un océan de peuples étrangers? Comment, foulée tant de fois et par tout ce que le monde barbare avait de plus violent, cette première empreinte n'a-t-elle pas été effacée? Comment, au milieu de ce déluge de maux qui n'ont pas cessé même aujourd'hui, se trouve-t-il qu'à certains égards, de toutes les langues romanes, la langue des Carpathes est celle qui se rapproche le plus de l'idiome des Latins? A ces questions, qui n'ont pu manquer de frapper les esprits, on a répondu d'abord que les Daces, soumis par les Romains, ont été forcés d'apprendre la langue des vainqueurs, que des provinces assujetties à l'empire ont peu à peu désappris leurs anciens idiomes, que les peuples ont dû faire effort pour comprendre les magistrats, qu'ainsi ce sont les classes supérieures qui ont par degré et lentement fait succéder le latin des patriciens aux vieilles langues indigènes.

Confondre la Roumanie avec toutes les autres provinces, c'est s'exposer à tout brouiller. Un fait fondamental domine les origines et l'histoire des peuples moldo-valaques. Cet événement est la grande colonie fondée par Trajan avec des colons tirés de tout le monde romain. Ces hommes ont porté le latin avec eux, ils ne l'ont pas appris dans leurs nouvelles demeures.

II

LA COLONNE TRAJANE.

Quelques années avant notre ère, Ovide est exilé sur les bords du Danube, dans la province qui est devenue la Bessarabie. Il se consume à chercher quelque trace du monde latin sans pouvoir en rencontrer une seule. Tout lui est étranger, les hommes, les choses aussi bien que les lieux. La terre des steppes semblable à une autre mer immobile, la neige entassée, amoncelée comme des tours, la plaine sans limites, perpétuellement menacée par des cavaliers; le Danube gelé, la petite bourgade de Tomes, où viennent tomber les flèches empoisonnées des Barbares qui insultent le poëte en passant; tous ces traits où la nostalgie est si vivement empreinte ne sont rien auprès de cette plainte qui revient à chaque vers : que pas un mot de la langue latine ne résonne sur ces rivages, qu'aucune oreille ne comprendrait ses *Tristes*, qu'il est réduit à parler gète et sarmate. Tout au plus quelque marchand grec, égaré comme lui à ces confins du monde civilisé, pourrait-il savoir et prononcer son nom.

Un siècle après, si Ovide eût parcouru la province, il eût vu les mêmes plaines traversées par des routes militaires, peuplées de bourgs, de villes, sur l'emplacement des huttes incendiées des Daces et des Gètes, l'ancienne population virile à peu près exterminée, des femmes, des enfants de Barbares servant d'esclaves dans les fermes des colons; au loin, quelques restes de tribus indigènes aux abois, mais nulle part de masses réunies; sur le penchant

des montagnes, dans les plaines déjà cultivées, où la nature toute nouvelle se couvrait de moissons, les enceintes palissadées, retranchées de colonies militaires ou de municipes ; leurs hautes tours de bois avec des veilleurs armés de flambeaux pour garder le nouvel *ager publicus* ; au milieu des moissons en fleurs, le vétéran armé de la faucille, donnant des noms romains à sa cour, à son champ, à son pré, à son aqueduc, et plaçant le divin Trajan au plus haut du ciel dans la région étincelante de la voie lactée. La province jouissait déjà du droit italique.

De tels changements aussi rapides attesteraient l'œuvre d'une vaste colonie, quand même l'histoire n'en ferait pas mention. On sait que Trajan avait écrit sur sa conquête de la Dacie des commentaires à l'exemple de César. Ces commentaires existaient encore au sixième siècle ; ils sont perdus, mais il semble qu'ils soient remplacés, en partie du moins, par un monument qui est encore debout, et sur lequel se trouve dans les moindres détails la trace de la volonté et des souvenirs de Trajan. La colonne Trajane, qu'il éleva pour s'en faire un tombeau[1], est, à vrai dire, l'histoire la plus fidèle, la plus sûre qu'on puisse imaginer de la conquête de la Dacie. Le caractère de ces expéditions y est profondément empreint. Ce n'est pas seulement le témoin immortel de cinq campagnes glorieuses ; c'est le tableau véridique, implacable de l'extermination d'un peuple. Je suppose que l'artiste qui l'a exécuté a surtout reçu pour mission d'épouvanter les nations rebelles.

Quel livre, quel monument peindrait mieux les vastes préparatifs d'une guerre inexorable : les vaisseaux chargés de blé, d'armes, de recrues incessamment rassemblées, les magasins immenses où tout abonde, les pesants ba-

[1] Dio Cassius, LXVIII. II.

gages, traînés à la suite des cohortes; une lutte entreprise avec la patience et la lenteur d'un peuple qui se croit éternel; les gigantesques ponts de bateaux et de pierre jetés sur le Danube et la Bistra; les légionnaires ramassés en tortue au pied des murs et des abatis d'arbres; les incendies de villages barbares, les forêts vierges coupées par la hache pour frayer une route à l'empire; ce césar à cheval, partout calme et débonnaire au milieu des flots de fer de ses prétoriens; les rois qui se jettent à ses pieds et implorent le pardon de leur nation; le geste du césar qui refuse et dévoue sans colère tout un monde à la mort; les têtes coupées des principaux présentées par les cheveux au vainqueur ou montrées au bout des piques du haut des murs; d'autre part, le désespoir des indigènes, leur impuissance furieuse, les multitudes de Barbares chevelus, aux sabres recourbés, aux massues noueuses, aux braies amples traînant jusqu'aux pieds, qui fuient un à un sur les sentiers escarpés des montagnes, et qui, des lieux élevés, tournent la tête encore une fois vers la patrie perdue; leurs troupeaux de bœufs, de vaches, de moutons, de chèvres, qui se précipitent devant les légionnaires, pasteurs armés de javelots en guise d'aiguillon? Tout est fait pour inspirer la terreur. Dans cette poursuite acharnée à travers les bois, les montagnes, en dépit des frimas, on sent qu'il ne doit rien rester des vaincus, et que c'est là le testament du césar, écrit dans chaque relief.

Au sommet de la colonne Antonine, Jupiter pluvieux, de sa chevelure immense, de sa barbe, de son ample manteau laisse découler les frimas, les brumes, les pluies éternelles sur les monts de la Pannonie. La nature semble ainsi se joindre aux vainqueurs pour opprimer une terre condamnée.

Nous pouvons regretter aujourd'hui que ces monuments de colère ne nous montrent qu'une moitié des choses. La guerre y est représentée dans sa fureur ; les résultats de la guerre ne s'y voient pas, à moins que son but unique fût d'effrayer le monde. L'histoire des établissements de Trajan manque à la colonne Trajane : je n'ignore pas qu'un écrivain du dix-septième siècle a cru en trouver une trace dans le dernier bas-relief; mais si telle eût été la pensée du monument, elle eût été figurée avec la clarté et l'évidence souveraine que le peuple romain mettait dans ces sortes de choses ; l'art non plus que le génie de Rome n'y eût certainement rien perdu. Je m'imagine qu'il eût été beau de couronner ces trophées, ces fêtes guerrières, ces forêts de piques par les travaux des moissons et des vendanges. Au-dessus des siéges, des campements, des marches d'armées, des champs de bataille, on eût vu de vieux vétérans forger des socs de charrue, atteler des taureaux au joug, mesurer, orienter un enclos, bâtir une cabane, tresser le chaume, parquer un troupeau de brebis, abriter des ruches d'abeilles. Sur le seuil des villes incendiées, non loin des morts et des mourants, on aurait vu des femmes romaines émonder les vignes autour des hêtres, porter sur leurs têtes des corbeilles ou des amphores. Il me semble que ce mélange de tableaux guerriers et de tableaux rustiques eût été tout à fait dans le goût des Romains, et surtout de Virgile, qui n'a jamais manqué une occasion de rappeler les champs et les bois au milieu des combats héroïques. Les *Géorgiques* eussent encore une fois couronné l'*Énéide*.

Assurément Trajan, dans ses commentaires, n'avait pas oublié cette partie toute pacifique de son expédition. Il a dû se vanter d'une fondation civile qui avait agrandi de toute une province le monde romain. Je ne serais pas sur-

pris qu'Eutrope[1] et les autres historiens, qui exaltent en termes précis et magnifiques sa colonie sur les bords du Danube, n'aient fait que rapporter ou suivre ses propres paroles officielles. Dans tous les cas, c'est une chose digne d'attention que les descendants de ces colons, aujourd'hui tombés dans l'extrême détresse, échappés par hasard à une ruine complète, aient pour première pierre angulaire de leur nationalité cette même colonne Trajane où tout parle de victoire et d'orgueil. Quand j'ai commencé à étudier ce qui concerne les Roumains, rien ne m'a plus étonné que de voir tous les regards de ce peuple tournés vers un monument de triomphe, car on aurait tort de ne voir dans ce culte qu'un effort d'érudition chez quelques hommes. Il est certain qu'ils prétendent retrouver dans les détails innombrables de la colonne Trajane non-seulement les événements passés, mais encore les choses présentes, la forme des objets dont ils se servent, les vêtements, les habitations, la poterie, les outils, les instruments, les meubles mêmes et la plupart des usages dont se compose la vie nationale. En regardant les deux mille têtes qui figurent les légions armées, ils croient reconnaître les traits des laboureurs de leurs campagnes. Du fond de leurs misères insondables, ils se sentent consolés, relevés par une fierté secrète. C'est peut-être le seul peuple de nos jours qu'un monument tout romain ait la puissance d'émouvoir.

[1] Eutrop., VIII, cap. VI.

III

EXPÉDITION DE TRAJAN.

Il reste encore aujourd'hui à écrire ou plutôt à retrouver l'histoire des expéditions et des colonies de Trajan dans la Dacie. Cela n'est point impossible, quoique l'antiquité ne nous ait laissé qu'un petit nombre d'indications éparses chez les écrivains[1]. En complétant ces fragments par les médailles, les médailles par les bas-reliefs de la colonne Trajane, et en comparant les uns et les autres aux calculs des géographes, voici, je pense, ce que l'on peut dire de plus précis sur ce sujet.

Les Daces avaient plusieurs fois battu et refoulé les légions romaines sous Domitien; ils avaient même imposé un tribut à l'Empire, premier exemple qui ne sera pas perdu pour les Barbares. Une chose autorise à penser que la nation dace était moins grossière qu'on ne la représente : c'est qu'elle avait exigé par ce tribut qu'on lui remît un certain nombre d'ouvriers et d'artistes pour l'instruire dans les arts de la paix et de la guerre. Les historiens anciens, afin de déguiser la défaite des Romains, ont recours à une distinction très-subtile; ils disent que dans ces guerres l'empereur fut vaincu, et non le peuple.

Trajan se proposa de venger l'un et l'autre : pour mettre fin à des exigences chaque jour croissantes (car déjà les

[1] Dio Cassius, LXVIII. — D'Anville, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVIII, p. 30. — Mannert., *Res Trajani Imperatoris ad Danubium gestæ*.

Daces réclamaient le donatif), il fit une expédition contre eux et leur roi Décébale. La première a duré trois ans ; les médailles frappées au moment du départ ne laissent aucune incertitude sur les dates. Trajan était empereur depuis quatre années, consul (si ce nom signifiait encore quelque chose) pour la quatrième fois, tribun du peuple pour la cinquième.

On sait quelles légions firent ces campagnes ; c'était la *première* ou la Minervienne, que l'on appelait aussi la Secourable, la Pieuse, la Fidèle, la Trajane ; c'était la *cinquième* ou la Macédonique, la *treizième* ou la Jumelle, la *septième* ou la Claudienne. On a voulu y joindre la *sixième*, qu'on ramène de Bretagne, puis de Judée, mais sans preuves irrécusables. A ces quatre ou cinq légions, ajoutez dix cohortes prétoriennes qui, avec les auxiliaires, Bataves et Germains, composaient une armée d'au moins soixante mille hommes.

Au printemps de l'an 101 de notre ère, Trajan, avec toutes ces forces, passe le Danube sur deux ponts de bateaux qu'il fait jeter là où le lit du fleuve est le plus étroit, à Gradisca et Bosisiena, aux frontières du Banat et de la Transylvanie. Sur les deux rives, il fortifie les deux têtes de pont par de solides travaux dont les restes se voient encore. Une ligne de ses commentaires, sauvée par hasard, marque la direction qu'il suivit. « Nous marchâmes[1], dit-il (car il a renoncé à la troisième personne des *Commentaires* de César), de Bersobi à Aixi. » C'était donc[2] le chemin de Tibisque qu'il suivait, droit au nord, vers le Témês; le reste des troupes remonte la vallée de Czerna, l'un des affluents du Danube. La jonction s'opère au con-

[1] *Inde Berzobim, deinde Aixi processimus.*
[2] Voyez la table de Peutinger, segm. VI, VII.

fluent du Témês et de la Bistra, d'où l'armée, tournant à l'est vers le massif des montagnes de la Transylvanie, entre dans les défilés des Portes-de-Fer. Le plus souvent il fallait se tracer une route, la hache à la main, à travers d'épaisses forêts solitaires non encore explorées. On n'y rencontrait que l'aurochs, l'ours, le sanglier ; une si grande solitude étonnait, elle semblait pleine d'embûches. Les soldats ne s'engageaient pas sans hésitation dans ces hautes futaies ténébreuses devant lesquelles avait reculé jusque-là l'audace des légions. On avait vu ces mêmes peuples couper des forêts entières et les laisser subsister debout, de manière à en écraser des armées.

C'est dans l'un de ces défilés qu'un messager apporta avec mystère à Trajan un énorme champignon qui contenait une lettre en caractères latins, dans laquelle, au nom de son propre salut, il était sommé de retourner sur ses pas. La résistance ne commença qu'aux environs des Portes-de-Fer, lorsqu'on eut atteint, entre les sources du Syul, du Strey et de la Bistra, les régions les plus abruptes où l'ennemi s'était concentré. Entre deux rochers à pic, le général romain jette sur la Bistra un pont qui reçoit le nom de pont d'Auguste. Il livre trois grands combats sur cette rivière et sur le Maros, champs de bataille qui sont encore aujourd'hui connus des paysans sous le nom de prairie de Trajan (*prat Trajanouloui*). Selon Dion Cassius, la situation de l'armée romaine, séparée de ses bagages, de ses ambulances, fut un moment si critique, que le général déchira ses habits pour panser les blessés. Enfin on atteignit le plateau des Carpathes.

Le siége fut mis devant Sarmizegethusa, la citadelle des Daces. Elle était située dans l'un des contreforts du mont Vulcan, près de la source du Syul valaque et du village de Varhély. Acculé dans sa ville sainte, Décébale envoie des

ambassadeurs, les mains jointes derrière le dos à la manière des esclaves, pour demander la paix. On la lui accorde aux conditions suivantes : les Daces livreront leurs armes, leurs machines de guerre, leurs transfuges ; ils détruiront leurs retranchements, leurs forteresses, ils se retireront de tous les lieux occupés par les Romains, dont ils deviendront les alliés. Trajan laisse une garnison dans Sarmizegethusa ; il prend position dans le Banat, s'assure l'entrée de la Transylvanie, ferme les Portes-de-Fer, et, satisfait de ces précautions, il retourne à Rome. C'était à la fin de l'année 103.

Ses soldats l'avaient déjà salué du nom de Dacique et proclamé *imperator* pour la quatrième fois. Il reçoit le triomphe et donne de magnifiques fêtes au peuple. Par une étrange dérision, l'histoire, qui a laissé dans l'ombre tant d'hommes et de faits jusqu'alors immortels, a conservé le nom du danseur qui fut le héros de ces fêtes. Il s'appelait Pylade.

La paix dura un peu moins d'une année. Tout annonçait une prise d'armes générale des Daces, quand Trajan les prévint. C'est à la fin de l'hiver de l'an 104 qu'il commence sa seconde expédition. Elle devait durer deux ans. La pensée de ces nouvelles campagnes se montre très-différente de ce qu'avaient été les précédentes. Il ne s'agit plus seulement d'une incursion chez un peuple incommode ; c'est l'extirpation d'une nation rebelle dont le nom même doit être effacé de la terre. Aussi la première et la principale opération[1] de la campagne fut-elle de bâtir sur le Danube un pont de pierre gigantesque qui montrât d'avance que le peuple romain allait, non plus visiter et fouiller à la hâte une terre inconnue, mais prendre irré-

[1] Dio Cassius, LXVIII, II.

-vo- -li'ément possession d'une conquête et la lier à la terre romaine. On se faisait sur le rivage opposé une province avant même d'y avoir abordé.

Les historiens ont parlé avec la plus grande admiration des proportions colossales de ce pont, qui semblait pourtant n'être qu'un travail de campagne, et qui, dix-sept ans plus tard, fut coupé et détruit par les Romains eux-mêmes. Ils s'étaient aperçus qu'ils avaient ouvert une grande route aux Barbares. On vante comme le dernier effort de la puissance humaine les vingt piles de ce pont, hautes de cent cinquante pieds, larges de soixante, éloignées l'une de l'autre de cent cinquante. L'endroit où il fut jeté n'était pas moins significatif : il débouchait non loin d'Orsova, entre les villages de Severin et de Felistan, c'est-à-dire dans les plaines de la Valachie. La pensée de Trajan se montrait par là tout entière.

Trajan voulait aborder les Daces par le flanc oriental des Carpathes, tandis que ses lieutenants, partis du Banat, les prendraient à revers par la route suivie dans les campagnes précédentes. Ainsi investi, l'ennemi n'aurait point de refuge. Assailli des deux côtés des Carpathes, il serait bientôt réduit à se rendre à merci. La grandeur des résultats répondit à ce plan de campagne. Trajan, après avoir traversé la Basse-Valachie, entre par la vallée de l'Aluta dans les Carpathes, s'engage dans les défilés de Vulcan et de Turris-Rubra, qui s'ouvrent sur la plaine. Dans les bas-reliefs de la colonne, on voit les troupes légères, les archers, les frondeurs germains, précéder le gros de l'armée et fouiller les rochers, les forêts impénétrables. Les Daces, aisés à reconnaître à leurs sabres en forme de serpes et de faucilles, semblent en fuyant attirer les légionnaires dans des embûches. Un incident faillit tout compromettre : Longinus, lieutenant de Trajan, ap-

pelé à une entrevue par Décébale, tombe dans le piége. Il reste prisonnier.

Les Daces espéraient tirer grand parti de cette capture; déjà ils redemandaient le donatif. Pour ne pas embarrasser davantage son général, Longinus s'empoisonne, preuve nouvelle qu'il est des temps où les vertus militaires survivent à toutes les autres. De réduits en réduits, on arrive au pied des abatis d'arbres, des murs, des forteresses qui fermaient étroitement la vallée où s'était retranché le gros de la nation. Défendus avec fureur, ces obstacles arrêtent à peine les légions, qui les escaladent. Atteints pour la seconde fois dans leur dernier refuge, entre la Transylvanie et la Valachie, les Daces ne pouvaient se retirer nulle part. Quelques-uns gagnent les cimes escarpées du Vulcan, et s'enfuient jusqu'au delà du Pruth. On les voit encore dans les bas-reliefs emporter sur leur dos leurs provisions, leurs sacs roulés, leur chétif bagage, traînant leurs enfants par la main. Le plus grand nombre mettent eux-mêmes le feu à leurs huttes, à leurs villages, à leur ville sacrée. Pour échapper aux Romains, les chefs prennent du poison. On ne ramasse que leurs cadavres à demi dévorés dans l'incendie qu'ils avaient allumé. Décébale, à qui l'honneur est resté d'avoir disputé, tant qu'il vécut, son pays à l'empire, se poignarde. Sa tête coupée est portée à Rome pour amuser le peuple. Ce n'était pas seulement la tête d'un homme, mais d'une nation entière, puisqu'à partir de ce jour le nom des Daces disparaît de l'histoire, comme s'il n'avait jamais existé.

Les Daces étaient détruits; il fallait les remplacer, les empêcher de renaître. Ce fut l'œuvre des colonies latines. On en connaît avec certitude quatre au moins qui ont été conduites par Trajan, sans parler d'une cinquième dont

l'empereur Sévère fut le fondateur. Rien de plus authentique ni de plus avéré que l'existence de ces colonies, puisqu'elle est attestée dans les lois romaines par le Digeste.[1], qui fait connaître à la fois et leurs noms et le droit qui y était attaché. Déterminons la place qu'elles occupaient, ce qui peut se faire en comparant avec attention les lieux aux cartes militaires[2] dressées dans les premiers siècles de l'empire romain.

IV

ÉTABLISSEMENT DES COLONIES.

La Dacie, d'après Jornandès, apparaissait aux Barbares enveloppée de monts inaccessibles *comme d'une couronne*. Dans la réalité, cette couronne est une demi-circonférence fermée à l'est, ouverte à l'ouest, qui forme, par les Carpathes orientales, un boulevard continu depuis le Danube jusqu'aux sources du Sereth et du Pruth. Les crêtes de cette chaîne vont en s'abaissant du nord au sud. Le mont Pion (Tchachléou), qui sépare la Moldavie de la Transylvanie, a sept mille pieds au-dessus de la mer Noire[3]; le Vulcan, qui fait la frontière de la Valachie, n'en a pas six mille. C'est le boulevard naturel dont se couvrirent à l'est

[1] *Digest*, tit. XV, *De Censibus*.

[2] *Peutingeriana Tabula itineraria*, segm. VI, VII, VIII. — *Anonymi Ravennatis Geographia*, lib. IV, p. 149, 150. — Mannert, *De Tabulæ peutingerianæ ætate*, p. 115.

[3] Neigebaur, *Beschreibung der Moldau und Walachei*, p. 95. — *Notions statistiques sur la Moldavie*, p. 2. Jassy. 1850.

les colonies latines; elles en suivirent exactement les courbes escarpées, les angles et les pentes.

La première de ces colonies est Zerna (une inscription trouvée dans le voisinage porte Tsiernan); elle était établie au pied des montagnes, à la frontière du sud de la Transylvanie et de la Valachie sur la rivière Czerna, qui a gardé son nom. Placée au débouché du pont de pierre, c'est elle qui gardait les communications avec la mère-patrie. Je remarque en outre que le mot *czerne*, qui s'est conservé dans le roumain et le slave, veut dire *noir*. C'est peut-être le seul mot que l'on connaisse avec certitude de la langue des Daces.

En se dirigeant au nord dans le cœur du pays, vers les Portes-de-Fer, on rencontrait la seconde colonie, Sarmizegethusa, qui reçut le nom d'Ulpia Trajana, et que l'on appelait aussi la métropole; elle tenait la place de la citadelle de l'ennemi. Des restes de murs, d'amphithéâtre, d'aqueducs, de temples, marquent sa situation près du village de Varhély. De là, après avoir traversé le Maros, on trouvait sur le plateau opposé Apulum, qu'un chef de Hongrois découvrit à la chasse au huitième siècle sous l'épaisse forêt qui l'abritait des Barbares. Apulum touchait à Carlsbourg; il était à la fois colonie et municipe. En remontant au nord-est la rive droite du Maros, on gagnait à travers des champs ouverts Patavissa, située vers le bourg actuel de Radnot. C'était l'établissement fondé par Sévère. Il y a quelque incertitude sur Napoca, que d'Anville cherche dans le village et sous le nom de Dapoca, près de Clausembourg, et Mannert un peu plus à l'est, à Maros-Vasarhely, non sans une grande vraisemblance, trois voies romaines aboutissant à cette bourgade. Le dernier des établissements, Parolissum, dominait les défilés de la Moldavie vers le Pas-de-Ghèmês, et commandait la

vallée de la Bistritza et du Sereth. En dehors de l'enceinte, des citadelles, Ulpianum, Doricava, Rhucconium, veillaient en sentinelles perdues sur l'extrême nord de la province.

Telle était la ceinture que formaient les colonies sur le plateau occidental des Carpathes, d'où elles se liaient aux plaines de la Moldavie et de la Valachie. Cette ligne était semée de *mansions*, de bourgs, de villes, même de municipes, telles que Tibisque, dont les droits n'étaient guère moins enviés que ceux des colonies. On y rencontrait des salines, des mines d'or, des eaux minérales, par exemple Méhadia, qui existe encore presque sous le même nom. Une vaste voie romaine, dont les débris se montrent à divers intervalles, unissait tous ces points.

Il y avait de Zerna à Sarmizegethusa cent dix-huit milles romains, de Sarmizegethusa à Apulum cinquante, d'Apulum à Patavissa trente-six, de Patavissa à Napoca vingt-quatre, de Napoca à Parolissum quarante-six, en tout deux cent soixante-quatorze milles romains, ou environ quatre-vingt-dix lieues à l'abri des crêtes les plus âpres des montagnes. C'était comme un camp retranché dont un des côtés avait la longueur des Carpathes orientales. Là était la force de la colonie, au besoin son lieu de refuge, d'où elle rayonnait dans les campagnes de Moldavie et de Valachie, que parcourait une autre route. Celle-ci, débouchant directement du pont de pierre, entrait dans la Petite-Valachie, conduisait au pont de l'Aluta, et, après avoir parcouru trois cent trente milles romains, venait rejoindre le centre de la colonie dans la Transylvanie, à Apulum ; elle était aussi bordée de villages et de villes, parmi lesquelles je me contenterai de citer Caracal, Romula, Acidava, Castra Trajana. Toutefois ces établissements étaient beaucoup moins importants que ceux des

montagnes où les Romains avaient placé leurs plus solides fondements. Maîtres des montagnes, ils l'étaient des plaines [1].

Si quelqu'un était tenté de rejeter ces détails comme superflus, ou du moins comme peu dignes des recherches qu'ils entraînent, je le prierais de considérer qu'il ne peut être inutile à des hommes de savoir au juste où habitaient leurs pères, et que d'ailleurs l'art unique déployé ici par les Romains mérite d'être remarqué, puisqu'il peut et doit encore servir de modèle à quiconque se proposera de fonder, à l'abri du temps, un système de colonies chez des peuples ennemis ou seulement domptés à moitié. Ces établissements agricoles et guerriers dans les massifs des Carpathes, lorsque les Romains pouvaient, avec cent fois moins de travaux et de dépenses, commencer par se répandre dans les plaines, prouvent qu'il ne faut pas se laisser séduire trop vite par la facilité des lieux, mais bien plutôt ne pas reculer devant les positions réputées inaccessibles, et qu'il faut établir le gros de la population nouvelle dans les lieux, les abris les mieux fortifiés ou défendus par la nature. On atteint ainsi le double but d'ôter aux anciens possesseurs leur refuge et de le donner aux nouveaux. Sur cette règle, je laisse à d'autres à décider si, dans nos premiers établissements en Algérie, nous avons été plus ou moins sages que les Romains ; mais je crois m'apercevoir que les Anglais, dans l'Inde, commencent à s'inquiéter des conséquences que pourrait avoir pour eux une conduite absolument opposée.

[1] Ils dominaient sur un territoire que l'on peut évaluer ainsi : cinq cents milles jusqu'au Dniester, où finissait la province ; quatre cents milles depuis l'embouchure de l'Aluta jusqu'à la partie supérieure du Pruth, ce qui donne une circonférence de treize cents milles, ou environ quatre cent trente lieues. C'était la première ébauche d'un État roumain.

Il est certain qu'en faisant attention à la science déployée dans cette occasion par les Romains, on trouve le secret de plusieurs choses qui sans cela passent pour inexplicables. Et d'abord on cesse de s'étonner du sort de la nation dace, quand on voit ses vainqueurs s'établir principalement dans tous ses lieux de refuge. En se postant dès leur arrivée au cœur des montagnes, les Romains ont coupé par lambeaux le corps de la nation ennemie, ils l'ont mise dans l'impossibilité de réunir jamais ses tronçons. Elle ne pouvait ni se rallier dans l'intérieur des terres, sur les plateaux, puisqu'ils étaient occupés, ni rentrer dans le pays par les défilés, puisqu'ils étaient fermés; les colonies, liées entre elles, formant le cercle, faisaient face de tous côtés. Si les Daces eussent tenté de forcer le défilé de Vulcan, ils eussent trouvé en face les vétérans de Sarmizegethusa; s'ils eussent tenté quelque chose au nord-est par les gorges de la Moldavie, du côté de Micaza et du Pas-de-Ghèmês, ils se fussent brisés contre le faisceau réuni des colonies de Napoca, de Patavissa, de Parolissum. Un seul point attaqué de cette vaste ligne concentrique, l'alarme était donnée à tous les autres. Ainsi les Daces ne pouvaient ni se défendre, ni attaquer. C'est pourquoi personne ne sait plus ce qu'ils sont devenus dans le monde. A partir du moment où est établi le système de Trajan, ils désespèrent; comme tous les peuples privés d'espoir, ils disparaissent.

Voilà par quelles chaînes savantes les colonies latines ont été scellées dans le sol de la Dacie [1]. Dès lors vous pouvez vous expliquer aussi comment cette chaîne n'a jamais été entièrement rompue, comment même aujourd'hui ses anneaux partagés, séparés, font effort pour se

[1] Michelet, *Légendes du nord. — principautés danubiennes.*

rejoindre, se rattacher les uns aux autres. Remarquez que le système se prêtait d'avance à toutes les éventualités. Était-on sans crainte du côté des Barbares, n'avait-on rien à appréhender des invasions, les colonies se répandaient dans la plaine; à portée des grandes routes militaires, elles allaient rayonner vers le Pruth jusqu'au municipe de Jassy (s'il faut en croire l'inscription mentionnée par d'Anville), jusqu'à Suczava aux sources de la Bistritza, jusqu'à Prætoria Augusta sur le Sereth, à Galatz sur le Danube; jusqu'à Nétiu Dava ou Sniatin aux frontières de la Bucovine et de la Galicie [1]. On parle même d'une route qui perçait la Bessarabie jusqu'à Bender. Au contraire les Barbares devenaient-ils redoutables, faisaient-ils irruption, tout se repliait dans la ceinture des Carpathes. C'est ce qui arriva quand Aurélien (en 274) abandonna la rive gauche du Danube : il ne put ramener sur l'autre rive qu'une partie de la colonie; les plus pauvres, les plus robustes ou les plus attachés au sol refusèrent de le suivre. Ils se renfermèrent de nouveau dans l'enceinte des montagnes et laissèrent passer les Barbares.

Ceux-ci se répandaient sur la contrée; mais comme le système savant des Romains leur échappait entièrement, ils ne l'imitaient pas; ils laissaient ce qui restait de la population daco-romaine se réfugier, s'abriter, respirer dans les replis des défilés. Vainement les invasions succédèrent aux invasions; elles ne réussirent pas à extirper ce débris de peuple, représentant de la civilisation antique; et c'est ainsi que les langues diverses, le flux et le reflux des races étrangères, les débordements de nations qui se sont suivis sans intervalles jusqu'à nos jours, Goths, Avares, Gépides, Huns blancs, Bulgares, Tartares, Magyars, Albanais,

[1] Laurianu, *Istoria Romániloru*, partea I, p. 137, 138. Jassy, 1853.

Turcs, Russes, Autrichiens, n'ont pu encore abolir dans la langue et dans la race cette première empreinte romaine. Les flots du Danube, en passant jour et nuit depuis dix-sept cents ans, n'ont pu jusqu'ici emporter les piles du pont de Trajan; dès que les eaux sont basses, on en voit surgir d'immenses restes entre les villages de Falistan et de Severin.

V

LA LANGUE ROUMAINE.

Le premier titre des Roumains, le plus frappant, est incontestablement leur langue. Après l'avoir longtemps méprisée, ils en sont fiers, et ils ont raison. C'est leur vraie marque de noblesse au milieu des Barbares. Ils se vantent de l'avoir pieusement conservée. Et quelle persévérance, quelle ténacité ne suppose pas un héritage si bien gardé! En se réveillant après une longue mort, ils n'ont trouvé autour d'eux aucun monument écrit, aucun grand écrivain national qui témoignât de leur passé. Au milieu de cette nuit profonde de leur histoire, ils n'ont trouvé, pour s'orienter à travers l'espèce humaine, qu'un écho de la parole antique dans la bouche des paysans, des montagnards, des *plaéssi* (chasseurs). L'étude des origines, qui n'a chez nous qu'une valeur littéraire, est pour eux la vie même. Asservis dans tout le reste, ils n'ont gardé que la liberté de choisir entre les éléments de leur vocabulaire ceux qu'ils préfèrent.

Vie nationale, richesses, œuvres de leurs mains, on leur a tout enlevé, tout arraché, excepté leur langue indigène,

que l'étranger fait effort pour extirper ou dénaturer. Comment s'étonner après cela que ces hommes s'attachent à ce monument vivant et populaire qui seul représente tous les autres et les supplée? Comment s'étonner s'ils s'obstinent à le purifier de toute souillure étrangère, si dans ce travail ils mettent une sorte de superstition passionnée, si chaque mot slave, ou russe, ou autrichien, rejeté, leur paraît un présage de victoire; si chaque mot indigène retrouvé dans la bouche du peuple leur semble une conquête; si la haine, le mépris, le dégoût, l'exécration, longtemps accumulés, qui ne peuvent éclater contre l'ennemi séculaire, encore présent ou menaçant, se tournent au moins contre les mots, les syllabes, les tours, les paroles, les lettres même dont le Barbare a déshonoré et infesté l'idiome natal? Est-il étrange que des hommes si longtemps bâillonnés, étouffés, rejettent comme autant de stigmates de la servitude le vocabulaire imposé par les invasions, et bannissent jusqu'à l'accent même des oppresseurs? Quand même ils iraient trop loin dans cette aversion pour les restes du langage de l'ennemi, qui pourrait les blâmer?

Ils ont tout à faire. Sans doute la première nécessité est de se retrouver soi-même.

Nul d'entre eux ne suppose que leurs ancêtres, comme l'ont prétendu quelques savants, aient appris lentement et par degrés le latin avec la langue du pouvoir. Tous répètent instinctivement qu'ils ont toujours su la langue de Rome, qu'ils l'ont apportée avec eux et non pas apprise d'un maître, en quoi leur instinct est plus d'accord avec la vérité que ne l'étaient nos systèmes. Indépendamment de tout autre témoignage, quand même les historiens n'eussent rien dit de la multitude infinie[1] des laboureurs

[1] *Ex toto orbe romano, infinitas copias hominum transtulerat ad agros et urbes colendas.* — Eutrope, VIII, 6.

latins transportés dans la Dacie déserte, quand même la colonne Trajane ne subsisterait pas, la langue des Moldo-Valaques, telle qu'ils la parlent aujourd'hui, prouverait irrésistiblement qu'une vaste colonie a été fondée dans la contrée, et que la Roumanie a commencé par une émigration romaine. Il a fallu qu'un noyau de population latine fût profondément implanté dans le sol pour n'avoir pu être déraciné par les invasions qui n'ont plus cessé de le fouler.

En examinant de plus près la constitution de cette langue, on trouverait que la population primitive des Daces a dû être frappée par quelque catastrophe inconnue, puisqu'elle a laissé un si petit nombre d'éléments ; qu'au contraire la masse romaine a dû être dès le commencement maîtresse absolue, puisqu'elle s'est si fortement, si invinciblement établie en Orient, dans le cœur même de cet idiome ; qu'au contraire les Slaves, les Serbes, n'ont dû se répandre que comme des alluvions tardives, puisque nulle part le fond même de la langue n'en a été affecté, mais seulement ce qu'on peut appeler la partie variable et extérieure. Voilà comment la langue toute seule pourrait remplacer et suppléer l'histoire, si celle-ci était perdue. Quant aux Moldo-Valaques, sans s'être embarrassés beaucoup de cette question, l'instinct du salut leur a tenu longtemps lieu de science. Ils se sont naturellement attachés à la solide base du monde romain par la raison toute simple que, les ayant sauvés jusqu'ici, elle peut, elle doit les sauver encore.

Malgré l'aversion bien connue de la plupart des hommes pour la question des langues, je suis obligé d'y insister, puisque c'est, à le bien prendre, la meilleure partie de mon sujet. Je m'engage seulement à ne rien dire que d'indispensable sur ce point.

C'est déjà une grande victoire pour les Roumains qu'ils

aient conquis leur droit de cité dans la science ; je veux dire qu'il est désormais impossible de traiter sérieusement des origines et de la formation de nos langues néo-latines, française, provençale, italienne, espagnole, portugaise, sans y faire entrer le roumain comme un élément nécessaire.

Ce que les Moldo-Valaques désirent le plus est à moitié accompli, puisque leur idiome est déjà reçu et accueilli sans nulle contestation possible dans la famille latine occidentale. Tous les grands travaux de notre temps s'accordent sur ce point de départ. Dietz en Allemagne, Fauriel, Ampère en France, tous ont reconnu dans la langue moldo-valaque une sœur aînée plus ou moins ressemblante, mais une sœur légitime du français et des idiomes de notre Europe méridionale. Mon dessein n'est pas de revenir sur ce grand fait désormais élémentaire, qui est un des événements accomplis de la science de nos jours. Pour sortir de ces notions générales, je voudrais montrer quels résultats a produits cette première intervention du roumain dans l'histoire comparée, quels résultats on peut attendre d'une étude plus suivie. Il resterait même à déterminer avec précision les conséquences irrésistibles qui naissent à mesure qu'on entre dans cette voie. Ce serait à la fois caractériser l'idiome roumain, qui n'a encore été montré qu'à sa surface, et en marquer l'importance. Nous essayerons de le faire ici brièvement, bien que le sujet exigeât des volumes.

Tant que le groupe de nos langues latines occidentales se présentait seul à l'observation, on comprend tout ce qui manquait à l'historien, au philosophe, pour arriver à des conclusions qui emportassent avec elles la certitude. Il manquait un terme de comparaison, afin de vérifier les analogies que l'on établissait entre nos divers idiomes.

Dans ces conditions, on a vu des systèmes plus ou moins imaginaires s'élever, se soutenir, sans qu'il fût possible ni de les prouver, ni de les renverser. Ces systèmes se soutenaient par le seul motif qu'ils avaient été avancés une fois; ils vivaient sur le crédit qu'on accordait à leurs auteurs. Cependant le jour où l'on vint à découvrir à l'extrémité de l'Europe, sans lien avec nos sociétés, un idiome semblable aux nôtres, parent des nôtres, on comprend aussitôt ce que ce nouveau terme de comparaison a dû apporter de lumières. Et, bien qu'il faille avouer que l'on commence à peine à s'éclairer de ce flambeau, déjà des résultats éclatants ont été obtenus, parmi lesquels je me contenterai de citer les principaux. Comme il était aisé de le pressentir, ces premiers résultats sont moins des vérités découvertes que des erreurs détruites.

J'appelle de ce nom le système[1] tout imaginaire, longtemps accrédité, d'une langue provençale qui aurait été le type de nos idiomes néo-latins, et qui du midi de la France se serait répandue, on ne sait comment, sur le reste de la France, sur l'Italie et l'Espagne. Tant que ces idiomes néo-latins étaient les seuls connus, on pouvait, à tout prendre, admettre que l'une de ces contrées eût communiqué sa langue aux autres. Du moins l'impossibilité n'était pas manifeste et grossière. Il a suffi de la seule apparition de l'idiome moldo-valaque pour faire évanouir ce système, déjà, il est vrai, très-ébranlé. Personne n'a osé soutenir qu'un Provençal était allé enseigner sa langue aux montagnards des Carpathes. L'évidence s'est faite sur cette matière, longtemps obscurcie par la science même.

Voici un second résultat du même genre par lequel se

[1] Le système de M. Raynouard.

détruit une erreur plus profonde et plus aisée à défendre. Qui ne sait que l'on a expliqué longtemps la formation de toutes les langues romanes et du français en particulier par la collision du latin avec les idiomes germaniques? On allait même jusqu'à reconnaître le génie particulier de ces derniers idiomes dans les nôtres. Le latin, disait-on, avait fourni les mots; le goth, le franc, le lombard, le vandale, avaient enseigné la nouvelle grammaire. Beaucoup d'objections s'étaient élevées contre cette idée; mais, encore une fois, ce n'étaient que des raisonnements opposés à d'autres raisonnements : il fallait un fait palpable, visible, pour substituer la certitude au doute. Ce fait s'est montré, ou plutôt il se montre à découvert dans la constitution de l'idiome roumain. Là se trouvent toutes les différences fondamentales qui distinguent nos langues modernes et néo-latines de celles de l'antiquité. Comment donc l'allemand aurait-il fait la nouvelle syntaxe des peuples d'Occident, si cette syntaxe, dans ce qu'elle a d'essentiel, est absolument la même chez les peuples des Carpathes? Dira-t-on que le moldo-valaque a jailli du choc du latin et de l'allemand? Cette idée n'est venue encore à personne. On sait que les peuples du bas Danube, enveloppés de Slaves, de Hongrois, de Turcs, ont vécu hors du cercle des nations germaniques, et que celles-ci, loin de pouvoir leur imposer une langue, les ont à peine aperçues à l'origine. Si donc le Roumain, le Français, l'Espagnol, le Portugais, ont une même grammaire, au moins en ce qui les distingue de l'antiquité, et s'il est démontré que le premier n'a pas reçu de la race germanique ses formes de langage, cette démonstration s'applique évidemment à tous les autres.

Ces résultats sont négatifs; il en est d'autres positifs qui, en même temps qu'ils nous touchent de plus près, ont

l'avantage de mieux marquer le caractère propre de l'idiome roumain. Si je ne me trompe, ils font faire un grand pas à la question fondamentale de nos origines.

Toutes les fois que l'on a cherché à déterminer l'époque où ont commencé nos langues modernes, on a bientôt rencontré une borne qu'il a été impossible de franchir. Ceux qui ont vu le mieux et le plus loin dans le passé sont remontés jusqu'au neuvième, peut-être au huitième siècle, pour saisir le germe de nos nouveaux idiomes[1]; car ils rapportent des chartes, des diplômes de ce temps-là, où se lisent déjà des mots d'un latin rustique étranger au latin littéraire, mais encore en usage de nos jours. Ce sont les limites extrêmes qu'il nous est donné d'apercevoir avec certitude. Au delà est la terre inconue. Tout devient mystère dans l'enfantement de nos langues. Le fil historique nous abandonne, et pourtant l'esprit a peine à ne pas presser davantage cette question. Il me paraît que précisément à cette dernière limite l'idiome roumain vient à notre secours; il se présente à nous comme un de ces instruments en apparence grossiers, à l'aide desquels les plus humbles des hommes peuvent étendre leur cercle visuel et découvrir, dans l'abîme de la nuit, des espaces perdus qui échapperaient sans cela à l'œil des plus clairvoyants.

Que le lecteur veuille bien me prêter un moment son concours. Je ne désespère pas de le conduire, par une déduction rigoureuse, à quelque évidence sur cette partie, la plus obscure peut-être, de nos origines. J'interrogerai, il répondra.

— Si le même fond de langage se trouve chez les peuples du bas Danube, du Tibre, de l'Arno, de la Garonne, de la Seine, de l'Èbre, du Tage, quelle conclusion tirez-vous de cette parenté ?

[1] Voyez Fauriel, *Origines de la Langue italienne*, t. II.

— Attendez! Voilà bien votre impatience ordinaire, dont je vous croyais guéri. Je me garderai de conclure comme vous à la parenté; car enfin vous m'avouerez que l'esprit humain, qui est partout le même, a pu faire les ressemblances qui vous frappent.

— A merveille! Considérez pourtant qu'il ne s'agit pas seulement des lois et des formes générales du discours, mais bien des mots et des syllabes. Direz-vous que les peuples, sans se connaître, ont trouvé par hasard le même vocabulaire pour les mêmes choses?

— Parlez-moi par des exemples. Je verrai ce que j'ai à répondre.

— Laissons de côté la famille innombrable des mots purement latins qui constituent nos langues et qui nous sont communs avec le moldo-valaque. Ouvrez le dictionnaire; il suffira. Pour moi, je veux parler d'abord d'une autre famille de mots plus singuliers, étrangers à la langue littéraire des anciens.

— Voyons donc, citez.

— Eh bien, lisez[1] : *sala* (salle), *bastone* (bâton), *dupe* (en italien *dopo*, depuis), *camesa* (*camicia*, chemise), *sapa* (sape), *cercare* (*cercare*, chercher), *taiéré* (*tagliare*, tailler), *piscare* (*pizzicare*, pincer), *envezzâre* (provençal *envezar*, accoutumer), etc. D'où ces mots sont-ils venus, si la langue savante écrite ne les connaissait pas? D'où sortent-ils, sinon des dialectes rustiques de l'Italie qui continuaient à vivre à l'ombre de la langue savante des écrivains romains[2]? Tantôt ce sont des mots tout romains, il est vrai, mais qui ont été partout changés, altérés, transformés de

[1] Dietz, *Grammatik der Romanischen Sprachen*, t. I, p. 136. — *Etymologisches Woerterbuch*, p. 337, 377. — *Lesicon Romanescu-Latinescu-Ungurescu-Nemtescu*, Bude 1825, *passim*.

[2] Pierre Major, *Orthographia Romana*, p. 5, 6.

la même manière : *fontâna* (fontaine), d'un ablatif perdu de *fons ; urlà* (hurler, de *ululare*); *ruginâ* (italien *rugine*, rouille, de *rubigo*), etc. Comment les peuples se sont-ils accordés pour ajouter ou supprimer les mêmes syllabes ? Comment le *sursùm* des Latins est-il devenu le *suso* des Italiens, le *sus* du vieux français, le *sus* des Roumains ? Comment le *deorsùm* de Virgile a-t-il pu devenir le *gius* de Dante, le *yuso* du Cid, le *yuso* de Camoëns, le *gios* des Moldo-Valaques ? D'autres fois la difficulté est plus grande, car ce sont des mots dont la signification première a été partout étendue, changée de la même manière. *Culcà* (en italien *culcare*, se coucher), de *collocare; oaste* (*oste*, etc., en vieux français *host*), de *hostis*, armée. Je vous fais grâce des conformités plus profondes de la grammaire. Celles-ci forment comme l'unité anatomique des langues néo-latines : mêmes altérations, mêmes innovations, mêmes idiotismes. — Comment, par exemple, le passif *creditur*, *videtur*, est-il devenu en italien *si crede*, *si vede*, en roumain *se crede*, *se vede*, en espagnol *se cree*, *se vee ?* Croyez-vous que tout cela se soit fait par le hasard ? Pensez-vous que ces formes, toutes semblables, ont été inventées isolément, par aventure, en Valachie, en Bourgogne, en Moldavie, en Provence, en Bessarabie, en Andalousie, en Bucovine ? Avouez que cela serait bizarre.

— Vous m'attribuez trop aisément une idée déraisonnable. Je dirai que l'un de ces peuples a prêté sa langue aux autres.

— Vous supposez donc une communication directe entre eux ?

— Sans doute.

— De grâce, n'oubliez pas qu'aucune communication suivie, depuis les temps modernes, n'a eu lieu entre les Roumains et l'Occident.

— Qu'importe ? ils se sont connus un jour.

— Cela est-il absolument nécessaire ?

— Il faut au moins qu'ils aient eu le même berceau.

— Laissez là les termes poétiques, et parlez tout uniment. Qu'entendez-vous par ce berceau ?

— Je veux dire qu'avant de se répandre en Espagne, en France, en Portugal, ces peuples ont dû recueillir d'une même source les éléments communs de leur langue.

— Et où supposez-vous que les Roumains aient trouvé cette source ?

— Belle question ! Il est bien clair que les Roumains ont reçu leur langue des colons et des vétérans latins.

— C'est donc à dire qu'ils ont puisé dans la langue vulgaire, populaire de Rome ?

— Cela est certain.

— Concluez donc.

— Je le veux bien. La conclusion vient d'elle-même. Vous m'avez amené à décider que dès le temps de la séparation de la Dacie d'avec l'Occident, les formes élémentaires de nos langues existaient, et que l'Italie, la France, l'Espagne, la Roumanie, après avoir puisé dans un milieu commun, avaient commencé dès lors à ébaucher les idiomes qui sont aujourd'hui les leurs. Mais à quoi bon tout cela ? Était-ce la peine de le démontrer ? Entre nous, il y a longtemps que j'avais pensé et dit les mêmes choses, sans les écrire.

Le lecteur trouvera peut-être que j'ai trop beau jeu en faisant plus longtemps moi-même la question et la réponse. Je me hâte de rentrer dans mon rôle. Tout ce que j'ai voulu a été de suivre, au risque d'épuiser l'évidence, la méthode employée dans les sciences pour trouver et démontrer en même temps une vérité. Il reste, pour rendre la conclusion plus complète, à préciser les dates. Or rien

n'est plus aisé. C'est en l'année 105 de notre ère que les colonies ont été fondées par Trajan, C'est en 274 qu'Aurélien a abandonné aux Barbares la rive gauche du Danube. Voilà un intervalle parfaitement défini. Depuis ce moment, les légions romaines n'ont pour ainsi dire plus reparu au delà du fleuve. Ainsi cette petite société, projetée du monde romain au commencement du deuxième siècle, en a été irrévocablement séparée au troisième. A partir de cette époque, elle est demeurée comme un îlot perdu dans un océan de barbarie. Puisque cet état séquestré du continent romain a le même fonds de langue que l'Italie, la France, l'Espagne, le Portugal, il faut bien de toute nécessité que les éléments de ces langues, au moins dans les singularités qui leur sont communes, existassent avant la séparation.

C'est dans l'intervalle de l'an 105 à l'an 274 que le roumain s'est détaché du latin ; cette date détermine donc nécessairement aussi l'intervalle où l'on peut affirmer que nos langues néo-latines de l'Occident étaient déjà en voie de formation. Ce n'est pas que je veuille m'exagérer par là l'importance de ce premier débrouillement du langage vulgaire. Je veux seulement marquer, constater l'existence d'une langue rustique populaire, souvent aperçue et signalée, aussi souvent niée, jamais démontrée jusqu'ici, ni rendue palpable, et qui, formée des divers dialectes italiens, contemporaine de la langue savante, patricienne de Tacite et de Pline, a commencé par en être éclipsée et a fini par lui survivre.

S'il en est ainsi, le roumain nous a servi à regagner un espace de plus de six siècles dans la possession de nos propres origines. Ce que des esprits pénétrants avaient pressenti se trouve vérifié, démontré d'une manière aussi certaine qu'aucune des lois les mieux établies de l'histoire

naturelle. La conjecture est changée en évidence. Sans recourir à aucune induction, nous avons saisi dans un fait palpable le germe de nos langues trois cents ans avant les invasions germaniques, auxquelles on avait coutume de rapporter la cause de tous les changements. Lorsque le monde romain était encore fermé aux invasions, qu'aucun Barbare n'en avait foulé le sol, nous avons constaté avec évidence la présence d'une langue rustique dans un coin éloigné de l'Europe, et nous avons été nécessairement conduit à reconnaître des éléments tout semblables dans la partie méridionale de notre Occident. Ne dites plus que ce sont les Goths, les Francs, les Vandales qui ont renversé le vieil édifice de la parole humaine. Longtemps avant leur arrivée nous avons vu les vétérans, les colons de l'Italie propager jusque dans le fond de la Dacie leurs dialectes ou surannés ou méprisés.

En comparant aujourd'hui les systèmes, la structure de l'italien, du provençal, du français, de l'espagnol, du portugais, du roumain, il semble qu'un même génie interne, répandu dans chacun d'eux, les a portés à choisir, changer, altérer, décomposer, rejeter, s'approprier, les mêmes choses. Vous diriez d'une grande lyre à six cordes qui s'ébranle sous un même souffle puissant.. La plus petite, la plus rude de ces cordes est incontestablement le roumain. Souvent elle se tait et semble brisée quand les autres résonnent ; quelquefois elle retentit d'un son étrange, sourd, guttural, asiatique, comme le dernier murmure d'un peuple qu'on étouffe ; mais toujours elle rentre dans l'accord des nations latines.

Ainsi, grâce à cet idiome nouvellement découvert pour l'Occident, encore méprisé d'un grand nombre, nous pouvons assister au premier débrouillement de la parole moderne, du moins nous en faire une idée exacte, tout

emprunter à l'observation et rien aux systèmes, saisir le moment où nos langues se séparent du moule antique, y assigner même une date certaine. Quand cet humble idiome roumain ne devrait pas nous rendre d'autre service que de reculer de six siècles l'horizon de nos origines, il me semble que j'en ai dit assez pour montrer son importance. Faire la moindre conquête, pourvu qu'elle soit assurée, dans la connaissance du passé, est-ce une chose à mépriser pour l'homme, dont la vie est si rapide et la pensée si incertaine? Voilà ce que dès la première expérience on peut tirer de l'application du roumain à quelques-uns des principaux problèmes de l'histoire générale.

Peut-être même que, sans abuser de cette méthode, on pourrait aller beaucoup plus loin; car il n'a pu vous échapper que le moment de la formation du roumain touchait de bien près à l'âge d'or de la langue latine. Tacite et Pline écrivaient pendant que les colons arrivaient en Dacie. Ce n'est donc pas la corruption de la langue littéraire de Tacite et de Pline qui a pu en quelques années engendrer les idiomes nouveaux. Il fallait qu'ils existassent déjà en germe, et, puisque cette œuvre n'appartient pas davantage aux Barbares, nous avons ici la confirmation d'une loi pressentie et annoncée par d'autres, à savoir : que les langues d'une même race, d'un même peuple portent en elles le principe de leurs changements, qu'elles sont pour ainsi dire enveloppées l'une dans l'autre, indépendamment des vicissitudes extérieures ; que le latin des classes cultivées renfermait le latin rustique des classes inférieures, comme le latin rustique renfermait en soi les langues néo-latines modernes. Et si un bouleversement de la nature ou des hommes emportait du milieu de nous les représentants de la civilisation avec tous ses monuments écrits, il est probable que sous nos langues modernes on

verrait surgir les dialectes populaires, les patois qui aspireraient à devenir des langues régulières, écrites, pour commander et régner à leur tour. Peut-être n'est-ce là qu'une répétition de cette loi plus vaste de la nature, qui, sans rien faire naître de la corruption, tire tout invariablement d'un même principe de vie.

De ces conclusions générales, si je devais descendre à caractériser d'une manière particulière l'idiome roumain, je dirais que ce qui le distingue d'abord de ses sœurs occidentales, c'est une inclination marquée pour le fonds le plus ancien de la langue latine. Soit que la culture n'ait poli en rien cette première et rude empreinte, soit toute autre raison qu'il serait facile de trouver, il demeure certain que le roumain plus que toute autre langue moderne abonde en mots, en inflexions, en locutions romaines déjà surannées au temps d'Auguste. On sait qu'avant le développement littéraire de la langue, les Latins supprimaient la dernière consonne du substantif masculin. Les Moldo-Valaques ont gardé cette singularité de la vieille Italie : ils disent *lupu*, *ursu*, *albu*, absolument comme disaient et écrivaient Ennius et Nævius[1]. Sans multiplier ici outre mesure ces détails, il s'ensuit que le roumain

[1] On tient de Varron que les Sabins substituaient partout l'*h* à l'*f*. Les Transylvains du district de Fogarash[*] disent aussi *hieru* pour *feru*, *hieru* pour *ferrum*, etc., et comme l'espagnol a la même propriété, sans parler d'une multitude d'autres ressemblances, on pourrait peut-être en induire que les colonies de la Dacie ont reçu une partie de leurs populations des mêmes lieux d'où sont sorties les vingt-cinq colonies d'Espagne. Dans l'osque, le *q* se change en *p*; au lieu de *quatuor*, on disait *pator*. Même singularité chez les Roumains : pour *quatuor* ils disent *patru*, pour *aqua*, *apa*. C'est Quintilien qui établit que les anciens Latins se servaient de l'*e* au lieu de l'*i*. Ils disaient : *intellego*, *sibe*, comme les Roumains aujourd'hui disent *intzelegu*, *sie*.

[*] Pierre Major, *Orthographia Romana sive latino-valachica, una cum clavi quâ penetralia originationis vocum reserantur*, p. 24.

affecte certaines propriétés des dialectes les plus anciens de l'Italie, et peut même servir à les manifester. Quoi donc! est-ce un montagnard des Carpathes qui nous aidera à déchiffrer la colonne rostrale et les vers saliens? Pourquoi non? Varron signalait dans ces mêmes vers saliens, déjà si obscurs pour lui, le mot *cante*, de *cano*. La forme salienne ne se retrouve-t-elle pas intégralement dans le *cant* des Roumains? J'ai grande envie d'ajouter en finissant que le nom le plus charmant du rossignol dans toutes les langues est celui qui a été composé d'une ancienne racine latine par les paysans moldo-valaques; ils l'appellent d'un seul mot : *celui qui veille toujours*, *privigitore*, du *pervigilium* des poëtes. C'est une beauté rustique qu'aurait dû trouver Virgile.

On pourrait commenter la langue par les usages. Il ne serait pas sans intérêt de retrouver dans le peuple moldo-valaque quelques coutumes toutes latines, lesquelles ne se retrouvent plus aujourd'hui, même en Italie. Tel est l'usage de répandre des noix[1] sur les pas des nouveaux mariés, coutume romaine s'il en fut, et qui s'est perdue là où elle a pris naissance. Qui se fût attendu à retrouver les épithalames et les refrains de Catulle, *da nuces*, chez les moissonneurs des bords du Sereth et de la Bistritza? Dans les funérailles, les femmes coupent leurs cheveux et en font des offrandes sur les tombeaux, comme au temps des Sabines.

Aux usages je voudrais qu'on joignît les traditions, les superstitions, qui restent si longtemps la seule philosophie des peuples. Qui peut dire quel mélange de vieilles divinités rurales, daces ou romaines, se retrouvent dans

[1] Démétrius Cantemir, *Description de la Moldavie*, part. II, c. XVII. Leipzig, 1771.

les croyances populaires des Moldo-Valaques d'aujourd'hui? Lado et Mano, qui président aux noces et dont les noms sont invoqués par les matrones; les *Zinéle*, fées moldaves, vierges immortelles qui donnent la beauté aux belles; *Doïnà*, l'âme de tous les chants populaires historiques; *Dragaïca*, la Cérès valaque dont une jeune fille couronnée d'épis et de bluets joue le personnage dans les sillons, en dansant, de village en village, à l'approche des moissons; *Stachîa*, la triste gardienne des maisons ruinées et des demeures souterraines; les *Frumosèle* (les belles), nymphes aériennes qui s'éprennent d'amour pour les jeunes gens, et se vengent de leurs dédains en leur envoyant la fièvre ou la goutte; *Miazanôpte*, le génie qui erre à minuit sous la figure changeante d'un animal; *Strigoie*, les sorcières qui ont gardé tous les secrets des magiciennes d'Apulée; les *Urbitelle*, sœurs capricieuses qui s'asseient au berceau des nouveau-nés, et leur distribuent l'heur et le malheur; la *Legatura*, puissance magique qui empêche les jeunes hommes d'embrasser leurs épousées et les loups de dévorer le troupeau; *Dislegatura*, qui délie le charme? Reçues d'âge en âge, conservées par la peur, respectées presque à l'égal du culte, les superstitions des peuples sont peut-être leurs plus anciennes archives.

Autre caractère de l'idiome roumain. Il s'est conservé jusqu'à nos jours sans le secours d'aucun artifice littéraire proprement dit, et ce n'est pas là un des phénomènes les moins extraordinaires de notre temps. Partout ailleurs, des génies inspirés, à des époques de repos ou de grandeur, ont prêté leur appui à des idiomes populaires, les ont empêchés de se déformer, les ont épurés, ennoblis, et leur ont donné de bonne heure la consistance de l'art. Ici, rien de semblable : une nuit de dix-sept siècles,

ou plutôt un combat sans trêve, suivi d'un silence imposé par le vainqueur, et dans cet intervalle, à peine quelques années pour se refaire et respirer. Loin qu'ils aient pu écrire, étonnez-vous qu'ils aient continué de vivre.

Je viens de dire que nul artifice littéraire n'a soutenu pendant ce temps l'instinct du peuple. Plût à Dieu que cela fût rigoureusement vrai ! Il eût été peut-être moins funeste pour les anciens Moldo-Valaques de ne pas savoir lire que d'avoir appris à lire avec les lettres slavones du moine Cyrille. Elles ont servi longtemps à leur voiler à eux-mêmes le génie indigène de leur propre idiome. Comment reconnaître la filiation romaine sous ce vêtement russe et slovaque? Ce sont les fers de l'étranger dont la langue est garrottée. Que serait devenu l'espagnol, s'il se fût caché sous des caractères arabes? Croit-on qu'il fût resté libre dans ses développements, que cette différence de signes, cette enveloppe mauresque, ne l'eussent pas longtemps séparé du reste de la famille latine? Peut-être aujourd'hui même, jugé sur de telles apparences, l'espagnol passerait, aux yeux du plus grand nombre, pour une langue africaine?

Le dernier siècle, qui a tant parlé de l'importance des signes, aurait eu un beau triomphe en voyant un peuple garrotté et séparé du monde par un alphabet, car telle a été longtemps la destinée des Roumains. Si ce ne fut pas un trait de génie, ce fut au moins une bien heureuse rencontre pour les Slavons que d'avoir imposé, dès le dixième siècle, leur système d'écriture à une langue toute latine, puisqu'ils réussirent par là à déguiser, à affaiblir chez les indigènes le sentiment de leur filiation, à le détruire entièrement chez les autres. Que l'on montre à un Français, à un Italien, à un Espagnol, une page de pur roumain, écrite avec les quarante-quatre lettres barbares de

Cyrille : jamais il ne consentira à reconnaître sous ce grimoire une langue parente du latin. Je le crois bien, la sienne, à ce prix, lui semblerait barbare. J'avoue que dans les longues heures stériles que j'ai obstinément données à l'étude du roumain, rien ne m'a plus fréquemment arrêté que cette barrière artificielle. A mesure que je changeais de maître, je devais changer de signes. Autant de livres, autant de caractères différents. A la fin, j'ai cru me reconnaître quand j'ai lu ces lignes d'un Roumain de Transylvanie[1] : « Ils ont recouvert d'une si laide suie les nobles formes romaines, qu'elles sont ensevelies sans espoir de salut. Que de fois, quand je commençais à écrire avec des lettres latines, je voyais soudainement apparaître devant moi la figure antique ! Elle brillait de tout son éclat, et semblait me sourire de ce que je l'avais débarrassée des vils haillons de Cyrille. »

Jugez par là de ce qu'était devenue la langue, lorsque après de telles vicissitudes, abandonnée au peuple, méprisée des classes supérieures, il se trouva des hommes, au commencement de ce siècle, Pierre Major en Transylvanie, Asaky en Moldavie, Héliade en Valachie, qui se proposèrent d'en faire un instrument national de régénération pour tous. Il était arrivé de cette langue ce qui arrive d'une statue enfouie sous la terre depuis des siècles : la plupart des membres essentiels étaient intacts, mais plusieurs parties étaient mutilées, d'autres manquaient absolument, et l'on ne savait ce qu'elles étaient devenues. Pour refaire de ces sortes de fragments un tout vivant, propre à exprimer la vie moderne, c'est une restauration qu'il fallait accomplir. En même temps, on devait se proposer un problème unique de nos jours, qui

[1] *Dialogu pentru inceputul linbei Romana*, p. 72. Bude, 1825.

était de faire passer une langue vulgaire, populaire, au rang de langue littéraire et écrite. Ce que Dante a fait pour l'italien au moyen âge, il s'agissait de l'ébaucher au moins pour les Roumains au dix-neuvième siècle.

Tel est en effet le spectacle que l'on a pu se donner en regardant, depuis un demi-siècle, les populations des provinces danubiennes; sous l'apparence superficielle dont on se contente ordinairement, au milieu des plaintes des partis et des classes, on voit se passer là un phénomène profond dont nous n'avions connaissance que par l'histoire déjà reculée, — une langue qui se dégage des dialectes populaires, vulgaires pour devenir une langue savante et cultivée. Ordinairement caché dans le berceau ou dans les antiquités des peuples, ce phénomène éclate à nos yeux avec la plupart des accidents qui l'ont accompagné dans le passé, sur de plus grands théâtres.

VI

RENAISSANCE LITTÉRAIRE.

Retrouver sous les alluvions étrangères la langue nationale, voilà la question. Pour résoudre ce problème, quels éléments possédaient les Roumains? Ils en ont deux principaux : la Bible et le peuple. La seule bonne fortune qu'ils aient rencontrée jusqu'ici, ils la doivent au schisme. Le culte est célébré dans la langue populaire, d'où il résulte qu'ils ont eu de bonne heure une traduction nationale de la Bible, chose qui a toujours manqué aux autres peuples néo-latins. Cet avantage est précieux en soi, il devient

considérable si l'on examine de près la version roumaine. En comparant cette traduction aux nôtres faites à des époques très-cultivées, j'ai cru sentir que la langue encore nue des Carpathes se rapproche mieux que nos idiomes policés de la langue des évangélistes. N'est-ce pas que des bergers peuvent plus aisément que des docteurs servir d'interprètes à des pêcheurs de Galilée? Oserais-je même dire qu'à certains égards le latin des Roumains me semble plus ingénu ou plus voisin de sa source que le latin autorisé par les conciles, et que, par exemple, quand il s'agit des peuples rassasiés par les cinq pains, j'aime mieux le *saturat* des Moldaves que l'*impleti* de la Vulgate?

Une autre source vivante est le peuple lui-même, non celui des villes, mais des campagnes; car c'est un des traits marquants de cette renaissance que les écrivains, ne trouvant aucun livre, aucun modèle à suivre, sont obligés d'aller recueillir de la bouche même du peuple les éléments qu'eux-mêmes ont oubliés à moitié dans le commerce des nations policées. Pour retrouver la source vive de la parole, il faut qu'ils aillent loin des villes, où le mélange des idiomes et des races se fait trop sentir. Les lieux les plus écartés, les provinces les plus lointaines sont le plus propres à leurs recherches. C'est là, sous le toit de roseau du paysan, en entendant ses plaintes, ses *doïnas*, qu'ils prétendent retrouver la véritable empreinte de la langue des ancêtres, non altérée, défigurée par les néologismes des grandes villes; et il est indubitable qu'ils ont déjà rapporté de ces communications avec les pâtres, les laboureurs, des portions oubliées de leur langue qui semblent puisées toutes vives dans l'antiquité. De recherches en recherches, ils sont presque toujours ramenés à ces vallées abruptes des Carpathes, à ces plateaux élevés de la Transylvanie, à ces replis de terrain où nous avons vu

s'asseoir les colonies romaines, comme si les mêmes lieux avaient protégé à la fois les races et les idiomes.

C'est de là qu'a été rapporté en 1825 le premier dictionnaire comparé étymologique de Roumains [1], ouvrage dans lequel s'est consumée avec une admirable piété, une abnégation incomparable, la vie de trente écrivains plus ou moins célèbres en Transylvanie, auquel il est aisé sans doute de reprocher des étymologies forcées et un silence trop absolu sur les emprunts slaves, mais qui, par la nouveauté, par la grandeur du plan, car il comprend les racines de sept langues (roumaine, grecque, latine, italienne, espagnole, hongroise, allemande), n'en reste pas moins un monument unique, dont l'équivalent n'existe peut-être pas chez nous. A l'heure où j'écris ces lignes, un écrivain roumain, m'assure-t-on, s'est donné pour carrière d'aller dans ces mêmes endroits reculés, interroger, sonder les paysans, afin de combler les vides de la langue avec les mots qu'il surprendra dans la bouche des descendants de la Minervienne, de la Jumelle, de la Claudienne. Qu'il suive l'itinéraire des légions indiquées ci-dessus, et puisse-t-il du moins retrouver les deux mots de liberté et d'espérance! Ces mots, en effet, sont perdus en roumain.

Ne cherchez pas ici des monuments littéraires qui attirent du premier coup d'œil tous les regards. L'œuvre collective, c'est de délier la langue d'un peuple muet, et puisque, dans ces matières, on peut comparer les plus petites choses aux plus grandes, voyez quelles conséquences ce phénomène a entraînées partout ailleurs.

Lorsque le latin a commencé à devenir l'organe d'une société policée, lettrée, il a été obligé de rompre en partie

[1] *Lesicon Romanescu-Latinescu-Ungurescu-Nemtescu*. Bude, 1825.

avec l'idiome populaire ; il a dû emprunter un grand nombre de formes à la langue grecque, ce qui l'a rendu d'abord un peu artificiel. Quelque chose de semblable s'est passé en Italie. Lorsque Dante a formé son trésor *aulique* des richesses de tous les dialectes, il a eu besoin d'abord de commentateurs, non-seulement pour les choses, mais pour les mots. Chez nous, au seizième siècle, Rabelais, au nom du plus grand nombre, a longtemps protesté contre une foule de mots savants, de locutions étrangères à la foule, puisées dans les langues antiques, et qui n'ont pas laissé de s'établir et de se naturaliser pleinement dans le français.

Voilà justement ce que l'on peut observer aujourd'hui dans la formation de la langue roumaine. A mesure qu'ils trouvent des vides, des lacunes dans le langage populaire, les écrivains contemporains sont forcés d'innover. Ils le font en empruntant ce qui leur manque, les uns au latin, les autres à l'italien, tous à l'Occident, d'où s'ensuit une difficulté aisée à prévoir par ce que je viens de dire : c'est qu'avec le ferme désir de rester populaire, on se forme peu à peu une langue policée, mais artificielle, et que le peuple a toutes les peines du monde à comprendre, si tant est qu'il y parvienne.

J'ai entre les mains une histoire nationale[1] dont l'auteur a dû faire suivre chaque volume par un vocabulaire de mots nouveaux qui sans cela seraient inintelligibles à ses lecteurs. En continuant dans cette voie (et le moyen qu'il en soit autrement ?), nul doute qu'on n'aboutît à produire un idiome des classes lettrées dont le moldo-valaque tel que nous le connaissons ne serait plus que la forme primitive et rustique. Dès lors il y aurait pour ainsi

[1] Laurianu, *Istoria Romaniloru*. Jassy, 1853.

dire deux langues, comme sous l'italien de la Crusca il y a des dialectes de l'Italie, sous le français de Racine le patois les campagnes, sous le romain de Virgile le latin vulgaire. On saisirait ainsi dans son éclosion le principe mystérieux de la germination des langues.

N'oubliez pas que la difficulté est double pour les Roumains. Outre qu'ils sont obligés d'innover, ils sont invinciblement entraînés à extirper les éléments slaves qui, comme je l'ai dit plus haut, leur rappellent l'ennemi, — par où l'on peut mesurer de quelle haine ils le poursuivent. Tel homme politique accuse le parti opposé de se servir de *lettres slavonnes*, comme nous nous accuserions de porter la cocarde étrangère ! Assurément la plus grande preuve que des hommes puissent donner de l'incompatibilité des races serait de rejeter de la langue et de vomir tout ce qui rappelle l'oppresseur. Et que l'on ne dise pas que nous autres Français, nous ne nous tenons pas pour déshonorés pour avoir gardé des mots allemands, ni les Espagnols pour avoir gardé des mots arabes. Nous en parlerions vraiment trop à notre aise. Les Germains et les Arabes sont de l'histoire pour nous. Quant aux Roumains, ils sentent encore sur leur cou l'étreinte chaude de l'ancien oppresseur; ils ne savent s'ils y ont vraiment échappé et pour combien de temps. Ils se souviennent qu'à chaque intervention, à chaque pas du protecteur, la langue slave laissait chez eux une souillure nouvelle, que les généraux russes faisaient eux-mêmes la guerre au dictionnaire, remplaçant dans les livres, dans les journaux les mots les plus consacrés de la langue des ancêtres par des mots russes, comme on remplace une garnison affamée et prisonnière par une garnison ennemie.

Dans ces conjonctures, ce qui n'est que philologie, érudition, délicatesse de goût, affaire de mots pour les autres,

est pour les Roumains une œuvre de vie et de salut. Et certes, si la chose était possible, il serait beau de voir une nation demi-morte refuser de prononcer plus longtemps une seule des paroles qu'elle tient de son meurtrier; mais les Roumains, même en cela, auront à considérer s'il n'y a pas une mesure à garder qui ne laissera pas d'être significative, s'il n'est pas de différences à établir entre les emprunts déjà anciens, légitimés par l'usage, et les importations récentes qui seules peuvent compter pour des stigmates. Leur langue est peut-être la seule qui possède un grand nombre de vrais synonymes, j'entends par là des mots doubles dont l'un est exactement la reproduction de l'autre. C'est qu'alors une couche slave s'est superposée comme une rouille à la couche latine. Faire disparaître la première est, dans ce cas, un progrès évident et facile; c'est rendre à une médaille fruste son ancien éclat. Mais n'y aurait-il pas quelque danger à trop italianiser leur langue, à la faire trop occidentale? Pour moi, il me semble que j'aimerais à lui voir garder son caractère : latine sans doute, mais en même temps orientale, naïve, agreste, un peu rebelle au joug. Les mots mêmes qu'elle aurait conservés du slave la feraient ressembler à une captive délivrée, qui se souvient de sa captivité. Elle entrerait dans l'étroite intimité de ses sœurs d'Occident; mais elle garderait dans cette alliance je ne sais quoi d'étrange qui marquerait qu'elle a vécu longtemps séparée. Pour rien au monde, je ne consentirais à ce qu'elle se fît italienne, française. Qui voudrait aujourd'hui que l'Espagnol eût renoncé à son intonation arabe, à ses teintes mauresques? Seulement à l'entendre, vous voilà forcés de penser au soleil d'Arabie. De même de la langue roumaine, elle doit porter témoignage d'un monde lointain. Ne lui ôtez pas même ce je ne sais quoi d'âpre, de gut-

tural, qui ne tient en rien de l'Europe. C'est peut-être un dernier écho étouffé des Daces? Et pourquoi les renier? pourquoi les rejeter? Je veux, quand je l'entends, que soudain m'apparaissent non-seulement les colons latins, les provinces d'Italie et de Narbonne, mais dans une relation que je ne puis exactement définir les steppes immenses, les monts inaccessibles, et au loin le ciel orageux de la mer Noire.

Si l'on ne craignait d'être accusé de trop d'ambition, le moment où nous sommes pourrait faire penser au premier épanouissement de l'italien avant la *Comédie Divine*, avec cette différence que les écrivains roumains semblent moins poursuivre une gloire privée qu'une œuvre politique et nationale. Ce qui se perd pour nous dans le vague de nos origines littéraires date d'aujourd'hui sur le Danube. On connaît là le premier qui dans ce siècle ait modifié l'alphabet de Cyrille, le premier qui ait apporté les nouvelles lettres comme au temps de Cadmus et du roi fabuleux Latinus, le premier qui ait introduit un mètre régulier dans les vers, le premier qui ait appliqué la prose à l'arithmétique, à la géométrie, le premier qui ait, comme Thespis, fait monter des acteurs sur un théâtre, la premier qui ait publié un journal, composé une ode, une fable, une histoire. C'est un crépuscule, une aube, mais rougissant des premières lueurs de la vie, où flotte l'image déjà très-reconnaissable d'une nationalité qui s'éveille. Dieu fasse que la lumière s'accroisse, que l'aube devienne le jour! et moi aussi, puissé-je du fond de ma nuit être un de ceux qui salueront ce jour attendu!

Comment une pareille attente toute seule ne réagirait-elle pas sur des hommes qui peuvent se dire les premiers instituteurs de leur peuple? Comment ne seraient-ils pas fortifiés et ravis pour peu que l'espérance leur soit laissée

un moment? Pourquoi ne sortirait-il pas quelque chose, sinon de grand, au moins de nouveau, d'une situation si nouvelle, où les lettres, par un concours unique, sont forcément ramenées à leur destination vraie, seule originale et féconde, — la formation, l'éducation, l'indépendance, la discipline d'une race d'hommes? Qui ne désirerait parmi nous avoir une tâche pareille à remplir? Dussent-ils nous venir des Carpathes, une âme nouvelle, un souffle nouveau dans notre humanité flétrie, qui ne les accueillerait, qui ne les fèterait avec joie? Et pour que ces vœux s'accomplissent, que manque-t-il à ces hommes qui les premiers, à travers mille obstacles, dont l'indifférence était le plus grand, ont rendu la parole à des nations muettes? Que leur manque-t-il? Un peu d'espoir, ai-je dit; il y faut ajouter la certitude que leurs paroles ne s'éteindront pas sans écho au milieu de races sourdes. Or cette certitude, ils la possèdent; ils savent qu'à cette autre extrémité de l'Europe quelque chose de leur voix nous arrive. Nous les entendons, nous les comprenons. Plus d'un écho de la race latine a déjà répondu. J'en dirais davantage, si je ne savais que toutes les fois que l'âme humaine se met de la partie, les hommes de nos jours entrent en défiance comme si vous leur tendiez une embûche.

Je maintiens seulement un point : conserver par miracle une langue nationale, l'élever en dépit de tous les obstacles au rang d'idiome cultivé, donne un droit aux hommes et au peuple qui font ces choses. J'ajoute que tant que le mot de civilisation conservera le sens qui y était attaché encore hier parmi nous, la validité de ce droit sera reconnue, que la permanence ou l'anéantissement des idiomes nationaux n'est pas un jeu de la Providence, mais bien un signe de séparation entre les races qu'elle conserve et celles qu'elle abolit; qu'enfin ce serait

une chose toute nouvelle dans le monde, et peut-être monstrueuse, de détruire un peuple au moment où il revit dans la meilleure portion de lui-même. Un enfant, s'il vient de naître et s'il a crié, vous le réputez viable. D'après vos propres lois, celui-là qui le tue est un meurtrier, et celui qui le laisse tuer, pouvant le sauver, n'a pas un renom meilleur, puisque souvent il encourt le même châtiment. Un peuple qui vient au monde, s'il a parlé aux autres dans sa langue, s'il en a fait un instrument cultivé de l'intelligence humaine, est, de la même façon, un peuple viable; il a tout ce qu'il faut pour respirer, se développer, grandir. Malheur à qui le tue, ou qui, pouvant le sauver, le laisse périr!

Ce n'est pas en un jour que se font ces prodigieux instruments de travail et de vie qu'on appelle les langues cultivées. Il faut que le temps, les hommes, les choses y aient concouru, que le passé et le présent y aient mis la main. Et l'on m'avouera qu'il serait au moins extraordinaire de penser que dans notre société moderne toute œuvre est garantie à celui qui l'a faite, toute propriété est respectée, toute production, tout instrument, toute richesse, tout patrimoine, excepté la propriété la plus sacrée, la production la plus difficile et la plus ingénieuse, l'instrument le plus fécond, la richesse la mieux acquise, le patrimoine le plus inaliénable, à savoir : la langue même, qu'il serait toujours permis au plus fort de trancher et d'extirper violemment dans la bouche du peuple qui l'a créée, conservée, cultivée!

Savez-vous donc ce que cet idiome avait à dire? Il ne faut pas avoir réfléchi beaucoup sur ce sujet pour comprendre que telle pensée ne peut naître que dans telle langue Savez-vous ce que celle-ci a pour tâche d'exprimer? Quelles peintures, quelles relations, quelles combi-

naisons inconnues, quels accords nouveaux dans l'intelligence humaine? Et tout cela serait ravi d'avance? Oui, cela se peut, mais non pas sans que l'humanité crie. Quand les langues sont arrivées à leur état de virilité ou seulement d'adolescence, il est trop tard pour que de pareils actes se consomment sans bruit. Ils laissent après eux une plainte qui ne finit jamais, car les hommes jugent de ce qu'ils ont perdu par ce qu'il leur était permis d'espérer. Voilà pourquoi les vrais écrivains, quelque plaisir qu'il y ait à les ravaler, resteront au niveau de toute grandeur. Dès qu'ils ont touché à une langue, elle devient domaine sacré, propriété nationale, chose inamissible. Ce n'est plus la lande déserte, banale, abandonnée au premier occupant. C'est le signe que là habite un peuple, une conscience, une personne, un droit.

VII

L'HISTOIRE.

Nous avons parlé de la langue roumaine, voyons l'histoire.

Où était, il y a quelques années à peine, l'histoire des provinces danubiennes? Dans quelles chroniques, dans quelles chartes la retrouver? Sitôt que l'on faisait ces questions, on touchait à toutes les plaies de ces provinces, car on rencontrait une personnalité nationale, un peuple, qu'il était impossible de nier. A travers les chroniques polonaises, hongroises, russes, byzantines, turques, on démêlait la trace des Roumains comme on peut suivre le cours du Rhône, même quand il s'est perdu dans le lac

de Genève; mais les monuments indigènes, nationaux, qui déposaient de la vie de ce peuple, vous échappaient presque entièrement. Chez tous les autres, les historiens modernes s'appuient sur des chroniques, les chroniques sur des chartes, des diplômes, des pièces authentiques, témoins irrécusables des événements qu'on raconte. Ici, rien de semblable. C'est une nation dont les titres, archives, diplômes, chroniques, ont été dispersés, détruits ou volés par ses envahisseurs. S'il existait quelque trace des titres de cette nation, il fallait les découvrir partout ailleurs que chez elle, dans les archives de Moscou, de Lemberg, de Constantinople, de Vienne. Quant à son histoire proprement dite, ses ennemis seuls l'avaient écrite jusqu'ici. Elle se trouvait par lambeaux dans les historiens polonais, hongrois, autrichiens, moscovites, musulmans, chez lesquels on devait la recueillir à grand'peine, défigurée au milieu des préventions, des ressentiments, des haines que chaque nation rapporte de la lutte et qu'elle transmet à ses écrivains. C'était le corps du lévite mis en pièces et partagé entre tous les voisins. Ne demandez pas après cela où en était la critique historique en Roumanie, et s'il était aisé de fonder des conclusions solides sur ce sable mouvant. La série des règnes n'étant pas même fixée, c'était le point où, de l'aveu de tous, la barbarie était le plus visible.

Sans monument, sans rien qui marque la différence des âges, que peut devenir l'impression du passé chez un peuple égaré à travers les temps comme au milieu d'une steppe? Les figures des voïvodes Alexandre le Bon, Mircea, Étienne le Grand, Basile le Loup, Michel le Brave, ébauchées sous les porches des églises, à demi effacées par les orages, sont les seuls témoins de l'histoire dans un pays où les déprédateurs n'ont pas même laissé de ruines; le

sentiment d'une lutte à outrance, d'une adversité sans trêve, un grand inconnu que l'on sait avoir été plein d'angoisses et de douleurs, voilà ce qui se révèle dans l'accent résigné des chants nationaux des Roumains. Ces *doïnas*, qui se prolongent en expirant dans les ondulations des plaines, n'ont presque plus de rhythme, comme si l'âme était brisée. Au milieu de ce mystère, on dirait que la nature attristée garde seule, à la place de l'homme, la conscience des choses passées. C'est là, il me semble, ce qui se retrouve dans la pièce suivante que je traduis du plus ancien des poëtes de nos jours[1]. Il faudrait y ajouter l'horizon du champ de bataille de Vale-Alba et les sons de la musette d'un berger qui alternent avec le gazouillement d'un ruisseau à travers la plaine blanchie par les ossements des compagnons d'Étienne.

Le berger. « Vallée blanche, blanche vallée, petit ruisseau des montagnes, pourquoi, en passant près de ma colline, que le ciel soit pur ou chargé d'orages, exhales-tu un si triste soupir? Ta rive est verdoyante, couronnée de mille fleurs; ton onde, purifiée au menu gravier de la source, désaltère l'oiseau et mon troupeau. »

Le ruisseau. « Mon onde est limpide, ton troupeau s'y abreuve aujourd'hui, ainsi que cet oiseau qui s'envole; mais, hélas! autrefois elle abreuvait les troupeaux de l'Orient qui étaient campés ici, lorsque le saint guerrier Étienne combattait pour son pays, lorsqu'en un jour néfaste le fer aigu moissonna boyards, guerriers, bergers, villageois. Depuis ce temps, mon onde se lamente toujours; éternellement elle soupire, car elle a coulé mêlée au noble sang versé par les Roumains; leurs os bien long-

[1] George Asaky.

temps ont parsemé ces champs. Et moi, quand je songe à ce jour de tempête, je soupire; le frémissement de la forêt se mêle à mes sanglots, car il n'y a plus de braves aujourd'hui pareils à ceux qui ont succombé. Leurs travaux et leur gloire, les Roumains les oublient maintenant. C'est pourquoi, petit berger, chante pour réveiller leurs pensées, et que ton chant leur dise ce qu'ils furent autrefois, ce qu'ils sont aujourd'hui ! »

Voilà, en général, sous quelle forme se présentait à l'esprit l'histoire des provinces danubiennes, quand un livre a tout changé. Les *Chroniques des Roumains*, par Sincaï[1], ont mis soudainement l'ordre où était le chaos. L'homme qui a pu produire si vite un si grand changement mérite bien de fixer un moment les regards.

Sincaï, que j'appellerais volontiers le Muratori des Roumains, né en 1753 dans un village de Transylvanie, mort obscurément en 1820, a consacré sa longue vie à une seule pensée : écrire l'histoire de la race roumaine, en rechercher, en rassembler partout les documents épars, élever ainsi à une race d'hommes un monument indestructible qui portât les caractères de la certitude et de la science moderne. Souvent persécuté, même emprisonné, rien ne le détourne de son œuvre. En 1808, il commence à la publier. Un obstacle invincible, facile à prévoir, l'arrête ; l'Autriche ne pouvait tolérer la publication d'un ouvrage où brillaient d'une lumière si vraie les titres traditionnels de ceux-là mêmes qu'elle tenait sous le joug. Le censeur écrivit en marge du manuscrit : « L'ouvrage mérite le feu, et l'auteur la potence ; *opus igne, auctor pati-*

[1] *Chronica Romanilor*, 3 vol. in-4°, Jassy, 1853. Des recueils de chroniques moldaves et valaques ont été publiés dans ces dernières années à Jassy et à Bucharest.

bulo dignus. » Cet arrêt n'empêcha pas l'écrivain de persévérer. Soit misère, soit nécessité de se dérober, ses biographes le montrent portant lui-même de lieu en lieu, dans une besace, son ouvrage proscrit, qui s'augmentait incessamment des découvertes qu'il faisait dans les archives publiques et privées. Il porta ainsi en secret son fardeau (et c'était, à vrai dire, la meilleure fortune de son peuple) jusqu'à son dernier jour. L'interdiction qui avait arrêté l'auteur vivant le poursuivit mort, et c'est aujourd'hui seulement, après un demi-siècle, que le gouvernement de Moldavie, bien inspiré par le prince régnant Grégoire Ghyka, a pu enfin publier, avec un applaudissement unanime, l'ouvrage de Sincaï. Ce monument vient à la lumière au moment même où le procès des Roumains étant devant le juge, ils avaient le plus besoin d'un témoignage authentique.

Quel est le caractère du livre de Sincaï? On s'abuserait assurément si d'après le titre, *Chroniques des Roumains*, on y cherchait la naïveté jointe à la crédulité qui fait le fond de nos chroniqueurs. Il ne paraît pas qu'à aucune époque de leur histoire, les Roumains aient eu le tempérament de l'enfance; loin de là, un esprit de critique prématuré se retrouve chez leurs écrivains les plus anciens. Cela est vrai surtout de Sincaï, qui est avant tout par la maturité, par le grand sens, un homme du dix-neuvième siècle. Les qualités les plus rares dans son pays et les plus nécessaires, il les possède : un esprit de règle, de méthode, d'investigation patiente ; un discernement admirable dans les grandes comme dans les petites choses ; l'art de porter l'ordre, la lumière dans le chaos le plus embrouillé qui fut jamais ; nul désir de l'effet, de l'éclat, mais un besoin excessif de la vérité démontrée, et tout cela dans un langage ingénu, original, brusque, vif, po-

pulaire, plein de verdeur et d'une simplicité presque rustique.

Depuis les temps de Décébale jusqu'en 1739, l'écrivain roumain reprend, raconte, discute chaque année en particulier ; il renoue incessamment le fil de la vie nationale, toujours près de se rompre. Chemin faisant, il met aux prises les historiens polonais, hongrois, russes, turcs ; il les contraint de rendre jour par jour à la race roumaine le témoignage qu'ils ont essayé d'éluder. Où ils n'ont été qu'incomplets, il les achève les uns par les autres. Où ils ont sciemment faussé la vérité, il la leur arrache avec éclat, et il reprend ainsi sur eux tous les dépouilles nationales. Sous cette critique toujours en haleine, vous voyez les discordes profondes des peuples voisins survivre dans leurs historiens après que ces peuples eux-mêmes se sont réconciliés ou ont été obligés de faire silence, et la discussion ainsi agrandie n'est guère moins vivante que le récit des événements eux-mêmes. Au milieu de trois ou quatre races ennemies, l'historien conquiert année par année, jour par jour, la vérité historique, comme un champ de bataille. Dans aucun livre, on ne peut voir, j'imagine, avec plus d'évidence, comment ces diverses races, en se blessant, se désarmant l'une l'autre, se préparaient à tomber mutilées et sanglantes dans les mains de l'Autriche. Que l'auteur, au milieu de cette mêlée, n'ait jamais été entraîné par sa religion pour ses *pauvres Roumains* à des représailles contre ses adversaires de Pologne, de Hongrie, de Russie, qui pourrait l'affirmer? Il est seulement constant que par-dessus tout il cherche la lumière, que, loin de taire les traditions, les systèmes opposés, il les étale avec complaisance ; qu'il laisse amplement la parole à l'ennemi ; qu'aucun livre n'est plus nourri de documents officiels, d'actes, de lettres, de diplômes, de

traités, de monuments authentiques; que de tous côtés sont réunis les éléments divers de la certitude. Le lecteur seul est chargé de porter le jugement, méthode qui place l'auteur au rang des créateurs de la grande école historique du dix-neuvième siècle. Si l'on considère qu'il a été conduit à cette savante méthode de 1790 à 1808, c'est-à-dire dans un temps où aucun des travaux de la critique contemporaine n'avait encore paru, et lorsqu'un esprit tout différent régnait dans l'histoire, l'admiration s'ajoutera à la surprise; il vous semblera peut-être que de pareils travaux n'ont pu être achevés sans quelque dessein de la Providence sur le peuple pour lequel ils ont été entrepris. Et ce n'est là qu'une partie de l'œuvre de Sincaï; car il avait joint à son ouvrage ce qu'il appelait la moelle des historiens, trente volumes recueillis çà et là de chroniques, de pièces officielles, de documents dont il avait commenté le texte, et qui étaient comme le fondement et la source de son vaste récit. Il avait fait poùr la Roumanie ce que Muratori a fait pour l'Italie, les bénédictins pour la France, et ce qui manque encore à plus d'une nation orgueilleuse de son passé et de son présent. Qu'est devenue cette immense collection? Quelle main l'a soustraite à tous les yeux? quel est celui qui a intérêt à ce que le trésor de toute une race d'hommes soit perdu pour l'histoire, c'est-à-dire pour la civilisation? Ce n'est pas ici le lieu de le rechercher; il suffira de dire que l'on s'est trompé, si l'on a voulu enlever à une race d'hommes avec ses titres sa place au soleil. Dans ce cas, c'est l'ouvrage même de Sincaï qu'il fallait supprimer. Tel qu'il est, il vivra dans sa construction massive, et, tant qu'il subsistera, ce sera une base inébranlable sur laquelle peut s'asseoir sans crainte la société roumaine.

VIII

ÉTIENNE LE GRAND ET MICHEL LE BRAVE.

Le moment où les Roumains reparaissent dans le monde moderne n'est pas assurément sans quelque grandeur. Après que l'on a perdu de vue les chefs de leurs trente-cinq forteresses, tantôt engloutis comme patrices dans l'empire de Byzance, tantôt alliés à l'empire de Bulgarie, viennent les invasions tartares, mongoles. A peine les Mongols se retirent, on voit, au sein de ces mêmes colonies oubliées que j'ai décrites, la race latine surgir et quitter ses abris, un essaim d'hommes se former entre les ruines d'Apulum, de Parolissa, d'Ulpia Trajana, s'aventurer peu à peu sur les vieilles voies romaines, en suivre les vestiges, descendre des hauteurs boisées, se risquer au pied des Carpathes, s'avancer dans les plaines, à mesure que la terre semble déserte, y rencontrer des hommes de la même race qui y arrivent par des chemins plus rapides, ou qui peut-être n'en étaient jamais sortis, et tous ensemble, changés, altérés par le travail du temps, par d'autres croyances, un autre culte, former de nouveaux établissements, sans presque rien imiter des anciens ; car, d'agriculteurs qu'ils étaient autrefois, ces peuples étaient devenus pasteurs, les temps ne permettant guère d'enclore, d'ensemencer un terrain, tandis qu'ils pouvaient espérer de dérober leurs troupeaux à un ennemi dont le retour était toujours à craindre. On connaît le nom des deux chefs qui, dans le treizième siècle, personnifient cette nouvelle prise de possession des plaines de Valachie et de

Moldavie, Radul Négru et Bogdan, — premier degré de l'histoire moderne. Là recommence non plus la tradition, mais l'histoire attestée par des actes authentiques. C'est ce que le peuple nomme *la seconde descente* en comptant celle de Trajan pour la première.

Vous remarquerez que par cette immigration de Transylvanie en Valachie, la race roumaine commence par se démembrer en deux corps séparés : le premier, qui reste à l'ouest des Carpathes dans les retranchements des colonies ; le second, qui se répand et déborde dans les plaines orientales. Une fois séparés, ces deux corps ne se réunissent plus. Dans ce grand fait qui domine toute cette histoire sont renfermées de graves conséquences, qui ne tarderont pas à se montrer.

Le plan des Romains de Trajan, comme je l'ai établi, avait été de former un seul État qui devait avoir pour base et pour citadelle le plateau central des Carpathes, pour rayonnement les vastes contrées environnantes. Ce premier plan venait de subir dès l'origine moderne une atteinte considérable. Il était sorti brisé du tumulte des Barbares. La race roumaine ne formait plus un seul bloc comme dans la pensée des fondateurs. La statue, d'abord entière, avait été partagée en morceaux par les invasions. D'un côté des monts de la Transylvanie se trouvait la tête séparée du corps ; de l'autre côté, le grand torse brisé en deux tronçons, Valachie et Moldavie. Tout l'effort de l'histoire des Roumains a été de refaire un même corps de ces membres dispersés.

Il faut avouer qu'à divers intervalles ces provinces ont été tout près d'y réussir, et elles ont été aidées principalement par deux hommes, Étienne le Grand et Michel le Brave, tous deux immortels, quoique inégaux, qui se sont suivis dans les mêmes traces à la distance d'un siècle.

Sur quels fondements ces deux hommes ont-ils posé l'État naissant qu'ils avaient reçu déjà plus qu'ébauché des mains d'Alexandre le Bon, de Mircea le Valaque? Pourquoi leur construction n'a-t-elle pas duré? Pourquoi une œuvre si hardiment commencée ne s'est-elle pas développée? Qu'est-ce qui a empêché l'État de se maintenir et l'a poussé à une ruine prématurée dès que ces mêmes hommes n'ont plus été là pour le porter? Voilà, je crois, ce qu'il est important d'examiner aujourd'hui.

Le premier qui ait montré ce que pourrait être un royaume roumain indépendant, c'est Étienne; — et qui considérera avec quels faibles moyens il a accompli tant de choses extraordinaires ne lui refusera pas le nom de *grand*. A peine maître de la Moldavie, il se venge des usurpations des Hongrois, auxquels il tue dix mille hommes dans la bataille de Baia, le 15 décembre 1467; il s'étend aussitôt dans la Transylvanie, dont il se fait livrer par Mathias Corvin les gorges principales avec tout le territoire dont les eaux tombent duns la Bistritza et le Sereth. L'orgueil hongrois a fait des efforts inimaginables pour cacher cette première plaie; il a bien fallu pourtant que cette race héroïque avouât sa défaite. Dans le même temps qu'Étienne se fortifie dans les Carpathes, il ferme son État vers l'autre extrémité, aux embouchures du Dniester et du Danube. Les forteresses de Kilia et d'Ackerman, prises d'assaut, lui assurent la mer Noire. Cependant il n'a dans ses mains que la Moldavie; le prince de Valachie, ce même Vlad, qui faisait empaler trente mille prisonniers en un jour et dans la même plaine, se soulève contre lui. Campagnes de Valachie en 1469, 1470, 1471, 1472. Il fallut ces quatre années pour finir ce que l'on peut appeler une guerre civile.

Partout vainqueur, à Sotzi, à Cursul-Apei, Étienne n'a

plus rien à craindre des siens; mais c'est une armée de cent vingt mille musulmans qui vient fondre sur lui. Elle est commandée par Mahomet II, le conquérant de Constantinople, qui n'a trouvé jusqu'ici aucun obstacle. Le 17 janvier 1475, Étienne met en déroute avec quarante mille hommes, à Racova, l'armée mahométane; il la rejette au delà du Danube. La chrétienté se sent sauvée; elle ignore par quelle main. Étienne envoie des drapeaux, des esclaves, des trophées au roi de Pologne, au roi de Hongrie, qui essaye plus tard de lui dérober sa victoire, au *patriarche de Rome* Sixte IV, qui salue Étienne du nom d'athlète du Christ.

Les Valaques, le croyant perdu, l'avaient de nouveau attaqué; il les châtie. Presque aussitôt on le voit balayer une invasion de Cosaques et de Tartares qu'il noie dans le Dniester. L'année était à peine achevée, que Mahomet II reparaît, et cette fois avec les forces de toute la Turquie. Il passe le Danube sur cinq ponts. Étienne attend les secours promis par les Hongrois et les Polonais. Ces secours n'arrivent pas. Livré à lui seul, il accepte, le 26 juillet 1476, la bataille de Vale-Alba sur les frontières nord-ouest de son État. Il la perd. C'eût été pour un autre un coup mortel. Étienne disparaît un moment submergé; et tout à coup le voilà, en 1481, qui écrase de nouveau les Valaques, toujours rebelles, à la journée de Rimnik, fameuse par l'apparition de saint Procopé, qui traverse le champ de bataille et relève les affaires désespérées du Moldave. Les Valaques réduits, les Ottomans reparaissent. Bajazet II vient venger Mahomet II. Il est défait dans les batailles de Katlagouba, de Skeia, de Faltchi. Longtemps disputée, l'embouchure du Danube reste à Étienne.

Le danger, diminué du côté des musulmans, éclate du côté des chrétiens. C'est mainteuant le roi de Pologne,

Jean Albert, c'est le roi de Hongrie, Vladislas, qui croient l'occasion venue de se partager la Moldavie. Le roi Jean-Albert y entre à la tête de quatre-vingt mille Polonais. Étienne bat cette armée à Kotnar; il la disperse au passage du Dniester. Indigné de l'attaque des chrétiens, on dit qu'il attela au joug vingt mille prisonniers; il leur fit traîner la charrue dans les sillons; on y sema des glands, d'où sortit la *Forêt-Rouge*, ainsi nommée parce qu'elle a germé dans le sang.

Étienne poursuit les Polonais l'épée aux reins en Podolie, en Russie. Il prend Lemberg; il occupe la Galicie; la terreur s'étend dans toute la Pologne; Cracovie menacée arme à la hâte. Lisez le traité de paix qu'Étienne fait signer au roi de Pologne en 1499. C'est le vrai fondement du droit international des provinces danubiennes à l'égard des puissances chrétiennes. Vous verrez dans ce traité tous les droits de souveraineté, d'indépendance plénière, garantis à la Moldavie, le roi et le voïvode traitant sur un pied complet d'égalité : partout le mot d'amitié, nulle part celui d'hommage; convention d'extradition, alliance offensive et défensive, liberté de commerce. La Moldo-Valachie est ce jour-là dans la famille des grands États.

Le retour d'Étienne est un triomphe; il ramène avec lui cent mille prisonniers de la Russie-Rouge qu'il réduit en servage. Il se donne l'orgueilleuse joie de les semer de tous côtés par delà le Danube; il en remplit la Bulgarie, la Grèce. On en vit arriver jusque sur les marchés d'Asie; le chef de la Moldavie prenait plaisir à fouler la Russie dans son berceau. A la fin de cette même année 1499, il se retourne contre les Turcs dans une campagne d hiver. Il les laisse s'engager au nord du Pruth au nombre de soixante-dix mille hommes; le froid en fait périr quarante mille.

Étienne tombe sur le reste de l'armée, qu'il coupe du Danube et qu'il achève. Outre la Moldo-Valachie, il possédait alors la Pocutie, la Bessarabie tout entière. Ce fut le moment culminant de sa fortune. Avant qu'elle décline, il meurt en 1504, plein de gloire, mais aussi d'appréhension sur l'avenir, sachant bien qu'il y avait un point ruineux dans ses États, et que cet empire construit avec tant d'efforts, soutenu de tant de victoires, assiégé au dehors et au dedans par l'islamisme et par le christianisme, pourrait difficilement subsister sans lui.

La figure de ce grand saint Étienne le Bon manquait à nos histoires du quinzième siècle, qui en restait comme appauvri et dépouillé dans sa dernière moitié. En effet, l'absence de ce personnage ôtait l'équilibre à l'histoire. C'était comme un vide dans un tableau, et il était impossible de s'en rendre compte. On apercevait à l'extrémité de l'Europe des mouvements extraordinaires, et on ne pouvait discerner ni la volonté qui suscitait, ni le bras qui accomplissait ces prodiges. Il y avait des effets sans cause, tant qu'on ne connaissait pas le grand cœur héroïque qui imprimait le premier mouvement. C'est ainsi que certaines déviations dans les révolutions des corps célestes déconcertent l'observateur jusqu'à ce qu'il ait découvert dans l'étendue le petit point imperceptible qui les régit. Dès que ce point-là est signalé, tout rentre dans l'ordre et dans la loi. Il n'en est pas autrement d'Étienne. A mesure que cette figure se révèle, se dessine (et les histoires sont pleines de lui, sitôt qu'on le regarde), vous voyez sortir du nuage le bras qui pendant un demi-siècle a refoulé l'empire ottoman, et empêché Mahomet II d'outre-passer sa conquête de Constantinople. Qui donc arrêtait ce conquérant sur le seuil? qui l'empêchait de faire un pas? qui l'obligeait de reculer quand on ne lui découvrait point

d'adversaire? Était-ce une panique sans cause? Il était impossible de le dire avec certitude.

Maintenant tout s'explique. Vous voyez pourquoi Mahomet II, ce conquérant à qui tout cède, est enchaîné dans sa conquête, pourquoi il recule si précipitamment de l'autre côté du Danube dès qu'il l'a franchi. C'est qu'il est arrêté non par une vision, mais par un bras de chair. Ce même Étienne, présent à la fois sur le Dniester, sur le Danube, aux portes des Carpathes, opposé d'un côté à Mahomet II, à Bajazet II, à Soliman, à Scanderberg, aux Tartares, aux Turcs, de l'autre à Mathias Corvin, à Jean-Albert, aux Hongrois, aux Polonais, voilà celui qui ouvrait et fermait à son heure les portes de l'Europe orientale! D'abord on ne le voyait nulle part; aujourd'hui on est forcé de le rencontrer partout. Et comme c'est là le personnage d'un héros, c'est bien aussi celui d'un fondateur d'État : politique, dissimulé, cruel, impitoyable au besoin, pieux surtout, qui a su se concilier parmi ses peuples le titre de bon et celui de grand. « Il était, a-t-on dit, son propre potentat, puisqu'il ne craignait personne. » Si l'État qu'il a fondé n'a pas subsisté longtemps après lui, je ne sache pas qu'on puisse l'accuser d'avoir manqué de sagesse, de calcul, de sang-froid, ou même de prévoyance, puisque cette ruine précoce, il l'a, par un dernier trait de génie, annoncée sur son lit de mort au milieu même de ses plus grandes prospérités.

Dans cette histoire d'Étienne que de leçons à recueillir! La plus simple, la plus évidente, c'est que le danger pour lui vint des chrétiens au moins autant que des musulmans. On voit ce grand homme obligé de faire face en même temps de tous côtés, recevoir le premier l'assaut de l'islamisme, et les nations chrétiennes, hongroise, polonaise, profiter de ce qu'il fait tête aux infidèles pour l'attaquer et

le ruiner par derrière. Au moment où le péril est le plus imminent, à Racova, on l'abandonne; les Polonais de Jean-Albert croient pouvoir l'achever après qu'il les a couverts à Vale-Alba. Ceci me fait penser que les historiens ont mal interprété ce qu'ils appellent son testament, lorsqu'à la fin de sa vie, voyant l'horizon s'obscurcir de tous côtés, il a conseillé aux siens d'accepter sincèrement la suzeraineté de la Porte. Ce grand homme a dû se dire que, sans nulle sécurité du côté de la Hongrie, de la Pologne, de l'Allemagne, ses peuples trouveraient des ennemis ou moins exigeants, ou moins habiles, ou moins voisins dans Constantinople. Sans cela, et s'il eût pu véritablement compter sur l'alliance des nations chrétiennes, qui l'eût empêché de se jeter dans leurs bras? Ce n'est pas certes la foi qui lui manqua jamais : autant de victoires remportées, autant d'églises élevées : il en fonda, dit-on, plus de quarante; mais sa supériorité, c'est que la religion ne l'empêcha jamais de voir le parti qu'il pourrait au besoin tirer de l'islamisme. Ce même homme, qui empale par milliers tous ses prisonniers turcs, semble redouter moins le mahométisme moderne que le christianisme mongol; il a, à cet égard, sur l'avenir une vue profonde et presque impartiale.

Considérez aussi l'art profond que l'on démêle chez lui; je prie que l'on fasse attention à la distribution savante qu'il fit de ses États. Sur un territoire qui s'étendait en longueur des Carpathes au Dniester, il place ou du moins il laisse sa capitale, la ville sainte, à l'une des extrémités, dans Succiava, aux débouchés de la Bucovine. Il se contente de fermer l'autre extrémité par Ackerman, sur la mer Noire; tout le reste est ouvert aux incursions de l'ennemi. Il en résultait qu'avant de l'atteindre, les Tartares avaient à traverser le Dniester, le Pruth, le Sereth; les

Turcs, les lignes du Danube, le Sereth, la Bistritza. Quant aux nations chrétiennes, il les recevait aux débouchés des montagnes, les Hongrois à Baia, les Polonais dans la forêt Rouge. Si l'on étudie ses champs de bataille, on se convaincra qu'ils n'étaient point dispersés au hasard, comme le désordre, l'incurie des historiens le laisseraient croire. En traçant une ligne des sources du Sereth à son embouchure, on reconnaît que ses innombrables batailles ont été presque toutes livrées dans la vallée du fleuve, Baia, Vale-Alba, Rimnik, qu'il n'a jamais quitté le terrain où il avait tous ses avantages, son front couvert par les nombreux affluents du Danube, sa ligne de défense adossée aux Carpathes. Il laissait l'ennemi se répandre et déborder dans les plaines de Moldavie et de Valachie ; sans impatience, il l'attendait, comme en un camp retranché, dans les positions que je viens de marquer. Même après le désastre de Vale-Alba, il put gagner du temps et se refaire dans Niamtzo et les gorges voisines. Si au lieu de cela il eût eu sa capitale dans la plaine ouverte, à Jassy, où elle est aujourd'hui, et s'il se fût obstiné à la défendre, une seule journée eût tout perdu.

Vous reconnaîtrez par là sans peine que le temps où les provinces danubiennes ont montré une véritable vigueur, ç'a été lorsqu'elles avaient la tête de leur gouvernement, la Moldavie à Succziava, la Valachie à Tirgovist, protégées l'une et l'autre à l'extrémité du territoire par la force naturelle des lieux; au contraire leur impuissance militaire a commencé du jour où ces mêmes capitales, arrachées à leur position forte, sont descendues dans les plaines, alors que Jassy et Bucharest ont remplacé Succziava et Tirgovist. Depuis ce moment, la capitale a été dans la main de l'ennemi ; on n'a plus vu, je ne dis pas une tentative, mais même une intention de résistance dès

que l'ennemi s'est montré. Succiava et Tirgovist sont les capitales d'Étienne le Grand et de Michel le Brave. Jassy et Bucharest ne rappellent politiquement que le Phanar et la Russie.

Appliquez ces observations à l'époque de Michel le Brave, vous les trouverez toutes confirmées. Sans études, sans réflexion, il a suivi l'exemple d'Étienne, et les mêmes principes ont produit des résultats semblables. En 1594, Michel, prince de Valachie, repousse les Turcs des bords du Danube. Il les enferme à Silistrie, à Hirsova; tandis qu'il est aux prises avec eux, le chrétien Sigismond, reprenant l'œuvre de Mathias Corvin, s'apprête à s'emparer de la Valachie et de la Moldavie. Je ne dis rien des serments que Michel prête tantôt à la Turquie, tantôt à la Hongrie, tantôt à l'empire. A l'ombre de ces serments qui se détruisent l'un l'autre, il ne laisse pas de s'agrandir chaque jour. Il a un moment dans sa main la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie. C'était là, encore une fois, le commencement d'un grand État.

Michel le Brave semble avoir compris mieux que personne que la Moldavie et la Valachie, même réunies, seraient toujours chancelantes tant qu'elles seraient séparées du massif intérieur des Carpathes; que là devait être la forte base d'un État roumain; que tant que les provinces danubiennes seraient isolées des provinces retranchées vers les Portes-de-Fer, l'arbre serait séparé de sa souche. Sans doute l'arbre pourrait continuer de végéter; mais il resterait aisément stérile, si on ne le rattachait à ce qui est, par la nature des lieux, par l'histoire de la race, par le premier plan des colonies, le fondement même d'un royaume roumain; et il est à remarquer que si cette hardie tentative de rattacher le tronc à la tête n'a pas été suivie d'un succès plus durable, la cause en a été non dans

l'hostilité des musulmans, mais encore une fois dans les attaques des nations chrétiennes. D'un côté, les Roumains de la Transylvanie, depuis trop longtemps séparés, n'ont plus reconnu des frères ou des fils dans les Valaques de Michel le Brave ; de l'autre, les Polonais sont accourus. A la seule bataille de Ploiesti, ils ont tué quarante mille hommes à Michel, et ruiné par là une seconde fois dans ses fondations le nouvel État roumain

IX

RECONSTITUTION. — SYSTÈME DE DÉFENSE MILITAIRE.

Quoi qu'il en soit, les bases de cet État ont été posées plus d'une fois avec gloire; et celui qui, étant né Roumain, voudrait se donner une patrie, ou celui qui, sans l'être, croirait utile de fonder un État moldo-valaque, parce qu'il penserait en avoir la puissance, devrait avoir souvent sous les yeux l'histoire d'Étienne et de Michel le Brave. Il en tirerait, je crois, les conclusions suivantes : que si les provinces danubiennes ont trouvé tant de difficultés à vivre, la cause en est un vice premier dans l'établissement de cet État, lorsque les Roumains du Bas-Danube se sont séparés des Roumains de la Transylvanie; que dès lors la force morale comme la force physique de la race roumaine a été partagée ou brisée. Incontestablement, si la Moldavie et la Valachie, déjà réunies par un vœu unanime, pouvaient, par un moyen quelconque, ne faire qu'un seul et même peuple avec le massif de la Transylvanie, la plupart des obstacles que l'on rencontre disparaîtraient : la nature, l'histoire, les traditions, la langue, tout se concilie-

rait pour donner à l'établissement nouveau la consistance qui lui manque; mais, cette union paraissant impossible aujourd'hui, il resterait à voir si la politique, l'art militaire moderne, ne présentent aucun moyen de corriger les inconvénients d'une situation donnée.

Il est hors de doute que si la théorie pouvait devenir en un clin d'œil la pratique, si par enchantement la puissance était donnée à un homme de fonder l'État roumain suivant les conditions de race et la nature des lieux, cet État comprendrait une partie du banat de Hongrie, la Transylvanie, la Bucovine, la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie. Il serait entouré et gardé de tous côtés par la Theiss, le Maros, les Carpathes, le Dniester, la mer Noire, le Danube; il aurait une flotte à Ackerman, à Kilia. Dans ces conditions, ce serait un grand État de huit millions d'hommes, lequel n'aurait besoin du concours ou du moins de la protection de personne. Telles sont les bases que lui avaient données ses fondateurs, et que quelques grands hommes ont essayé de lui rendre; mais de cet idéal d'un empire si nous descendons à la réalité, combien les choses sont différentes!

Des six provinces que je viens de nommer, les deux premières n'ont appartenu à l'État roumain qu'à l'origine, les deux autres lui ont été arrachées par violence; les deux dernières seules forment aujourd'hui ses débris. C'est avec ces débris qu'il s'agit de constituer le nouvel État; et au lieu de chercher quel moyen il y a de résoudre le problème, il faut se garder de dire que la Roumanie n'est possible qu'avec toutes les conditions indiquées ci-dessus. Car chaque État a des brèches à réparer, et si l'on rejetait comme indigne d'examen tout établissement d'État qui ne serait pas tout d'abord en relation parfaite avec ce que demande la nature ou la parenté des races, il

faudrait commencer par rejeter, sans plus de réflexion, la France sans le Rhin, l'Allemagne sans l'Alsace, la Suisse sans le Tyrol, l'Espagne sans Gibraltar, l'Italie sans la Valteline et sans la Corse. Ne faites pas au monde l'extrême plaisir de lui demander l'impossible pour qu'il s'autorise à vous refuser le nécessaire.

Si le grand Étienne reparaissait aujourd'hui, que ferait-il ? Il aurait par lui-même les bras liés, car on lui a ôté son champ de bataille en prenant à ses descendants la Bucovine pour la donner à l'Autriche. Il n'aurait plus sa capitale de Succiava pour s'y retrancher à l'extrémité de ses États, y attendre l'ennemi usé par de longues marches, par la famine ou même par la victoire. Il ne tiendrait plus les défilés de la forêt Rouge pour arrêter ses alliés, pires que des ennemis déclarés. Il n'aurait plus devant lui dans la Bessarabie sa frontière du Dniester, qu'on a donnée à la Russie. Il chercherait en vain sa place de Roman fortifiée sur le Sereth. Il verrait de toutes parts son pays ouvert à l'ennemi le plus voisin. Mais, d'un autre côté, il trouverait ses peuples plus unis d'esprit et de cœur qu'ils n'ont été jamais, la Turquie chancelante, la Pologne disparue, la Hongrie effacée, les deux dernières remplacées par la Russie et par l'Autriche ; et peut-être qu'entre les divisions de ces États nouveaux, qui ont gardé les anciennes jalousies, il ne désespérerait pas entièrement de la renaissance de sa nation. Car il pourrait s'appuyer sur les intérêts de l'Occident, qui lui étaient restés à peu près inconnus; puis, après avoir fait l'épreuve de ce qu'il peut attendre de l'amitié des Slaves et des Allemands, il serait conduit, comme les Roumains de nos jours, à mettre son recours dans les peuples latins de l'Occident.

Il avait, par la Moldavie seule, une armée de soixante-

dix mille à cent mille hommes; un siècle après, sous Movila, elle était réduite à quarante mille; au temps de Cantémir, elle n'était plus que de huit mille. Ce ne serait peut-être pas être trop exigeant que de la ramener au chiffre de cent mille hommes avec l'accession de la Valachie. D'ailleurs il ne s'agirait plus d'une guerre agressive, et peut-être que l'art moderne, qui a su rendre les plaines aussi imprenables que les montagnes, conviendrait à cette situation nouvelle, car le système de défense serait aisément indiqué par la force des choses. De quoi s'agirait-il pour le défenseur de la nationalité roumaine? De se faire une forte place de refuge où il pût s'abriter en sûreté, lui et toutes les ressources de l'État, assez longtemps pour donner à ses alliés ou à ses protecteurs le temps de se déclarer. Dès lors ce qui s'est fait en Belgique, où l'on a constitué une nation au milieu de trois ou quatre autres qui la convoitent, éclairerait ce qui est le plus immédiatement praticable en Roumanie. La Belgique, si elle était attaquée, ne songerait pas à se défendre en rase campagne : elle abandonnerait à l'ennemi ses plaines, ses villes ouvertes; elle se retrancherait tout entière avec son armée dans Anvers, d'où elle appellerait le secours des alliés qui lui resteraient fidèles, parce qu'ils auraient intérêt à la défendre. C'est donc un Anvers moldo-valaque qu'il faudrait construire. On le couvrirait à peu de frais de forts avancés assez nombreux pour assurer, comme on le peut toujours, à la défense une durée de quelques mois. Ne vient-on pas de voir Silistrie arrêter court la Russie pendant toute une campagne?

Dans cet Anvers moldo-valaque, qui serait placé nécessairement à portée du Danube, sinon au bord du fleuve même, de manière à tendre la main à l'Occident, se réfugieraient le gouvernement et l'armée; tout ce qui repré-

sente la nationalité se concentrerait sur ce point. Cependant le drapeau resterait debout; l'Europe, si tant est que ce soit son intention, aurait le temps d'arriver au canon de détresse. C'est toujours un grand spectacle que celui d'une nation qui lutte pour son existence. Ici l'intérêt serait doublé, parce qu'il s'agirait d'une nation qui, à peine sauvée, serait menacée d'être replongée dans le gouffre. La nouveauté de cette situation, l'imminence de la crise agiterait les esprits les plus froids. On craindrait de s'exposer à cet ébranlement. Dans tous les cas, si l'on savait que le nouvel État roumain ne peut être emporté et dévoré d'un seul coup, on serait tenté de le respecter : les ambitions seraient retenues par des craintes mutuelles.

Je suppose en outre que l'on se proposât de constituer un État auquel il ne serait pas nécessaire de remettre continuellement la main; je dis que dans ce cas rien ne pourrait dispenser de l'enraciner plus fortement qu'il ne l'est sur le Danube, et ici l'histoire parle bien haut. Toutes les guerres heureuses ou malheureuses des Roumains dans les temps de leur indépendance ont pivoté sur les deux places de Kilia et d'Ackermann, situées à l'embouchure du Danube et du Dniester. C'est par là que toute agression a commencé, soit d'un côté soit de l'autre. Quand les Moldaves avaient perdu ces places, ils ne respiraient pas qu'ils ne les eussent reprises. Pourquoi cela? Parce qu'elles étaient les portes des provinces, parce qu'avec le cours des deux fleuves elles ouvraient ou fermaient l'entrée dans le pays. La grande différence de l'époque d'Étienne le Grand et de celle de Michel le Brave, c'est que le premier posséda ces positions et que l'autre les perdit; ce qui fit que, malgré ses prodiges continuels, ce dernier eut toujours l'ennemi à son seuil et le couteau sur la gorge.

Quand il n'y eut plus d'espérance de ressaisir Kilia et

Ackerman et de se rouvrir les embouchures du Danube, les provinces furent étouffées, si bien qu'elles ne firent plus aucun effort pour se relever : elles restèrent comme un corps mort sur un champ de bataille abandonné par le vainqueur lui-même. Or ce qui était vrai au temps d'Étienne, de Michel, de Démétrius Cantémir, l'est cent fois plus aujourd'hui que le Danube peut seul les tenir en communication ouverte avec leurs alliés ou protecteurs naturels. Concluons donc qu'il serait vain de songer à une organisation quelconque de ces provinces, si on ne les remettait en possession de communiquer librement et sûrement avec la mer Noire, comme elles l'ont fait tant qu'elles ont eu une existence assurée ou seulement disputée. Or cette conséquence entraîne la restitution d'une partie au moins de la Bessarabie, laquelle a été cédée contrairement à tous les droits.

Il est vrai que cela suppose au préalable l'union des deux principautés de Moldavie et de Valachie, premier élément de tout projet de réforme. L'instinct des populations ne permet pas d'en douter, il est unanime à cet égard. Deux provinces seulement sur six ayant échappé à l'étranger, les plus simples voient clairement qu'il faut au moins former un tout des débris qui subsistent ; autrement, les laisser systématiquement séparées l'une de l'autre, opposées l'une à l'autre, c'est éterniser la faiblesse, l'impuissance, la division, ou plutôt la désorganisation même. Ne sait-on pas que le morcellement a été la ruine de ces contrées? Tout parti vaincu, toute faction tombée, tout prétendant désarmé sur l'une des rives du Milcov n'allait-il pas se refaire sur l'autre rive? Chacun de ces petits États démembrés ne servait-il pas à démembrer son voisin? Et cette division, cette guerre intestine qui a fait le malheur de ces provinces, on proposerait de

la perpétuer! ce serait le don de l'Occident à sa *joyeuse entrée!* A qui donc profitera ce fléau? A l'Autriche. Cela est vrai; mais qui voudrait soupçonner l'Autriche de mettre son intérêt à la place de celui des peuples qu'elle protége? C'est donc à la Turquie? Mais qu'a-t-elle à gagner par la dislocation des provinces? Que lui importe de posséder deux membres morts qui ne peuvent vivre que par leur réunion? Que lui serviront deux cadavres pour se couvrir? C'est d'un peuple vivant qu'elle a besoin, soit comme allié, soit comme dépendant; elle a bien assez, Dieu merci! de ruines chez elle. Est-ce aux Roumains que profitera la division? Encore une fois, toute cette terre crie pour solliciter qu'on l'en délivre. Revenons donc à l'évidence : pour établir une régénération quelconque, il faut une base, si petite, si étroite, si modeste qu'on la suppose, et ce premier point nécessaire est le rapprochement des parties qui s'appellent pour former un tout. Que si, ayant perdu déjà quatre de leurs provinces, il est interdit aux Roumains d'unir les deux seules qui leur restent; s'il leur est défendu de coudre leurs lambeaux; s'ils sont condamnés à faire revivre éternellement les rivalités, les déchirements passés, à s'entrechoquer éternellement les uns contre les autres; s'il s'agit d'asseoir sur la discorde le peuple renouvelé, laissons là l'idée de régénération : le problème n'a plus de sens.

X

LE PHANAR.

Les nations chrétiennes, hongroise, polonaise, allemande, accoutumées à une longue domination, plutôt que

d'accepter les Roumains pour égaux, ont mieux aimé en faire le butin des Turcs, par où il est aisé de penser ce qu'a dû devenir l'histoire des Moldo-Valaques. Deux grands hommes, Étienne et Michel le Brave, après eux des chefs intelligents, Basile le Loup, Matthieu Bassaraba, ont bien pu résister à la pente et tenir un État au bord d'un gouffre; mais dès que la chrétienté se tournait en secret contre l'État formé pour la défendre, il était impossible que celui-ci subsistât. L'islamisme se déchaînait contre lui; le christianisme restait ou indifférent ou hostile : il n'y avait plus qu'à périr.

Quand je vois quelles difficultés a trouvées cet État à se développer, je suis tenté de croire qu'il faut ajouter aux causes que je viens de dire une autre que les historiens indiquent à peine. Après la chute de Constantinople, la religion des Roumains les tient profondément isolés en Orient; dans leur lutte contre l'islamisme, ils ne parurent guère moins haïssables aux Polonais catholiques que les mahométans mêmes. De là, entre trois religions opposées, tant de facilité à se tromper, à passer d'un camp dans l'autre. Pour que les princes aient trouvé si aisé de se jouer de leur parole, j'imagine qu'il a fallu qu'ils se sentissent déliés par leurs croyances mêmes. Au moment où Michel prête hommage au sultan, il jure à Jésus-Christ de ne pas tenir son serment. De même, quand le cardinal Bathory s'allia aux Turcs contre les Moldo-Valaques, il dut penser qu'il était délié de toute obligation envers des schismatiques, et la religion qui semblait la cause de la guerre se tournait presque invinciblement contre ces derniers.

Ce fut bien pis quand la religion ne fut plus qu'une occasion de rapines. Sous le prétexte de marcher contre l'islamisme, les Polonais passaient en Moldavie. Une fois entrés, ils n'avaient garde d'en sortir qu'ils ne l'eussent

ravagée. A peine s'étaient-ils retirés, les Tartares se présentaient de l'autre côté pour se mettre à leur poursuite. Quand ils avaient mis le pied dans le pays, les Tartares oubliaient à leur tour d'en sortir, dévastant tout, ruinant tout, enlevant des villages, des villes entières, qu'ils allaient vendre aux Russes sur le marché de Constantinople.

Deux fois les Slaves ont empêché le développement de l'État roumain, d'abord par les Polonais, ensuite par les Russes; mais il y eut une grande différence entre les uns et les autres. Tant que les Slaves attaquèrent l'État roumain par la main des Polonais catholiques, celui-ci opposa une résistance éclatante à des hommes d'un autre rite. Au contraire, quand ce sont les Moscovites qui se sont montrés avec l'appât de l'Église grecque nationale, ils ont eu aussitôt leurs intelligences dans la place; l'idée même de la résistance a manqué. On sait que, de nos jours encore, la Russie faisait précéder chacune de ses interventions par des reliques nouvelles qu'on venait tout justement de découvrir. Elle avait presque toujours sous la main quelque saint orthodoxe qui se révélait à propos, et qu'elle députait en poste au monastère de Niamtzo.

Avec Pierre le Grand, au bord du Pruth, commence le système de protection de la Russie; il s'appela d'abord le *parti chrétien*. Le prince Démétrius Cantémir se jette dans les bras du tsar, et son pays expie chèrement la faute d'avoir salué si vite le soleil levant de la Russie; car celle-ci ne put ni saisir les provinces, ni empêcher qu'un autre les gardât. Son ambition frustrée eut pour résultat d'achever de perdre ceux qu'elle convoitait sans avoir la force de les prendre. Quant à la Porte, voyant bien que ces provinces n'étaient plus qu'une possession précaire, elle résolut sur-le-champ d'en épuiser la substance, et elle coupa l'arbre par le pied.

Le lecteur ne m'obligera pas, je l'espère, de le traîner pendant un siècle et demi dans les horreurs du gouvernement du Phanar. On entend par là le système qui consistait à faire régir les provinces moldo-valaques par des étrangers grecs, dont la principale charge était de tirer du peuple tout ce qu'il pouvait rendre d'or et de sueur à son maître. Il est certain que la Porte a découvert là un système admirable pour éventrer la poule aux œufs d'or. Revêtu du nom de prince, chacun des fermiers arrivait, traînant après lui son cortége de créanciers dont il faisait ses nobles; tous ensemble fondaient sur leur proie; le plus obéré de ces souverains était réputé le meilleur. L'histoire de ces temps du dix-huitième siècle a la monotonie d'une chronique du moyen âge, qui se borne à rappeler la grêle, la tempête ou la peste. Quand le prince s'était enrichi de la misère de tous (trois ou quatre ans suffisaient aisément pour cela), la Porte le rappelait, le déposait, lui faisait rendre gorge; après l'avoir mis à peu près à nu, elle lui rendait le gouvernement pour qu'il recommençât à se refaire, à se repaître, sauf à le dépouiller de nouveau ou à le remplacer presque immédiatement par un plus pauvre ou plus obéré, qui serait en même temps plus avide à se jeter sur la proie.

Ici je dois avertir les écrivains de l'Occident qui cherchent avec raison des sujets propres avant tout à irriter, à aiguiser la curiosité lassée, que ce gouvernement du Phanar est le seul qui n'ait été défendu par personne, le seul qui n'ait pas été réhabilité, le seul qui ait laissé chez tous la même exécration, le seul dont n'osent parler ceux mêmes qui vivent de son héritage, — et si quelqu'un se sentait parmi nous une vive démangeaison de sophismes, je crois qu'il ne pourrait rien faire de mieux que de l'appliquer à ce sujet. Avec notre méthode éprouvée, il me

semble qu'on pourrait dire avec assez de bonheur que ces princes du Phanar ont été méconnus par une critique frivole, qu'une philosophie plus profonde les a montrés sous leur vrai jour. Ce furent autant d'agents providentiels dont la mission nous apparaît aujourd'hui avec éclat. Sans doute ils paraissaient dévorer le pays, et tel a été le sentiment des contemporains; mais c'est là une vue bornée, un phénomène tout extérieur auquel il ne faut pas se laisser prendre. Dans la réalité, ils rendirent au peuple, en l'exténuant au moral et au physique, un immense service. En le privant de tous les biens, en l'accablant de tous les maux, ils l'ont forcé de progresser à son insu. Que dis-je? à force de le mutiler, ils l'ont formé à l'unité, à l'égalité. Ils ont tout avili. D'accord, mais n'y avait-il pas dans leur esprit de rapine un instinct éclairé des nouveaux problèmes sociaux? Ils eurent des vices; qui voudrait leur en retrancher un seul? Chacun de ces vices n'était-il pas nécessaire à l'accomplissement de leur mission humanitaire? Ne pourrait-on pas ajouter que, par cette tyrannie intelligente, ayant mis en poussière la société, ils l'ont jetée dans la voie des réformes sociales? car vous m'avouerez que nul n'est si près de désirer un changement que celui auquel on a tout ôté. Et puis veuillez encore considérer que ces hommes admirables ont laissé à ce peuple un filet de vie, justement assez pour respirer!

Et que souhaiter de mieux pour d'amples réformes qu'une nation ainsi sagement préparée, par les mains savantes de trente ou quarante despotes, à subir le progrès, comme elle a subi la barbarie? Après quoi je serais obligé de dire que ces subtilités dont nous pouvons amuser notre orgueil feraient difficilement fortune chez des gens dont les plaies saignent encore, et qui ne mettent aucune vanité à les cacher

Il est bon qu'il se soit trouvé sous nos yeux une petite société chrétienne où le despotisme chrétien ait pu montrer tout ce qu'il sait faire quand il n'est contrarié en rien dans ses légitimes instincts, ni par la science, ni par les idées, ni par la noblesse, ni par le peuple. C'est là assurément qu'il a dû accomplir ses miracles, que la société a dû être nivelée, la plèbe relevée, le tiers état honoré, la noblesse humiliée, la vie civile développée. Voyons donc dans quel état s'est retrouvée cette société après un travail continu d'un siècle; tout le monde est d'accord là-dessus.

Voici ce qui a été découvert dès que l'on a soulevé la pierre du sépulcre : l'inégalité la plus monstrueuse qui fût jamais, une noblesse fondée sur la seule faveur du prince, sur un caprice, quelquefois sur la trahison ouverte, ou sur une aptitude plus grande aux exactions, aux déprédations; rien qui réponde au tiers état; les anciens défenseurs du pays, les nobles du temps d'Étienne, rejetés pêle-mêle avec les hommes de la glèbe; une même poussière humaine, foulée, broyée sous les pieds de quelques-uns; un peuple qui se vend, village par village, homme à homme, pour se racheter de l'usure des grands et du prince; au sommet, des fortunes colossales, tout ce qu'on peut imaginer de dissolution et de frivolité joint à un mélange de barbaries mérovingiennes jusqu'à la fin du dix-huitième siècle; au bas de l'échelle, une misère sans nom dans une terre où tout abonde, où les fruits produits sans culture ont souvent nourri des armées; le paysan obligé de donner à quelque puissant voisin son champ, son verger et bientôt sa cabane, si le voisin s'en soucie; des peuples qui fuient une terre maudite, et qui y sont ramenés de force pour être dévorés; çà et là, comme des îlots, quelques communes restées libres et propriétaires du sol, mais ces îlots disparaissant chaque jour, entamés,

entraînés dans le même gouffre ; le toit du paysan de plus en plus réduit, et qui semble à la fin s'ensevelir sous terre pour se dérober au regard du déprédateur ; toutes les écoles supprimées, plus de langue nationale, car il est important que la noblesse et le peuple ne puissent même plus se comprendre, d'où l'impossibilité même de la plainte, qui ne touche plus les oreilles de personne, et une distance plus immense entre le peuple qui devient muet et les grands qui restent sourds ; puis, comme dernier résultat, un silence si profond de tous ces misérables, que l'Europe sait à peine aujourd'hui s'il est bien vrai que cet enfer ait existé. Ici d'ailleurs comme partout, la plèbe a peu de commisération pour la plèbe : les coups qui ne frappent qu'elle restent sourds, ils n'ont pas même de retentissement dans l'histoire.

Au milieu de cette détresse, quelques efforts, que l'on peut appeler héroïques, pour corriger ce qui semblait incurable. Ne parlons en ce moment que d'un mort. Sur le fond de la société de Jassy apparaît, au commencement de ce siècle, la figure du chef du clergé moldave, le métropolitain Benjamin, comme un esprit de renaissance parmi les ruines. C'était une âme d'une pureté incorruptible. Jamais on ne vit plus beau vieillard ni plus majestueux. Lorsque, dans la splendeur de son église orientale, il apparaissait derrière son voile d'or avec ses cheveux blancs tombant sur ses épaules, le peuple le prenait pour le saint patron de la Moldavie. Benjamin ne connaissait du monde et de la diplomatie moderne qu'Homère et saint Basile. Dans sa simplicité odysséenne, il ne laissait pas de discerner fort bien tout ce qui pouvait convenir à la régénération de son peuple. C'est sous son manteau que passèrent toutes les réformes introduites dans les écoles, c'est lui qui ramena la langue nationale dans le clergé. Il

offrit sa petite imprimerie grossière aux écrivains novateurs, et, si je ne me trompe, au premier journal qui fut fondé. Un jour il entendit parler d'un théâtre national; il voulut en avoir les prémices. On composa une pièce qui fut représentée pour lui. Ce spectacle dans une chambre, entre deux bougies, lui parut admirable, et c'est sous son patronage que fut inauguré le théâtre, comme au temps des mystères.

Dieu sait jusqu'où, dans sa sainte ardeur de régénération, il eût conduit le clergé moldave, si la Russie n'y eût mis bon ordre. On apprit un jour que Benjamin, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, allait être arraché de son siége archiépiscopal, où depuis cinquante ans il était adoré. Cette nouvelle faillit soulever le peuple le plus doux de la terre. Il fallut enlever le saint vieillard au milieu de la nuit; le gouvernement du tsar le jeta dans le monastère de Slatina, où il ne tarda pas à mourir, — exemple offert à quiconque chercherait, au nom de l'Église, à réveiller un souffle de vie nationale dans les provinces.

Que le lecteur me pardonne si j'ajoute, un peu hors de propos, une petite histoire qui a le mérite de faire connaître à merveille et Benjamin et le temps où il vivait. C'était en 1838. Un brigand fameux par ses meurtres, Piétraro, désolait le pays. Il se présente avec sa bande à la porte d'un château où vivait une grande dame, la princesse C... On lui refuse l'entrée, il livre un assaut en règle; la maîtresse du logis résiste vaillamment à la tête de ses domestiques. Après trois jours, Piétraro demande à parlementer. On l'introduit; la dame moldave le reçoit seule dans son salon, assise devant une table sur laquelle étaient deux pistolets armés. Frappé de ce sang-froid et peut-être aussi las de son métier, Piétraro avoue qu'il est prêt à y renoncer, si on lui assure l'impunité. La prin-

cesse adresse le brigand repenti au métropolitain Benjamin. Benjamin le reçoit chez lui, le fortifie, le console; pour le mieux réhabiliter, il lui livre la garde de son palais, de sa personne, de ses trésors; c'est Piétraro qui veille pendant la nuit à la porte de sa chambre. Tout le monde se rappelle à Jassy avoir vu le grand métropolitain faire ses visites d'apparat accompagné du brigand Piétraro. Pourquoi faut-il que j'ajoute ce qui suit? Comblé de bienfaits, le brigand regrettait ses aventures. Bientôt il retourne à sa vie passée. Du moins il n'égorgea pas son bienfaiteur; il s'enfuit, passa le Danube, se reforma une bande, et comme il ne tarda pas à être pris, il mourut sur la potence. Revenons.

Quand, après le régime du Phanar, la Russie, en 1829, a donné, sous le titre de *règlement organique*, une ombre d'organisation qui, à vrai dire, légitimait, légalisait, perpétuait les abus les plus criants, on a cru qu'on allait respirer, par cela seul qu'on donnait le nom de loi à presque toutes les anciennes barbaries.

Je ne sais si dans notre monde d'Occident il est beaucoup de sociétés sur lesquelles une épreuve de ce genre pût être tentée pendant une vie d'homme sans laisser après soi une ruine irréparable, et la Moldo-Valachie a été soumise sans intervalle à ce supplice pendant un siècle et demi. En sortant de cette torture, non-seulement elle n'est pas anéantie, mais sa régénération commence. Sitôt qu'on lui ôte le bâillon, elle parle, elle se refait, elle se répare. Loin d'être surpris de la trouver si informe, étonnez-vous qu'elle ait survécu.

Il y avait un danger à craindre. Après une servitude trop prolongée, lorsqu'on a présenté soudainement la liberté aux peuples, le plus souvent ils l'ont prise en haine. On devait donc appréhender que si jamais elle était

montrée aux Roumains, cette vue ne les enivrât, et, ainsi que cela s'est vu chez d'autres nations que je ne veux pas nommer, il était à redouter que les Moldo-Valaques ne se déchaînassent d'abord contre leurs libérateurs eux-mêmes. Rien de pareil ne s'est vu chez eux, et ce n'est pas, selon moi, un faible témoignage. La liberté leur a été montrée, et ils ne l'ont point maudite. Soit la douceur naturelle et jusqu'ici inaltérable du peuple des campagnes, soit une raison prématurée, ils ont pu se croire un moment victorieux; chose singulière, qui paraîtra incroyable, ils n'ont été ni infatués dans la bonne fortune, ni trop exigeants envers leurs libérateurs, ni ingrats après la défaite, ni serviles dans l'adversité : grande leçon dans un petit exemple.

XI

AUTONOMIE ET SOUVERAINETÉ.

Avant de chercher ce que pourrait être la société roumaine régénérée, il faut voir si cette société a le droit d'exister. C'est ici que se place la question d'autonomie et de souveraineté.

Pendant que les historiens polonais prétendent que la Moldavie, la Valachie étaient des provinces vassales de la Pologne, et qu'ils allèguent onze traités de 1387 à 1569, il est bien extraordinaire que les historiens hongrois prétendent la même chose au profit de la Hongrie, dans les mêmes années et en vertu de traités tout semblables. Quelle meilleure preuve que ces titres ne valent rien? Un peuple que deux autres peuples prétendent posséder à ti-

tre de fief et sur lequel ils ne disputent jamais, quelle belle fable diplomatique !

Aux commentaires intéressés, comparez des documents authentiques : en 1390, traité de Mircea, prince de Valachie, avec la Pologne, par lequel est stipulée l'alliance et non l'hommage. Même traité, même stipulation en 1396, et cette fois avec Sigismond, roi de Hongrie. Vous avez vu le traité d'Étienne le Grand ; on vient de retrouver le traité de commerce que Pierre VII de Moldavie fit en 1588, par son ambassadeur, avec la reine Élisabeth d'Angleterre. Le droit de souveraineté était donc reconnu alors comme incontestable, voilà pour les puissances chrétiennes.

En ce qui touche la Porte, j'admets un moment, ce qui n'est pas, que tous les traités connus par lesquels la Moldo-Valachie a conservé son autonomie, sa souveraineté, soient perdus. Je dis qu'il est un fait plus puissant, plus visible que les traités, et qui ne souffre aucune ambiguïté. Vous demandez quelle est la condition de ces provinces à l'égard de la Porte ? Est-ce la conquête ? est-ce la prise de possession par le plus fort ? n'y a-t-il que des vainqueurs et des vaincus ? ou bien les droits des provinces ont-ils été reconnus et consacrés ? Nulle question à laquelle il soit plus aisé de répondre. Voyez dans sa forme immuable le droit musulman ; c'est lui qui répondra sans ambage. Dans tous les lieux où les musulmans ont fait une conquête, ils l'ont faite au nom d'Allah ; ils ont rattaché la terre nouvellement soumise à la terre musulmane, en la déclarant la propriété du Dieu du Koran. Voilà pourquoi le premier signe de propriété ou seulement de possession a toujours été la construction de la mosquée, marque évidente à tous les yeux que la terre conquise est devenue la terre d'Allah. C'est ainsi que partout où des musulmans se

sont emparés d'un territoire, d'un royaume, ils ont commencé par faire hommage de leur victoire au Dieu de Mahomet, et ce grand acte de propriété, ils l'ont écrit sur le sol en caractères sacrés, témoin l'Espagne, l'Attique, la Morée, l'Archipel, Byzance, l'Asie-Mineure, la Serbie, la Bulgarie. Point de conquête musulmane qui ne porte cette empreinte.

Or rien de semblable dans les principautés. Par une exception éclatante, extraordinaire, les musulmans, dès leur entrée dans le pays, se sont interdit le droit d'y bâtir une seule mosquée. Depuis l'origine jusqu'à ce jour, ils ont tenu parole. Quelle démonstration plus certaine que la terre roumaine n'est pas, n'a jamais été terre musulmane, qu'elle n'a pas été marquée du sceau de la conquête, que l'autonomie, la souveraineté lui a été réservée? Comment Allah serait-il devenu le propriétaire, le possesseur de ces contrées, et comment aurait-il stipulé que le culte d'Allah y serait à jamais proscrit? Ce serait le renversement de tout ce que l'on sait de l'islamisme.

S'il a été convenu que la religion du prophète n'aurait pas un seul minaret dans les provinces, c'est que cette terre est restée propriété inaliénable des chrétiens, qu'elle n'a jamais été confondue avec le domaine de l'islam. Et dans un temps où les Turcs foulaient aux pieds toutes les conventions, vous admirerez certainement la bonne foi avec laquelle ils ont respecté ce qui était fondé sur le droit religieux, puisqu'il est constant qu'il n'ont jamais fait aucun effort pour l'enfreindre; pas même un marabout n'a été élevé dans les quatre provinces danubiennes : premier point certain, ils ne tiennent pas la terre à titre de conquête.

En partant du même principe, voyez-en découler une autre conséquence à laquelle ils ont été tout aussi fidèles

qu'à la première. La terre roumaine étant restée terre chrétienne, il s'ensuivait juridiquement qu'aucun musulman ne pouvait y être propriétaire, y posséder un champ, une maison ou même y habiter. C'est ce qui a été observé aussi depuis trois siècles avec une fidélité que la convention la plus formelle n'eût jamais obtenue, si la religion n'eût retenu ceux qui se jouaient de tout le reste. Car les provinces danubiennes purent bien devenir un objet de déprédation pour les musulmans, mais les musulmans ne mirent pas eux-mêmes la main à ces déprédations : ils chargèrent les chrétiens de dépouiller les chrétiens. Pour eux, se tenant à l'écart, ils firent tout ce que la religion leur permettait ; ils ne firent rien de ce qu'elle leur interdisait formellement.

Ainsi la Moldo-Valachie a pour preuve de son autonomie, de sa souveraineté, le titre le plus infaillible qui puisse se rencontrer parmi les hommes, le droit religieux des vainqueurs eux-mêmes. Un traité peut être déchiré et disparaître ; les diplomates, à force d'arguties, peuvent le contester, les érudits le réduire à néant. Ici, c'est une religion qui, depuis trois siècles, sans un jour d'interruption, porte témoignage ; c'est une religion qui dépose devant le monde entier, et, comme dans toutes les affaires marquées de ce grand sceau, il ne se trouve ici matière à aucune chicane. De ce côté de l'eau est la terre d'Allah, de cet autre la terre du Christ. Nulle confusion entre eux, nulle ambiguïté ; la même borne a été posée par des dieux différents. Ici, les musulmans possèdent la terre, ils la cultivent, ils l'acquièrent, ils la vendent parce qu'ils la tiennent d'Allah, qui en est devenu le maître, le dispensateur, et qui en reste le seigneur ; là, ils ne peuvent faire aucune de ces choses, ni labourer, ni semer, ni moissonner, ni habiter, parce que cette terre est demeurée aux impies. Dans ce

traité, mis en pratique par les peuples comme par les gouvernements, tout est simple, tout porte le caractère d'une authenticité que chaque jour confirme. Deux religions ennemies déposent en même temps.

Les provinces danubiennes n'appartiennent donc pas à l'islam ; il s'ensuit encore évidemment que l'islam n'a eu aucun droit à en céder, aliéner ou livrer aucune partie. Comment le mahométisme a-t-il pu céder la Bucovine à l'Autriche, la Bessarabie à la Russie? Par cette simple question, on voit que le droit subsiste, et tout ce qu'il est permis d'ajouter, c'est qu'il appartient aux Roumains de bien mesurer les temps où il convient de laisser dormir le droit et ceux où il convient de le revendiquer et de l'épuiser en son entier.

Si j'étais Roumain, je m'attacherais, en ce qui regarde la Porte, au testament d'Étienne le Grand comme à ce qu'il y aurait encore de plus sensé et de plus praticable au moment où j'écris. J'opposerais ce testament à celui de Pierre le Grand. Comme Étienne, je craindrais l'islamisme rationaliste beaucoup moins que le christianisme mongol ou croate, bien entendu que la sujétion resterait ce qu'elle était dans l'esprit d'Étienne, un hommage, un tribut, rien de plus. En un mot, je voudrais que ce lien fût assez réel pour associer les deux peuples à la défense commune, assez souple pour que la chute de la Turquie n'entraînât pas la chute de ces provinces. On a vu quelquefois un arbre vivace s'élancer du milieu d'une ruine. Prévoyez l'écroulement ; ne faites pas que la ruine, en s'abîmant, engloutisse tout ce qui vit autour d'elle.

XII

LA RÉGÉNÉRATION MORALE.

La première chose à combattre dans le travail de la renaissance, c'est le découragement ; je ne voudrais pas qu'en voyant le reste de l'Europe, les Moldo-Valaques désespérassent d'atteindre à son état social.. En effet, pourquoi désespéreraient-ils de s'élever à son niveau, même dans un temps rapproché? Une civilisation purement matérielle se propage plus vite qu'on ne pense ; le niveau physique s'établit promptement entre les hommes. Demain ou après-demain un convoi de chemin de fer ira aussi vite sur les bords du Pruth et du Sereth que sur les bords de la Tamise et du Mississipi. Une banque, une institution de crédit peut être fondée en quelques mois à Jassy, à Bucharest, comme à Londres ou à New-York; on peut trouver partout sans trop de peine des paysans, des ouvriers, des pauvres, des riches, des nobles, soumis les uns et les autres à une volonté absolue. Tout cela est l'affaire de quelques mois ou de quelques années.

Il n'y a que la liberté qui soit un embarras dans les affaires humaines ; elle seule exige une éducation particulière ; elle seule établit des différences profondes, essentielles entre les peuples, selon qu'ils la possèdent ou qu'ils en sont privés; elle seule exige du temps pour s'affermir, et il est certain que, si l'on convient d'y renoncer, tout se simplifie par enchantement ; les peuples les plus arriérés peuvent en quelques années rejoindre les plus cultivés. Toute différence fondamentale s'efface. Il n'appartient plus

à personne d'accuser son voisin de barbarie; plus de place chez les uns pour l'orgueil, ni chez les autres pour l'humiliation. Une machine à vapeur qui traverse l'espace les range en un clin d'œil les uns et les autres au même niveau. L'échelle du droit n'étant plus là pour les placer à des degrés divers, on atteint d'un seul coup cette unité, cette égalité si longtemps poursuivies. L'homme moral seul faisait obstacle; ôtez-le, le miracle est accompli.

Si donc, comme il en est quelque apparence, l'homme fatigué de poursuivre un but moral réduit son orgueil légitime à faire fortune, s'il abandonne le dur travail de l'éducation politique et civile, s'il met sa gloire dans une machine, s'il lui laisse le soin d'agir, de penser, d'exister à sa place; si, au lieu des vastes projets qu'il avait auparavant, l'espèce de civilisation qu'il poursuit est purement matérielle; si, comme un roi fainéant, il lui plaît de laisser la nature domptée paraître à sa place sans qu'il ait plus besoin de dignité personnelle; si tout ce qu'il avait aimé, il le condamne; si tout ce qu'il avait rejeté, il le couronne, voilà de nouveau un grand abîme comblé et tous les peuples rapprochés et nivelés. Vous qui vous regardiez comme étant au bas de l'échelle, ne pouvez-vous en un moment franchir l'intervalle qui vous sépare des autres? Ne pouvez-vous prétendre à des machines aussi parfaites que les leurs? Le fer, le bois, le lin, le chanvre, ne seront-ils pas chez vous aussi intelligents que chez nous? Si réellement l'homme moderne doit se mesurer par les seules forces de la nature physique, qui possède une nature plus féconde que la vôtre? Qui a plus de raison de s'enorgueillir? Si la beauté morale n'est plus rien sur la terre, qui peut se vanter plus que vous de la beauté physique? Soit que l'on regarde vos races de paysans qui ont soutenu sans plier l'écroulement de tant de sociétés, leur taille

élancée, leurs traits antiques, leurs yeux pleins de douceur et de feu, où l'Italie de Virgile semble se réfléchir encore; soit que l'on considère les lieux, l'horizon fermé par les monts inaccessibles, la solitude des forêts profondes, le lit des torrents aurifères, que de merveilles qui attendent encore leur historien ou leur peintre! Ne possédez-vous pas dans les vallées des Carpathes toutes les richesses d'un sol montagneux? N'est-ce pas là une Suisse orientale fertile en troupeaux, en bois de construction? Dans les plaines, la terre n'est-elle pas plus féconde que les nôtres mêmes, puisqu'elle se passe d'engrais? N'avez-vous pas, par une bonne fortune singulière, des cours d'eau, la Bistritza, le Sereth, le Pruth, le Jiul, l'Olto, l'Argès, la Dimbovitza, la Jalomitza, qui traversent parallèlement le pays du nord au midi, et portent vos productions dans le grand bassin du Danube? Le moindre effort les rendrait tous aisément navigables; plus je regarde votre pays, moins je vois par où il doit le céder à d'autres. Que le droit, la vie morale, l'indépendance, les besoins les plus élevés de la nature humaine disparaissent seulement de la terre, vous voilà en un jour les égaux des plus favorisés.

Après tout cela, si la pensée singulière de vous régénérer moralement prenait une forte consistance parmi vous, quelle nouveauté ne serait-ce pas? Vous devriez, ce me semble, l'essayer, ne fût-ce que pour vous distinguer des autres. Dans un temps où il est convenu que la régénération matérielle marque seule la civilisation vraie, que toute nourriture donnée à l'âme humaine est une dépense perdue, une non-valeur, toute inspiration de justice une chimère, un roman, il ne serait pas sans importance de voir un petit peuple prétendre à rentrer dans la vie par la renaissance morale autant que par la renaissance physique. Un pareil démenti donné à toutes nos maximes, à tous nos

systèmes, intéresserait le monde au moins par la curiosité, et ce ne serait pas là non plus une si grande extravagance qu'il doit sembler d'abord.

Dans le moment où une nation se retrouve, il s'échappe du cœur même des plus endurcis je ne sais quel désir de probité, d'intégrité, de vie morale. Ce moment se retrouvera indubitablement chez vous; c'est cet instant qu'il s'agirait de saisir. J'ai vu la Grèce dans le temps qu'elle travaillait à son indépendance : tous les brigands étaient ce jour-là gens de bien; j'ai dormi seul, au milieu d'eux, dans leurs retraites les plus inaccessibles, avec plus de sécurité que je ne pourrais le faire aujourd'hui dans nos villes les mieux gardées. De même en Italie; qui doute que les mœurs n'y soient devenues plus réglées depuis qu'on a espéré y revoir une patrie ? Si parmi vous il était possible de ne plus mettre en doute la résurrection de la chose publique, on verrait sortir des actes éclatants de cette certitude. Ceux-là mêmes qui semblent aujourd'hui pétrifiés dans l'injustice séculaire se sentiraient mollir. C'est le doute sur la renaissance de la patrie qui arrête tout, qui glace tout. On a peur de travailler pour un rêve. Le manque d'une patrie n'est un si grand malheur que parce qu'il est la cause la plus active de toute déchéance morale.

Ce ne sont pas, dit-on, les gens de bien qui font défaut; c'est la force qui leur manque. Raison de plus pour intéresser les mœurs publiques dans la question, car il serait assurément peu sensé de tout attendre des bras et des cœurs de l'étranger, sans y rien mettre du vôtre.

Dans cette restauration morale, que ne pourraient les femmes moldaves et valaques, si elles y mettaient leurs cœurs ! Avec les avantages que leur donnent la loi, la coutume, que ne feraient-elles pas ! Et de bonne foi, ne commencent-elles pas à se lasser d'imiter seulement nos

frivolités? Faut-il que nos vices mêmes leur paraissent admirables, parce qu'ils ont le prestige de l'éloignement? Après s'être nourries de nos romans, n'ont-elles pas découvert que sous cette magnifique emphase se cachent de singulières industries, et que ces beaux héros finissent bien souvent par être d'assez méchants valets? C'est par les mariages que la patrie roumaine a été perdue; par cette porte sont entrés les étrangers cupides qui ont mis la main sur le pays. Russe, Grec ou Tartare, tout aventurier arrivait nu, se disait prince, et trouvait quelque riche héritière toujours prête à se donner un titre moscovite ou byzantin. Dès lors, l'étranger devenait le maître et des hommes et du sol. Tant que cette plaie restera ouverte, où est l'espérance de salut? Et il n'y a que les femmes qui puissent y remédier. Si tout homme notoirement ennemi, ouvertement traître, était refusé (et remarquez que je ne demande pas là un miracle), s'il se faisait un vide autour de lui, comme cela se voit dans d'autres pays, cette seule résolution serait plus puissante que toutes les constitutions d'État. Ne serait-ce pas là aussi un plaisir de lutter par un regard contre les amorces, les promesses, les ambitions de toutes les Russies? N'y aurait-il pas là de quoi attirer un cœur avide d'un moment de grandeur ou seulement d'orgueil? Les femmes ont fait le mal; les femmes seules peuvent le guérir... Mais qu'elles connaissent peu leur véritable intérêt! Elles croient, en copiant nos usages, nos mœurs, notre indifférence pour le bien et le mal, notre ricanement sur toute aspiration, s'élever à la hauteur de l'Occident; elles ne voient pas qu'elles perdent ainsi ce qu'il y a de plus charmant en elles, leurs grâces ingénues, comme d'un enfant qui s'éveille.

Pourquoi ces filles de l'Orient aspirent-elles avec tant de hâte à nos laideurs et à nos décrépitudes? Elles vien-

nent de l'endroit où naît l'aurore. Elles en ont les beautés nonchalantes, le doux parler mielleux, l'œil humide et brûlant, la chevelure ondoyante, les rayons éblouissants; ce sont des roses matinales qu'elles doivent répandre sur le chemin, non pas les roses fanées déjà dans nos tristes fêtes.

Concevez au reste, si vous le pouvez, ce qui doit se passer en des esprits très-cultivés, ouverts subitement à toutes les idées de l'Occident, et qui ne voient autour d'eux aucun moyen d'en appliquer une seule. On leur montre la patrie, et dans le même moment on la retire! Le supplice de Tantale, qu'était-ce auprès de cela? Quelle activité de l'imagination et quel désœuvrement réel de l'âme! quelle plénitude et quel vide à la fois! De quel côté se tourner? Le sentiment de l'impossible est partout; il faut que l'âme s'égare ou qu'elle s'éteigne. C'est assurément ce qui arriverait aussi de l'Occident, si, après avoir embrassé toutes les idées, il se voyait subitement condamné à l'impossibilité d'en appliquer une seule.

Les femmes ont perdu la patrie, les femmes pourraient la refaire; mais deux obstacles s'y opposent : l'un qui est un usage, l'autre qui est une loi. Selon la coutume orientale, les femmes sont mariées avant qu'elles aient atteint l'âge de discernement, et par une singulière contradiction, en même temps qu'elles sont comptées pour rien, elles conservent des droits très-étendus. Quand elles les connaissent, il est trop tard pour en user. Par une contradiction plus choquante, le mariage donne aux étrangers l'indigénat, en sorte que le même homme se trouve à la fois, par exemple, sujet russe et sujet roumain. Selon que la chance tourne, il est l'un ou l'autre, ou tous les deux en même temps, et je vous laisse à deviner laquelle de ces deux patries est toujours livrée à l'autre, si c'est la grande ou la petite.

Dans cette confusion, on a vu de jeunes femmes, au risque de mille maux, fidèles à l'idée de patrie, enlever leurs enfants, leurs pupilles, les porter elles-mêmes au loin, pour empêcher le père de les livrer à la Russie. Entre le père et la mère qui décidera? Répondez; que ferez-vous de ces enfants? les couperez-vous par moitié, comme dans le jugement de Salomon, pour qu'une moitié revienne au tsar et l'autre au sultan?

Ce sont là quelques-unes de vos misères. Examinons vos ressources. Les fils des boyards viennent achever leur éducation parmi nous. Chaque année ils arrivent en France, attirés à la lueur de ce qui leur paraît la civilisation même. Le danger pour ces jeunes esprits qui subissent sans contrôle une si grande fascination, c'est que nos vices mêmes leur semblent consacrés. Et comment discerner chez nous ce qu'il y a de durable à travers tant de changements et de contradictions journalières? Est-ce bien à ce spectacle toujours mobile de nos inconstances que peut prendre sa forme l'esprit encore incertain des jeunes Roumains? Mais où les envoyer? quel peuple a remplacé la France dans la souveraineté de l'intelligence, dans l'inspiration de la justice? Aucun. Qu'ils continuent donc de nous visiter; peut-être sont-ils plus propres que nous-mêmes à découvrir l'étincelle immortelle cachée sous nos misères. La France ouvrira, agrandira leur horizon, car quelquefois l'esprit se rapetisse dans de petits pays. Il est bon aussi qu'ils viennent sceller chaque année l'alliance au foyer de la race latine. Je crois même, puisqu'ils doivent se transplanter, qu'ils s'y prennent trop tard; des enfants en bas âge qui n'auraient pas encore contracté l'habitude des choses qu'on veut corriger seraient assurément plus propres à recevoir des impressions nouvelles, surtout à les garder. Que les jeunes Roumains

nous voient donc, et qu'ils sachent en même temps que nous aussi, dans notre Occident, nous avons nos Byzances. Cependant je ne voudrais pas qu'ils retournassent dans leurs pays sans avoir visité quelques-uns des petits États, qui, enclavés au milieu des grands, ont su garder leur indépendance native avec leur liberté, par exemple la Hollande et la Suisse. Ils auraient là un spectacle analogue à celui qu'ils sont destinés à rencontrer chez eux ; ils verraient comment un petit peuple sait se faire respecter des plus grands. La France, je le veux bien, leur inspirerait les hautes et magnanimes ambitions ; les États que je viens de nommer leur apprendraient ce qu'il faut en garder pour qu'elles soient raisonnables. Ils rentreraient chez eux, emportant une certaine règle qu'ils pourraient appliquer, car le malheur serait qu'après avoir vu les choses humaines sur de trop grandes proportions, ils ne pussent plus accepter les conditions que la nature leur a faites, et qu'en voulant débuter comme la France a fini, ils ne se jetassent à plaisir dans l'impossible.

Vous avez un peuple parfaitement sain d'esprit. La corruption des grands a passé sur sa tête sans l'entamer, son sens du moins est resté droit. Protégez-le d'une triple muraille contre nos subtilités. Ne lui dites pas que le progrès est de tomber, car il est simple après tout, et il vous croirait peut-être. Cachez-lui ce fatal secret que les peuples qu'il avait pris pour modèles croient ne rien perdre et même tout gagner en renonçant à toute valeur morale. Il n'est que nu, pauvre, misérable, quasi serf : de grâce n'en faites pas un sophiste tout fier de sa domesticité.

Vous avez une religion qui ne paraît pas incompatible avec la liberté civile et politique, car tous les cultes, depuis un temps immémorial, sont admis et tolérés parmi

vous. Ceux mêmes que le peuple a en mépris n'ont jamais été proscrits ni persécutés. La liberté des cultes, cette idée élémentaire pour laquelle nous avons tant lutté dans notre Occident, et qu'il nous a été impossible de faire accepter ni même de montrer à la plus grande partie de la race latine, ne souffre chez vous aucune contradiction. C'était la meilleure moitié de la Révolution française, et cette moitié est enracinée dans vos mœurs. Que de choses cela seul ne suppose-t-il pas dans votre peuple! Voilà certainement un grand et précieux avantage; tirez-en un orgueil légitime.

Vous n'avez pas le célibat des prêtres, d'où il suit qu'ils ne peuvent former un État dans l'État; point de congrégations séculières : la religion a été tenue chez vous dans une si longue dépendance, qu'elle est restée jusqu'ici étrangère à tout projet de domination. Que d'avantages réunis, si vous savez en user!

Ajoutez que votre culte est pratiqué dans votre langue, ce qui entraîne après soi ces deux grands biens; l'un que l'instruction populaire dérive de l'esprit même du culte, l'autre que vous possédez le germe d'une Église vraiment nationale. Pour la distinguer de l'Église russe, c'est assurément beaucoup que la langue. Ne souffrez plus un mot russe dans la liturgie. Qu'à cela se joigne le moindre changement dans les rites, le costume, le chant; le plus petit, le plus insignifiant de ces changements aura des résultats incalculables; avec un clergé accoutumé à obéir, et un peuple à qui tout fanatisme est inconnu, ces modifications ne sont point assurément impossibles. Elles seront insaisissables à l'origine; mais les suites en seront importantes. Fiez-vous à l'effet de ces petites réformes plus qu'à celles qui n'auraient qu'une apparence purement philosophique. Celles-ci sont trop élevées, trop au-

dessus de la portée des peuples. Ils font semblant de les comprendre, mais ils n'en ont qu'une intelligence trompeuse et grossière; à la première occasion, ils les quittent pour retomber dans leurs plus anciennes formes. J'ai vu de ces peuples titans qui avaient juré d'escalader le ciel; où sont-ils?

Fermez donc l'oreille aux sophismes ordinaires des nations les plus spirituelles de l'Occident. Elles vous diront que la première chose, la seule digne de vous occuper, c'est de créer la vie économique, et que la vie politique ne manquera pas de suivre, soit demain, soit dans un siècle. Ne vous piquez pas de tant d'esprit. Demeurez convaincus que vous ne moissonnerez que ce que vous aurez semé. Si vous ne placez dès le premier jour, sous une forme quelconque, aussi modeste que vous voudrez, la liberté dans vos fondations, soyez certains que vous ne la reverrez jamais, à moins qu'elle ne rentre chez vous par effraction, au risque de détruire votre édifice.

C'est, au reste, un avantage à tirer de votre situation qu'il soit si aisé parmi vous d'être novateur sans rien hasarder que l'expérience n'ait consacré chez les autres. Tout progrès déjà suranné ailleurs paraîtra nouveau chez vous, et il semble qu'il y ait de quoi tenter un homme amoureux de renommée, maître d'acquérir à si bon marché le titre de réformateur. L'égalité devant la loi, devant l'impôt, l'accessibilité de tous à toutes les fonctions, la sécularisation des biens du clergé, l'indépendance des tribunaux, ces axiomes du nouveau droit public seraient autant de révolutions parmi vous; ajoutez-y la liberté de la parole avec la liberté de la presse, ce qui implique des assemblées régulières dont vos anciennes assemblées contenaient le principe, et dont la Russie même vous a laissé le simulacre. Car nul ne concevra que, le droit principal

de votre nationalité reposant, comme on l'a vu, sur la langue nationale et populaire, le premier acte de votre réorganisation fût d'enchaîner et d'étouffer la parole. C'est par elle que vous avez survécu; respectez-la. Quant à nous, peuples latins, nous sommes tous intéressés dans cette affaire. Il ne faudrait pas, par l'exemple d'un peuple nouveau, autoriser les Allemands, les Anglo-Saxons dans cette opinion si chère à leur orgueil, que le droit, la liberté, faits pour eux seuls, doivent rester étrangers à la race latine.

J'ai quelquefois, il est vrai, entendu des Roumains prétendre qu'un étranger investi de toute la force étrangère est seul capable d'imposer la justice, par son omnipotence, à un monde accoutumé depuis trop longtemps à être régi par l'injustice. Ayant épuisé la tyrannie du mal, ceux-là invoquent la tyrannie du bien. Après le despotisme de l'Orient, ils se tournent vers le despotisme de l'Occident. Eh quoi! toujours la servitude! Si du moins celle-ci devait tourner au profit de la raison! Mais où chercher, où trouver ce parfait sage, ce demi-dieu, cet hercule-chrétien qui, se réglant sur sa seule volonté, mettra son caprice dans le bien public, étouffera les hydres, nettoiera les écuries d'Augias sans se laisser aveugler jamais par la quasi divinité dont on propose de l'investir?

Supposez même qu'on eût trouvé ce parfait prodige, je soutiens qu'il serait impuissant, car le despotisme de toutes les formes s'est usé sur la terre roumaine; parce qu'il viendra de l'Occident, se trouvera-t-il rempli de la force qui lui a manqué jusqu'ici? Sur cette terre de malheur, une seule chose n'a jamais été essayée; laquelle? Le droit. C'est donc au droit qu'il faut recourir.

Toutes les combinaisons de tyrannie qu'il vous plaira d'imaginer, violentes, sanguinaires, rusées, débonnaires

même, se sont succédé; toutes n'ont servi qu'à implanter davantage l'habitude de mal faire. Un Alexandre le Bon, un Basile le Loup reparaîtrait en personne, qu'il serait par lui seul incapable de relever ce corps tombé, s'il ne s'appuyait du puissant levier du monde moderne, liberté, publicité. Autant vaudrait livrer bataille aujourd'hui avec les flèches et les arcs des ancêtres, en refusant le secours des armes nouvelles. D'où vient que l'organisation monstrueuse de la Moldo-Valachie a pu vivre jusqu'à nos jours? C'est que la lumière n'y est jamais descendue. En face de cet échafaudage ruineux, que pourrait un pauvre prince d'Europe, s'il entreprenait la lutte à lui seul? Nul doute qu'il ne fût vaincu par la force d'inertie que le mal sait trouver à propos quand elle lui est nécessaire. Dans la servitude, tout fléau est inattaquable, parce qu'il peut toujours se nier, se dérober par les ténèbres. Voulez-vous descendre dans ces gouffres, ayez pour compagnon la conscience publique, et vous n'y réussirez qu'en la prenant pour témoin et pour juge. Ainsi le prince que nous supposons le meilleur et le plus fort ne fera le bien qu'à la condition d'avoir pour auxiliaire l'esprit tout entier de la nation, éveillé, excité par la révélation soudaine de ses plaies, sur lesquelles elle s'endort : c'est-à-dire qu'il faut de toute nécessité la lumière de la parole, seule capable de pénétrer dans les labyrinthes et d'éclairer les antres[1].

Quelle idée vaine de croire qu'un prince environné du silence et de la nuit pourra, en se substituant à la conscience du peuple roumain, le régénérer et le sauver! Il

[1] Au moment où j'écrivais ces lignes, je n'espérais pas qu'elles recevraient une si éclatante et si prompte confirmation dans l'ordonnance que le prince régnant, Grégoire Ghika, vient de rendre, le 11 février, sur la liberté de la presse, *seul moyen de former l'opinion publique et même d'éclairer le gouvernement.*

faudrait pour cela une naïveté, une ignorance absolue du bien et du mal, lesquelles ne sont plus de notre temps. La régénération d'un peuple chrétien, comme celle d'un individu, n'est véritable, n'est possible que s'il y concourt lui-même, première et presque seule règle dans la restauration des sociétés. On ne rencontre plus de ces nations enfants que l'on puisse entreprendre d'élever sans qu'elles y participent. Tenez-les, je le veux bien, à la lisière, mais qu'elles sachent au moins qu'il s'agit de marcher.

Si cela est vrai d'un peuple, c'est assurément des Roumains. Sans avoir vécu, il y a longtemps que l'heure de la conscience et de la responsabilité a sonné pour eux. Tant de désastres leur ont donné l'expérience anticipée des choses humaines! Je crois même qu'ils poussent cette science jusqu'au raffinement, ayant contracté l'habitude de tout dédaigner dans la nécessité de tout subir. Ils auront donc part eux-mêmes à leur propre régénération, ils la prépareront de leurs mains ; ils ne la recevront pas machinalement comme un *ukase*, ou elle ne sera qu'un leurre. Assez de règlements ont été importés chez eux des chancelleries étrangères. C'est une loi vivante qui leur manque, et celle-là, il n'y a qu'eux qui puissent se la donner. D'ailleurs, ôter à des peuples chrétiens la conscience de leurs destinées, les ramener à l'enfance, est-ce les élever ou les détruire?

XIII

ÉTAT SOCIAL.

Nul code dans le monde n'est si riche en maximes chrétiennes que le *règlement organique* imposé par la Russie.

Le ton est presque bucolique, quand il s'agit des *laboureurs contribuables*. Que d'insinuations et d'amour pour leur arracher l'âme après ce préambule !

Au milieu de ces lois, enveloppées de tant de barbarie, on découvre une loi qui paraîtra étrange à un homme de l'Occident. La voici : « Le propriétaire est obligé de donner à tout paysan, sans distinction, et indépendamment du bétail, une faltche et demie de terre labourable, quarante pregines de prairie et vingt pregines de pâturages. » Dans certains cas, cette portion comprend les deux tiers de la propriété. Il y a là tout un système de législation qui appartient en propre aux provinces danubiennes ; il est né de leur histoire. Le règlement de 1829 l'a consacré et ne l'a point créé. De ce système suivent deux choses : l'une, que la loi reconnaît au paysan un droit primordial, inaliénable, sur une partie de la terre ; l'autre conséquence, c'est que les terres non cultivées abondent.

Ici éclateront les dissidences entre les Roumains, on n'en peut guère douter. Et quel pays n'a les siennes ? Comment interpréter, comment réaliser ce droit historique ? Un étranger pouvant difficilement intervenir avec efficacité dans une question aussi intestine, il ne reste qu'à les laisser parler eux-mêmes, en éloignant autant que possible les récriminations mutuelles.

Les uns disent : « Que l'Europe ne se méprenne pas sur nous en écoutant quelques hommes errants, sans naissance, sans foyer, heureusement proscrits de lieu en lieu. Ce sont eux qui ont parlé d'une aristocratie oppressive en Moldo-Valachie. Dieu merci, il n'en est rien. Nous ne savons ce que c'est que féodalité parmi nous. Cette barbarie de l'Occident nous est toujours demeurée inconnue. A l'origine, nous nous sommes emparés sans violence

des terres désertes; au douzième, au treizième siècle, nous nous sommes partagé pacifiquement la terre, en usant des formes et de la solennité du droit romain. Ainsi rien parmi nous de pareil aux usurpations des barons du moyen âge dans l'Occident. Il est vrai que la masse des paysans a fini par se trouver dans un état voisin du servage. Comment cette révolution s'est accomplie, on ne peut le dire. D'ailleurs à qui la faute? Le peuple chez nous est insouciant et paresseux; le paysan a trouvé un grand avantage à se vendre volontairement, lui et sa postérité, à quelque riche voisin qui pût le protéger contre le fisc. La vente s'est faite *argent comptant*. Quel marché est plus sacré? On demande aujourd'hui des réformes profondes. Lesquelles? Ne sait-on pas que c'est là le préliminaire du partage des biens et de tout ce qui fait horreur à l'Europe? De quel changement parle-t-on? Le paysan est affranchi. Il peut aller, venir où bon lui semble. En outre le peuple chez nous ne sent pas le besoin de devenir propriétaire; les plus misérables sont ceux qui possèdent quelque chose. Ayant passé par la barbarie du moyen âge, l'Occident a eu besoin de réformes dont il est encore ébranlé. Ce qui était usurpation féodale chez lui, étant né de la conquête, est possession légitime chez nous, étant le fait d'une vente. Qui donc songerait à nous frustrer des droits les mieux acquis? L'Autriche a pu avec justice châtier, par des réformes dans la distribution des terres, les nobles de Hongrie, de Transylvanie, qui s'étaient insurgés contre son empire. Elle a donné aux paysans ce que les nobles rebelles s'étaient contentés de leur promettre. Mais nous, qui peut nous faire un crime de ce genre? Où, quand nous sommes-nous mêlés à des rebelles? Qu'avons-nous promis? N'ayant rien fait pour changer le *statu quo*, il serait souverainement injuste de nous priver des avan-

tages qui naissent de l'ancienne forme des choses. »

Les autres répondent : « Est-ce bien sérieusement que l'on parle de la distribution, de l'orientation du sol par le droit romain, chez des peuples pasteurs, entre deux incursions de Tartares? N'est-ce pas compromettre ce qu'il y a de plus sacré dans nos titres que de les exagérer à ce point? Est-il sage en outre de considérer l'Europe comme barbare, et nous comme les seuls héritiers de la civilisation? Il est vrai que nous n'avons pas la féodalité fondée sur la chevalerie et le prestige des temps anciens; mais nous avons des villages, des foules, des territoires vendus de temps immémorial à un maître. Ce n'est pas le courage ou le choix qui ont donné un chef à cette multitude; avouons-le, bien souvent l'usure a acheté cette plèbe et s'est appelée noblesse. Tel était grand boyard sous Etienne, à la journée de Racova, dont le descendant est aujourd'hui un pauvre laboureur sans terre et presque sans abri. Si la glèbe pouvait parler chez nous comme en d'autres pays, elle serait souvent plus noble et de meilleure maison que celui qui la foule. C'est le paysan qui a conservé chez nous, avec la langue, la nationalité. Comprendrait-on que la nationalité pût revivre, et que le paysan seul n'en tirât pas avantage? Si la féodalité nous a manqué, il s'ensuit qu'elle n'a pas mis son empreinte sur le peuple. L'homme de glèbe a pu être opprimé, accablé, il n'a pas été conquis.

« Voilà pourquoi chez nous son droit positif a surnagé à travers toutes les oppressions. La coutume immémoriale a conservé ce droit, la loi l'a consacré et inscrit. C'est ce droit formel, véritablement historique, toujours fraudé, jamais aboli, reconnu par la Russie même, fondement de la législation moldo-valaque, dernier héritage inaliénable de la liberté ancienne, qu'il s'agit aujourd'hui, non d'u-

surper, mais de racheter. Toute la réforme est là. L'Autriche, il n'y a pas longtemps, demandait des terres en Valachie pour les distribuer à soixante mille Allemands. S'il y a des terres à céder à bas prix, que ne les aliène-t-on aux indigènes plutôt qu'aux étrangers? Voyez en outre ce que cette même Autriche vient de faire en Hongrie; elle a proposé elle-même de céder une portion de terres aux paysans dans les conditions suivantes : un tiers de la valeur payé par le paysan, un tiers par l'État, l'autre tiers imposé comme sacrifice au propriétaire. Et par là l'empire a plus entamé la nationalité hongroise que par toutes ses armées. Craignez que l'Autriche ne prenne elle-même l'initiative de quelques propositions de ce genre parmi vous, car elle intéresserait ainsi les masses à sa domination politique et civile. Nous risquerions de perdre à la fois et sans rachat véritable, comme nous proposons de le faire, une terre inculte, et la nationalité roumaine par surcroît. N'espérons pas d'ailleurs que l'Europe nous affranchisse et qu'elle respecte chez nous tous les abus qu'elle a détruits chez elle. Demanderons-nous qu'on nous fasse une patrie, et stipulerons-nous que nous seuls en aurons le profit? Voulons-nous à la fois tous les biens de la liberté, tous les avantages de la servitude? Ce serait trop d'ambition. »

Telles sont, avec toutes les nuances que l'on peut imaginer, les opinions qui se heurtent entre elles sur ces matières.

L'accord se rétablit sur la question du clergé. Si partout ailleurs, même en Espagne, en Piémont, les biens d'un clergé indigène ont été sécularisés, qui s'opposerait, excepté la Russie, à la sécularisation des biens d'un clergé étranger, lequel ne peut être qu'ennemi? Que font en Moldavie, en Valachie les moines grecs? Cette popula-

tion flottante ne sait de la langue et des usages du pays que ce qui est nécessaire pour le dévorer. Où vit-on jamais des invasions de moines étrangers s'abattre annuellement sur une contrée, la dépouiller, et se retirer pour faire place à d'autres qui recommencent les mêmes déprédations?

Les monastères grecs en Moldo-Valachie possèdent, dit-on, le cinquième du territoire. Par un arrangement monstrueux, les richesses de ces couvents s'écoulent hors du pays, placées en réalité sous la main de la Russie, qui les fait administrer par ses créatures, les abbés du mont Athos et des lieux saints. Les tribunaux de Moldavie ont décidé que ces biens seront administrés dans les provinces mêmes. Qui croira que la Porte a brisé ce jugement au profit des moines étrangers, véritables serfs du tsar? Comment la Turquie n'a-t-elle pas vu une chose aussi simple que celle-ci? C'est qu'elle rend d'une main à la Russie ce qu'elle lui dispute de l'autre, et que cette affaire a pour elle le double inconvénient de faire croire tout ensemble à sa vénalité et à son incapacité?

De ce qui précède, je ne veux tirer que cette conclusion : partout les bras manquent au sol. C'est donc le contraire de ce qui arrive chez nous, où le plus souvent c'est le travail qui manque à l'ouvrier : par où l'on voit que la difficulté la plus grande de nos sociétés occidentales a une solution préparée dans ces provinces. Il ne s'agit pas de créer des systèmes qui réparent l'insuffisance du sol. Le champ est là, il n'est stérile et désert que faute des plus simples moyens éprouvés ailleurs par la société moderne; car qui serait assez insensé pour aller chercher aujourd'hui l'oppression et presque l'esclavage en Moldavie, en Valachie, lorsque tant de territoires déserts appellent ailleurs l'homme en lui offrant la liberté et la sé-

curité? Avec d'immenses terres en friche, le législateur serait donc bien malheureux, s'il ne trouvait le moyen d'y asseoir sans dommages pour personne une population croissante et prospère. Mais quel sera ce législateur? Il est temps de le chercher.

XIV

ORGANISATION POLITIQUE.

Il n'y a pas de tiers état en Moldavie et en Valachie, si vous entendez par là une classe intermédiaire nombreuse, qui vive d'une profession industrielle. A la première vue, c'est, il semble, une grande difficulté pour faire sortir cette société de la forme byzantine et y introduire des institutions nouvelles; peut-être qu'en y regardant de plus près on verra que cette difficulté n'est pas sans remède.

Tout le monde conviendra qu'appliquer, par exemple, la constitution anglaise à la Moldo-Valachie, former de la grande boyarie un ordre politique, une pairie héréditaire, serait consacrer, éterniser les plus monstrueux abus que l'on veut abolir. Le plus souvent vous établiriez vos fondements sur l'étranger, à l'exclusion du Roumain. Voilà l'héritage séculaire du despotisme. Rien de consistant, de régulier, n'a pu se former à son ombre. Tous ses appuis sont ruineux; à peine vous les touchez, ils s'écroulent. Point de famille véritablement historique, si ce n'est peut-être dans la poussière. Point de services éclatants à récompenser là où il n'y avait que le plaisir du prince. Dès lors que pourriez-vous établir de solide ou du moins de

sensé sur une hiérarchie artificielle, laquelle représente non pas des traditions, non pas l'histoire nationale, mais un échafaudage de charges byzantines, auquel s'est ajouté l'échafaudage des titres musulmans et russes, tout cela mobile, incertain, capricieux, perpétuellement bouleversé ; ruine vivante, qui se déplace, s'altère à chaque règne ? Les plus grands noms, les plus anciens, il faudrait aller les chercher sous le chaume.

Où sont les nobles d'Alexandre le Bon, d'Étienne le Grand ? Quasi dans le servage. On sait sous quelle cabane habitent aujourd'hui les dynasties de Mircea le Valaque et de Movila le Moldave. Laisserez-vous de côté ces grands noms historiques ? Que représente alors votre chambre héréditaire ? Les prendrez-vous ? C'est donc à la charrue que vous irez chercher vos pairs ? Je le veux bien ; mais est-ce là votre pensée ? De toutes parts les impossibilités surgissent. La hiérarchie de la noblesse actuelle ne représentant en rien le passé national, si vous posez vos premières assises sur ce sable mouvant, vous ferez comme celui qui essaya de bâtir son temple sur des abîmes toujours ouverts. Il en vit sortir des flammes.

Que faire donc dans un sol où la glèbe sociale a été tant de fois renversée, où les plus nobles, les plus anciens, sont pour ainsi dire cachés sous un détritus grec, byzantin, musulman ? Que faire ? Ne pas s'arrêter à l'apparence, à la surface, à l'étiquette ; chercher plus profondément les sources de la vie nationale, former de tout ce qui possède une seule masse, un seul corps, représenté selon l'ancien usage par une même assemblée. Et dès lors sur quelle base asseoir les institutions ? Je viens de le dire. Sur la terre, rendue de plus en plus accessible à tous dans un pays si évidemment agricole.

Mais qui marquera la part exacte du droit en litige ? Pre-

mière question qui se présente dans un pays où tout est incertain. Pour donner une constitution politique à la Moldo-Valachie, il faudrait que sa constitution sociale fût réglée, et pour asseoir la constitution sociale, il faudrait que la constitution politique existât au préalable.

Comme dans tous les problèmes de ce genre, ainsi posés, il y a trois solutions : premièrement l'utopie, qui n'est qu'un moyen d'ajourner indéfiniment la question, en ayant l'air de la résoudre ; secondement l'épée, qui tranche le nœud gordien par les révolutions ; troisièmement, si l'on ne croit pas aux utopies et si l'on ne veut pas de révolutions, il reste, à partir de l'état des choses subsistantes, à l'accepter, comme s'il était légitime, sauf à l'améliorer par le travail du temps. Dans ce troisième système, qui, je l'avoue, me semble le seul applicable, si l'on prend pour base l'état actuel de la propriété, on donne en résultat le pouvoir législatif à la seconde classe de la noblesse, dans laquelle il est aisé de faire entrer tous ceux que la propriété, l'intelligence, la fortune, l'industrie naissante, ont émancipés. Ce serait comme une issue ouverte au corps entier de la nation, à mesure qu'il se formerait, car ce que l'on peut faire dans l'état encore embryonnaire où est la nation roumaine, c'est de tracer les grandes lignes d'un premier plan que viendra remplir la société à mesure qu'elle se développera. Il s'agit de construire un édifice auquel on pourra ajouter des parties et des ailes, à mesure qu'elles deviendront nécessaires. Là est l'idée que le législateur ne devrait pas perdre de vue.

Dans ce système, la nation changerait de tête ; la seconde classe, devenant en réalité la première, ne serait plus le client devant le patron antique : elle aurait intérêt à soutenir des institutions qui l'affranchiraient de l'orgueil des grands ; et comme elle possède une bonne partie du

sol, elle pourrait s'attacher à la liberté naissante sans en être distraite par de trop pressants besoins ; car c'est, à ce qu'il paraît, une trop lourde charge pour des hommes d'avoir en même temps et tout ensemble à faire fortune et à fonder la liberté. Lorsque ces deux buts sont poursuivis en même temps, il est rare que le premier ne fasse pas oublier le second. Le besoin de s'enrichir est si âpre chez les nouveaux enrichis, qu'il remplace aisément tous les autres. Faire des affaires devient trop facilement pour eux l'unique but de la vie religieuse, politique et civile.

Ainsi le remède naîtrait du mal. La seconde classe s'accoutumant, comme il ne peut manquer d'arriver, à des institutions auxquelles elle devrait son affranchissement de la tutelle des grands, le tiers état ne manquerait pas de naître, de se développer rapidement avec le commerce, l'industrie, l'agriculture, à l'ombre de ces institutions nouvelles ; il entrerait dans la forme qu'il trouverait établie. En d'autres termes, au lieu d'être chargé de fonder la liberté, chose qui ne paraît pas être l'essence de sa condition, il naîtrait dans la liberté. A mesure qu'il entrerait en scène, il respirerait l'air vivifiant des droits déjà acquis. Ces droits établis avant lui deviendraient un élément nécessaire dont il ne pourrait se passer à l'avenir, et par là se trouverait évité un des écueils que l'on a rencontrés dans d'autres pays où le tiers état, ayant grandi et s'étant développé sous le pouvoir absolu, est toujours prêt à y rentrer comme dans sa nature même.

Chimères, contradictions, impossibilités que tout cela ! s'écriera-t-on ; voilà trop de qualités nécessaires dans un peuple qui n'a pu encore les acquérir ! Un pouvoir fort qui ne se sert pas de la force pour usurper ! des grands qui ont le bon sens de céder quelque chose à la justice ! des assemblées régulières qui ne perdent pas tout en un jour pour

vouloir tout gagner ! la liberté qui n'est pas le chaos ! la parole qui n'est pas le blasphème ! Où trouver ces prodiges ? Toujours la même difficulté. Pour opérer ces merveilles, il faudrait que ces merveilles fussent déjà consommées. A quoi je réponds : qu'il faut bien supposer dans le corps même de cette société un principe de renaissance, sans lequel tout système serait également impuissant. Il s'agit de mettre en lumière ce principe, non pas de le créer. Que l'on ne juge pas de ce que deviendront les hommes sous l'empire du droit par ce qu'ils sont sous l'empire presque exclusif de l'injustice. Je ne voudrais pas même désespérer des plus endurcis. Otez-leur le pouvoir de mal faire, ils finiront par ne plus le vouloir.

Le consentement unanime à l'abolition de l'esclavage ne marque-t-il pas déjà un désir de progrès ? Il est donc possible de ramener à l'équité ceux-là mêmes que l'on disait changés en pierres. Donnez-leur une patrie, vous verrez quel miracle cette idée seule peut accomplir chez eux. Armez-vous tant que vous voudrez contre les classes, il faudra bien pourtant chercher dans les individus le germe de la renaissance politique et morale ; car c'est de notre temps une espérance, il me semble, assez vide que de trouver un système, une pierre philosophale qui dispense l'homme de toute probité, et qui établisse la justice publique sans que personne ait besoin d'être juste.

XV.

CONCLUSION.

J'ai montré que les Roumains ont une tradition, une langue, une histoire, une religion, un droit public et

privé, c'est-à-dire tout ce qui a constitué jusqu'ici les éléments de la vie nationale. J'ai signalé les trois causes qui se sont opposées au plein développement de cet État : premièrement la nature, quand ils se sont séparés de leur souche et du boulevard choisi à l'origine même des colonies; secondement l'opposition, la haine des nations chrétiennes, représentées par la Pologne, la Hongrie et l'empire d'Allemagne; troisièmement leur religion, qui les a tenus isolés des nations latines avec lesquelles était leur alliance naturelle. Et, si l'on veut bien y réfléchir, on verra que de ces trois causes il n'en est pas une qui n'ait été profondément modifiée par le temps. En ce qui touche la première, personne ne niera que les Roumains de Transylvanie ne reconnaissent aujourd'hui des frères dans les Roumains de Valachie et de Moldavie, et qu'il serait sinon impossible, au moins difficile de les pousser à s'égorger mutuellement sur leurs anciens champs de bataille de Ploiesti, de Tugureni, d'Alba-Julia. Quant à l'opposition des nations chrétiennes, il est bien vrai que la Russie et l'Autriche remplacent aujourd'hui la Pologne et la Hongrie dans un esprit semblable. Mais il est vrai également que d'autres peuples regardent les mêmes choses avec des yeux bien différents, ce qui n'existait pas au seizième siècle, où tout le monde s'est trouvé d'accord pour écraser un empire naissant et y a travaillé sans y parvenir tout à fait. Si l'on pouvait interroger aujourd'hui la Pologne et la Hongrie, il est à peu près certain que l'expérience et des calamités intolérables leur ont appris quelque chose depuis les temps de Casimir, de Mathias Corvin et de Sigismond. Quant à l'isolement des Roumains par la religion, on peut dire qu'il a cessé depuis que les hommes se sont unis étroitement par d'autres côtés que par leur église. Car assurément c'est le caractère de notre siècle

qu'une foule de choses qui avaient été impossibles aux siècles précédents à cause de l'opposition des églises sont devenues faciles, et se sont réalisées sans peine par un nouvel ordre d'idées que quelques-uns appellent indifférence, et que beaucoup appellent impartialité, tolérance, grandeur d'esprit.

Si j'avais un grain de puissance ou seulement d'ambition dans l'esprit, il me semble donc que je serais tenté de descendre dans cet abîme du peuple roumain et d'y faire rentrer un peu de lumière et d'espoir. J'y serais, je crois, déterminé par les questions et par les raisons suivantes :

1° Les Roumains ont été au quinzième et au seizième siècle un des boulevards de la chrétienté ; ils ont versé abondamment leur sang pour cette cause dans d'innombrables batailles. D'autres ont eu la gloire, l'honneur, le profit ; ils n'ont eu que les désastres. Faut-il que cette iniquité s'éternise ?

2° L'amitié de la Russie a été plus funeste aux Roumains que l'hostilité de tous les autres peuples réunis. Sous le couvert de cette amitié, la Russie a enlevé violemment aux Roumains une moitié de leur territoire et sourdement envahi tout le reste. Ce genre de protection est-il celui qui doit durer ou passer, sans changer, en d'autres mains ?

3° Il y a aujourd'hui dans le monde, en Europe, un effort visible des races humaines pour se reconnaître, se réunir, se concentrer. A mesure que le lien religieux s'affaiblit, celui des races se manifeste. Les premiers, les Slaves ont aspiré ouvertement par le panslavisme à la domination. Après eux, les Allemands, avec une ferveur au moins égale, ne cessent d'attirer à eux tout ce qu'ils peuvent rencontrer d'éléments germaniques disséminés dans l'univers. Quand cette tendance est si marquée, et qu'elle va quelquefois jusqu'à la haine, n'est-il pas sage, n'est-il

pas raisonnable pour les peuples latins de se rapprocher à leur tour, et, si l'un d'eux a été éloigné, de lui tendre la main, de le faire rentrer dans l'alliance? D'ailleurs nous est-il indifférent que le grenier des provinces danubiennes soit entre des mains amies ou ennemies?

4° Les causes qui s'opposaient au développement, à la durée de l'État roumain se sont modifiées. Ces difficultés peuvent être vaincues; vaut-il la peine de vaincre? Ici la question s'élève; il s'agit de la civilisation.

C'est demander s'il est convenable, s'il est utile qu'une nationalité périsse quand il est possible de la faire durer: question qui peut bien être posée et qui mérite assurément qu'on y réponde. Tous les jours les hommes admirent le mécanisme d'une machine, surtout si elle est nouvellement découverte. Rien n'égale à cet égard l'étonnement, la reconnaissance, l'admiration qu'ils font paraître, et celui qui détruirait l'une de ces inventions, ils le traiteraient avec raison de barbare. Qu'est-ce donc qu'une nationalité, si ce n'est une mécanique divine sortie des mains du grand ouvrier? Qu'est-ce encore, sinon un système d'aptitudes, de ressorts tout moraux, de fonctions intellectuelles, de forces vives qui ne peuvent se montrer que là? Mettre la main sur un de ces systèmes, le détruire ou le laisser détruire parce qu'il n'a pas encore fourni tout ce qu'il peut fournir, c'est rentrer en pleine barbarie; car ce qui distingue la barbarie de la civilisation, c'est uniquement que la première détruit en germe les forces vives de la société humaine, et que l'autre les conserve. Sur cette règle, jugez de tout le passé. Vous verrez que plus les nations sont barbares, plus elles ont la vertu d'étouffer autour d'elles les germes nationaux; au contraire, plus elles sont civilisées, plus elles les conservent. Vous aurez là une échelle infaillible entre les différents peuples. Dans l'anti-

quité, les Grecs n'ont presque rien détruit, ils ont été les plus civilisés de tous; les Romains, qui l'étaient moins, ont beaucoup plus détruit. Alexandre a tout laissé subsister en Orient; c'est sa supériorité sur César.

Le moyen âge a eu la vertu de détruire beaucoup plus que l'époque moderne, et, dans ces derniers temps, la Russie a la vertu de la destruction au plus haut degré; elle l'a plus que l'Autriche, l'Autriche plus que l'Angleterre, l'Angleterre plus que la France, qui, dans les temps modernes, n'a pas extirpé, que je sache, une seule langue, une seule vie nationale.

Quand la question est gagnée pour les Roumains dans la science, dans l'histoire, la tradition, les lettres, cette même question sera-t-elle ruinée dans la politique et la réalité? N'aurons-nous retrouvé un monde perdu que pour le perdre encore? Ne dites pas qu'après tout, si la nationalité des Roumains périssait, les facultés de ce peuple se développeraient sous une domination étrangère, que ce qu'il y a de bon en lui survivrait sous une autre forme. Autant de mots, autant de sophismes. Un peuple de moins dans le monde, c'est un rapt fait à la nature humaine. La civilisation n'est pas seulement le trafic, elle a aussi pour but de conserver les individus, hommes ou nations. Celle qui en conservera le plus sera la plus élevée. L'idée d'humanité, qui a fait jusqu'ici l'honneur de notre siècle, en deviendrait le fléau, si elle devait servir à couvrir de ce beau nom l'anéantissement de l'homme au profit de l'espèce.

Que l'on ne compare pas non plus, comme on le fait quelquefois, l'homme sans patrie et l'exilé. Leur position à tous deux est trop différente. J'imagine que celle du second est une félicité en comparaison de celle du premier. Il s'est trouvé souvent, dans les temps anciens et

modernes, des hommes qui se sont volontairement exilés pour ne pas voir de trop près ce qu'ils auraient été incapables de supporter; mais qui a jamais vu un homme se condamner volontairement à n'avoir aucune patrie? Ceux qui ont vendu la leur songeaient au moins à en acquérir une autre.

Ainsi n'avoir aucune patrie semble être jusqu'ici le plus grand supplice pour des hommes, et ce serait s'abuser de croire qu'ils se rattachent à l'espèce à proportion qu'ils sont séparés de la famille ou de la nation. J'ai toujours observé que ceux auxquels manque un foyer, une patrie, au lieu de se consoler par l'humanité, se rejettent dans la misanthropie. Considérez en particulier les Roumains: l'œil fixe, la tête penchée, il vous semblera voir les statues des prisonniers daces se lever, errer de seuil en seuil, redemandant la cité perdue.

Après tout, notre siècle est en âge de dire quel ordre de civilisation il entend faire prévaloir. Arrivé au milieu de sa course, deux voies s'ouvrent devant lui, entre lesquelles il peut choisir : ou diminuer, exténuer par degrés les nationalités, ou les conserver. Il entrera dans l'une ou l'autre de ces voies, selon qu'il verra dans le corps des nations les forces vives de l'esprit humain, ou seulement des obstacles à cette vague unité que quelques-uns embrassent déjà comme le terme de la progression des choses humaines. On avouera que rien n'est plus nécessaire que de sortir d'incertitude sur de pareilles questions, puisqu'il y a des sociétés et des civilisations qui se sont abîmées pour avoir suivi des idées fausses sur de pareilles matières.

Il est vrai que notre siècle porte en lui de singulières contradictions à ce sujet; le plus souvent il a parlé dans un sens et agi dans un autre. A prendre ses systèmes lit-

téraires, qui tous vont au réveil des nationalités, vous seriez tenté de croire qu'il a suscité de l'oubli beaucoup de choses mortes. Parlant toujours de nationalités, il en a déjà éteint ou du moins réprimé plusieurs, puisque c'est de nos temps que la langue polonaise a été réduite en quelque façon à n'être plus qu'une langue morte, que la hongroise a éprouvé un sort à peu près semblable; en outre l'italien ne se parle plus en public que dans un coin de l'Italie. Venise en a été arrachée hier; c'est l'ouvrage de Campo-Formio. Qu'à cela s'ajoute sous nos yeux l'étouffement de la langue roumaine; nous aurons vu de notre temps quatre langues étouffées, sinon détruites, et l'on ne pourra guère douter que notre siècle a fait, au delà du précédent, un pas irrévocable vers l'anéantissement ou du moins vers la réduction des nationalités.

D'un autre côté, les choses mortes qu'il a ressuscitées se réduisent à deux, la Grèce et la Belgique, en sorte qu'entre ces tombeaux et ces berceaux il semble encore indécis, attendant une main qui le pousse et n'osant s'engager avec résolution ni dans la voie des renaissances, ni dans la voie des ruines. Toutefois il est certain déjà qu'il n'a point à se repentir des deux résurrections que je viens de rappeler. Par la création de la Grèce, il a donné une satisfaction à la piété des hommes envers le passé, par celle de la Belgique à leur raison, par l'une et l'autre à la justice. Tout bien considéré, la première de ces créations est un des actes qui plaideront le mieux pour lui dans l'avenir. Toutes les fois qu'il s'agira de la Grèce, l'humanité tressaillera de joie d'avoir enfanté un peuple; elle se rappellera l'heure, le moment où cela est arrivé, et elle applaudira; car ce n'est pas par une circonstance particulière, dans un moment de déplaisir ou d'humeur, qu'il

faut juger ces choses immortelles. Il n'appartient qu'à Dieu de se repentir d'avoir créé des hommes.

Direz-vous que la Grèce était plus facile à ressusciter que ne le serait aujourd'hui la Roumanie du bas Danube? On pourrait le contester; je me souviens que beaucoup de gens pensaient alors qu'il était trop tard pour rien faire. Tout ce que l'on devait trouver, selon eux, dans cette exhumation d'un peuple, c'était un peu de cendre, et cela pourtant n'a pas empêché l'Europe d'agir et le peuple de survivre. Que faudrait-il donc aujourd'hui, si l'on voulait vous décider à faire pour la Roumanie non pas la dixième, mais la centième partie de ce que vous avez fait pour la Grèce? Que faudrait-il? — Un nom antique? Celui des Roumains ne l'est-il pas? — Une iniquité criante? Ils la subissent. — Des avanies, des exactions, des extorsions, des massacres? Ils ont souffert tout cela pendant des siècles.

Il faut un intérêt politique, déterminé, avoué. J'en conviens; mais l'intérêt ici est évident. S'il s'agit de fortifier, de consolider la Turquie, encore une fois, est-il préférable pour elle, oui ou non, de traîner après soi dans les provinces danubiennes un corps mort ou un corps vivant, prêt à partager ses luttes, ses dépenses, ses sacrifices, ses périls, ses combats? Que sert à la Turquie de posséder ces provinces, s'il n'y a point d'hommes pour les couvrir? Que lui sert d'avoir des landes, si ces landes sont stériles? Est-ce seulement un tribut qu'il lui faut, ou des sociétés policées qui épousent sa cause? Au lieu de ce désert, supposez un peuple régénéré, attaché à la Turquie par l'intérêt, par le besoin de la défense commune, encore plus que par l'ancien hommage. Le plus puissant des boulevards, ne sera-ce pas une nation?

Je sais bien que la plus grande crainte des hommes,

en laissant arriver des États nouveaux à la vie, c'est d'augmenter la force des novateurs dans le monde, et c'est en quoi l'erreur est évidente. Nous avons vu les États les plus nouveaux si heureux de vivre, qu'ils se sont rattachés aussitôt à tout ce qui représente le mieux le passé; ils ont racheté leur nouveauté en s'alliant de cœur aux vieux États. Rassurez-vous. Combien de Roumains aujourd'hui révolutionnaires deviendront les partisans du *statu quo* dès qu'ils auront une heure de vie!

Après ces questions, il s'agit toujours de savoir si le chemin que l'on suit entre ces renaissances et ces ruines conduit à la civilisation ou à la barbarie. Ce point est le dernier que j'examinerai.

On demande pourquoi la barbarie a débordé d'un seul coup, dans la civilisation antique. Je crois pouvoir le dire. Il est étonnant qu'une cause si simple ne frappe pas tous les yeux. Le système de la civilisation antique se composait d'un certain nombre de nationalités, de patries, qui, bien qu'elles semblassent ennemies, ou même qu'elles s'ignorassent, se protégeaient, se soutenaient, se gardaient l'une l'autre. Quand l'empire romain, en grandissant, entreprit de conquérir et de détruire ces corps de nations, les sophistes éblouis crurent voir au bout de ce chemin l'humanité triomphante dans Rome. On parla de l'unité de l'esprit humain; ce ne fut qu'un rêve. Il se trouva que ces nationalités étaient autant de boulevards qui protégeaient Rome elle-même. Car chacune d'elles faisait face à un côté de la barbarie : Carthage aux Arabes, la Grèce aux Mèdes, aux Perses, l'Égypte aux Africains, le royaume de Pont aux Mongols, les Daces aux Scythes, les Gaules à la Germanie. C'était là un système dans lequel tout était en équilibre, et qui se maintenait par des forces opposées.

Lors donc que Rome, dans cette prétendue marche triomphale vers la civilisation antique, eut détruit l'une après l'autre Carthage, l'Égypte, la Grèce, la Judée, la Perse, la Dacie, les Gaules, il arriva qu'elle avait dévoré elle-même les digues qui la protégeaient contre l'océan humain sous lequel elle devait périr. Le magnanime César, en écrasant les Gaules, ne fit qu'ouvrir la route aux Germains. Tant de sociétés, tant de langues éteintes, de cités, de droits, de foyers anéantis, firent le vide autour de Rome, et là où les barbares n'arrivaient pas, la barbarie naissait d'elle-même. Les Gaulois détruits se changeaient en Bagaudes. Ainsi la chute violente, l'extirpation progressive des cités particulières causa l'écroulement de la civilisation antique. Cet édifice social était soutenu par les nationalités comme par autant de colonnes différentes de marbre ou de porphyre. Quand on eut détruit, aux applaudissements des sages du temps, chacune de ces colonnes vivantes, l'édifice tomba par terre, et les sages de nos jours cherchent encore comment ont pu se faire en un moment de si grandes ruines !

Concluons de là que s'il est vraiment aujourd'hui des hommes qui désirent que la société humaine change de face, ceux-là doivent désirer que les formes nationales disparaissent par degrés ; où vous en détruisez une, vous détruisez un des piliers de la voûte. Au contraire, ceux qui sont attachés à l'ordre de civilisation que nous connaissons se trompent quand ils applaudissent à la chute d'une nation ou à l'extinction d'une race d'hommes ; car, pour que la barbarie s'étende sur une contrée, il ne faut pas croire qu'il soit absolument nécessaire d'y ouvrir la porte à des hordes ennemies. Ce serait se rassurer à tort de s'imaginer que désormais les déserts sont vides, que les barbares y ont tari. Le meilleur des hommes porte tou-

jours en lui son barbare, qui ne demande que l'occasion d'apparaître. Si vous ôtez à la vie civile tout ce qui en fait la noblesse, l'honneur, la grandeur, avec l'idée de patrie et de famille humaine, vous déchaînez en chaque homme le Vandale ou le Hun, c'est-à-dire l'individu qui, sans être retenu par aucune idée sociale, cherche à satisfaire en toute chose sa volonté effrénée, genre de vandalisme qui est le pire de tous, puisque aucun héroïsme ne s'y joint et qu'il n'en peut rien sortir. Otez à une terre toute chance d'avenir, elle enfante d'elle-même la barbarie comme les ronces; cela s'est vu déjà dans les pays dont je viens de parler, en Moldavie, en Valachie, où pendant les deux derniers siècles, sans invasions, sans établissements étrangers, le pays recula de mille années, jusqu'aux confins de l'époque mérovingienne, par la seule raison que tout espoir, toute carrière légitime, toute espèce de but élevé ayant été ravi aux hommes, ils se trouvèrent rejetés dans la barbarie par la société même.

Tels sont les principes sur lesquels doit s'appuyer, selon moi, la régénération des Roumains. Puissent-ils reconnaître dans ces vues un pressentiment éclairé de leur avenir! puissent surtout ces idées entrer dans l'esprit d'un homme qui se trouve en état de les mettre en pratique! Je n'ai rien dit qui ne soit fondé, non sur des opinions, mais sur des faits. J'ai réduit les réformes essentielles aux proportions les plus étroites, au-dessous desquelles le progrès est impossible. Il resterait à examiner l'intérêt de chaque gouvernement dans l'œuvre de régénération, ce que l'on peut attendre ou craindre des protecteurs en particulier; mais à mesure que ce nouvel horizon s'ouvre, il se ferme pour moi, et je m'arrête.

ALLEMAGNE ET ITALIE

AVERTISSEMENT

Voici une page de l'histoire des idées de notre génération. On y remarquera avec quelle rapidité les hommes de notre temps sont descendus des plus hautes idées morales aux spéculations d'intérêt privé, qu'ils s'efforcent de relever en leur conservant le nom de Révolution.

J'ai vu l'enthousiasme, l'engouement, la satiété, l'indifférence, la peur, puis l'horreur des idées se succéder en Europe dans l'espace de moins de trente ans. J'ai peint chacun de ces degrés de l'échelle morale, à mesure que l'Europe y descendait.

Grande épreuve de se relire soi-même après trente ans, lorsque tant de changements, de sectes, de doctrines, d'apostasies, de révolutions se sont rencontrés sur le chemin ! Quelle voie a-t-on suivi soi-même à travers ce sable mouvant ? Comment s'est-on frayé sa route ? Comment se reconnaître à travers tant de bouleversements, non-seulement dans les choses, mais dans les opinions ? Les événements ont-ils confirmé nos idées ? les ont-ils réfutées ? Voilà ce qu'il est impossible de ne pas se demander.

Celui qui voudra refaire avec moi le chemin parcouru,

trouvera, je crois, une singulière unité dans la marche que j'ai suivie. Il reconnaîtra, je pense aussi, le pressentiment assez net des principaux changements qui se sont accomplis depuis dans l'ordre moral et matériel.

L'intuition philosophique, les idées morales appliquées aux choses humaines ne sont donc pas si vaines qu'on le prétend maintenant? car, pour citer un exemple[1], la chute de la monarchie de 1830 a été marquée et décrite dix-sept ans à l'avance, avec autant de précision que je pourrais en mettre aujourd'hui à rapporter l'événement accompli.

L'auteur, vers le même temps, a signalé l'avénement de la République de 1848. Il a vu, contrairement à l'opinion alors unanime, que cette révolution n'entraînerait point de guerres générales; que l'Europe ne serait d'aucun secours à la monarchie de 1830; que la lutte entre la démocratie bourgeoise et la démocratie prolétaire entraînerait la chute du pouvoir démocratique; qu'à cette lutte succéderait un état de choses tout différent.

Tel est l'extrême horizon que l'auteur a pu apercevoir et décrire il y a vingt-six ans. Comment les idées, à l'aide desquelles il est arrivé à ces résultats, ne lui sembleraient-elles pas plus vraies aujourd'hui qu'elles ont reçu la sanction des choses et des faits?

Comprendre un événement, c'est le dominer, c'est vaincre la fortune. Il n'y a d'intolérable pour moi que ce qui révolte ma raison.

E. QUINET.

Bruxelles, 1er mars 1857.

[1] Voyez dans ce volume *Avertissement à la monarchie de* 1830.

ALLEMAGNE ET ITALIE

ALLEMAGNE

I

L'ALLEMAGNE ET LA RÉVOLUTION.

Un État peut être amené à une condition telle qu'il n'y ait rien à en dire sans paraître accuser à la fois le pouvoir qui l'a faite et le pays qui la supporte. Dans ces époques sans espoir, il faut se taire. Au contraire, il est des temps où, sous une apparence de ruines, se prépare pour un peuple une meilleure fortune. Alors il faut parler. Ces temps, ce sont les nôtres. Si la destinée de la France était de demeurer ce qu'elle est aujourd'hui[1], il ne nous resterait, pour nous, rien à faire qu'à effacer de nous-mêmes ce que nous avons vu du reste de l'Europe, et à endormir solitairement, comme nous pourrions, notre pays sur sa défaite. Nous nous enfermerions avec lui dans sa chute,

[1] Écrit en 1831.

et nous y trouverions encore de quoi nous abuser jusqu'à la fin. Mais si la fatalité qui nous tient depuis un siècle par la main éclaire de plus en plus notre marche à nous tous, peuple, gouvernement, monarchie, démocratie; si, après y avoir mieux pensé; si, après des séjours et des observations prolongées hors de France, il devient manifeste que ce qui est aujourd'hui notre faiblesse sera plus tard notre force; que de notre infirmité naîtra notre puissance, et que tout le péril reste pour le pouvoir actuel, qui cherche son salut là où le plus grand nombre voit sa ruine : alors le pire service qu'on ait à rendre à l'État est de lui pallier de nouveau ses dangers et son abattement; car, dans des jours pareils, ce n'est plus le droit, c'est le devoir de ceux mêmes dont la voix est la plus faible, de dire ouvertement ce qu'ils ont vu autour d'eux, afin que les pouvoirs menacés reçoivent jusqu'au bout des avertissements de tous côtés, qu'on ne les laisse pas traîtreusement se tuer par leurs armes dans leurs propres embûches; qu'au moins le pays sache bien que pour lui, quoi qu'il arrive, il sortira la vie sauve; et qu'il mesure, s'il le veut, sa fortune à venir par sa misère présente.

Chaque peuple a en lui un point par lequel il l'emporte sur tous les autres; ce point unique domine et reparaît à chaque époque décisive de son histoire. L'Italie a pour elle l'indépendance des mœurs, la vie facile, le bonheur et l'exaltation des sens, l'insouciance que donne l'habitude des ruines; elle a surtout à son service le génie de l'art, qui partout ailleurs est un effort, qui, chez elle, est une institution divine et naturelle. L'Allemagne, bien qu'amenée chaque jour sur le penchant de la France, a pour elle son bonheur domestique, ses préoccupations de famille, un reste de vieilles mœurs qui, nulle part, ne sont plus reposées que là; peu de soucis, moins de désirs, une

vie religieuse qui lui a suffi longtemps : il faut dire aussi qu'elle a incontestablement plus de science, et une science mieux répandue, plus vivante, plus libérale, dans laquelle elle a consenti jusqu'à ce jour à enfermer son ambition et son génie novateur.

Tout l'effort de notre gouvernement, pour répondre aux exigences de l'industrie, n'empêche pas que l'Angleterre ne soit en ceci notre maîtresse, et que la France n'égalera jamais dans le mouvement du commerce la vitesse d'une île qui flotte comme un vaisseau, et aborde avant elle tous les climats, bien loin, comme on l'a dit, d'être enfermée dans aucun. Notre sol n'est pas aussi fertile que l'Amérique du Sud, et notre liberté si inquiète, si redoutée, qui vit au jour le jour, moitié achevée, moitié agenouillée devant le reste de l'Europe, est bien loin de la liberté confiante et satisfaite de l'Amérique du Nord.

Ainsi, ni l'industrie, ni la science, ni la liberté, ni l'art, ni la religion ne donnent la supériorité à la France. Au contraire, elle resterait plutôt inférieure par ces côtés aux nations qui l'entourent. Quelle est donc la part qui lui reste? Quel est le principe qui lui appartient en propre, et n'appartient à personne autant qu'à elle? Ce mobile est l'instinct de la civilisation, le besoin d'initiative d'une manière générale dans les progrès de la société moderne. Le culte du droit dans les affaires humaines est pour la France ce qu'est pour l'Italie le sentiment de l'art, pour l'Allemagne la préoccupation de la science et de la religion. Désintéressé et impérieux néanmoins, ce zèle de la justice fait l'unité morale de la France, donne un sens à son histoire, et une âme au pays. Supprimez pour un jour cette Religion civile, ou faites seulement qu'elle disparaisse de la vie publique, vous n'atteignez pas pour cela les peuples étrangers dans leur élément vital. Vous faites des-

cendre la France au-dessous de tous ceux qui l'entourent, au point de la rendre méconnaissable à elle-même; car cette force de civilisation, ce besoin d'influence extérieure, c'est la meilleure partie d'elle-même; c'est son art, c'est son génie, c'est son bonheur, c'est sa science, c'est sa morale, quand tant de régimes successifs ont affaibli la morale particulière; c'est sa foi, et il ne lui en reste pas d'autre, pourquoi la lui enlever? c'est sa religion qui n'est plus dans les Églises, pourquoi la lui arracher? c'est sa vie sociale avec tout son avenir, pourquoi la lui briser?

Quoique ce principe soit suffisamment reconnu, le gouvernement s'est jusqu'ici établi sur l'idée que la Révolution de 1830 y a fait exception. La révolution a été pour lui un fait personnel à la France, et qui devait chercher en lui-même et dans ses propres bornes, son entière satisfaction. Un mouvement de civilisation est devenu entre ses mains un accident fortuit, un moment de colère dans un peuple, une querelle intérieure bonne à cacher à ses voisins, et dont il faut nier la complicité avec le reste de l'Europe.

En vain le retentissement que produisait notre révolution à l'étranger, montrait aux plus inattentifs qu'il s'agissait d'un fait européen longuement préparé; le gouvernement français persistait dans sa chimère d'une réforme à huis clos. Il finit par croire que la réforme intérieure était tellement indépendante de l'état extérieur du pays, que ces deux choses pouvaient subsister et s'accroître dans deux ordres inverses. En sorte que chaque progrès au dedans serait racheté par une perte au dehors, et qu'une demi-liberté civile serait payée à l'étranger par une entière soumission politique. Soit aveuglement sincère, soit plutôt que l'honneur national ait été traité de

telle sorte sous l'ancien gouvernement, qu'un autre ait pu croire en vérité qu'il ne valait pas la peine de garder ce qui pouvait en rester, chaque effort de la France pour se relever au dedans est ainsi marqué par une chute au dehors.

On se laisse arracher les lambeaux d'une loi électorale, — mais au moins on la payera par le sacrifice et le sang de l'Italie; on ne peut ajourner plus tard l'organisation municipale, — mais au moins pour cela on fera l'abandon de la Belgique. Enfin, l'institution de la pairie est menacée, il faut l'abandonner; — mais pour cette large part faite à l'esprit du pays et à la nécessité, que reste-t-il à livrer en échange? Songez que pour la conquête la plus importante de la révolution, il faut un tribut égal. Que fera-t-on? Le Rhin est abandonné, le Luxembourg est livré, la Belgique est désertée. Il faut aller plus loin; on creusera le tombeau de la Pologne; au prix de ses funérailles, on mettra à l'encan le manteau de la pairie.

C'est-à-dire que la France sera amenée à cette contradiction : plus sa constitution intérieure se fortifie, plus son poids diminue au dehors; on lui fera perdre dans le droit européen tout ce qu'elle aura gagné dans son droit politique et privé. Il est des États que l'on conduit tranquillement à leur ruine avec une certaine harmonie de toutes les parties, laquelle ménage les secousses et les brisements dans la chute. Mais quelle étrange condition que celle de la France! Ses progrès servent à son épuisement; sa force se retourne contre elle; ses victoires la tuent; ses garanties s'achètent par son indépendance; sa liberté lui crée autour d'elle une solitude que le despotisme n'avait point encore réussi à lui faire. Avec des organes moins flexibles, la France aurait déjà succombé à

cette contradiction qui gronde dans l'État, et menace à la fin de l'entr'ouvrir violemment.

C'est qu'il n'est au pouvoir de personne de soustraire un événement social à la solidarité de la civilisation. On peut s'emparer d'un peuple au profit d'une personne, mais non le cloîtrer impunément dans une œuvre solitaire. Y a-t-il quelque part une merveille plus grande que ce phénomène? On connaît un pays qui est au lendemain d'une victoire décidée; il a obtenu ce qu'il désirait le plus; il a rejeté son fardeau. On ne peut même nier que les conditions principales de son pacte nouveau ne s'accomplissent, lentement, il est vrai, et à regret, mais irrévocablement; et voilà aussitôt dans une même proportion la fortune publique qui tarit à vue d'œil, tous les projets qui avortent, toutes les opinions qui se brisent, toutes les illusions qui tombent, et une inexplicable tristesse qui a saisi l'État et corrompu jusqu'à la moelle toutes les espérances de l'esprit national.

On a cherché la cause de ce phénomène dans quelques accidents particuliers, des ambitions trompées, des partis impatients, ou tout au plus, dans l'inachèvement de la loi organique. Mais un mal qui persiste si longtemps ne peut s'expliquer que par une déviation nécessaire du plan même de la civilisation. N'est-ce pas en effet une chose qui suffit au deuil d'un pays que ce désenchantement de lui-même, que ce réveil dans l'isolement, que ce sceptre de l'opinion publique que les siens lui arrachent? Quand le génie même de la civilisation s'éloignerait de la France, je demande ce qui se passerait autrement, et ce qu'il y aurait d'étrange à ce que le pays en fût ému. On ne renonce pas sans effort à un héritage d'honneur de mille années. On n'abdique pas sans souci une initiative sociale que Louis XIV avait fondée, que la régence même avait su

conserver, que la Révolution et l'Empire avaient proclamée, pour prendre l'incognito dans l'histoire et les affaires d'ici-bas ; ce travail pour se rapetisser ne se fait pas sans gène.

Tout ce que la France a souffert sous la Restauration pour ses franchises intérieures, la France le souffre aujourd'hui dans l'idée de la civilisation ; nous portons le deuil des peuples qui meurent au loin pour notre indépendance, comme nous avons porté le deuil des hommes qui défendaient sous nos yeux le seuil de nos libertés privées. Soit bonheur, soit malheur, la France depuis deux siècles a mis sa destinée à se faire l'organe dominant de la civilisation. Ce n'est pas pour elle un luxe, une chimère, un superflu dans la richesse. Encore une fois, c'est l'idée qu'elle représente, et pour laquelle elle est. C'est la pensée qui rallie ses parties, qui tient son territoire uni, qui sert d'attraction naturelle aux provinces conquises. A mesure qu'aujourd'hui cette pensée s'en détache, le dépérissement commence ; il faut la garder ou périr.

Car la forme dominante dans les institutions privées de chaque État a toujours été reproduite en grand dans la forme et la constitution générale de l'Europe. Tant que la législation féodale a partagé le sol de chaque peuple, l'Europe elle-même, dans le rapport de ses Etats entre eux, a présenté l'aspect d'un vaste fief. La France, l'Angleterre, l'Espagne, et même l'empire germanique, furent autant de grandes baronies qui relevaient du pape, comme de leur seigneur suzerain.

Après la chute de l'aristocratie, quand la monarchie resta partout maîtresse, que devint la forme générale de la constitution de l'Europe? La France s'éleva sous Louis XIV à une condition qui ressemblait à une royauté sur le continent. Cette royauté fut acceptée par le dix-

huitième siècle, et décidément constituée par la Révolution. Pendant ces trois époques, la France a porté héréditairement la couronne du monde occidental.

Et maintenant aussi, que l'on pousse la France à se retirer comme une dynastie qui a achevé son temps, ce nivellement de toutes les puissances, cette grande image de démocratie dans la constitution de l'Europe, ne cachent-ils pas en eux un changement analogue dans la forme des institutions privées de chaque État, et cette conséquence logique, n'est-ce pas le désespoir de ceux qui la hâtent et la forcent à leur insu?

Quand même on s'accommoderait de cette conséquence, il ne faut guère compter, si la France se laissait dépouiller de son fardeau d'honneur, et venait à se lasser de sa mission sociale, que personne ne se trouverait pour recueillir son héritage. S'il nous plaisait de perdre notre place, l'humanité ne s'abandonnerait pas; elle trouverait d'autres organes.

II

SYSTÈME POLITIQUE DE L'ALLEMAGNE.

Il est un pays qui nous a toujours trompés dans nos jugements. Toujours nous l'avons cherché à un demi-siècle de distance de la place où il était réellement, tant son génie est peu conforme au nôtre, et nous donne peu de prise pour le saisir. Son mouvement sourd et tout intérieur se dérobe incessamment à nous, et ne se laisse apercevoir que longtemps après qu'il est fini. Je parle du mouvement des nations germaniques. Pendant un demi-siècle,

nous les avons crues occupées à imiter la France, et courbées sous notre discipline, quand déjà elles avaient fondé une réforme philosophique qui devait plus tard nous envahir et saper nos propres traditions. Aujourd'hui, il se passe quelque chose de semblable.

Si nous nous représentons l'Allemagne, c'est encore l'Allemagne telle que la dépeignait madame de Staël, un pays d'extase, un rêve continuel, une science qui se cherche toujours, un enivrement de théorie, tout le génie d'un peuple noyé dans l'infini, voilà pour les classes éclairées; puis des sympathies romanesques, un enthousiasme toujours prêt, un don-quichotisme cosmopolite, voilà pour les générations nouvelles ; puis l'abnégation du piétisme, le renoncement à l'influence sociale, la satisfaction d'un bien-être mystique, le travail des sectes religieuses, du bonheur et des fêtes à vil prix, une vie de patriarche, des destinées qui coulent sans bruit, comme les flots du Rhin et du Danube; mais point de centre nulle part, point de lien, point de désir, point d'esprit public, point de force nationale, voilà pour le fond du pays. Par malheur, tout cela est changé.

Comme la Révolution française a mis en pratique les théories du dix-huitième siècle, de même les nations germaniques tendent à réaliser les principes abstraits qu'elles ont mis près de cinquante ans à établir chez elles. La réaction qui éclate aujourd'hui en Allemagne contre la philosophie ne vient pas de la haine des principes en eux-mêmes, mais de l'espèce d'effroi que l'on y a de retomber sous l'attrait de la vie contemplative. Je connais une foule d'hommes auxquels le souvenir de telle théorie métaphysique inspire la même épouvante que chez nous le fantôme de 93 à ceux qui ont failli succomber sous la hache de cette époque. Les idées de tous genres ont été répandues

avec une telle profusion, qu'elles débordent maintenant d'elles-mêmes. Les esprits en ont été si longtemps enivrés, qu'elles les rebutent désormais, et n'ont plus ni attrait ni puissance.

Dans une vie de repos, le souvenir de l'invasion de 1814, et la joie de s'être une fois mêlé au mouvement du monde, ne se sont point encore calmés; au contraire, ils ont créé l'amour et le goût de l'action politique autant qu'ils ont éveillé chez nous l'esprit de conciliation et le goût du repos. La grandeur des événements contemporains cause aux Allemands une certaine impatience de n'y pas prendre plus de part. Les luttes religieuses qui, il y a peu d'années, sillonnaient encore ce pays et l'ébranlaient à la surface, se taisent devant le cri des intérêts actuels.

L'enthousiasme du commencement de ce siècle, tant de fois trompé et flétri, s'est converti en fiel, et l'Allemagne a retrouvé le sarcasme de Luther, pour railler ses propres rêves et sa candeur passée. Hospitalière, qui en doute? facile à contenter dans ses relations privées, c'est ce qu'elle sera toujours; mais pour l'exaltation naïve, l'ancienne foi, l'abnégation, le recueillement, l'insouciance politique, vous arrivez trop tard. Les faits l'ont trop rudement meurtrie dans ses chimères; il ne lui en reste plus, à vrai dire, qu'une amertume sans bornes.

Ces considérations, qui s'étendent à toute l'Allemagne, sont surtout vraies de la Prusse. C'est là que l'ancienne impartialité et le cosmopolitisme politique ont fait place à une nationalité irritable et colère; il lui tardait de se défaire de l'admiration que la Révolution de 1830 avait reconquise à la France. C'est là que le parti populaire a fait d'abord sa paix avec le pouvoir. En effet, ce gouvernement donne aujourd'hui à l'Allemagne ce dont elle est le plus avide, l'action, la vie réelle, l'initiative sociale. Il

satisfait outre mesure son engouement subit pour la puissance et la force matérielle ; l'Allemagne lui sait gré de montrer que, sous ce nuage idéal où on se l'était toujours figurée, elle sait au besoin forger comme un autre des armes et des trophées de bronze[1].

Au premier aspect, on s'étonne que le seul gouvernement populaire, au delà du Rhin, soit presque le seul despotique dans sa forme ; mais ce despotisme est intelligent, remuant, entreprenant ; il ne lui manque qu'un homme qui regarde et connaisse son étoile en plein jour ; il vit de science autant qu'un autre d'ignorance. Entre le peuple et lui, il y a une intelligence secrète pour ajourner la liberté et pour accroître en commun la fortune de Frédéric.

Dans le reste de l'Allemagne, ce despotisme est plus menaçant que celui de l'Autriche ; car il n'est pas seulement dans le gouvernement, il est dans le pays, il est dans le peuple, dans les mœurs et le ton parvenu de l'esprit national ; d'ailleurs, il ne veut pas seulement ménager le passé comme on le fait sur les bords du Danube.

L'Autriche peut se contenter de l'immobilité. Depuis la Réforme, en restant catholique, elle s'est détachée de l'alliance des nations germaniques ; elle s'est fait une destinée particulière, et ne cherche fortune qu'au loin. Dans le mouvement d'idées qui vient de réveiller le Nord, elle est restée encore une fois impassible. Les luttes philosophiques ont de nouveau dévoré le sol autour d'elle ; elle ne s'en est pas plus émue qu'elle ne fit autrefois à la nouvelle des thèses du docteur de Wittemberg. Au milieu de ces innovations, tranquillement et machinalement elle a continué, comme une louve du Danube, de creuser son terrier du côté de l'Italie et de la Sclavonie, sans s'arrêter ni se lasser

[1] Le monument de Waterloo, à Berlin, est en effet de bronze.

jamais. Dans tous les cas, ce qui la rend commode à ses voisins, c'est que sa foi parfaite dans les conversions obtenues par la force la préserve de toute ardeur de prosélytisme moral, et l'empêche de faire aucun effort pour gagner les intelligences.

Au contraire, le despotisme prussien ne perd pas des yeux les destinées des nations germaniques; c'est sur elles qu'il veut peser sciemment; il faut qu'il les envahisse par l'intelligence, et plus tard par la force, s'il le peut. Autant on aime le silence à Vienne, autant il a besoin de fracas; il veut faire du bruit et il en fait, car il a des idées, des systèmes, une philosophie, une science et des sectes qui lui sont propres. Il réunit, on ne peut le nier, ce qu'il y a au monde de plus pratique et de plus idéal, et prouve à merveille que le soin des intérêts les plus matériels peut trouver des accommodements avec cet éclat de théorie et cette préoccupation de l'infini, dont ce pays, pour son honneur, ne se dépouillera jamais. Outre cela, un avantage incontestable, et qui rachète mille défauts, c'est qu'il a le privilége de tenir dans sa main l'humiliation de la France, et de lui rendre le long affront du traité de Westphalie! Car le gouvernement prussien est loin de croire que des frontières reconquises ne soient que des champs ajoutés à des champs; il sait très-bien qu'une cause entière germe ou se flétrit avec l'herbe de ce sol; que l'initiative, dans la société européenne, n'appartient pas exclusivement à une terre, tant que l'on peut encore y compter un à un les pas de l'étranger, et que c'est lui qui a brisé à Waterloo l'aile de la fortune de la France.

Ce despotisme à double tête de l'Autriche et de la Prusse serre au nord et au midi les États constitutionnels du reste de l'Allemagne. Pour eux, dès leur naissance, après la Restauration, ils ont servi à montrer un des phénomènes

les plus étranges du monde civil. Le principe de la civilisation moderne venait d'être vaincu en France ; il s'y était rétracté et y avait crié merci. Qui n'eût pensé que les vainqueurs allaient s'en emparer ? Ils l'essayèrent en effet; mais il se trouva pour eux une impossibilité merveilleuse, une impuissance magique à tirer un profit moral de leur victoire. La force hérita de la force; mais de la ruine du principe les peuples étrangers ne purent tirer pour eux aucun résultat qui ne s'évanouît entre leurs mains. Ce fut, à vrai dire, une chose inouïe que cette incapacité à hériter de la fortune d'un pays dont on était les maîtres, et qui montrait bien que l'idée de l'avenir restait pour quelque temps encore cachée et inaliénable sous sa misère et sous sa ruine.

Pendant quinze ans, la place de la France reste vide ; pendant quinze ans, la couronne de la civilisation moderne traîne avec elle dans la boue. Tout le monde peut la ramasser et la prendre à sa guise ; il ne faut pour cela que se baisser : qu'est-ce qui s'y oppose ? Et après cet interrègne, il se trouve que, tant que la France a manqué au monde politique, ses maîtres n'y ont pu avancer d'un pas, et que, pour qu'ils cessent d'être la dupe de leur victoire, il lui faut elle-même abolir leur triomphe et effacer sa défaite.

En effet, pendant toute la Restauration, jamais ne se démentit la résignation de l'Allemagne à la perte de ses espérances. Les constitutions promises furent ajournées ; mais la foule n'alla pas frapper souvent à la porte des princes pour les leur rappeler. Le mécanisme régulier du régime constitutionnel ne parlait pas assez vivement aux imaginations exaltées de 1819, pour qu'il leur laissât de longs regrets. Dans les universités si ardentes à la surface, si paisibles au fond, on ne dissimulait pas la peur de

perdre ses priviléges héréditaires dans l'égalité commune; les esprits les plus élevés craignaient de voir s'évanouir cette vie de lettrés, cette solitude de poésie et de religion dans le bruit qu'allaient faire tant d'hommes et d'événements vulgaires prêts à surgir du sein de la vie politique.

C'est ainsi que j'ai entendu des hommes d'une rare indépendance d'esprit s'élever contre la liberté de la presse, non point par les raisons banales que nous connaissons, mais au nom de la dignité de la science et de l'art, menacés de perdre le premier rang dans l'intérêt et l'attention du pays. Ils aimaient et cultivaient de loin le mouvement des progrès politiques en France, à condition, toutefois, qu'il ne s'approchât pas trop, qu'il restât à jamais dans un éloignement respectueux, et qu'il fût comme le bruit de l'histoire passée, dont le présent profite sans en courir les risques.

A cela se joignait, dans les esprits passionnés, une répugnance secrète à se replacer si tôt sous l'imitation de la France. Ceux-là, sans l'avouer, repoussaient la publicité des tribunaux, l'institution du jury, comme ils auraient repoussé l'unité classique de nos vieilles tragédies; leur patriotisme ombrageux mettait sa fierté à rejeter tous les dons du vaincu. Enfin, une chose digne de remarque, c'est que la vie constitutionnelle et l'influence de la Révolution française ne se sont développées dans les nations germaniques, ni chez les peuples tout protestants, ni chez les peuples tout catholiques; elles se sont répandues à leur centre, en Bavière, Wurtemberg, Hesse, Bade, dans les États moitié protestants, moitié catholiques, parce que la Réforme ne s'étant faite là qu'à demi, ils ont été plus impatients que les autres de l'achever d'un autre côté, et de regagner par la constitution politique ce qu'ils n'avaient pas obtenu par la constitution religieuse.

D'ailleurs, si depuis quinze ans, la liberté constitutionnelle n'a pas fait plus de progrès en Allemagne, c'est qu'elle n'est pas en première ligne dans les besoins du pays. Ces libertés locales, çà et là étranglées entre les poteaux de quelque souveraineté ducale, s'agitent toutes dans un cercle vicieux. Elles ne peuvent logiquement exister et se développer qu'à la condition d'avoir pour fondement l'unité politique de l'Allemagne.

Oui, l'unité, voilà la pensée profonde, continue, nécessaire, qui travaille ce pays et le pénètre en tous sens. Religion, droit, commerce, liberté, despotisme, tout ce qui vit de l'autre côté du Rhin, pousse à sa manière à ce dénoûment. Au seizième siècle, l'Allemagne avait acheté la Réforme au prix de son unité. Cet État, jusque-là si homogène, cet empire du moyen âge qui, dans sa forme indivisible, représentait si bien le type d'un État catholique, vola en éclats, se divisa en même temps que la foi dans la conscience nationale. Chaque province voulut revendiquer son indépendance politique, comme chaque conscience relevait de son autorité privée; et la grande unité du corps germanique se décomposa dans cette sorte d'anarchie régulière et féconde qui est le principe et la vie du dogme protestant.

Depuis que la tunique de l'empire a été ainsi déchirée et partagée, deux choses ont servi à rapprocher ses parties et à rendre à l'État la conscience de lui-même. La première est le mouvement philosophique et littéraire de l'Allemagne. D'une part, ce mouvement fut tellement intime à l'Allemagne, elle mit une telle opiniâtreté à se soustraire à toute influence étrangère, qu'aucune littérature ne donne mieux, en effet, dans un instant déterminé, l'impression et presque le souvenir de toute la vie d'un peuple et d'une race d'hommes; ce fut une littérature de réaction.

D'un autre côté, dans le manque absolu d'institutions, les lettres en servirent. Il y eut-là pour l'art quelques années éternellement regrettables, où il fut véritablement ce qu'il avait été chez les Grecs, une force sociale, un lien politique, un pouvoir dans l'État. On n'avait ni les mêmes lois, ni le même pays. On obéissait à des princes différents, à des passions différentes. On ne se rencontrait guère dans la vie publique que sur les champs de bataille et dans des rangs opposés ; mais tous se sentaient unis et inséparables dans un poëme de Goethe, dans un drame de Schiller, dans une improvisation de Fichte. Cette dictature de l'art était toujours prête à intervenir dans les déchirements politiques ; pendant près d'un demi-siècle, elle fit le lien de l'État; c'est la gloire de l'Allemagne dans les temps modernes, qu'en l'absence de toute loi organique, à deux siècles de distance de tout ce qui l'entourait, elle se soit maintenue l'égale des autres peuples par le seul effort de sa pensée.

Après le génie des lettres, Napoléon est le second pouvoir qui acheva de rallier l'Allemagne. Le lien que la poésie et la philosophie avaient préparé au fond des âmes, il l'a cimenté à sa manière, par le sang et l'action au grand jour de l'histoire. C'est une chose sans exemple dans aucun peuple, que ce développement extrême et ces fêtes du génie national qui se rencontrent avec le deuil de l'occupation étrangère. Sans doute voilà ce qui donne à cette époque ce caractère d'exaltation, de profondeur enthousiaste et de fanatisme poétique qui n'appartient qu'à elle. J'ai peine encore à me représenter l'Allemagne de ce temps-là, si croyante et si jeune, ce pays de pieux dithyrambes, d'inspiration candide, surpris au plus beau moment de sa vie morale par le bruit des pas de l'empereur.

Quel réveil ! et après quels songes ! L'inspiration était

alors si forte, qu'elle ne fut point arrêtée par la conquête. Cette fois, l'herbe des champs ne se flétrit pas sous les pieds du cheval d'Attila ; le génie national continua tranquillement son œuvre sous le joug de six cent mille ennemis. Figurez-vous ces populations divisées depuis des siècles, et rassemblées en sursaut par un malheur commun, les passions de tant de lieux différents, les souvenirs, les inimitiés, les rivalités locales, liées en faisceau pour être brisées d'un coup. Imaginez que ces souverainetés éparses, longtemps foulées aux pieds, se soulèvent sur leur base, puis se concentrent autour d'une même idée, d'une idée de patrie, comme les bas-reliefs autour de l'axe d'une colonne triomphale; voilà une race entière reconstruite dans son génie et redressée dans l'histoire.

Les peuples s'élèvent ordinairement au vif sentiment qui fait la nationalité, sous l'influence d'un grand homme sorti de leur sein, et qui leur représente leurs qualités particulières. L'Allemagne ne s'est révélée à elle-même que par son opposition au système et à l'homme de la France. Napoléon, en refoulant l'Allemagne dans ses foyers, l'a guérie du cosmopolitisme, et a ranimé chez elle la nationalité assoupie. Remarquez que le monde de la réformation du seizième siècle a toujours été se déliant, se morcelant de plus en plus, jusqu'à ce qu'il se soit rencontré tête baissée avec la Révolution française; il s'est rallié et il a pris une forme dans le choc. Incertaine et poétique, marchant à l'aventure dans un cercle enchanté, l'Allemagne n'est venue à se connaître et à sortir de son sommeil, pour ouvrir les yeux au monde réel, que depuis qu'elle s'est heurtée contre le vainqueur de Iéna et de Wagram. Alors elle a commencé à comprendre ce qu'elle pouvait valoir; et elle exhausse aujourd'hui son ennemi mort, autant qu'elle le rabaissait vivant, profitant

pour son compte de toute la grandeur qu'elle lui découvre dans sa ruine. Ajoutez qu'elle le remercie de lui avoir appris à entrer dans les calculs et le savoir-faire du dix-neuvième siècle. Admiration étrange, mêlée d'autant d'amour que de haine, systématique et naïve, qui peint à merveille ce peuple tout entier : sa conscience, sa foi dans l'ordre de l'histoire, ses scrupules à en médire, profond et voulant l'être, se passionnant de reconnaissance pour l'événement qui devait le tuer, et courtisant la mémoire de celui qui, en pensant l'écraser, lui a, contre son gré, donné la vie.

La révolution de 1830 a prêté à l'unité allemande le dernier appui qui lui était nécessaire. Dans leur forme gauche et entravée, avec leurs prétentions cachées, les États constitutionnels, depuis l'élan qu'ils ont reçu, ne s'arrêteront plus avant le renversement du système entier du moyen âge. Le bruit qu'ils font se perd, il est vrai, en Europe, dans le retentissement du dehors. Mais chez eux, laissez faire ce tumulte inattendu, laissez faire ces passions scrupuleuses, cette œuvre lente et patiente ; quand chacun d'eux aura sapé, chez lui, en conscience, à petit bruit, sa petite monarchie, vous verrez comment ces souverainetés éphémères s'écrouleront paisiblement dans le sein d'une volonté constitutionnelle et nationale. Le principe monarchique, qui semble si fort en Allemagne, y a souffert, au contraire, une atteinte profonde. Divisé, morcelé, tiré au sort, comme le pays lui-même, depuis le seizième siècle, chacun a emporté avec soi une partie de ses reliques.

Dans ce grand deuil, l'un porte le manteau, l'autre l'épée, l'autre la couronne de la royauté ; car la Réforme a mis la majesté impériale au pillage, et Luther a dispensé l'Allemagne d'avoir à son tour son Mirabeau ; il l'a dispensée d'avoir sa Convention ; il a remplacé pour

elle la Terreur et Robespierre. Qu'elle l'honore donc de toutes ses forces, son docteur, et qu'elle n'oublie pas de sonner toutes les cloches pour son jour de fête ! car il lui a fait traverser, sans qu'elle s'en doute, il y a trois siècles, son 10 août, son ruisseau de sang sur la Grève, et sa bataille d'Arcole. Traditions, monarchie, aristocratie, il a tout miné sous le sol, il a tout blessé au cœur. Désormais, il ne faut plus que le travail pacifique de quelques États pour enterrer les morts. On parle d'un roi resté debout dans sa tombe après deux cents ans. Rien n'était plus merveilleux, ni plus respectable que ce prince ainsi fait. Par malheur, le souffle d'un enfant le réduisit à rien. Le système de l'Allemagne ressemble à ce roi dans son caveau.

En apparence, l'opposition dans les États constitutionnels s'appuie sur la France. Mais dans cette sympathie, il y a mille arrière-pensées parmi lesquelles le besoin de former une ligue nationale est toujours la première. Irritables, parce qu'ils sont humiliés, harcelés, mutilés, c'est dans ces États qu'il faut voir comment l'esprit allemand, si propre aux combinaisons larges et cosmopolites, s'en va misérablement, la tête branlante, se briser à chaque pas entre les deux murailles qui bordent son chemin. Véritablement on peut chercher longtemps, et ne trouver nulle part une plus misérable condition. La contradiction est devenue aujourd'hui trop flagrante pour pouvoir durer entre la grandeur des conceptions allemandes et la misère des États auxquels elles s'appliquent. L'ambition politique, éveillée par 1814, étouffe à l'étroit dans ses duchés.

Je pourrais nommer les plus beaux génies de l'Allemagne à qui le sol manque sous les pas, et qui tombent à cette heure, épuisés et désespérés, sur la borne de quelque principauté, faute d'un peu d'espace pour s'y mouvoir

à l'aise. Depuis que les constitutions ont fait des citoyens, il ne manque plus qu'un pays pour y vivre ; et la forme illusoire de la diète germanique, assiégée par les princes et par les peuples, tend à s'absorber un matin, sans bruit, dans une représentation constitutionnelle de toutes les souverainetés locales[1]. Le moment viendra où cette réforme sera aussi imminente que la réforme du parlement d'Angleterre ; car elle n'est pas seulement une des nécessités politiques de l'Allemagne ; les destinées du protestantisme l'entraînent aussi avec elles. Après avoir épuisé le cercle de ses discordes intérieures, le protestantisme, ébranlé et partagé, se rallie à son tour. Le luthéranisme et le calvinisme, après trois siècles, se réconcilient et se confondent dans le danger commun[2]. Non-seulement les confessions ennemies se rapprochent, mais le protestantisme, pour mieux ramener au cœur sa vie trop divisée, se fait aujourd'hui des constitutions locales. Il aspire à les confondre dans un synode unique ; l'Allemagne moderne, fondée tout entière sur le génie de la réformation, ne fera qu'obéir dans le changement du corps politique aux nouvelles vicissitudes de son histoire religieuse.

De la religion descendons aux intérêts matériels qui semblent mener le monde quand on le regarde à la surface ; nous trouverons encore le même résultat, seulement plus évident. Quel était le cri de ralliement des populations de la Hesse, de Bade, de Saxe, du Hanovre, quand elles se mirent en branle il y a neuf mois ? Quelle est la pensée vivante qui est à cette heure sous le toit des maisons de ces villages, autrefois si sereins, à présent si soucieux et si désenchantés ? Cette pensée est l'unité du territoire de la

[1] Ceci a été réalisé à la lettre dix-sept ans plus tard, en 1848, dans la diète de Francfort.

[2] Combien cet aperçu de 1831 est plus vrai encore aujourd'hui ! 1857.

patrie allemande, ce cri est l'abolition des frontières artificielles, le renversement des limites arbitraires, derrière lesquelles ils sont parqués, eux et leurs produits; sans échange, sans lien, sans industrie possible, chacun obligé de se suffire à lui-même et d'enfouir sa misère dans un coin, comme après la guerre de Trente-Ans.

Vraiment il faudrait être aveugle pour ne pas voir la tristesse de funeste augure du peuple allemand. Elle n'éclate pas, comme chez nous, par des cris : c'est une contenance funèbre sur son sillon; plus de prières, plus de chants, plus d'harmonie dans l'air, plus de fêtes domestiques; point d'émeutes, comme en Angleterre ou en France, point de pétitions, point d'adresses politiques; mais des projets qui couvent sans rien dire, mais un levain qui s'aigrit et s'amasse à chaque heure, mais une colère patiente qui attend tranquillement l'occasion d'éclater[1], qui s'empoisonne à plaisir, qui ne demande pas mieux que d'être poussée à bout pour se débarrasser de sa lenteur naturelle et de son dernier scrupule. Jamais il ne se vit de tristesse de peuple plus poignante et plus menaçante. Aussi, les assemblées politiques, qui connaissent leur pays, ont-elles parfaitement compris ce langage; toutes sont occupées à un contrat d'union pour l'abolition des frontières de douane; déjà l'une d'elles a voté ce contrat, dont la conséquence immédiate est de conférer à la Prusse le protectorat matériel de tout le reste des nations germaniques.

Ainsi, voilà l'unité du monde germanique que tout sert à relever, rois, peuples, religion, liberté, despotisme. Cette unité n'est point un accord de passions que le temps dé-

[1] Les révolutions de Berlin, de Dresde, de Vienne, de Bade, de Hesse, de Wurtemberg, en 1848, ont donné une confirmation suffisante à ces paroles. 1857.

truit chaque jour ; c'est le développement nécessaire de la civilisation du Nord. Jusqu'ici, nous n'avions guère compté que la Russie et les peuples slaves ; nous avions omis cette race germanique qui commence, elle aussi, à entrer à grands flots dans l'histoire contemporaine. Nous n'avions pas songé que tous ces systèmes d'idées, cette intelligence depuis longtemps en ferment, et toute cette philosophie du Nord, qui travaille ces peuples, aspireraient aussi à se traduire en événements dans la vie politique, qu'ils frapperaient sitôt à coups redoublés pour entrer dans les faits et régner à leur tour sur l'Europe actuelle.

Nous, qui sommes si bien faits pour savoir quelle puissance appartient aux idées, nous nous endormions sur ce mouvement d'intelligence et de génie ; nous l'admirions naïvement, pensant qu'il ferait exception à tout ce que nous savons, et que jamais il n'aurait l'ambition de passer des consciences dans les volontés, des volontés dans les actions, et de convoiter la puissance sociale et la force politique. Et voilà, cependant, que ces idées, qui devaient rester si insondables et si incorporelles, font comme toutes celles qui ont jusqu'à présent apparu dans le monde, et qu'elles se soulèvent en face de nous comme le génie même d'une race d'hommes ; et cette race elle-même se range sous la dictature d'un peuple, non pas plus éclairé qu'elle, mais plus avide, plus ardent, plus exigeant, plus dressé aux affaires. Elle le charge de son ambition, de ses rancunes, de ses rapines, de ses ruses, de sa diplomatie, de sa violence, de sa gloire, de sa force au dehors, se réservant à elle l'honnête et obscure discipline des libertés intérieures. Depuis la fin du moyen âge, la force et l'initiative des États germaniques passe du Midi au Nord avec tout le mouvement de la civilisation. C'est donc de la Prusse que le Nord est occupé à cette heure à faire son instru-

ment ? Oui ; et si on le laissait faire, il la pousserait lentement, et par derrière, au meurtre du vieux royaume de France.

En effet, au mouvement politique que nous avons décrit ci-dessus, est attachée une conséquence que l'on voit déjà naître. A mesure que le système germanique se reconstitue chez lui, il exerce une attraction puissante sur les populations de même langue et de même origine qui en avaient été détachées par la force. Sachons que la plaie du traité de Westphalie et la cession des provinces d'Alsace et de Lorraine saignent encore au cœur de l'Allemagne, autant que les traités de 1815 au cœur de la France.

Chez un peuple qui rumine si longtemps ses souvenirs, on trouve cette blessure au fond de tous les projets et de toutes les rancunes. Longtemps un des griefs du parti populaire contre les gouvernements du Nord a été de n'avoir point arraché ce territoire à la France en 1815, et, comme il le dit lui-même, de n'avoir pas *gardé le renard*, *quand on le tenait dans ses filets*. Mais ce que l'on n'avait pas osé en 1815 est devenu plus tard le lieu commun de l'ambition nationale.

Remarquez, en effet, que toujours les provinces du Rhin ont été absorbées au profit d'un système social, et qu'elles ont incessamment servi à fortifier le pays qui se faisait, de la manière la plus éclatante, le représentant de la civilisation sur le continent. Quand Charlemagne porta la civilisation au Midi, il les prit et les jeta pêle-mêle dans l'Occident, pour faire pencher la balance de ce côté. Quand l'empire d'Allemagne supporta le poids de la société féodale, et, par son équilibre avec la papauté, fonda le système du moyen âge, elles lui revinrent et l'appuyèrent à sa base. Quand, plus tard, la France devint le centre du progrès social, la royauté de Louis XIV sut bien aller rechercher de nou-

veau ces terres, et reprendre le gage d'avenir qui y est attaché.

Ainsi, oscillantes et flottantes, elles tombent toujours, dans la balance de l'histoire, du côté du poids de la civilisation et de l'initiative sociale. A mesure que le génie de la France s'est agrandi avec la Révolution, la France aussi s'est ouverte peu à peu jusqu'au Rhin. A mesure qu'elle se renferme aujourd'hui dans des pensées plus étroites, acculée dans les conquêtes de la vieille royauté de Turenne et de Condé, la force qui lui avait été donnée pour convertir le monde tend à l'abandonner. Ces provinces elles-mêmes commencent à s'étonner, elles retombent, malgré elles, sous l'attraction de tout le monde germanique qui n'attend plus qu'une occasion. Or, quelle est la nation placée par l'Allemagne pour épier et chercher cette occasion? C'est celle qui porte à sa ceinture les clefs de notre territoire, et qui garde dans sa geôle la fortune de la France.

Octobre 1831.

III

AVERTISSEMENT A LA MONARCHIE DE 1830.

Pour résister au poids de cette race d'hommes qui s'organise dans le Nord, la France apparemment se sera retranchée dans les positions historiques qu'elle a toujours gardées. Sans doute, elle se sera mise à la tête du système politique de l'Europe du Midi. L'Europe elle-même, en jetant tout naturellement ces populations dans son alliance, lui fournissait cet expédient naturel. C'est ici qu'il semble

vraiment que le génie de la France l'a frappée à la tête[1]. De ce système de civilisation qui la menace, elle ne s'inquiète ni ne se réjouit; elle fait mieux, elle l'ignore. De sa propre main, elle reconstruit tout l'édifice de l'empire germanique. L'Italie est de nouveau réunie au trône de Charles-Quint. L'Autriche fait peur de sa majesté décrépite et branlante à une royauté qu'on dit nouvelle. Les Pays-Bas, sous la conduite de la France, rentrent en paix dans l'héritage des princes allemands. Il y avait autrefois, sur les derrières des nations germaniques, un peuple qui pouvait les entraver, un peuple étrange en effet, et un hôte incommode. Égorgé tous les siècles une fois, il recèle toujours, je ne sais comment, en tombant, un peu de vie dans un coin de son cœur, pour se redresser et revivre quelques mois à son anniversaire. Ce peuple, qui s'était remis sur son séant au bruit qu'avait fait la France, vient d'être de nouveau égorgé en plein jour. Ses plaies, en vérité, ont bien saigné; nous en sommes témoins. Il est permis cette fois, en sûreté, de le croire mort. Et la France, qui voit ce cadavre, met son doigt dans les plaies et s'endort après cela sur son chevet.

Il restait au Midi, par hasard, dans les mers du Levant, une misérable royauté que nous avions faite nous-mêmes; royauté de larmes, de décombres, de soupirs, de famine, de huttes de crins, de villes ruinées depuis deux mille ans. A travers tout cela, il y avait un trône que celui qui écrit ces lignes a vu faire avec la planche d'un brûlot jeté sur les marbres d'Égine. Peut-être la France va-t-elle s'y reposer. Vous le croyez? Sur cette planche encore,

[1] Quand nous disons la France, nous croyons fermement qu'elle n'est nullement complice des actes de ceux qui la gouvernent. Mais c'est un des malheurs de l'histoire, de ne pouvoir spéculer que sur des faits accomplis, et non sur des intentions frustrées.

nous trouvons une place pour y asseoir un roi de la maison de Bavière et du système du Nord.

Cependant une chose devrait ouvrir les yeux. La Révolution française, survenue, dans l'ordre des temps, près d'un siècle après celle d'Angleterre, a aussi un autre système de faits à accomplir ; depuis l'origine, sa pente, heureuse ou malheureuse, a toujours été d'aboutir tôt ou tard à la forme contemporaine de la révolution d'Amérique. C'est là son écueil, on ne peut le nier, depuis le soleil de Campo-Formio. Une administration qui eût vu cette pente, qui eût compris son pays, pour le retenir et le rallier à quelque chose, eût rattaché à tout prix les libertés de la France aux libertés de l'Europe. Au lieu de cela, je ne sais quel incroyable plaisir on met à délier un à un ses rivages. La France se sépare de l'Italie, de l'Espagne, des Pays-Bas, de l'Allemagne. Les libertés qu'elle renie font leurs affaires sans elle, et se retournent contre elle ; sans influence sur le Midi, le Nord la repousse. Étrangère en Europe, la voilà maintenant isolée de toutes parts.

Un dernier lien lui restait, un lien odieux, la forme héréditaire de la pairie, il a fallu le briser. Placée sous la pression de toute l'Europe constitutionnelle, la France ne peut plus songer à s'insurger et à déborder de ce côté. En l'isolant, on a cru trouver l'équilibre, on n'a fait que la détacher de la société dans laquelle elle avait ses racines ; c'est en vain qu'elle demande le repos au prix de l'avenir. Le monde ne connaît point de repos à ce prix ; et quand le temps, en marchant sans s'arrêter, la trouvera quelque jour sur la dernière grève de l'Occident, sans lien, sans ami, sans attache à aucun système environnant, obsédée de tout le poids de l'Europe, que lui restera-t-il à faire, qu'à la pousser à pleines voiles dans le système et les destinées du Nouveau-Monde ?

Encore ces arrangements pourraient-ils avoir à la fin quelque louable issue, s'ils ne reposaient sur une erreur de situation, et sur un fait matériellement faux. Dans le système social qui se forme au sein du corps germanique, le gouvernement français, s'il le connaît, ne voit qu'un mouvement superficiel de diplomatie. L'unité d'une civilisation rivale et nécessaire se dresse à ses côtés sans qu'il entende le bruit qu'elle fait en marchant. Après qu'il a abusé le monde, le monde l'a misérablement abusé, et joué à faire pitié à ses plus grands ennemis.

Les cabinets lui ont laissé croire que les peuples, malgré son abandon, lui demeureraient fidèles. Les peuples lui ont laissé croire à leur haine profonde pour leurs gouvernements. En arborant au-dessus d'eux une sainte alliance puissante et intraitable, ils l'ont décidée à reculer devant leur propre fantôme, c'est-à-dire que les peuples lui font des rois qui ne sont plus; les rois lui font des peuples qui n'ont jamais été.

Trompée dans ses haines, trompée dans ses sympathies, la France vit entre deux mensonges. Sous ces sympathies refoulées, sous ces libertés reniées, sous ces alliances bafouées, se fomente à cette heure auprès d'elle une unité puissante, une nationalité ambitieuse et blessée. Toutes les questions ont changé de nature : la sainte alliance n'est plus sur les trônes, elle descend dans les peuples.

Laissez-la quelque temps encore rallier le Nord, divisé depuis la Réforme ; laissez s'étendre ces dissensions superficielles et ces discordes que nous avons nourries, sous lesquelles se cache le travail intérieur de la civilisation germanique. Recueillez-vous davantage, s'il se peut, dans vos foyers. On trouve encore aux murailles de nos frontières des trous par lesquels on peut passer la tête pour voir ce qui se fait au dehors. Fermez-les, murez-les ; rentrez

chez vous, et bientôt vous verrez de cette lutte apparente de liberté et de despotisme, de ce chaos de peuples et de rois, où l'on ne débrouille rien à cette heure, vous verrez surgir à votre porte, non pas demain, il est vrai, une communauté d'intérêts, d'ambition, de génie, de ressentiments, d'avenir, qui se soulèveront, non plus des trônes cette fois, mais de toute la hauteur d'une race d'hommes, en face de la France obsédée et ruinée.

Il ne servira de rien de dire que l'initiative de la civilisation a toujours été la propriété inaliénable de la France; car il est une chose aujourd'hui contestable et qui deviendrait désormais évidente, c'est que l'initiative dans la civilisation, c'est-à-dire la force, l'équilibre, la puissance, la richesse, à mesure que le monde s'éloigne de plus en plus des traditions de l'antiquité, aspire aussi, à chaque révolution du genre humain, à se dégager du sein des vieilles races.

Au sortir de l'antiquité, la civilisation surgissait dans le monde byzantin, sur les limites de l'Orient; elle circulait avec le christianisme autour du trône des empereurs de Byzance, dans le sang de ces populations grecques qui, depuis mille ans, n'avaient rien changé que leur Dieu. Dans tout le moyen âge, le principe social avec la papauté, avec les libertés démocratiques, avec les richesses du Nouveau-Monde, émigre en Italie et en Espagne, chez ces populations toutes romaines encore, il est vrai, par le fond, mais qui au moins ont revêtu déjà la forme des temps modernes; plus tard, à la renaissance, l'esprit nouveau pénètre en France où il règne trois siècles; en France, c'est-à-dire chez le peuple le plus mélangé qu'on eût encore vu, moitié ancien, moitié moderne, moitié nord, moitié midi, espèce de Janus à la langue demi-latine, demi-tudesque, placé sur la limite de deux mondes, autant pour les unir

que pour les séparer. Aujourd'hui que la dernière tradition est brisée, aujourd'hui que le monde vient de marcher d'un pas, on ne veut pas voir que l'on fait tout ce qu'il faut pour amener, s'il se peut, la France à abdiquer l'avenir entre les mains des nations germaniques.

Aussi, il faut avoir vécu à l'étranger pour consentir à ajouter ce qui me reste à dire. Chez nous, quoi qu'il arrive, nous sentons battre le cœur du pays ; s'il se tait aujourd'hui, nous pensons en nous-mêmes : « C'est pour demain. » Sous le pouvoir qui l'ignore, nous sentons une nation invisible, tant elle est près de terre. Mais au dehors, l'Europe qui nous mesure par l'action du pouvoir, après s'être exagéré son péril, s'exagère sa bonne fortune.

Il faut la voir se lever chaque matin, pour regarder si la France n'est pas encore à terre, si ses provinces ne se sont pas détachées dans la nuit, si dans ce délabrement que peuples et rois se figurent de loin, il ne va pas tomber quelque lambeau à leur merci.

Certes, il y a de quoi se rassurer, et l'on ne songe nullement à nous attaquer debout. La pression sociale de la France sur le reste de l'Europe ayant manqué tout d'un coup au monde politique, on s'y épuise au dehors en mille conjectures pour savoir comment ce grand pays a disparu et ce qui va se montrer à sa place. Ne craignez plus les haines, c'est un immense apitoiement sur une si étrange défaite. « *On n'en demandait pas tant, tout cela n'était pas exigé ; on aurait pardonné à moins ;* » car il faut bien que ceux qui le savent en avertissent tout haut ceux qui l'ignorent.

Sous la Restauration, nous étions protégés au dehors par l'ombre de l'Empire et par nos propres débris. Aujourd'hui, il nous faut étouffer chez nous, si nous ne vou-

lons pas que la rougeur nous monte au front. Qu'aucun de nous ne quitte les cendres de son feu, s'il ne veut pas qu'à une lieue des frontières les passants lui fassent l'aumône de leur pitié débonnaire. Vous ne pouvez descendre dans la rue et secouer vos pieds à votre porte, sans que votre hôte ne dise à son voisin : « Or çà, c'est la poussière de la France. »

Au reste, nous avons tort de nous étonner de la condition où l'on nous fait descendre. L'État se renouvelle : il quitte avec douleur une ancienne dépouille. Tout gémit autour de lui et se ressent de cet effort. Dans la transformation de toutes choses qui se fait autour de nous, il fallait à l'avenir une génération tout entière qu'il pût épuiser à son gré dans son creuset pour voir ce qu'il aurait à tirer un jour du pays auquel elle appartient, qu'il pût rassasier, dans un court intervalle, de gloire, de honte, d'or, de misère ; couronner d'épines, blesser au cœur, frapper à la joue, afin de faire sur elle ses essais pour les temps qui suivront et pour le peuple qui en doit profiter : cette génération, c'est la nôtre.

Aussi bien, quand nous sommes nés dans la gloire de l'Empire, et quelque temps après, quand dans notre enfance, nous nous sommes mis à jouer dans la rue avec ce qui restait de son dernier lambeau, nous aurions dû songer qu'un tel apprentissage ne présageait rien de bon pour notre âge mûr. Aujourd'hui, qui nous dira des nouvelles de notre jeunesse un moment si courtisée, si enviée sous la Restauration, et que l'on salua de si hautes promesses pour son âge viril ? Eh bien ! nous y voilà arrivés, et notre robe virile à nous, où est-elle ? vous nous avez revêtus de douleurs et de haines. Est-ce là tout ?

Si quelqu'un le sait par hasard, qu'il nous dise où sont nos projets commencés, nos études enthousiastes, notre

spiritualisme hautain et notre avenir politique dont nous étions si fiers? N'en parlons plus de grâce. Notre jeunesse est devenue vieillesse en quelques mois, et c'est de nous qu'il faut dire que nos cheveux ont blanchi en une nuit. L'espérance manque à nos âmes, comme le travail des mains manque à l'ouvrier sur son métier. Le ver qui ronge nos institutions d'hier, se nourrit aussi, quand il a faim, de la moelle de nos os; chacun de nous est occupé à enterrer en secret une partie de lui-même, avec sa moitié de planche qu'il a emportée du trône.

De tout ce qui précède, on ne peut tirer qu'une conclusion, à savoir : que des symptômes de mort s'agitent sous nos pas. Pour qui sont-ils? c'est la question. Quelque chose est menacé de périr dans le monde, on n'en peut plus douter. On entend dans l'État cette plainte extraordinaire qui toujours a annoncé de près une ruine dans l'histoire; on ne sait quelle chose, mais une chose va tomber, si on n'y prend pas garde : reste donc à découvrir ce qu'elle peut être et de quel côté elle est.

Est-ce la France? non, la France ne périra pas. Des institutions semées à sa surface peuvent changer ou disparaître; des cœurs, qui battent pour elle, peuvent être frappés de mort, mais non pas elle. Plus sa misère nous étonne, plus il devient évident qu'elle recèle en elle des destinées nouvelles; c'est un simulacre de ruine, comme d'autres ont des simulacres de grandeur. D'autres peuples sont plus riches, plus heureux, doués d'un meilleur soleil; dépouillée et nue telle qu'on l'a faite, elle est encore plus belle dans son délabrement qu'ils ne le sont dans leur puissance; dépossédée et les pieds nus, elle conserve entre eux tous quelque chose de souverain. On a beau la pousser dans la rue, on voit d'où elle descend, où elle remonte. Qu'ils se vantent, tant qu'ils voudront, nous ne

donnerions pas sa misère pour leur gloire ; nous ne changerions pas leurs royautés ni leur ambition couronnée contre cet embryon d'avenir que la France emporte et cache sous son manteau déguenillé.

Pourquoi cela ? Le voici :

Depuis que la France a pris l'initiative dans la civilisation moderne, elle a défendu de deux manières son système contre la réaction de l'Europe, tantôt par la puissance matérielle et la prépondérance de la force, tantôt par la puissance des idées et l'énergie des doctrines politiques. Quelquefois ces deux éléments ont été réunis dans sa main, plus souvent ils ont été séparés ; mais toujours quand sa force a commencé à défaillir, la puissance de ses idées a surgi de nouveau dans une égale proportion, en sorte que soit par la main, soit par la tête, il n'y a point eu d'interrègne pour elle dans sa mission sociale.

Sous Louis XIV, le génie de la pensée et le génie de la force se rencontrèrent et donnèrent à cette époque son harmonie de gloire. Dans le siècle suivant, l'action politique exercée au dehors se réduisit à rien. Mais alors, pour contenir l'Europe et la dominer encore, quel effort de doctrines, quelle audace de théories, quel empressement à tout briser chez soi ! quelle ardeur des esprits à se soulever et à régner par-dessus la royauté même ! Et ils y réussissent. Voici une autre époque : cette fois les doctrines ne sont rien, l'énergie civile n'est rien, les idées rentrent désarmées, chacune en ses foyers, les principes replient leurs étendards, les conséquences s'arrêtent inclinées au pied des trônes et retournent en arrière. Mais aussi la France se sert alors de sa force, et n'a guère besoin de s'armer de pensées. C'est le temps de l'Empire.

Aujourd'hui l'une de ces solutions est ouvertement abandonnée, au profit du pays, j'y consens. La force

calme et fière qui sied à un vaincu, on n'a pas voulu la garder dans la victoire, je l'admets. On a voulu faire un pas dans l'humanité, et rentrer dans le fourreau la grande épée qui pouvait briser le nœud gordien des sociétés modernes. Tout cela, nous le louerons si l'on y tient. Mais il faut être conséquent. Voilà le pays suffisamment alangui, démantelé, et contraint d'être sage quand il ne voudrait pas l'être. Non, la force ne résistera pas cette fois à la force. Reste donc pour nous sauver l'énergie des doctrines et des institutions politiques.

L'Europe constitutionnelle, telle que nous l'avons décrite ci-dessus, frappe à la porte de la France, et menace de passer le seuil. Quel est le mouvement naturel et la loi de la France, si ce n'est de monter d'un degré plus haut à l'échelle de ses libertés privées, et de s'élever sans retour à la dernière conséquence de son principe vital? De ce côté, elle a devant elle encore un champ clos, une idée crénelée, un avenir muré pour s'y fortifier et y planer à l'aise. Le continent la pressera, la foulera jusqu'à ce qu'elle soit obligée de déployer pour son salut une forme nouvelle de son droit politique. Vous verrez qu'il faudra, pour résister, qu'elle entraîne derechef les peuples qui l'entourent au nom d'une idée meilleure que la leur, et cachée plus avant au cœur de l'avenir.

Quelle qu'elle soit, cette forme mystérieuse où on la pousse, et qu'elle avouera quand elle ne pourra faire autrement, c'est le bouclier magique d'Arioste, qu'un voile recouvre à l'arçon de sa selle, et qui suspendra son ennemi à son enchantement, quand il brillera au soleil.

Songez bien que la France s'avance à la tête de tout un mouvement européen. Le reste suit de près. Il est trop tard pour réfléchir, ou pour se renier. Le pouvoir a beau regarder en arrière, la France ne peut plus s'arrêter,

sans que mille langues étrangères ne lui crient aussi à son oreille : « Marche, marche ; » ni reculer, sans que tous ces peuples acharnés à la suivre ne lui passent sur le corps. Placée entre un démembrement et un nouveau changement de la loi organique, quel pays hésiterait? La France moins qu'un autre, car la France est le Protée des libertés modernes.

Rien ne lui coûte pour changer de forme, en gardant sa pensée. Vous terrassez en elle le génie du dix-huitième siècle, et vous allumez l'incendie de l'Empire. Vous éteignez l'Empire, et vous retrouvez dans vos mains le génie de 89. Vous lui liez les mains, son esprit vous submerge; vous tarissez son esprit, c'est son bras qui vous tue.

Il faut choisir : l'Europe d'aujourd'hui croit n'avoir qu'à se pencher de son côté pour la prendre ; et quand l'Europe se baissera pour ramasser son territoire, au lieu de villes et de champs reconquis, elle ne relèvera de terre que des idées armées, et des faits accomplis qui renversent en une heure des royautés d'un jour, comme des royautés de mille années[1].

Ainsi, en tout cela, la fortune du pays est hors de cause. Les dangers que nous voyons ne sont pas ses dangers, et ce n'est pas lui que menacent de tuer les germes de mort qu'on trouve à sa surface ; mais, s'il est une chose triste à voir et qui vaut une larme, c'est une monarchie qui, à peine née, appelle sur soi tous les périls de son époque. A chaque degré qu'elle descend devant l'unité du continent, le pays monte et s'élève à sa place. Pour chacun de ses droits qu'elle abandonne au monde, un autre de ses droits lui est enlevé chez elle ; ce qu'elle donne aujourd'hui au dehors au prix de son éclat, demain il faut qu'elle

[1] L'événement a expliqué, en 1848, ce qu'il pouvait y avoir d'obscur dans ces paroles écrites en 1831. — 1857.

le rachète au dedans au prix de sa substance; placée entre deux forces opposées qu'elle nourrit d'elle-même, la réaction de l'Europe et le pouvoir populaire, et qui, chacune de son côté, lui arrache un lambeau ; quand elle aura tout cédé à l'une, elle aura aussi tout cédé à l'autre, et ne se survivra que dans ces deux forces rivales qu'elle aura l'une et l'autre grossies et refaites d'elle-même.

L'équilibre s'établit dans l'Europe, dites-vous? Je le crois bien ; la monarchie jette, par égale partie, ses dépouilles à la tête du siècle. Et cette logique si simple, il n'y a qu'elle qui ne la voit pas. Ce qu'elle nomme la paix, et ce qui l'est pour le monde, c'est la guerre pour elle, et elle seule n'en sait rien ; ce qu'elle appelle harmonie de l'Europe, c'est son déchirement à elle. Et tout le monde en profite, sans que personne l'avoue. On dirait qu'elle pacifie l'abîme pour y entrer sans bruit et sans émoi pour personne.

Et l'on voudrait que le pays souffrît ce spectacle sans trouble! Oh! non pas, certes. Quand un homme seul descend du haut d'une institution pour marcher à sa ruine, même s'il s'en va à Sainte-Hélène, il laisse à son pays une plaie guérissable; mais si c'est l'institution, quelle qu'elle soit, vieille ou jeune, à chaque pas qu'elle fait pour décroître, elle ouvre un précipice à chaque foyer domestique; un peuple entier est saisi d'amertume et de tristesse étrange, comme un seul homme. Il porte d'avance le deuil d'une chose qui n'est pas, qu'il ne sait pas, qu'il ne voit pas, qui peut encore ne pas être. A mesure que cette institution descend vers son rivage, il se fait un vide inexplicable; et quand elle achève de disparaître, on n'entend que douleur, que regrets, que mutuelles récriminations, que sourdes plaintes dans l'Etat, jusqu'à ce que l'abîme se soit refermé à tout jamais sur elle

Et puis encore, pourquoi ne pas le dire? Oui, il faut le dire, quoique cela navre le cœur; car des terreurs que chacun propage à demi-voix ne gagnent rien à rester contenues dans la poitrine des citoyens. Avouons-le donc avec l'effroi que de semblables paroles portent avec elles. Oui, c'est une chose mystérieuse et de funeste augure que cette royauté qui naît d'un régicide. Oui, nous le reconnaissons : c'est un symbole jusqu'ici inouï dans l'histoire, et qui porte dans ses replis des choses où nos yeux ne peuvent plonger encore. Erreur vulgaire, préjugé mis en poudre, symbole de pardon ou de vengeance, de grâce ou de colère, qui le sait aujourd'hui? et bien digne en tout cas de préoccuper l'attention du monde, puisqu'il s'agit de montrer ici d'une manière solennelle qu'il n'est pas vrai, comme les peuples l'ont cru, que le fils innocent porte la coulpe du père. Ce n'est pas une question politique seulement, vous ne le croyez pas; c'est une question religieuse, divine, une question de foi, de conscience universelle qui plane à cette heure, mystérieuse et terrible, sur la France. Qu'elle la garde donc bien sa royauté, puisque sa royauté c'est le pardon, puisque sa royauté c'est l'alliance et la réconciliation. Otez-la, renversez-la aujourd'hui, et demain le monde retourne à son erreur; et il reste plus que jamais convaincu que les générations sont solidaires l'une de l'autre, que lui-même il est sous le poids de son passé; et une tristesse invincible le saisit; et il demeure établi pour tous les siècles, que toutes les fois que cette royauté nouvelle passait dans la rue et chancelait d'une manière si étrange, c'était la fortune de Philippe-Égalité qui se soulevait invisible de terre, pour renverser une seconde fois la couronne de dessus les épaules de tous ses descendants.

Ne nous y méprenons pas; notre siècle, surpris à son avénement par la Révolution et par l'Empire, est encore

courbé sous ce double effort. Pour peu qu'il se remue, sa pensée s'agenouille sous le fardeau de cette ère. Soit la Convention, soit l'Empire, toute idée plie sous le faix d'une terreur ou d'une admiration; et au plus fort de ses projets, quels qu'ils soient, le genre humain d'aujourd'hui penche encore la tête sous son diadème de sang et sous sa couronne de fer.

On a vu toute une époque vivre au jour le jour dans l'attente d'un danger imminent, et ce péril n'être au fond que le retentissement d'un péril passé; car il est visible que le bruit de guerre universelle qui éclate depuis un an n'est que l'écho des marches de la Convention et de l'Empire dans le génie de notre époque[1].

Que l'on ne fasse honneur à personne de l'avoir évitée. Elle était impossible : la guerre de principe n'était pas plus faisable pour l'Europe le lendemain de Juillet qu'elle ne l'est aujourd'hui. Pourquoi cela? Parce qu'elle est achevée, parce que les faits accomplis ne s'accomplissent pas deux fois, parce que le germe de guerre que 89 avait jeté dans la société moderne a été épuisé par les batailles de la Convention, parce que l'Empire a assumé sur lui et dévoré toutes les grandes conséquences militaires du dogme de la Révolution française.

Quand la Réformation parut en son temps, elle aussi apporta dans le pli de sa robe de moine la guerre de Trente-Ans; il fallait cet espace pour épuiser sa colère et pour vider sa querelle. Mais on ne revit pas, après cela, deux fois la guerre de Trente-Ans; on n'alla pas déterrer les os de Wallenstein dans le cimetière d'Egra pour leur dire : « Recommencez ce que vous avez achevé. » On ne revit

[1] Tout le monde croyait alors à une nouvelle guerre générale, à de nouvelles invasions, etc., etc. 1857.

pas deux fois Gustave ni Tilly, et personne, ni catholique, ni protestant, ne se soucia de remettre, après un demi-siècle, ses morts en bataille. Le principe nouveau avait survécu à l'attaque du monde, et le monde s'y soumit.

Aujourd'hui il en est de même. A la parole de Luther, il a fallu le bras de Gustave-Adolphe ; à Mirabeau, Napoléon ; et dans les deux cas, ces deux hommes se suffisent l'un à l'autre. Cherchez dans les plis de la Révolution un germe de guerre, une cause de querelle, un signal de bataille que Napoléon n'ait pas ramassé, un sujet de conflit européen qu'il n'ait pas relevé, une conséquence militaire qu'il n'ait pas développée, vous n'en trouverez point; et c'est sa grandeur, d'avoir absorbé en lui tous ces faits, toute cette colère, toutes ces chances, et de vous avoir rendu aujourd'hui impossible, pour la même cause, la grande guerre, la guerre universelle.

La monarchie et la démocratie peuvent donc à cette heure batailler tant qu'elles voudront chez elles, personne ne s'armera plus au dehors pour les séparer. Chacun est livré à sa force naturelle et intime. Plus d'alliances artificielles, plus d'espérances trompeuses. Ce sont deux principes qui s'arment en champ clos pour le jugement de Dieu. Les voilà tous deux nus et dans une enceinte isolée qu'ils se sont faite eux-mêmes ; tous deux seuls, irrévocablement seuls, sans moyen de détourner ailleurs ni de retarder la lutte. Le pouvoir populaire n'a plus d'alliés au dehors ; mais le pouvoir royal non plus, ce qui reste de lui ne suffisant plus pour occuper le monde à sa défense ; et quand ce serait lui qui viendrait à périr, l'Europe, cette fois, ne s'en troublerait plus [1] que pour ramasser sa dépouille, si on la laissait faire.

[1] En effet, l'Europe absolutiste n'a pas même songé à porter secours à la monarchie de 1830.— 1857.

Je me trompe pourtant : entre ces deux grands pouvoirs, quelque chose s'est interposé; nous, hommes d'hier, classe sans nom, pouvoir sans nom, aristocratie sans passé, qui avons ramassé sur les degrés de la Révolution ce que nous avons pu trouver des restes de l'aristocratie défaite; nous, un tronc sans chef, qui s'en va en portant sa tête dans sa main comme le saint Denis du peuple. Et, ce qu'il y a d'effroyable, la monarchie suit à travers champs ce corps décapité, et ne voit pas qu'à la première pierre, ce je ne sais quoi qui est nous, c'est-à-dire qui n'est ni plèbe ni noblesse, va tomber dans la rue et laisser échapper sur le pavé l'ancien chef découronné de la vieille oligarchie que nous tenons et raffublons dans nos mains.

Nous faisons de notre mieux pour supporter le poids de notre époque; mais nous n'avons pour cela ni la force du peuple d'aujourd'hui, ni le fer de la noblesse d'autrefois. Que nous reste-t-il donc à faire? Nous préparer à périr dignement, comme ont péri tous les pouvoirs supérieurs qui nous ont devancés; car ce que l'on fait pour nous sauver nous tue, et notre grandeur est de nous résigner tôt ou tard à tomber sous les pieds de l'État pour empêcher sa chute. Nous avons cru qu'il se ferait un miracle pour nous, et que le pouvoir des temps modernes, descendu par bonds jusqu'à nous, s'arrêterait à nous. Nous avons détourné les yeux de cette autre démocratie sans fond qui nous regarde béante. Nous avons dit à haute voix en nous voyant et en nous croyant seuls : « Dieu merci, c'est assez descendu. » Et nous avons laissé tomber ainsi, sans le vouloir, notre secret dans ces cercles de lentes représailles que nous creusons de nos pieds.

Chose étrange! on avoue l'esprit de changement dont la France est saisie, et l'on cherche des institutions contraires à cet esprit pour le tenir en lesse; mais un peuple

ne vaut rien à faire le stoïcien, et il ne tend pas longtemps des embûches à sa propre nature. Si la mobilité, comme on le dit, est le génie de la France, c'est la mobilité qui s'organisera chez elle et qui trouvera en soi son remède et sa durée.

Le pouvoir aristocratique et le pouvoir monarchique ont eu, chacun dans le passé de la France, des siècles pour se développer à l'aise. Reste le pouvoir démocratique, avide, lui aussi, d'une place égale dans le temps, pour s'y consumer à son tour, afin que tous les faits de la société moderne étant accomplis, et toutes ses solutions épuisées sur les ruines de toutes les formes, s'établisse un jour dans ses fondements l'ordre nouveau dont le monde est en travail, et que personne ne peut aujourd'hui ni définir ni prévoir.

1851.

IV

DE LA PHILOSOPHIE DANS SES RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE POLITIQUE.

Si l'on considère le mouvement imprimé au monde par la Révolution française, on finit par découvrir une chose qui jette dans un grand étonnement : c'est que, hors d'elle et loin d'elle, soit l'écho de ses pas, soit une intime sympathie, tout ce qui se passait chez nous à la lueur du jour, dans le monde civil, apparaissait ailleurs en même temps, dans le même ordre, sous une succession impalpable d'idées, de théories et d'abstractions.

La suite entière de la philosophie allemande paraît être, en effet, l'ombre réfléchie de la vie politique dont

le foyer était en France. A mesure que notre pays entrait, les armes à la main, dans une période nouvelle de son histoire, ce changement se résumait en même temps dans les théories silencieuses du Nord. En ne consultant que ces systèmes l'un après l'autre, on pourrait retrouver sous leurs fantômes les empreintes de sang, le mouvement des assemblées populaires, le soleil des champs de batailles, et chacune des phases politiques par lesquelles nous avons passé.

Kant a le même caractère que la Constituante; mêmes espérances illimitées, même enthousiasme du devoir, mêmes acclamations sur sa réforme inattendue. Lui aussi croit retenir l'avenir sur le seuil qu'il entr'ouvre; l'héroïsme est la condition de sa philosophie morale, comme il le devait être de la société enfantée par la déclaration des droits. Fichte, qui le suit, est le génie abstrait de la Convention; son principe est celui de la Montagne appliqué à la connaissance de l'univers. Hormis cette inexorable république, qui poussa aussi loin que lui le mépris du passé et de la tradition? qui fit mieux que lui l'apothéose de la volonté humaine? qui dompta ou nia plus hardiment que lui la nature elle-même?

Imaginez un de ces hommes de 93, sorti brusquement de la mêlée; le voilà qui a dépouillé la ceinture et le panache; il a essuyé la sueur de son front. Sur quelque cathèdre isolée, avec la ferveur qu'il rapporte des clubs, au lieu de décimer les peuples, les rois et les armées, il ne délibérera plus que sur les idées et sur la substance infinie. Ce montagnard, s'il a du génie, sera Fichte lui-même. Il règne couronné de son seul vouloir. Il décrète, il met au ban, il fait, il défait la création éternelle, comme la Convention dispose de l'histoire qui se fait autour d'elle.

Quand la pensée de l'homme fut si exaltée que, par la seule énergie déposée dans un peuple, elle créait en un jour une Europe nouvelle, cette souveraineté exercée sur l'histoire s'agrandit dans la philosophie jusqu'à l'idée de la souveraineté de l'homme sur l'univers. Ce qui confirme cette analogie, c'est que, de sa solitude, Fichte proclama lui-même que tout son idéalisme allait au même but que la carrière si réelle et si rude où s'avançait la France[1]. On vit pour la première fois un métaphysicien s'aider ouvertement d'une révolution flagrante pour y chercher l'image de ses abstractions. Le Dieu qu'il se fit fut un Dieu terroriste qui, de son banc solitaire, traduisait pêle-mêle à sa barre les siècles, les idées, la nature, la matière et la vie, les décimant, les reniant à tout hasard, et ne trouvant à se repaître que de leurs communes ruines.

Après ce temps vient l'âge que nous appelons l'Empire. Comme il devait avoir pour mission de faire sortir de son foyer le génie de la Révolution française, de l'entraîner sur tous les grands chemins, de le répandre dans l'histoire, il se trouva qu'en même temps, et par un effort analogue, la philosophie, sortant de l'enceinte passionnée où Fichte la tenait enfermée, s'éleva à un degré semblable d'universalité. Il faut ajouter qu'elle jetait, à sa manière, le même éclat que l'histoire contemporaine.

Si la gloire de cette époque s'appuyait d'un côté sur les pyramides d'Égypte, et de l'autre sur les bords du Danube, la philosophie de Schelling embrassait à la fois les rêves d'Alexandrie et le panthéisme des Scandinaves. Aucune théorie n'avait montré d'ailleurs une marche plus aventureuse ni plus facilement conquérante. Le respect

[1] Fichte a écrit, en effet, sur la Révolution française et le génie de la Convention, deux volumes qui ont été mis à l'index pendant vingt ans par les gouvernements d'Allemagne.

pour la force physique, que les peuples venaient, l'un après l'autre, de porter jusqu'à l'adoration, se changeait dans cette école en un culte abstrait de la nature. Pendant que l'on retrouvait dans le héros de ces jours la figure et le génie d'un conquérant oriental, la philosophie avait pris subitement de son côté tous les traits de l'Asie. Si Napoléon ramenait les longs jours d'Orient, elle aussi grandissait jusqu'aux proportions colossales des systèmes indiens. Quand l'Empire vint à tomber, cette philosophie, comme le génie de sa destinée, pâlit et s'évanouit en même temps que lui. Avec cette Babel politique que nous avions nous-mêmes construite, s'écroula l'ombre mystique qu'elle projetait dans l'intelligence de l'humanité.

Alors on vit, dans quiconque avait la force, un empressement extrême à renouer la chaîne des traditions; et pour que cet aspect nouveau du monde parût sans tarder dans le principe de la philosophie, Hegel fonda son école au centre de la Sainte-Alliance. Ce moment d'enchantement où étaient tous ces rois de retrouver leur passé si facile à refaire, cette surprise du monde en se rattachant si vite à sa chaîne rompue, ces ruines qui se réparaient sur le chemin et qui faisaient autant d'arches triomphales à qui en demandait, donnèrent une idée extraordinaire de la puissance vitale de ce que l'homme imagine avoir détruit. Et cette nécessité tout à coup renaissante, cette loi de subir son passé, ce joug de la tradition qui s'accroît en durant, cette servitude volontaire où tout le présent restait évanoui, devinrent le dieu nouveau de cette nouvelle époque.

Dans ce monde haletant, aussi épuisé de liberté que d'esclavage, la spontanéité qui manquait à la société, manqua aussi à la philosophie. Ce fut la consécration divine de toute autorité, la sanction du plus fort, un mot

échappé à l'abattement de l'univers, et pris pour sa dernière idée. Comme alors toute histoire semblait suspendue et muette, et que la résignation était la seule chose qui parût dans les peuples, la philosophie ne sut elle-même que chercher et fonder le présent; son caractère fut de n'avoir aucun pressentiment du lendemain.

De même que M. de Maistre avait résumé la théorie du catholicisme renaissant, Hegel dévoila la raison et la dernière ressource de l'ordre politique qui venait de triompher. Mais lors même qu'il exprimait avec une grande profondeur la situation de ses contemporains, ceux-ci avaient un invincible éloignement à regarder leur image dans un miroir si fidèle. Une répugnance populaire protesta toujours en Allemagne contre cette dernière école. Formée au centre de la monarchie prussienne, c'est là qu'elle continua de vivre, et elle ne se développa à l'aise que derrière les trophées de Waterloo.

Hors de ce mouvement, un autre se formait dans l'intérieur de la France; il se nommait éclectisme. Née sous le glaive de la Restauration, cette philosophie était ce qu'était alors la France : une éclatante résignation aux principes discordants qui faisaient invasion parmi nous à la suite des peuples, un traité de paix entre le Midi et le Nord, entre le Couchant et le Levant, une trêve demandée à l'Écosse de Waterloo, à l'Allemagne de Leipsick, un dénombrement d'idées naturellement ennemies, qui, après le dénombrement des armées étrangères, venaient faire une alliance d'un jour, et vivre ensemble sous la tente.

Le peu d'énergie qui nous restait, et l'impuissance de mettre au jour aucun élément nouveau, nous rendaient éminemment propres à cette diplomatie envers les théories. Chaque système vint, comme dans un congrès d'idées,

transiger avec son adversaire, et dissimuler après la lutte pour obtenir au moins sa part légitime. On aurait dit volontiers à chacun d'eux ce que l'on disait pour chaque instinct des peuples : Faites-vous petits, soyez le moins possibles pour tenir tous ensemble sous les Fourches-Caudines. A la vérité, nous sentions bien que dès que la vie commencerait à reparaître, elle troublerait nos combinaisons artificielles, et que notre machine se détraquerait au premier mouvement : ce moment est arrivé.

Le jour où les merveilles de l'Empire étaient tombées, les esprits fatigués de l'action s'étaient réfugiés avec joie à l'abri de ces systèmes abstraits, qui du moins nous voilaient le présent. A ces conquêtes philosophiques que nous fîmes sur nous-mêmes, nous comparâmes bientôt le passé triomphant qui échappait de nos mains ; et il nous parut qu'une calamité qui donnait une profondeur si vaste et une originalité si créatrice au génie de la France n'était pas sans compensation. Longtemps nous restâmes ainsi convaincus que nous assistions à l'une de ces époques décisives qui changent la face de la science, jusqu'à ce que ceux qui s'étaient écartés le plus loin, finirent par s'apercevoir que ces dogmes philosophiques ne nous appartenaient pas, et que cette résignation dans la défaite était encore un don de nos vainqueurs.

Alors, nous l'avouerons, il y eut pour nous une heure amère ; ce fut celle où nous reconnûmes qu'en effet ces systèmes, auxquels nous avions livré notre âme, n'étaient rien que le reflet inconsistant, l'ombre confuse et décevante des théories déjà chancelantes en Allemagne. Tout ce que nous pensions émané librement du génie national, nous le trouvions chez les autres déjà près de sa ruine. Nous avions accepté, pour remède à nos misères, une source d'idées déjà épuisée et tarie par nos maîtres. Après

eux, nous allions recueillant leurs systèmes, à mesure qu'ils les rejetaient, vides et désenchantés ; et plus dépendants mille fois dans le principe de notre philosophie que nous ne l'étions dans la vie politique, nous bâtissions notre foi de tous les débris de leur propre croyance.

Au dix-huitième siècle, la France alla aussi chercher ailleurs que chez elle le germe de sa philosophie. Mais cette idée qu'elle avait empruntée, de quelle manière souveraine elle sut l'appliquer dans les affaires de l'État ! comme elle s'en fit avec génie une épée éclatante pour délier le nœud gordien des temps modernes !

Reconnaissez, si vous le pouvez, le théorème de Locke dans cette parole qui, sous toutes les formes, enthousiasme, déclamation, stoïcisme, épicuréisme, austère, moqueuse, insaisissable, prend pour siens tous les dangers, toutes les misères, toutes les larmes d'un siècle. Au contraire, si quelque chose devait montrer combien notre philosophie de la Restauration répugnait au cœur du pays, c'est de voir ce qu'elle est devenue à l'œuvre, sitôt que ce dernier l'a appelée à son aide. Trois jours d'épreuves ont suffi pour la disperser de telle sorte qu'on en cherche en vain la trace.

Disons-le hautement : la philosophie a abdiqué sa mission depuis qu'une révolution a passé devant elle sans qu'elle s'en soit mêlée. Quand on s'est aperçu qu'elle faisait assez bon marché d'elle-même pour échanger son principe et sa haute ambition contre la première chance que le monde lui offrait à sa roue, quelle estime lui est restée dans un pays dont l'effort le plus grand avait été de la supporter sans fiel ? Après avoir vu une religion se tuer de sa main, il nous restait à voir une philosophie s'étouffer à son tour par les mêmes moyens ; car la défiance que l'on avait pour les dogmes, on l'étend aux idées dans un

temps où chacune d'elles porte sur le front la marque d'une apostasie récente.

Il ne manque pas de gens qui s'en vont nous montrant au doigt nos théories d'hier retournées aujourd'hui contre nous. Cette foi dans la pensée, qu'on avait réveillée à grand' peine, la voilà donc détruite de nouveau, et le pays, joué ou croyant l'être, s'étourdit et se rejette à plaisir dans le tumulte de l'action. Lois éternelles, harmonie de l'histoire, monde infini à lui seul visible, toutes paroles éloquentes il y a deux ans, aujourd'hui vides et mortes, et qui coûtent plus de temps à réhabiliter que des royautés découronnées !

Si une de ces philosophies sensuelles, longtemps redoutées par avance, se fût mise à se faire tranquillement sa part dans l'État, et à se retirer à l'approche du danger, il y aurait là une conséquence logique que nous saurions priser autant qu'un autre. Mais, au lieu de cela, si c'est le spiritualisme exalté qui, tout plein de sa foi, s'en va du haut de sa récente victoire tomber et s'arrêter dans les mêmes convoitises que l'école ennemie; si c'est l'idéalisme qui, pour sa première épreuve, se range à tout hasard sous le joug du premier pouvoir qui l'accepte ; si, pour se faire plus léger, comme un affranchi qui défait sa tunique, il se débarrasse lui-même de ses chimères, de ses nobles désirs, de l'infini qui le gêne ; je dis qu'à ce spectacle la conscience d'un pays se bouleverse, que matérialisme, idéalisme, toute philosophie s'évanouit à ses yeux dans le même néant, que l'idéalisme apostat est pire que le sensualisme avoué; et pour celui qui assiste à cette confusion, il faut qu'il ait le cœur de la signaler, quoi qu'il en coûte, ou qu'il brise sa plume.

Outre ces philosophies dont je viens de parler, je voudrais en apercevoir quelque autre ; je la regarderais avec

attention pour y démêler le caractère de l'avenir vers lequel nous allons. Par malheur, il n'en est point d'autres, et celles-là même que l'on croit florissantes[1], sont déjà frappées de mort.

Il est évident que lorsqu'une école nouvelle viendra à paraître, un branle nouveau sera donné en même temps à l'univers politique. Tant que l'État chancelle à l'œuvre, que sa victoire est incertaine, qu'il se résigne chaque matin à douter de lui-même, il y a aussi autour de lui mille formes d'art, des systèmes, des solutions entreprises, des cultes commencés qui se cherchent sans pouvoir se trouver dans ces demi-ténèbres et cette demi-lumière qu'il répand sur lui-même. La pensée hésite et s'arrête en même temps que l'action politique.

Poursuis donc ta route, ô mon glorieux pays! foule sous ton char nos frayeurs et nos vœux de retour; car tu n'emportes pas seulement des peuples, des corps, du sang, de l'or et des voix confondues, mais aussi tout un cortége d'idées, des arts, des cultes et des dieux inconnus qui se hâtent sur tes pas, comme le cercle des heures sur les pas du matin.

Novembre 1830.

V

DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE. — GOETHE.

Goethe vient de mourir. C'est le moment de s'écrier : Le roi est mort! vive le roi! Un siècle finit, un siècle commence. L'art est mort! l'art vient de naître. La gloire

[1] Le saint-simonisme.

dont se couronne incessamment le genre humain ne veut point d'interrègne; sitôt qu'elle a mis son mort au tombeau, elle va chercher et sacrer dans les langes l'enfant de l'avenir. Que tous les enfants au berceau écoutent donc le glas de cette cloche qui retentit en Allemagne; qu'ils se retournent en disant à leur mère : — Ma mère, ma mère, que me veux-tu? car c'est l'heure où le génie de la poésie va ceindre de l'auréole celui d'entre eux qui doit continuer l'héritage du grand vieillard.

En quel état Goethe laisse-t-il l'empire de la poésie et de l'imagination? Autour de lui, dans son pays, il ferme cette époque d'harmonie et de repos qui se rencontre au commencement de presque toutes les littératures. Tant que l'Allemagne resta en observation dans l'Europe, et qu'elle se fit de la Révolution française un amusement pour sa fantaisie; tant que rien de ce qui se passait autour d'elle ne la fit sortir de sa sérénité, l'art, même abstrait, satisfaisait tous les esprits. Comme le pays, dans les questions qui se débattaient sous ses yeux, ne prenait point encore parti; qu'au contraire, il se laissait pousser aveuglément par le flot de l'histoire, il ne demandait pas à la poésie de s'engager plus que lui. L'art était une religion de laquelle on n'exigeait rien, si ce n'est de dominer assez le bruit des affaires contemporaines pour n'avoir rien à démêler avec elles.

Étudiez toutes les créations de l'imagination allemande dans la première partie de cette époque tumultueuse, vous les trouverez toutes entourées d'une auréole de paix, comme ces vierges byzantines que j'ai vues, avec leurs gloires d'or, sourire en plein air sur les murailles de leur église battue d'une éternelle tempête. Il arrivait précisément le contraire de ce qui s'était passé dans le monde grec. Les institutions et les passions politiques s'étaient

levées là pour porter jusque sur la crête des montagnes les prodiges des arts. Ici, l'État disparaissait, pour laisser l'art se montrer seul, se mouvoir seul, sans condition et sans limites, dans l'univers fait de ses œuvres.

Qu'on lise toutes les compositions de la fin du siècle dernier, et qu'on dise, si l'on peut, de quel établissement politique elles ont gardé l'empreinte. Je suppose, pour un moment, que l'histoire contemporaine ait tout à coup disparu du souvenir des hommes. La monarchie de France est tombée en un jour sans que personne puisse dire où elle a laissé seulement la poignée de son épée. On ne sait ce que signifient et cette date de 89, et ce surnom de Mirabeau. La Convention a essuyé ses mains mieux que Macbeth, et j'ignore même si elle a été jamais. Des douleurs et des joies qui, pendant ce temps-là, ont agité les hommes, pas un homme n'a gardé la mémoire. Ce que c'est que la Révolution française, je l'ignore entièrement, aussi bien que l'état du monde tant qu'elle dura : et ce nom de Napoléon, personne ne peut me dire ce qu'il renferme, ni qui l'a porté, ni si quelqu'un l'a en effet porté.

Me voilà dans une étrange perplexité et dans une véritable épouvante de ne rien connaître de ce qui me touche de si près, et de ne pouvoir remonter à la source des mouvements de haine et de douleur qui s'agitent, sans cause apparente, comme des ombres sans corps au fond de ma pensée. Pourtant, dans ce dénûment de témoignages politiques, il me reste quelque chose. Les poëtes d'un grand peuple ont assisté à chacune des révolutions que j'ignore. Sans doute, ils auront conservé dans leurs urnes les larmes des peuples que je cherche ; ils auront gardé en eux-mêmes l'image de ces temps qui, ailleurs, sont effacés sans retour ; je vais retrouver dans leurs œuvres ces jours de fête ou de deuil, ouïr ces cris subits que

toute une race d'hommes a fait entendre, et qui autrement sont évanouis pour toujours.

Dans ce dessein, le premier homme que j'interroge est celui qui a conçu l'épopée de l'esprit allemand. Il a personnifié, dans les deux personnages de Faust et de Marguerite, les deux génies qui sont éternellement aux prises l'un avec l'autre, dans le sein de son peuple : l'extrême réflexion et l'extrême naïveté, tout l'héritage de science du genre humain et toute la poésie virginale d'une race nouvelle qui n'a encore été mêlée ni aux rumeurs, ni aux convoitises de l'histoire.

Le caractère étrange de cette œuvre annonce bien que quelque chose d'inouï vient de se passer dans le monde, et que les sociétés ont tenté de se réformer tout à coup d'après un type inconnu jusque-là. Mais, si ce fut un progrès ou une chute, un bien ou un mal, le poëte ne s'en inquiète pas ; il propose son énigme dans le désert, et il donne à chacune de ses œuvres le repos et l'immobilité d'autant de sphinx qui entourent sa pensée sans l'expliquer, ni l'éclairer. Voilà Goethe.

A côté de lui, n'interrogez ni Wieland, ni Herder. Leur sérénité est plus grande et plus irréfléchie encore ; ils ne portent ni l'un, ni l'autre, l'empreinte d'aucune des douleurs de leur temps ; je peux croire, si je veux, qu'ils ont écrit au sein d'un repos oriental, en ces lieux où l'on n'entend, pendant une vie d'empire, que bruire la feuille d'un palmier, et souffler la brise sous la porte d'une ville du Delta.

Au milieu de ces hommes, il en est un pourtant qui semble avoir partagé le tourment et la fièvre de son époque ; il est possédé d'une inépuisable inquiétude. La rencontre de je ne sais quel abîme a bouleversé, exalté son génie. Cet homme est Schiller : on sent dans ses pa-

roles, qu'un orage ébranle la terre sous ses pieds ; mais il est le seul qui trahisse ainsi son épouvante. Ses contemporains le lui reprochent amèrement ; calmes et sereins, ils ne manquent pas de lui dire à leurs manières, sous toutes les formes : *Et moi donc, suis-je sur des roses?* La critique des frères Schlegel, héritière de celle de Herder, impassible, louangeuse, cérémonieuse, avec plus d'étendue que de profondeur, servait à la pompe de l'art, sans l'instruire néanmoins de ce qui se passait au dehors. Elle ressemblait, au milieu des compositions de cette époque, à ces conseillers intimes qui escortent magnifiquement le pouvoir en Allemagne, à la condition de ne lui conseiller jamais que sa gracieuse volonté.

Dans le même temps (c'était sous la Convention), se réveillait une espèce de ménestrel, qui s'était endormi, apparemment, depuis des siècles, avec son empereur dans le château ensorcelé de Barberousse. Personne, en effet, ne se montra jamais plus étranger à tout le monde moderne. Ce n'étaient qu'oiseaux merveilleux, chars de fées, coupes enchantées, oiseaux qui parlaient, poésie plus diaphane et plus insouciante que la demoiselle aux ailes empourprées sur un lac de la forêt Noire. Connaissez-vous l'Ariel des poëtes qui recueille les diamants du ruisseau, les paillettes du sable, les clous arrachés aux pieds des chevaux du matin? De son marteau de nain, il polit le pur cristal où le monde entier doit reluire ; c'est Tieck, le sylphe espiègle qui se joue de lui-même et des autres, le vrai bouffon de l'univers, l'héritier du cordonnier Hans Sachs et des compagnons de la maîtrise. Cette fois, l'art s'est-il assez séparé de l'humanité contemporaine? Non, pas encore ; poursuivons. Il y a au delà un terme qu'il faut franchir ; ces figures sont encore trop réelles et trop chargées de matière. Il faut qu'elles n'aient plus ni corps,

ni formes, qu'elles ne relèvent ni du présent, ni du passé. Si l'on ne peut s'affranchir de l'univers visible, du moins, nul ne s'inquiétera plus d'imiter la nature. Le mysticisme inventera une autre terre, un autre ciel, un mélange de couleurs surnaturelles ; rêves de l'esprit créateur, les mondes, comme des fantômes, passeront et chancelleront au sein d'une nuit éternellement privée d'aurore. Du haut de ce firmament inconnu que le spiritualisme a fait, les anges de Jean-Paul Richter étendront leurs ailes blanches pour achever de cacher et d'étouffer, sous leurs envergures de vingt coudées, les cris et la détresse de l'univers réel.

Voilà donc une littérature dans laquelle ne se retrouve pas jusqu'ici un seul écho de la société politique. Depuis l'antiquité, l'art, il est vrai, a tendu sans cesse à se débarrasser des liens et des formes du monde visible. Mais un tel degré d'abstraction ne pouvait être atteint que par la race germanique. Elle a commencé à paraître en même temps que l'Évangile, pour spiritualiser le monde. A chacun de ses âges, sa mission a été de perpétuer le miracle de la pensée sans la forme : un paganisme sans victime, une épopée sans merveilleux, un christianisme sans autel, un droit sans code, un art sans patrie.

VI

RÉVEIL DE LA NATIONALITÉ ALLEMANDE DEPUIS 1813 ET 1814. — KOERNER. UHLAND.

Le dernier terme du spiritualisme avait été franchi ; rien n'était plus naturel qu'une réaction en sens contraire.

Cette réaction fut décidée le jour où l'Allemagne, en se jetant dans la mêlée, changea, en 1813 et 1814, le droit public de l'Europe. Dès ce moment, le principe de l'art fut aussi changé chez elle. La grande école, dont nous avons parlé plus haut, avait eu le temps d'accomplir tout ce qu'elle avait à faire. Il ne lui restait pas un seul grand ouvrage sur le chantier. Soit qu'elle eût elle-même la conscience que son temps était fini, soit que sa pensée fût en effet épuisée, elle s'arrêta, et regarda faire l'avenir. Il arriva alors que son repos, qui avait paru sublime, ne satisfit plus un patriotisme qui venait tout récemment de mesurer sa force. On appela froideur ce que l'on avait appelé sérénité, et indifférence ce qui avait semblé élévation divine. On gardait rancune à des chefs qui n'avaient voulu se mêler en rien des affaires de ce monde, tant que le sol allemand avait tremblé dans les batailles. Maintenant ils étaient accusés de ne s'être pas fiés plus tôt à la victoire.

En effet, c'est une erreur de croire que Goethe, jusqu'à sa mort, n'a rencontré qu'une aveugle adoration. Une opposition retentissante s'était élevée, au contraire, contre sa toute-puissance. C'était un véritable ostracisme que cette critique qui, dans ces derniers temps, s'évertuait chaque matin pour lui dire dans sa langue : *Je suis las de t'entendre appeler le juste*. On ne sait pas assez combien ce génie cosmopolite avait, à la fin, froissé d'enthousiasmes sincères, ni combien cette main de marbre avait effeuillé, sans y songer, de vertes couronnes sur son chemin. C'est lui qui a donné à l'Allemagne la connaissance du bien et du mal; cette science s'est trouvée si amère que plus d'un penseur la lui reproche encore. Les caractères passionnés étaient surtout déconcertés par son impartialité. Les puritains de la vieille Allemagne finissaient par s'alarmer à

mesure que cette vie inépuisable déroulait, sous leurs yeux, ses métamorphoses. Tout un siècle avec lui marchait debout, corps et âme, au milieu d'un autre siècle, et faisait ombrage au présent.

Cette impassible puissance causait aux partisans de l'école nouvelle le même déplaisir que, chez nous, le persiflage de Voltaire avait inspiré, sous l'Empire, aux écoles de madame de Staël et de M. de Chateaubriand. Autant on s'était autrefois livré avec candeur aux expériences de Goethe, autant maintenant, désabusé et blasé, on prétendait ne pas se laisser duper par ses piéges. Ce n'était plus le despotisme du génie à son avénement ; ce n'était plus le Napoléon de l'art qui fondait de lui-même son droit impérial sur chaque parcelle de la nature où son cheval avait secoué sa crinière. Non! l'avenir, qui mine autour de nous tous les corps politiques, minait aussi ce grand pouvoir. Peu à peu l'adoration que Goethe avait fait naître trouvait des sceptiques et des réformateurs. Sa royauté limitée, controversée, était souvent insultée, sans que le vieux lion tendît jamais la griffe.

L'art allemand s'imposa ainsi le devoir de se faire national ; cet horizon vague dans lequel il avait erré jusque-là, il voulut l'enfermer entre le Rhin et le Danube. Il s'assit désormais, comme un laboureur fatigué, sur la borne des champs de bataille. C'est alors que l'Allemagne commença à se prendre elle-même pour but de ses recherches. Les frères Grimm scrutèrent son antiquité primitive, dont on n'avait connu, depuis Klopstock, qu'une fausse et théâtrale image.

Tout changea. La musique ne fut plus, comme dans Mozart et Haydn, l'âme émanée de tous les lieux, l'harmonie générale et diffuse qui sort du Nord et du Midi, de l'Italie et de l'Allemagne, l'écho nombreux et sans nom

du genre humain dans un sein retentissant, la voix qui part à la fois de la mer de Venise, des rayons du soleil sur un oranger de Naples, des herbes du Colysée, des lèvres des femmes de Salamanque, des guitares de Séville, des citronniers d'Andalousie. Ce fut une musique indigène, celle de Weber et de Spohr, dont on avait entendu dès l'enfance les rhapsodies errantes le soir à la porte des villes, une mélodie faite à demi de chants populaires, de soupirs dérobés aux murs fendus et aux lichens des vieux châteaux du Rhin, aux lierres et aux carrefours de la forêt Noire, aux cornemuses des Tyroliens; chœur confus de toute une race d'hommes qui, après la semaine, se rassemble pour chanter le soir en attendant le jour.

Il faut en dire autant de la peinture; l'école grecque de Winkelmann et de Goethe fut abandonnée pour l'ancienne école allemande des peintres du quatorzième siècle. On ne se contenta plus d'aller chercher ses sujets dans l'histoire nationale. Cornélius[1] ne voulut pas seulement continuer, après mille ans, le Banquet des Neibelungen et refaire le Faust du moyen âge; il eut besoin d'une sympathie plus intime avec ces temps héroïques. Pour mieux s'initier à leur génie, il reprit lui-même leurs procédés. Le patriotisme du moyen âge devint une religion qui eut à Munich sa chapelle Sixtine. On fit une étude toute nouvelle des fresques des cathédrales du Nord qui étaient restées oubliées depuis la Réforme; on fouilla les murs des nefs; on découvrit les tableaux qui tapissaient de symboles de vermillon et d'or ces églises gothiques, que nous sommes accoutumés à nous représenter toujours si nues et si obscures.

Ce fut une révélation subite que l'étude de ces fresques,

[1] Il a représenté, comme on sait, dans une suite de dessins, le *Faust* de Goethe.

et une voie inconnue où l'on s'engagea. Les dogmes philosophiques de notre époque se revêtirent des plis raides et diaphanes des vitraux de Cologne. L'infini se resserra de mille manières dans le cadre vermoulu des gravures sur bois de Nuremberg. Les passions les plus vivaces de notre temps se chargeaient du manteau d'Holbein et de ses couleurs séculaires. Pour traverser le camp de la routine, l'avenir se couvrait, comme Clorinde, de l'armure des vieux temps, et cachait sa jeunesse sous le casque et les brassards d'une époque surannée. A mesure qu'au dehors le peuple allemand se livrait davantage aux chances et aux séductions de l'action politique, il faisait un dernier appel dans sa peinture au calme et à la candeur des formes du moyen âge. Ainsi Rome, à mesure qu'elle avait été plus entraînée hors d'elle-même, et qu'il n'y avait plus eu pour elle d'espérance de repos, avait cherché, sous Adrien, à retrouver, au moins dans sa sculpture, la paix des tombeaux et des sphinx de l'Égypte.

Sous l'impulsion de cette nouvelle époque, la poésie se jeta à son tour, tête baissée, dans la mêlée des invasions. Elle avait jusque-là vécu si retirée dans ses visions idéales! la voilà soldat comme Jeanne d'Arc, en quittant l'arbre des fées. Adieu son chaume, adieu ses songes, ses nuits d'été ; elle se prit à filer avec un fuseau d'acier la trame de sa cotte d'acier, et à chanter pour sa noce le Chant du Glaive.

Ces deux années de 1813 et de 1814 se repaissaient ainsi de chants terribles et sanglants comme elles. Les poëtes montèrent à cheval avec la coalition. Il y en eut, comme Iahn, dont la mission officielle fut d'exalter les armées, ce qui rappelait les anciens Bardites[1]. Aux inven-

[1] Iahn a continué ses prédications jusque sur la plate-forme de la colonne

tions de la métaphysique succède une poésie poudreuse qui court plus vite qu'un cheval de bataille, qui, elle aussi, fouille de son pied la vieille glèbe de l'Allemagne, qui vomit le feu de ses naseaux sur l'herbe de Lutzen, qui hennit avec la trompette, qui a la voix argentine d'une baguette de fer dans un fusil de Tyrolien. Que d'hymnes gorgés de poudre, que de joyeuses ballades flamboyèrent dans la mitraille! que d'iambes intrépides se dressèrent debout, tout en feu, à la gueule des canons! Alors les balles enchantées sifflaient comme des esprits dans l'air; les sabres souriaient au soleil comme l'écharpe d'une fée du Hartz; les poitrails des chevaux écumaient comme un flot noir du Danube; les banderoles des lances se baignaient dans la rosée du soleil de Leipsick! Qui dira désormais que la réalité manque à cette poésie? Au contraire, elle en est plutôt enivrée : elle a bu du meilleur de notre sang. C'est un autre vertige. Elle est si bien à la merci des événements, qu'elle est elle-même un clairon dans la mêlée; la balle qui frappe Koerner au front, à l'heure où il finit le *Chant du glaive*, achève de donner à l'art son baptême de feu.

Uhland est le Béranger de l'Allemagne[1]. Quoiqu'il touche encore à l'époque que nous venons de franchir, son inspiration a déjà changé de caractère. Il est venu le soir de la bataille des géants. Le bruit est déjà évanoui, l'herbe est déjà séchée, l'épée est essuyée, la lutte est achevée. Il

Vendôme. A son retour en Allemagne, il a été récompensé par une réclusion perpétuelle dans sa ville natale. Le séjour des universités lui a été surtout interdit pour toujours. Voyez son livre *De la Nationalité*, traduit par Lortet, ouvrage fort curieux et trop peu connu.

[1] Uhland a publié un volume de poésies lyriques. Depuis la guerre de l'indépendance, il n'a cessé de rappeler aux rois du Nord leurs promesses alors si libérales; il a saisi l'occasion de chaque événement politique pour composer un chant national. Depuis quelques années, il a quitté la poésie pour la critique; on attend de lui une histoire littéraire de l'Allemagne.

recueille sa foi de pèlerin pour la prière avant la fin du jour. Pieux et agenouillé dans sa victoire, c'est l'ange de Novalis au bivouac; il chante l'affranchissement du sol, la fête des deux jumeaux, le Danube et le Rhin, la joyeuse moisson qui germe dans le sang. Il célèbre la renaissance de la nature, comme si elle avait été elle-même stérile et enchaînée, en Allemagne, dans les plaines de trèfle, pendant tout le temps de la conquête; mais l'originalité de ce poëte est plus profonde. L'enivrement de l'orgueil national se voile dans son âme sous l'humilité d'une vieille ballade populaire : il recèle le sentiment du libéralisme moderne sous les formes et la candeur du moyen âge; c'est lui qui donne au génie ombrageux de notre époque la grâce des vitraux des croisades, et qui brise contre la Sainte-Alliance la lance d'un sonnet féodal. Ce prétendu démagogue de 1819 est en réalité un vassal de Rudolphe qui chante sa chanson sous le prunier sauvage et sur la tour ruinée de son seigneur. Il est en poésie ce que Cornélius est en peinture; ils représentent tous deux fort bien à leur manière l'état actuel de l'Allemagne, qui cache aussi des sympathies si nouvelles et une destinée si jeune sous la vieillesse des institutions et des formes politiques.

Je remarque, à cet égard, que la liberté a penché, en Allemagne, vers les souvenirs du moyen âge, autant qu'en France elle s'en est éloignée avec antipathie. On était là carlovingien, comme chez nous on était bonapartiste. On portait là, pour signe de ralliement, après la Restauration, les boucles des rois chevelus de la première race, comme chez nous, on ramassait sous la botte de Napoléon la violette du 20 mars.

Ce que l'on appelait démagogues dans le Nord, était une espèce de sectaires de nationalité féodale, gens de religion

et de foi enfantine, vrais pèlerins d'armées, bons chrétiens, tous chargés de la ferraille du vieil empire germanique, toujours chantant, souvent priant, et qui portaient le poil fauve de Barberousse. Ainsi affublés, ils eussent fait horreur à un *carbonaro* du Midi; pourtant, sous ce déguisement, on sentait l'instinct profond de leur pays. Pour se venger de sa longue défaite depuis la Réforme, l'Allemagne était obligée de remonter jusqu'au moyen âge. C'est là, dans la pompe de son empire écroulé, qu'elle s'encourageait au sentiment renaissant de son unité, et que son ambition allait chercher de quoi s'exalter et se rassurer. Elle réveillait, après mille ans, ses vieux Othon dans leurs caveaux aussi vite que nous, notre empereur de Sainte-Hélène. Elle mettait de l'érudition dans son complot, de l'archéologie dans son émeute. Dupes comme nous du passé, les Allemands déterraient en secret les aigles de Charlemagne et faisaient de la sédition avec le treizième siècle, pendant que nous évoquions la mémoire du soldat d'Arcole, et que nous gardions sous nos chevets le drapeau de l'an X.

VII

GOERRES.

Voici le moment de prononcer un nom bien peu connu de ce côté du Rhin, et si plein pourtant de génie et d'audace, qu'il ne faut pas un faible effort pour en parler sans passion. Celui-là a reçu évidemment une puissance titanique. La nature l'a armé tout d'abord pour un duel avec son propre pays. C'est lui qui a reçu la mission de jeter

pour jamais dans l'arène cette masse inerte de l'Allemagne, et de démuseler le monstre. Il l'enchante, il le séduit, il le blesse, il l'aiguillonne, il le désespère, il le terrasse, il le foule aux pieds, il s'en fait haïr, il s'en fait dévorer; c'est le tauréador qui va chercher dans les bois le buffle germanique. Il l'amène tout saignant à la lice de l'Europe, il le harcèle, il se met à sa merci, il en meurt; mais le taureau, une fois déchaîné, n'ira plus ruminer sous son frêne la vieille glèbe du passé.

Goërres[1] est l'apôtre et le martyr du panthéisme. Partout où un principe succombe il se met à sa place, pour le soutenir et se faire écraser sous ses ruines. Il traite les idées comme les chevaliers traitaient les veuves et les orphelins. Il les prend sous sa protection, dès qu'il les voit assez nues et délaissées; peuples ou rois, il ne les connaît plus dès qu'il les a couronnés. Il est jacobin, absolutiste, prêtre, démagogue, papiste, ultramontain, patriote, selon que l'une de ces causes faiblit, et tout cela avec le même emportement. C'est un héros qui épuise dans son âme les passions sociales et cosmopolites, comme d'autres font des passions individuelles, avant de remonter tout vivant à son Dieu le plus abstrait, et cependant, le plus éblouissant qu'un poëte ait chanté. Aucun homme dans son pays n'a plus souffert et n'a été plus haï au nom de la liberté. Par une combinaison que l'on ne peut rencontrer ailleurs, il unit l'énergie d'un montagnard de la Convention aux illuminations d'un alexandrin; il tient de Danton et de Plotin. Pendant huit ans, il a été mis par la Sainte-Alliance

[1] Les principaux ouvrages de Goërres sont : l'*Histoire des Mythes de l'Asie;* la traduction du *Schanameh de Ferdoussi*, précédée d'une introduction très-étendue; les *Livres populaires de l'Allemagne; Introduction au Lohengrin;* un volume d'*Aphorismes;* la *Physiologie universelle; Leçons d'histoire générale; l'Europe et la Révolution; Histoire du mysticisme.*

au ban de l'Allemagne; et c'est lui qui disait, dans son patriotisme asiatique, en parlant de l'infidélité de l'Alsace : « Brûlez Strasbourg, et ne laissez subsister que la flèche de la cathédrale pour éterniser la vengeance des peuples allemands. »

A cette imagination héroïque, le mouvement de l'invasion avait apparu comme le signal d'une nouvelle ère sociale pour le genre humain. Mais, de cette épopée sanglante, quand il vit sortir la monarchie constitutionnelle; quand il vit que ces armées, qu'il avait exaltées si haut, n'avaient rapporté de toutes leurs batailles que ce prosaïque plagiat et ces couronnes éphémères, et qu'il fallait que l'Allemagne se mît encore une fois sur sa porte à mendier dans sa politique le pain du reste de l'Europe; alors il répudia ces demi-libertés, il jeta le gant à ces bourgeoises conquêtes dans lesquelles s'entravait et se dénaturait à ses yeux la mission de son pays. Les querelles du régime représentatif et sa chétive condition ne lui semblèrent qu'un jouet pour amuser un moment les grandes destinées de l'Allemagne.

Retrouver et refaire, après Luther, l'unité des races germaniques, les pousser de nouveau dans l'histoire, comme un cavalier tout armé, c'était là, pour lui, toute la question. Mais quel serait le lien de ce faisceau de langues et de peuples? Étroite et impuissante, la royauté constitutionnelle divisait tout, morcelait tout. Un principe religieux pouvait seul rassembler pour toujours ces membres des fils de Cadmus semés sur chacune des grandes routes de l'Europe; quel était donc ce principe? Goërres crut qu'un catholicisme renouvelé à la source des traditions du genre humain aurait cette puissance. Dès cette heure, il se mit en guerre avec tout le présent. Il fit le procès à la Réforme qui avait divisé son peuple, et au

libéralisme qui avait achevé la Réforme; il conçut au profit de l'Allemagne une papauté révolutionnaire, qui, assise sur le corps de l'Autriche, exercerait, pour le Nord, cette puissance de cohésion que la papauté du moyen âge avait exercée sur le Midi; il provoqua une dictature nationale; il appela dans l'avenir une restauration religieuse, un Napoléon mitré, un Luther oriental, pour détruire l'œuvre du Saxon.

Entre ses mains, la liberté allait se perdre dans la foi, comme chez nous, elle s'était un jour perdue dans la gloire. En voyant autour de lui tous les peuples entamés au dedans, et qui se livraient au premier occupant, il voulut, à la manière d'un législateur asiatique, murer le génie de l'Allemagne. Avant de l'envoyer, novice et imberbe, à la conquête de l'avenir, il l'aurait volontiers, comme Moïse, amusée quarante ans dans le désert, pour la plier à sa discipline.

Telle est l'idée politique de Goërres, idée qui pèche plutôt par le manque que par l'excès d'audace. Que sert de déchaîner l'orgueil national pour lui dire : Courbe ta tête sous l'aube du vieux catholicisme! Cet homme s'en va, comme le maître des Huns, à la rencontre de Rome, et il manque aussi sa fortune, au même endroit, pour avoir tourné bride devant la crosse du chef de la ville des morts. Qu'a-t-il donc vu pour s'arrêter si vite? Quand il fallait être réformateur et prophète, et qu'il en avait le cœur, qui lui a lié la main? Dites-moi, vous qui le savez, quelle merveille est cachée sous cette ruine de l'Église, puisque des hommes, tels que celui dont je parle, ne la peuvent toucher sans défaillir. Voilà Goërres, le fier Sicambre, qui a vu le Vatican. Il a plié le genou, lui, l'audacieux! désormais sa fortune est détruite; personne ne le connaît plus. Il s'en va seul, il retourne seul en arrière, sans étoile

et sans guide, lui, hier encore, si vanté, si aimé, si idolâtré, aujourd'hui si méconnu, si délaissé par son propre pays, qui ne pardonne, pas plus que le monde, à qui le sert, l'exalte, le trouble ou le ruine à demi.

De tous les écrivains de son pays, Goërres est peut-être celui qui est le plus Allemand sans mélange. On peut retrouver dans Goethe la clarté limpide de Voltaire, dans Herder le repos de Buffon. Les chefs de cette école se sont tous appliqués à modérer, par l'art, l'exubérance de leur langue virginale. Goërres est un des premiers qui ait mis son effort à exagérer encore cette inculte indépendance. Emporté par un idiome indompté, qu'il ne conduit plus, qu'il ne régit plus, ne fermez pas la barrière à ce Mazeppa avant qu'il ne soit rentré dans le royaume des rêves et de la poésie sauvage de son peuple au berceau. La végétation désordonnée d'une forêt primitive, où tout germe, où tout meurt, où tout s'entasse à la fois, les troncs blancs des chênes centenaires, les palmiers nés d'hier que la fourmi courbe sous son pied, les carcasses des crocodiles et des serpents du déluge, peut seule donner l'idée de son style. Quand cette langue du chaos veut expliquer les intérêts actuels et ceux de la civilisation moderne, l'impuissance où elle est de se discipliner fait trop éclater son impuissance à se conformer à son époque.

Mais, quand Goërres raconte, comme il fait presque toujours, les âges héroïques de l'humanité, alors cette voix de géant sort du fond même du sujet. Cette langue est, pour ainsi dire, ciselée à l'image d'un massif d'architecture gothique. Sans se briser, sans s'interrompre nulle part, elle couronne chaque mot d'ornements et d'arabesques ; elle s'enracine partout ; elle s'épanouit et s'effeuille partout ; elle se noue en faisceaux sur ses piliers ; elle grimpe, elle descend, elle remonte sans jamais se fixer en-

tièrement; quand le poëte a bâti ainsi son monument d'une seule pierre, et presque d'une seule phrase, la pensée s'échappe à la fin des voûtes et des arceaux de sa parole, comme la voix d'une cathédrale.

Élevé dans la philosophie de Schelling, Goërres l'a appliquée à l'histoire, comme Oken aux sciences naturelles. Dans son panthéisme orthodoxe, il recueille les traditions de tous les temps, soit chrétiennes, soit païennes, pour s'en faire une bible nouvelle. Son histoire des cultes de l'Orient est une œuvre d'art et de divination bien plus que de science. Je ne connais aucun livre qui soit plus rempli de l'enivrement de la nature. L'auteur a la marche triomphale du Bacchus indien, et porte dans sa main la grappe cueillie au cep de la vigne mystique. Il fait apparaître les religions de l'Asie primitive, chacune à son tour, avec les instincts et la physionomie de son climat. Il y en a qui bondissent enflammées dans leurs hymnes avec les lionnes de l'Iran, d'autres qui rampent sur l'autel, autour des candélabres, parmi les serpents de l'Abyssinie, d'autres qui hennissent altérées d'avenir dans leurs prophéties, et qui, avec le cheval de Juda, frappent de la corne de leurs pieds la terre promise, d'autres qui s'accroupissent pour l'éternité avec les sphinx et le bœuf mugissant du Nil. Ce n'est point l'orient naïf et matinal, qui se lève de sa couche, comme un enfant dans la première nuit de l'univers, pour appeler son père. C'est un orient transfiguré par la philosophie, un orient ressuscité de son sépulcre, pour expliquer son enfance par sa vieillesse, son Eden par son Alexandrie, son berceau par sa tombe.

Tous ces cultes qui se suivent à des siècles d'intervalle, forment entre eux une procession infinie qui va à la même fête, et un catholicisme païen qui chante par des voix de peuples son hosannah dans la basilique de l'Asie. Li-

turgie sublime, lorsque, dans le temple de l'univers, les empires se lèvent, les mains jointes, et s'agenouillent sur leurs ruines, comme des diacres à l'autel; que Babylone met sa mitre d'or sur son front; que Bactres secoue sur sa montagne l'encensoir de diamant, que l'Égypte s'assied pour prier bas sous son dais de granit, que la Chaldée sème autour d'elle ses dieux à pleines mains, comme un lévite sème au loin les marguerites et les roses de sa corbeille sur le chemin du prêtre.

Ces religions, en se succédant, bénissent, dans la terre d'Orient, le seuil où passe le genre humain pour entrer dans l'histoire, comme on bénit les trois degrés de pierre et le porche d'une église. Le soleil d'Asie est le calice de vermeil qu'un bras tient haut levé pendant la fête sur la tête courbée de l'Arabie et de la Perse. L'infini se cache dans la nue, le prêtre sous son aube. Que les éperviers du Nil sur leurs obélisques, que les licornes de l'Euphrate en soient témoins! Le sacrifice avance. La Judée est la victime. La voilà immolée sur son Liban. Rompue et partagée comme un pain d'expiation, que chacun goûte l'hostie, et se divise les reliques! et maintenant la fête est finie; l'Orient lève sa tente. Ninive et Babylone, rendez vos habits d'or et vos aubes brodées. Ecbatane et Persépolis, dépouillez vos manteaux empourprés et vos mitres de diamant. Passez, tombez, croulez. Si quelqu'un vous demande : Qu'avez-vous fait du dieu? répondez par un soupir de vos déserts.

La nature, qui a ouvert au Nord le large horizon de l'Allemagne, où les sociétés modernes se sont trouvées à l'aise pour vider, sur les champs de bataille, leurs différends politiques, a voulu aussi, ce semble, que cet horizon servît de champ-clos pour une grande épreuve des opinions et des philosophies humaines. Tant que les doc-

trines qui, en ce moment, y sont aux prises, ne firent que commencer à croître, jeunes et inoffensives, prenant chacune peu de place, elles vécurent ensemble sans querelles. Longtemps elles purent croire qu'elles continueraient de grandir ainsi en paix sous l'étendard du panthéisme. Mais à mesure qu'elles se développèrent, chacune suivit son humeur et marcha à sa guise. Dans ce pays de repos, ce n'est plus aujourd'hui que froissement de croyances qui s'usent l'une par l'autre, que conflit de renommées qui en viennent aux mains, que systèmes blessés au cœur, que théories défaillantes, que docteurs qui ferraillent. Le catholicisme est désarmé par le protestantisme, le protestantisme par le piétisme, le piétisme par le rationalisme ; cercle fatal au dedans duquel on ne peut faire un pas sans marcher sur un mort.

Toutes les opinions humaines se sont donné rendez-vous là, comme dans une Alexandrie moderne, pour éclater chacune à sa manière, et rendre un dernier combat. Parvenu à son plus haut faîte, l'édifice tout spirituel de la vieille Allemagne s'écroule sans fracas. Lui-même, il disperse sa poussière aux quatre vents, poussière, non de mort, mais de vie ; non de matière, mais de pensées ; poussière d'idées que le Dieu de l'humanité recueille pour en former un nouveau monde.

Avril 1832.

VIII

PROGRÈS DANS LE SCEPTICISME. — LES SCHLEGEL. TIECK. VOSS.

Dormez-vous, ou veillez-vous, ma sœur ? c'est ce que nous sommes toujours tentés, en France, de demander à

l'Allemagne. S'est-elle assoupie cette fois pour cent ans dans sa forêt, cette belle au bois dormant, puisque personne n'en a plus de nouvelles? N'a-t-elle plus de noms à nous apprendre, plus de rêves, plus de fantômes sur ses balcons, plus de systèmes, plus de poëmes, plus de chants à murmurer à l'oreille de la vieille société qui se file son linceul?

Hier encore, pendant que la France, cette bonne ouvrière, faisait sa rude tâche dans la paix et dans la guerre, sans prendre une heure de repos, et qu'elle trempait son sillon de son sang et de ses larmes, au loin, surtout en Allemagne, le chœur des poëtes ne se taisait jamais. Pour nous fortifier, de loin à loin, arrivait jusqu'à nous une humide brise toute chargée de leurs chants. Chaque année nous révélait une gloire nouvelle. Une fois, ce fut Ossian, et celui qui l'accueillit le mieux s'appelait Napoléon. Une autre fois, à la fin d'une longue journée, ce fut Schiller, puis à la fin, Goethe. Pendant quelque temps, nous pûmes croire que la liste de ces noms ne serait jamais close. Pour ma part, je me rappelle que, bien jeune, quand je passai la frontière, sous chaque arbre et sous chaque buisson de la forêt Noire, je m'attendais à trouver un poëme tout entier. Auprès de combien de sources ai-je passé des heures sans fin, dans l'attente d'un fantôme qui ressemblât à l'Ondine de la romance du pêcheur! Sous les amandiers en fleurs du Necker, je n'ai jamais entendu une voix de jeune fille que je n'aie reconnu Marguerite, Claire, Mignon, et surtout là-bas, à ses joues si pâles, Lénore de la ballade de Burger. Tous ces rêves poétiques vivaient réellement pour moi. Je les croyais réunis en nombres inépuisables dans chaque village de l'Odenwald; je ne frappais pas à une porte de la Bergstrasse sans penser que c'était là une de ces portes d'ivoire d'où le poëte faisait sortir les songes qui remplissaient alors le monde.

Encore une fois, en est-ce fait vraiment? Le Nord nous a-t-il envoyé tous ses rêves? ne recèle-t-il plus un seul nom, plus un seul songe, plus un fantôme d'amour? Ne verrons-nous plus passer sur notre route un de ces voyageurs qui ne touchaient pas la terre, qui s'appelaient Scott, Byron, et qui nous apportaient leur coupe pleine des larmes d'un autre climat? ou bien seulement est-ce un signe qu'il est temps pour nous de ne plus compter que sur nous-mêmes, que nous n'aurons plus d'abri pour nos rêves, hors ceux que nous bâtirons nous-mêmes, qu'il faut vivre désormais de notre propre substance, et que le monde est déjà las de nous prêter ses ombres?

Si je regarde du côté de l'Allemagne, la tristesse me saisit au cœur; l'envie me prend de poser déjà la plume; car voilà ce grand pays, celui de la foi et de l'amour, devenu à son tour le pays du doute et de la colère. Ce serait une longue et cruelle histoire que celle du doute chez un peuple que la Divinité a si bien rassasié d'elle-même qu'il n'en veut plus goûter; le mysticisme est pour lui ce qu'a été pour nous le scepticisme. Il faudrait montrer les efforts de ce peuple pour se retenir dans sa chute, et pour flotter encore dans ses vagues croyances avant de se noyer sans retour. Les mêmes combats que Luther a soutenus pendant ses insomnies, la tête sur son chevet, criant, pleurant, soupirant, haletant, l'Allemagne les a livrés à son tour, sur sa couche, dans cette longue insomnie de gloire qui commence par Frédéric et qui finit par Goethe.

Car ce n'est pas en une heure qu'elle est devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Avant d'arriver à l'indifférence de tous les cultes, elle les a tous éprouvés. Elle a offert à chaque chose son adoration; dans cette chute du ciel sur la terre, tout lui a manqué et a croulé à la fois. Quand la lettre des croyances a vieilli, elle en a relevé l'esprit, et

l'esprit, déjà ruiné par le mysticisme, a fléchi à son tour. Quand sa foi a achevé de défaillir, elle s'est convertie à la philosophie ; c'était le temps de Fichte et de Schelling : puis ce terrain miné a croulé dans le nihilisme de Hegel, et il a fallu se faire un autre dieu.

Il y a eu aussi un temps où le patriotisme servait de religion, où l'on priait dans la bataille, où la foi se retrempait dans le sang, où le *Te Deum* de Leipsick remplissait la nef du Dieu des armées ; et cette foi, la plus facile à garder, s'est promptement dissipée avec la fumée des bivouacs. Restait le culte de l'art. Celui-là avait toujours conservé son église. Mais Goethe, le dieu qu'elle adorait, l'a détruite lui-même.

Ainsi l'Allemagne a porté le scrupule dans le doute aussi loin qu'elle l'avait porté dans la foi. Elle n'est point tombée, comme d'autres, en un jour, par une chute précipitée, mais par une infinité de chutes et de courbes toutes formulées d'avance. Elle descend processionnellement dans le néant et scientifiquement dans le doute. Ses cathédrales sont usées, non par le temps, mais par la prière et par les genoux des hommes. Elle met à leur front le bandeau du mysticisme, comme on ceint de fleurs d'hiver le front des vierges défuntes. Par une autre voie, elle est arrivée au point où le monde l'avait précédée.

Et maintenant, malgré la différence des langues et des mots, l'Europe entière peut se vanter de vivre sous le même toit, c'est-à-dire dans le même vide ; et les voilà désormais toutes trois assises par terre, comme dans la scène de Richard de Shakspeare, ces trois reines du monde moral, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, toutes trois tombées par des chemins différents du même trône de religion au même néant, de la même foi au même doute, du même ciel à la même terre, toutes trois s'entre-regardant

l'une l'autre, à moitié hébétées, sans leur Dieu accoutumé, elles, si différentes de destinées, si semblables de misère, et toutes près de se donner la main au fond des mêmes ténèbres.

En France et en Angleterre, le doute a poussé son cri le plus éclatant par l'organe de Voltaire et de Byron. En Allemagne, on n'a point connu ce brusque déchirement qui ailleurs a arraché de si étonnantes plaintes. Le nœud des croyances a été lentement dénoué; la poésie a tenu longtemps la place de la religion. L'Église était tombée, mais on avait gardé l'hymne. Novalis chantait dans la nuit; et le moyen alors de croire que la ruine fût irréparable, quand la voix qui l'habitait était encore si mélodieuse et si jeune? C'est ainsi que, remplaçant toujours la foi par l'art, l'idée par l'image, et le dieu par son ombre, l'Allemagne a pu, sans secousse, endormir son passé et l'ensevelir sans douleur.

Au fond, ses deux communions, le protestantisme et le catholicisme, s'entr'aident l'une l'autre à mieux périr. Elles se prêtent l'une à l'autre leurs doutes, leur foi, leurs églises, leurs berceaux, leurs tombeaux. Sous le même toit, elles naissent, elles vivent, elles prient, elles meurent. Elles mêlent ensemble leur absinthe dans le même calice. Elles ont même croix, même linceul. Et quand leur haine, par hasard, se rallume, elles disent à la raison humaine, avant d'en venir aux mains, le mot des gladiateurs à l'empereur : Ceux qui vont mourir te saluent!

Cet esprit de conciliation dans la mort n'a jamais mieux paru que dans Goethe. Voilà un homme qui enferme en lui toutes les incertitudes de l'homme moderne, et qui n'en laisse rien paraître. Il n'attaque rien, il ne défend rien. Il traite toutes les croyances et tous les enthousiasmes comme ces momies qu'Aristote recevait d'Asie, et qu'il

classait dans son académie. Lui aussi classe tous les cultes et met tous ces morts en face l'un de l'autre. L'infinité du doute se cache en lui sous l'infinité de la foi. Sa philosophie est en apparence le contraire de celle de Voltaire; dans la réalité, elle en est la conséquence. Il n'exclut rien. Il admet jusqu'au moindre fantôme; et cette universalité de la croyance est en même temps l'universalité du scepticisme, et de cette affirmation sans borne naît l'absolue négation.

Voltaire arrivait au néant par l'analyse, Goethe par la synthèse; c'est le lieu où leur pensée s'unit, et il valait bien la peine, vraiment, que ces deux noms et les deux peuples qu'ils représentent se fissent si longtemps la guerre pour si bien s'entendre en cet endroit. Car Goethe n'a pas appris seulement à l'Allemagne à se connaître elle-même; il lui a fait connaître tout ce présent qui s'agitait autour d'elle. Il l'a jetée sur le chemin des révolutions modernes. Il lui a révélé son doute, dont elle voulait douter encore. Il a divulgué le secret de sa foi chancelante, qu'elle aurait longtemps caché dans sa retraite mystique.

Comme l'Esprit de l'abîme, il a dit tout haut dans l'église à cette Marguerite agenouillée, le jour du *Dies iræ* : T'en souviens-tu, Marguerite, quand tu croyais ce que tes lèvres murmurent et ce que ton cœur désire? Quand ton Luther ne t'avait pas encore trompée, et que, jeune et pure comme ton espérance, et souriant au Christ enfant, tu priais, soir et matin, sur les dalles de ta cathédrale de Cologne?

C'est là ce que Goethe a dit de mille façons à l'Allemagne, tant en prose qu'en vers, et ce que le monde a entendu. Depuis ce jour, elle est entrée dans la grande société des nations sceptiques. Elle est sortie de son pur cénacle, et la voilà à son tour dans la mêlée du siècle.

Bien des voix, sans doute, se sont élevées contre le grand poëte. Bien des efforts ont été tentés par elle pour retourner en arrière vers son passé. Mais tout est inutile. Il faut avancer, n'importe vers quel abîme. Elle a mis le pied hors de ses croyances; elle n'y rentrera plus. L'esprit moderne l'a saisie. Il l'entraîne là où nous nous poussons l'un l'autre. C'est le noir chevalier qui a enlevé sa Lénore. Il faut à présent, que, sans tourner la tête, elle se laisse emporter par ce froid génie du siècle vers l'autel inconnu où nous la devançons.

Goethe avait révélé à l'Allemagne le doute qu'elle voulait se cacher; mais cette révélation fut longtemps repoussée. On s'obstinait à y voir l'état intérieur d'une âme, non la confession d'un peuple. On accusait le poëte, on absolvait le pays. Il fallait du temps encore et de rudes secousses pour avouer que l'écrivain, c'était la nation tout entière.

L'école critique des Schlegel servit à déguiser le mal et à l'assoupir à sa surface. Ils endormirent, à proprement parler, l'Allemagne d'un sommeil magnétique, pendant lequel passèrent autour d'elle, sans lui tirer un soupir, l'invasion, les révolutions, et tout le bruit des batailles de Napoléon. Pendant ce rêve de quinze années, tout l'effort de ce pays fut de se séparer du présent, et de détourner ses regards de sa blessure saignante; tous les temps furent essayés et parcourus, hors celui où l'on vivait.

Ce fut, mais sous des formes plus originales, quelque chose de semblable au mouvement de la France sous la Restauration : la vie publique latente et morte en apparence, une littérature résignée et mystique, la poésie prenant le voile, et se coupant ses longs cheveux, un complet détachement de tout ce qui tenait au monde, une façon particulière de ranimer ses souvenirs et de les interrom-

pre à l'endroit où ils deviendraient amers, un vol audacieux dans l'infini, pour échapper à la misère présente; à tout considérer, une manière de se créer une liberté dans la gloire, et de passer triomphalement sous les fourches caudines. Les poëtes entraient alors au cloître avec Werner, ou du moins ils se convertissaient avec Stolberg, F. Schlegel et Adam Muller.

Celui qui resta à la porte de cette petite église, et le seul dont l'engagement avec le monde ne parut pas brisé, fut Louis Tieck. Il conserva le doute nécessaire pour railler des fantômes; il fustigea des ombres, et crut laisser les vivants dans la paix. Il joua avec le scepticisme naïssant, et il semblait oublier que les griffes et les dents du monstre finiraient par grandir. Au sein du vieil art germanique, il introduisit le persiflage; et parce qu'il l'avait revêtu de formes candides, il crut qu'il en était le maître, que le sourire ne dépasserait pas les lèvres, que le doute ainsi orné perdait son venin et que le cœur au moins ne saignerait jamais de sa morsure. Cependant, alors que la terre tremblait du bruit de la Convention et des marches de Napoléon, c'était déjà en soi une ironie assez amère, que tout ce peuple enivré de la coupe de la table d'Artus, et cette poésie carlovingienne, et ces sylphes, et ces rêves, et ces fées imprévoyantes, qui, si on les eût regardées de près, auraient secoué de leurs ailes la poussière de Iena, de Wagram et d'Austerlitz.

Il y eut alors un homme qui fit ouvertement une plaie bien plus profonde au cœur des croyances, et qui, malgré lui, en avança beaucoup la ruine. Je veux parler du paysan Voss, qui se rua en véritable anabaptiste contre le principe sur lequel reposait alors toute la pensée allemande. Il n'attaqua pas en face la philosophie idéaliste de son époque : ses coups ne portèrent pas si haut; mais il la

poursuivit avec acharnement dans ses applications à la science de l'antiquité. Il ne voyait pas, qu'en détruisant le principe du symbole, il détruisait en même temps toute la vie allemande. Il y eut un moment où son pacifique pays ne retentit que de ses imprécations contre les théories de Creuzer sur la mythologie; et dans son paganisme puritain, il déchaîna en effet plus d'une émeute, au nom de Saturne et d'Osiris. Cet homme apportait dans la science une verdeur de passions qui, ailleurs, ne se trouve que dans la fièvre des assemblées politiques.

C'est qu'au fond, sous cet appareil scolastique, la question était grande et imminente; c'était du présent qu'il s'agissait dans ce passé de six mille ans. L'instinct révolutionnaire se glissait, sans le savoir, sons ce masque d'antiquité; le protestantisme et le catholicisme se retrouvaient tous deux sur le terrain de la mythologie, et vidaient là encore une fois leur querelle.

Ce grand système de l'érudition allemande, où chaque rêve avait trouvé sa place, les superstitions du génie qui décoraient tout cet ensemble, comme un peuple de statues dans leurs niches; cette poésie plus vraie que l'histoire, s'ébranlèrent sous la critique de Voss. Autant qu'il put, il fit de la science allemande un temple protestant et non plus une basilique aux mille voix. Ce renverseur d'images ôtait au passé sa poésie, et il ne voyait pas que par là il tuait le présent. Il ne sentait pas que le génie de son pays est frère du génie platonicien, et que ruiner Alexandrie c'est ruiner l'Allemagne. Il voulait les mœurs des vieux temps, et il n'en voulait plus la foi; il ne s'apercevait pas que les cathédrales qui servent d'abri au protestantisme ont leurs fondements posés sur les basiliques grecques, les basiliques sur les temples, les temples de Grèce sur ceux d'Orient, et qu'ainsi l'on ne peut

renverser l'une de ces assises sans que l'édifice infini de la foi humaine ne s'écroule en même temps.

Voss n'eut point de repos qu'il n'eût dispersé ces fondements primitifs ; et il ne voyait pas sur sa tête les cathédrales qui se penchaient et tremblotaient comme des mâts de vaisseau dans l'orage, et menaçaient de l'écraser dans leur chute. Quand il avait dépouillé à son aise l'imagination allemande, il relisait son idylle de Louise, et il vivait là serein et sans remords, parmi ses longs hexamètres tout parfumés de fleurs de tilleul, sans s'inquiéter du lendemain.

Cependant le mal ne s'arrêtait pas ; il gagnait la philosophie, et par elle il entrait au cœur de l'Allemagne. La philosophie de Schelling, qui avait régi naguère les destinées de ce pays, ne se sentait plus le cœur d'avancer. Après ses tentatives, déconcertée et défaillante, elle rentrait toute confuse dans le cercle du catholicisme, et ne voulait plus en sortir. L'idéalisme se sentait périr et demandait à se faire absoudre par le dogme. Une science mourante, une foi mourante, liées ensemble, et qui cherchent à se ranimer l'une l'autre ! encore une fois l'histoire d'Héloïse et d'Abeilard qui s'embrassent dans leurs tombeaux.

De l'école la plus hardie en apparence sortait ainsi le plus grand effort pour conserver la vie au sein de la papauté. Baader, Goërres, formés dans cette école, font la veillée du catholicisme et se consument à ranimer ce souffle. Ce n'est plus là une religion, ce n'est plus une philosophie, ni une poésie ; c'est le débris de tout cela ensemble : une science sans nom, une foi sans nom, une poussière divine. Pour cette poussière, creusez un grand tombeau; il faut qu'il puisse y entrer sans peine toutes les espérances et les chimères, et les rêves, et le bonheur de la vieille Allemagne.

Au nord, la philosophie de Hegel est morte aussi avec son chef, ou du moins elle s'absorbe dans la science sociale, comme au midi la philosophie de Schelling s'absorbe dans la religion. C'est un grand symbole que la disparition de ces tribuns de l'idéalisme qui ameutaient tout ce peuple autour de l'infini. Ils l'ont mené trente ans sur le mont Aventin du spiritualisme ; et maintenant, il crie qu'il a faim et soif du monde réel, et il ne sait que faire pour s'en emparer assez vite.

Dans cette invisible dissolution, les sectes prennent peu à peu la place de la religion, et les maximes celle de la morale. Sous mille noms, piétisme, méthodisme, le froid avance et s'insinue partout. A mesure que l'Allemagne se fait plus sensuelle, il se forme des codes de fastueuse austérité. Dans son premier étonnement, tout lui fait scandale. Elle a quitté la grande voie de l'innocence antique; elle est entrée dans les détours du scrupule. La pauvre Ève se couvre trop tard de feuillages ; son passé n'en est pas moins condamné.

Un dur méthodisme se met à la place de la sérénité perdue, et prétend, lui seul, à force de maximes, conjurer le danger; il trouble jusqu'à la mort les âmes vierges dont ce pays est encore plein; et rien ne montre mieux la décomposition des anciennes croyances que ces fantômes de secte qui surgissent ainsi par intervalle dans la conscience publique.

Tous ces symptômes, il faut le dire, se sont longtemps dissimulés sous l'effervescence qui a suivi les guerres de l'indépendance. Les espérances infinies qui se montrèrent vers ce temps-là cachèrent bien des désenchantements et des pertes cuisantes. Les peuples et les rois s'étaient embrassés dans le sang. On s'était fait les uns aux autres mille serments, l'ancienne foi allemande reparut un in-

stant. On crut d'abord qu'il suffisait de regarder le ciel, et que ces larmes du doute, qui avaient semblé si amères, tariraient dans leur source. Partout resplendit dans les œuvres d'art la figure de l'Allemagne au moyen âge, blonde, candide, mais encore contristée par cette sourde plaie que l'on pensait guérie. Et je ne sais pas si même aujourd'hui ces imprévoyants poëtes de la Souabe et de tout le Midi ne continuent pas l'incorrigible lignée des Trouvères.

Que tout est changé cependant ! Les rois ont un moment tenu en leur pouvoir la foi, la vertu, la religion du Nord ; l'Allemagne avait placé sous leur garde sa dernière espérance. Elle avait versé son dernier philtre dans leurs coupes vermoulues, et elle leur avait dit : Buvez-en avec moi. Quand ses philosophes sont restés muets, elle s'était mise à l'école des rois, et cette candeur ne les a point touchés ; ils ont eu le cœur de frapper ce peuple, comme un autre peuple.

Oh ! c'est là une iniquité, je le jure ; car ce ne sont pas seulement comme chez nous des couronnes ou des trônes qu'ils mettaient en péril, mais la vieille foi, mais le Christ tout vivant dans les cœurs, la Providence dont ils étaient l'image dans ces âmes crédules, la vie du serment encore intacte, les morts et les anges adorés, le ciel et l'enfer chrétiens pris à témoin. Ce n'était pas seulement des sceptres qu'ils brisaient, mais des idées qu'ils foulaient, des religions qu'ils étouffaient, et toute une éternité de pensées, de traditions, de prières, suspendue à leur parole et qui se dissipait avec elle.

IX

HENRI HEINE.

C'en était fait, il fallait le reconnaître. On avait cru que si les rois guérissaient, au moyen âge, par l'imposition des mains, l'infirmité du corps, ils sauraient maintenant guérir l'incurable infirmité des âmes; tout au contraire, on ne rapportait de leur contact que des cœurs meurtris et des espérances évanouies : il fallut changer de langage et renoncer à l'extase. Les ballades se nourrirent de fiel, et les sonnets d'absinthe.

Au quinzième siècle, quand le génie allemand eut achevé la cathédrale de Strasbourg, il sculpta au sommet une figure satanique pour railler de là haut tout l'édifice. C'était un ricanement d'enfer qui tombait de ce balcon sur les vierges de pierre, sur les colonnes et sur les colonnettes, sur les saints dans leurs niches, sur le pavé et sur l'autel, et sur toute cette impuissance du culte et de la foi humaine. De nos jours, la poésie ne fit pas autre chose. Elle monta au dernier échelon de l'idéalisme allemand, et commença librement à railler tout ce qu'elle avait aimé, à aimer tout ce qu'elle avait haï, à chanter avec Heine, comme le derviche au haut du minaret, la dernière heure, l'heure de minuit de ce jour de mille ans du génie germanique.

Sous leur forme insouciante et frivole, les poésies de Heine ont en effet un vrai sens social. Il y a trente ans, on les eût réputées impossibles; les imaginations vierges de ce temps-là n'en n'auraient jamais enduré la cruelle mor-

sure. Il y a là telles chansonnettes de dix vers qui portent innocemment dans leurs corolles (car ce sont de vraies roses de bois) un venin qu'il a fallu trois siècles au moins pour distiller à ce degré. Ce sont des fleurs charmantes, peintes avec l'ancienne habileté de l'art tudesque, et qui toutes dardent un aiguillon de basilic. Il y a des sonnets transparents et purs à la manière de ceux de Pétrarque, au fond desquels vous voyez ramper le reptile; des ballades qui cachent sous un sourire, comme une femme sous son voile, la tromperie et le poison. Il y a des cantiques pieux qui vous saisissent dévotement, vous bercent d'amour, et vous poignardent en riant avec un mot satanique; car c'est le caractère et l'originalité de ce poëte, de cacher l'amertume et la lie de nos temps sous l'expression et le miel des époques primitives : le siècle de Byron sous le siècle de Hans de Sachs.

A tous les sentiments d'une société avancée il donne le rhythme populaire des sociétés qui commencent ; et ce désespoir qui emprunte la langue de l'espérance, cette mort qui parle comme la vie, ce berceau qui redevient un tombeau, ces passions vieillies et rassasiées qui se meuvent sur le mètre des passions naissantes, cette candeur et cette corruption, ce miel et ce fiel, ce commencement et cette fin qui se rencontrent et s'unissent dans l'étreinte de ces rapides poëmes, en font autant de petits chefs-d'œuvre d'art, de caprice, d'originalité et d'immoralité.

La plupart des poésies de Heine sont contenues dans un volume intitulé : *Livre des chants*. Les premières datent de 1817. A cette époque, le jeune poëte appartient à l'école de Schlegel et Tieck. C'est d'eux qu'il a appris la forme populaire et la naïveté que plus tard il aiguisera contre eux. Depuis ce temps, l'aiguillon croît et perce

chaque année. Dans ses voyages du Hartz, d'Italie, et de la mer du Nord, tout se convertit chez lui en un fiel de colère et de haine. Nés dans des climats différents, ses chants n'en gardent point le caractère. Il y a de ces poëmes éclos dans la pure Toscane, sous le soleil de Lucques, et qui n'ont rien gardé de l'odeur des orangers ni des myrtes, et ne sentent que l'absinthe.

On dirait que le poison voluptueux des maremmes s'est insinué dans ces vers; partout sa muse irrite, comme Cléopâtre, l'aspic caché sous la corbeille de roses. Le poëte ne rencontre pas une jeune fille, pas une fleur sur sa tige, sans leur adresser un madrigal méphistophélique. Les étoiles ont beau se cacher sous leurs voiles, il finit toujours, comme dans les Nuées d'Aristophane, par quelque ironique question qui leur fait pleurer des larmes d'or. Quand il approche de la mer du Nord, c'est le seul endroit où son ironie prenne quelque chose des lieux. Elle devient comme eux ample et colossale; des nuages de la Baltique, il fait un linceul pour rouler et berner les dieux vivants et les dieux morts, le présent et le passé. Il vous quitte là sur la grève avec une épigramme : de sorte qu'en fermant ce livre, si frivole en apparence, toute la nature semble vide, le ciel désert, et tous les fruits du grand arbre de vie ont été souillés l'un après l'autre d'un noir aiguillon; le ver les ronge.

Ainsi, il est donc vrai, le long monologue de l'idéalisme a fini par un éclat de rire. L'Allemagne a bu sa poésie jusqu'à la lie. Encore une fois son Rhin s'est perdu dans le sable.

Ainsi, un monde entier d'espérance et d'amour se dissipe en ce moment avec le génie de la vieille Allemagne, sans que personne ici tourne la tête pour s'en inquiéter. Là, près de nous, mille fantômes s'évanouissent sans

bruit, comme ils étaient nés sans bruit. Ces divins rêves, auxquels manque le souffle, ont vécu leur vie rapide. Tout à l'heure un univers va s'engloutir sans réveiller seulement l'oiseau dans son nid.

Que veulent donc ces accusations parties récemment de Vienne et d'Edimbourg contre la poésie de la France actuelle? Croit-on que nous serions embarrassés de montrer ailleurs même misère? Il s'agit bien vraiment, tant en France qu'en Allemagne, d'hémistiches et de prose qui s'altèrent, quand c'est le poëme entier de la société moderne qui s'en va par lambeaux.

Si l'on veut faire le procès aux fantômes des poëtes, il faudrait au moins que le monde et les pouvoirs actuels fussent moins fantômes qu'eux. Or, quelle loi, quelle société, quelle Église, quelle religion, je ne dis pas quel homme, mais quelle institution qui ne se donne aujourd'hui pour une ombre et qu'on ne traite en ombre? qui a aujourd'hui la prétention de vivre sérieusement et autrement qu'en rêve? Qui se figure, par exemple, que nos lois sont des lois? que nos rois sont des rois, et ne voit pas que ce sont des fantômes qui n'ont que le visage? Êtres fantastiques s'il en fut, qui viennent on ne sait d'où, dont le plus grand demeure au plus un jour, qui s'en vont par hasard et qu'on ne revoit jamais. Dans quelle poussière les avez-vous pris hier? dans quelle poussière les rejetterez-vous demain? Vous ne le savez pas vous-même. Majestés plus chimériques que les rêves d'Hoffmann, plus rapides, plus changeantes que les rêves de la fièvre, leurs couronnes ne sont pas des couronnes; ce sont des bandeaux que vous leur mettez sur les yeux. Leurs sceptres ne sont pas des sceptres; ce sont des verges avec lesquelles vous les frappez à la face. Leurs peuples ne sont pas des peuples; sans présent, sans passé, sans nom, sans

héritage, véritables morts revêtus du manteau de la vie, ils escortent dignement ces royautés d'un jour.

Ne dites donc pas que la poésie finit; dites plutôt qu'elle seule reste vivante. Rien n'existe aujourd'hui que ce qui est dans les cœurs. Il n'est pas une tradition, pas une autorité, pas une lettre écrite qui ne tombe en cendre, si vous la touchez de la main. Dans cette instabilité du réel, l'idée seule subsiste. Elle seule garde sa couronne éternelle sur sa tête, et il n'y a ni peuple ni roi qui la lui puisse ôter. Nous vivons, non pas dans la pensée de ce qui est, mais dans la pensée de ce qui doit être et de ce qui sera demain. Ombres que nous sommes, nous sommes nous-mêmes un poëme et nous ne le voyons pas.

Sans doute l'idéal que chaque peuple avait imaginé se dissipe aujourd'hui, en Angleterre, en Allemagne comme en France; car cet idéal n'était rien que lui-même. Chacun se dépouille de ses traditions, de son art indigène, et jette autour de lui cette feuillée de mille ans. Mais de ces ruines particulières se forme la conscience du genre humain. Un même génie cosmopolite se met à la place des génies différents d'idiomes et de races. Dans cette poétique du monde, toute idée grandira sans entraves; le vers et la prose rajeuniront au sein de la cité nouvelle.

De là, véritablement, la mission du poëte ne fait que commencer. La vie sociale ne s'en est emparée que d'hier, et déjà il ne peut plus mourir tranquille dans son lit. Le temps est passé où il vivait en paix jusqu'à la fin sous son clocher. A cette heure il faut qu'il quitte, avec Byron, avec Chateaubriand, avec Lamartine, sa frontière ou son île. Il faut qu'il supporte et la pluie et le vent, et le froid et le chaud, et l'amour et la haine des climats étrangers; car son cœur est désormais trop grand pour que ni ville ni village le renferme tout entier. Sa mission est d'être le

médiateur des peuples à venir. Sa parole n'appartient plus exclusivement à aucun. Dans l'interrègne des pouvoirs politiques, lui seul redevient souverain. Il est déjà le législateur de la grande fédération européenne qui n'est pas encore.

Le voilà donc désormais seul en compagnie avec son cœur ; toutes les imitations sont épuisées ; toutes les réalités sont évanouies; les chemins connus ne mènent qu'au désert; les vieilles terres ont donné tous leurs fruits. Il faut que ce Christophe Colomb du nouveau monde idéal s'élance au loin, lui seul, dans l'océan de sa pensée. Il va, il va, et cet infini s'accroît toujours. Il va encore, et ce que l'on appelait terre est à présent nuage; et ce que l'on nommait espoir se nomme à cette heure illusion. Et le peuple qu'il entraîne lui crie : « Retournons en arrière. » — Mais lui répond : « Demain ! » — et demain est un siècle. Et malgré la tempête, il ne pliera pas la voile, avant qu'il n'ait touché la rive où la vie a sa source et qui s'appelle Eternité.

Février 1834.

X

DES PRÉJUGÉS QUI SÉPARENT L'ALLEMAGNE DE LA FRANCE.

Un voyageur qui traverserait rapidement l'Allemagne, trouverait partout un peuple paisible et laborieux, des lois tranquillement et facilement obéies, des villes riches ou savantes, des villages presque aussi beaux que ces villes, et dans la moindre chaumière une sorte d'élégance rustique qui épanouirait son cœur. Dans ces villages, il

verrait souvent la même église servir à des cultes différents, le même cimetière, et, pour ainsi dire, la même tombe s'ouvrir au papiste et au luthérien; au reste, point de discordes, point de partis, point de plaintes ouvertes, point de murmures, si ce n'est celui de quelque grand fleuve qui porte silencieusement à la mer le produit de l'industrie de cette nation de philosophes. Ce voyageur rentrerait chez lui, infailliblement persuadé qu'il vient de découvrir un peuple de sages, lequel a échappé par miracle aux tourmentes de l'esprit moderne. Comme il n'aurait vu extérieurement aucun signe de changement, il en conclurait que tout est demeuré en sa place, et que ce point seul reste fixe au sein des agitations tumultueuses de l'Europe. Il serait dans une grande erreur.

Une transformation profonde travaille aujourd'hui les peuples allemands. Cette révolution n'est point apparente et bruyante comme celles qui s'opèrent en France, en Angleterre; mais il est aussi impossible de la nier, et elle va aboutir à des résultats semblables. Le vieux génie de l'Allemagne se décompose; un esprit nouveau heurte à la porte comme un bélier. On n'a point à raconter des émeutes et des coups d'état sur la place publique, mais déjà des émeutes et des révoltes dans l'empire des idées et de la philosophie.

La génération spiritualiste s'efface et disparaît. Un des glorieux lutteurs éprouvés dans les écoles me disait[1], il n'y a pas longtemps : « L'idéalisme se meurt, je suis content de mourir aussi. » Ce mot résume tout le reste. Goethe et Hegel sont allés rejoindre Lessing, Klopstock, Schiller, Kant, Fichte, Herder, ces héros de la renaissance allemande. L'époque des demi-dieux et des héros est passée. Que va apporter l'époque des hommes?

[1] Daub.

La France et l'Allemagne, dans les jugements qu'elles ont portés l'une sur l'autre, ne peuvent point prendre pour devise : Sans amour ou sans haine. Au contraire, l'engouement ou l'aversion les a tour à tour gouvernées. Quand, lasse du matérialisme du siècle dernier, la France a voulu y échapper, elle s'est jetée en suppliante entre les bras de l'Allemagne. Le besoin de se soustraire à son passé moqueur lui fit adopter, sans nulle critique, toutes les doctrines tudesques que de rares communications apportèrent jusqu'à elle.

A mesure qu'une théorie était abandonnée de l'autre côté du Rhin, elle commençait à ressusciter, puis à fleurir parmi nous ; et, en fait de système, nous n'adoptâmes le plus souvent rien que les morts. En sortant du scepticisme, les esprits, altérés comme dans le désert, tentèrent de s'abreuver aux sources de l'Allemagne sans se demander si une eau pure jaillissait en effet de ces rochers, ou si un trompeur mirage ne nous leurrait pas d'une onde chimérique. Systèmes, hypothèses, croyances, traditions, poésie, tout fut admis pour guérir les cœurs meurtris par la raillerie de Candide et le matérialisme de l'école de Diderot.

Le livre de l'*Allemagne* fut écrit sous cette influence. On voit que madame de Staël est partout poursuivie par le fantôme ridé de Voltaire. Elle se précipite loin de cette tyrannie railleuse aux pieds des jeunes autels de la muse allemande. Cet ouvrage est la prière d'une âme exilée qui demande un refuge dans l'univers moral ; c'est l'improvisation éolienne de Corinne au bord du Rhin. Ce n'est pas, on le sait bien, une peinture exacte et méthodique.

Pas un objet n'est dépeint tel qu'il est dans la réalité ; il est vu avec trop d'adoration pour cela. Mais cette adoration même n'est-elle pas un événement véritable qui a

des rapports avec toutes les affections de cette époque? Quelle reconnaissance! Quelle bénédiction! Quel amour pour ces doctrines d'idéalisme, même avant d'en connaître le fond! Quel cantique d'enthousiasme en se sentant renaître! L'exaltation de madame de Staël pour l'idéalisme allemand ressemble à l'exaltation ascétique des saintes pour le Christ sauveur. Sa langue est quelquefois la même que celle de sainte Thérèse, car on y sent comme la révélation d'un continuel prodige. Elle n'explique nulle part les poëtes et les héros de la philosophie par les causes naturelles de l'histoire, de la tradition, de la langue. Ces poëtes et ces philosophes semblent, au contraire, dans son livre, agir, penser, écrire en vertu d'un miracle intérieur qui n'a lieu que pour eux. En un mot, c'est la langue de l'amour substituée aux aphorismes de la critique.

C'est aussi là ce que les Allemands n'ont jamais voulu admettre. Parce qu'ils ne se reconnaissaient pas dans ce livre, ils l'ont trop souvent considéré comme un tableau de pure fantaisie. Ils n'ont su comment jouer le rôle fantastique que cette admiration fougueuse leur imposait, et ils ont été embarrassés par le persiflage mêlé à leur apothéose. Accoutumés à donner peu d'attention aux ouvrages écrits par des femmes, l'arrivée de madame de Staël au milieu des écoles métaphysiques leur a paru longtemps un scandale; on s'aperçoit trop par les correspondances posthumes qu'ils n'ont vu très-clairement en elle qu'une bonne femme, *die gute fraü*, dont ils agréent la passion avec une complaisance débonnaire.

Sous la Restauration, la France continua d'étudier avec vénération et soumission profonde la philosophie et la poésie allemande. Ce fut la scène de l'étudiant chez le docteur Faust. On imita, traduisit, compila, et de nouveau

on compila, traduisit, imita. De temps en temps, l'Allemagne tournait doctement la tête du côté de cette pauvre France qui rentrait à l'école comme une petite fille. Rarement la pédagogue se montrait satisfaite de son élève. Deux ou trois signes au plus d'une satisfaction protectrice laissèrent penser qu'elle ne désapprouvait pas les labeurs de cette innocente, et qu'avec du temps, et force férules, injonctions, admonitions, elle ne désespérait pas d'en faire quelque chose.

Ce fut l'histoire des quinze années; après quoi, la France, en juillet 1830, fut renvoyée à sa quenouille, légitimement atteinte et convaincue d'étourderie révolutionnaire, de frivolité, indocilité et incapacité philosophique.

Les Allemands, révélés par leurs poëtes, ont été, dans ces derniers temps, l'objet d'une idolâtrie qui tend à les corrompre. Qu'est devenue l'humilité qu'ils avaient conservée jusqu'au dix-huitième siècle? Une susceptibilité ombrageuse et hargneuse tourmente incessamment ces nouveaux rois de l'opinion. Leur prétention, comme celle de tous les héros de romans, soit qu'on les loue, soit qu'on les blâme, est de n'être jamais compris de leurs adorateurs; et personne ne nie qu'ils ne s'arrangent parfaitement pour cela. S'il se trouvait même à la fin, quelque part, un jugement sur eux vrai et impartial, je doute fort qu'ils s'en montrassent satisfaits; car ce jugement, supposé qu'il fût exact, serait une limite apportée à l'idolâtrie; quand on a été Dieu un jour, on tient à son nuage.

XI

DES PRÉJUGÉS ALLEMANDS.

Il faut que des différences bien profondes séparent la France et l'Allemagne, puisque, malgré les efforts de tant d'hommes remarquables des deux parts, tant de préjugés les séparent encore. Quand les idées que ces deux peuples se forment l'un de l'autre ne sont pas absolument fausses, elles sont toujours en arrière de leur état présent au moins d'un demi-siècle. Un perpétuel anachronisme les sépare. Ils se poursuivent l'un l'autre, comme dans la course d'Atalante, sans s'atteindre jamais.

Par exemple, quel temps ne faudra-t-il pas pour que la France renonce à se représenter l'Allemagne comme un pays de contemplation et d'enthousiasme, un Éden livré aux poëtes, et la nation entière comme la Belle au bois dormant! Cette image était vraie, il y a cinquante ans ; elle a cessé de l'être. Mais cette première impression, qui est due au livre de madame de Staël, ne s'effacera pas si tôt. Elle alimentera pendant de longues années encore le génie des romanciers, des voyageurs, et même des philosophes.

De même, l'Allemagne (et j'entends par là la foule, non quelques hommes rares et supérieurs) ne comprend encore que la France du dix-huitième siècle. Jeune ou vieux, riche ou pauvre, un Français, quelles que soient son origine, sa province, sa condition, est nécessairement un voltairien, fat, fluet, fardé, toujours riant, qui jure de par Helvétius et Marmontel, qui porte à ses sou-

liers la poussière de la régence, et sur son front le sceau de la jeune année de 1770.

Vous tous qui franchissez le Rhin, préparez-vous à jouer le rôle de votre trisaïeul ; sinon, on vous l'imposera. Soyez gracieusement impie et religieusement encyclopédiste à la manière du baron d'Holbach, railleur, persifleur, comme vous pourrez ; c'est là votre caractère donné, et ce que l'on attend de vous. — « Je suis grave, dites-vous? Le siècle m'a changé. Je me suis fait, avec l'âge, profond, savant, croyant, comme l'Allemand aujourd'hui se fait vif. » — « Non, non, vous répond le préjugé. Votre persiflage ne nous imposera pas ; votre gravité et votre religion sont des grâces qui vous manquaient au siècle dernier. Vous jouez avec l'infini et la philosophie, comme votre aïeul avec Ninon de l'Enclos. »

Désormais quittez ce personnage si vous pouvez.

En vertu de la même observation, une femme française est nécessairement une poupée parée, choyée, gâtée, sans cœur, sans tête, sans âme, du reste un abîme de frivolité, et le centre de tous les déréglements. Une jeune fille allemande, élevée dans les vrais principes, nourrit en secret le mépris le plus superbe pour une Française, à qui le triple démon de la coquetterie, de la légèreté, et des amusements de la régence, ne laisse pas une heure de répit pour une passion profonde et naturelle. C'est ainsi que les moines se figuraient toujours les soldats l'épée à la main.

On peut affirmer que ces deux ou trois points, bien et sagement développés, composent tout le fonds d'observation des trois quarts des écrivains qui se font, en Allemagne, les interprètes de la France.

Si, des circonstances générales des mœurs, on passe à cette matière bien autrement subtile des arts, de la poésie

et des lettres en général, c'est là que la discordance est vraiment effroyable. L'esprit allemand et l'esprit français sont de nature si opposée, que presque toujours l'un exclut l'autre. L'art de les assimiler est si rare, qu'on peut dire qu'il n'existe pas. Chacun se défend avec acharnement des empiétements de l'autre, comme s'ils se détruisaient mutuellement.

De là, quels combats avant de s'accepter! et, quand on veut les réunir, quelles colères et quels grincements de dents! On est venu à bout de faire accepter de la France quelques parties de la science allemande. Mais Dieu sait les ménagements qu'on a dû observer, les aversions qu'on a dû braver, les luttes qu'on a dû soutenir, et je peux dire la vertu qu'il a fallu y mettre. Si la France n'eût été malade du scepticisme, jamais assurément, dans son état normal, on ne lui eût fait accepter, à elle, fille de Descartes et de Voltaire, l'amer breuvage des sibylles du Nord; mais dans l'anéantissement qui suit le scepticisme, ce remède héroïque était indispensable.

L'Allemagne, de son côté, a exploré chacune des époques littéraires de l'histoire; la littérature française est la seule qu'elle n'a jamais bien ni comprise ni admise; il y a une barrière qui l'en sépare. Ses jugements, si profonds sur tout le reste, sont puérils sur ce sujet, l'irritation y étant trop souvent mêlée. Goethe est peut-être le seul qui resta supérieur à ces antipathies, et encore dans ses lettres à Zelter, on voit qu'il n'osait l'avouer.

On connaît dans le monde un critique doué d'une incroyable universalité d'esprit[1] : il a tout vu, tout jugé, tout analysé, tout compris; il s'est fait le contemporain des Romains et des Grecs. Que dis-je des Grecs? il l'est des

[1] W. Schlegel.

Chaldéens, des Bactres, des Assyriens ; et s'il y a quelque chose au delà, il y pénètre. Il écrit des ballades dans la langue du roi Porus, et Pétrarque signerait ses sonnets. Quoi de plus ? il est équitable, fin, modéré, délié ; il rend justice à Caldéron comme à Homère, à Shakspeare comme à Dante; il sait trouver le bien partout où il est : en outre, il l'aime sincèrement. Un seul point, dans l'histoire du genre humain, le trouble et le déconcerte : il ne saurait s'en consoler ni le regarder en face. Que ne donnerait-il pas pour l'effacer d'un trait de plume! Cette tache unique, dans un si beau tableau, c'est (devinez-vous?) le siècle de Louis XIV. Malheureuse époque, qui corrompt tout ce qui précède et tout ce qui suit. Sans elle, la poésie, l'éloquence, étaient victorieuses. Ne faites pas mention devant lui de ce temps calamiteux pour les lettres ; c'est le mal entré dans le monde ; c'est le fléau qu'il reproche au Seigneur, lequel s'en repent assez lui-même.

Que si, à tout hasard, vous y faites allusion, je vous avertis que cet homme de génie, d'un jugement si sain, si élevé, si calme, va entrer en une colère, dont vous n'aurez vu jusque-là aucun exemple ; pas une opinion qui ne soit immodérée, pas un mot qui ne soit injurieux. « Molière, dites-vous ? Molière est plat. Bossuet est bourgeois ; Montesquieu déclame ; Corneille rabâche. Quant à Racine, il y a longtemps que sa *Phèdre* ridée est morte dans l'oubli. En trois mots comme en cent, voilà l'*esthétique* de la France. »

Maintenant, est-ce haine, violence, besoin de réaction ou esprit de parti, ou tout simplement difficulté de s'entendre ? ou bien encore tout cela à la fois ? qui pourrait le dire?

Sur les questions politiques, même divergence, et plus grande encore, s'il est possible. Le démagogue allemand resté pur, et qui n'a point forfait à ses principes, doit

haine et mort à la France. Du moins, cet Annibal l'a juré en classe sur l'autel d'Hamilcar. En conséquence, il prêche sa croisade contre ce peuple de mécréants.

La vérité est qu'il ne l'a jamais vu, qu'il ne le verra jamais, qu'il ne connaît ni sa langue, ni ses mœurs, ni ses plus simples usages. Mais il sait que cette langue est un aspic empoisonné, que ce pays est le foyer de tous les vices sans aucune vertu! Ce sont là ses principes. Le croyez-vous assez peu homme d'honneur pour en changer?

Malheureusement les temps sont rudes, la pureté des doctrines s'altère; il n'est qu'un trop grand nombre de faux frères, qui, ayant passé le Rhin et visité ce peuple, ont cru trouver en lui quelque ombre de vérité et de sagesse, et vont pervertissant ainsi les saines maximes. Le branle est donné, rien ne peut l'arrêter. Il ne reste qu'à se couvrir de cendre et à pleurer sur l'abomination entrée dans la Sion tudesque.

Ces utiles préjugés sont entretenus avec soin par la presse politique et littéraire. Les journaux allemands, auxquels ceux de France répondent rarement, s'exaltent dans leur solitude; ils s'élèvent peu à peu contre tout ce qui appartient à la France, hommes, choses, mœurs, à un ton d'injures, d'obscénité, de rage cynique dont je n'aurais jamais cru capable le chaste idiome de Charlotte et de Marguerite. Les plus populaires poussent le plus loin ce monologue de fureur. Rappelez-vous Arlequin s'excitant, dans un héroïque soliloque, à la bataille contre son ennemi absent. Ce qui m'étonne, après cela, c'est qu'un honnête Souabe, bien et dûment endoctriné, ose encore traverser la frontière et s'aventurer parmi nous, nation de Barbes-Bleues et d'Ogres épicuriens, qui sentons la chair fraîche d'une lieue, le tout par esprit de frivolité.

XII

CHUTE DU SPIRITUALISME. — THÉOLOGIE MODERNE. — RELIGION DE LA MATIÈRE.

Le fait qui s'accomplit aujourd'hui en Allemagne est la chute du spiritualisme. Cette Jérusalem céleste croule dans l'abîme; aucune main ne peut la retenir.

Tant que l'idéalisme et la poésie ont soutenu l'Allemagne, ils ont caché ou fait oublier le vide des institutions. Aujourd'hui il en est autrement; la vie publique et la vie privée sont dévoilées en même temps. Sous le manteau percé de la philosophie, on commence à remarquer d'étranges plaies. A mesure que l'enthousiasme s'éteint, beaucoup de qualités aimables disparaissent, et, dans l'État, d'incroyables misères sont mises à nu; dans les écoles un fatalisme inerte, au dehors la foi qui tombe, et qui ne se survit que dans les extrémités, à Berlin dans le piétisme protestant, à Munich dans le mysticisme catholique; une jurisprudence très-savante, et une législation décrépite; dans les champs, la corvée et la dîme; point de garanties nulle part, le privilége partout, l'intolérance religieuse poussée, en certains cas, jusqu'à la démence[1]; des tribunaux secrets; point de presse pour y suppléer; au faîte de tout cela, une noblesse infatuée, et qui a besoin d'être châtiée.

Aisément la simplicité devient grossièreté, la bonhomie rusticité, la résignation servilité. Quand l'esprit allemand

[1] Voyez le dernier décret du cabinet de Berlin, concernant les Juifs.

n'est pas dans la nue, il rampe ; il lui reste à apprendre à marcher.

La philosophie allemande se meurt : elle est morte après avoir, comme Saturne et la Révolution française, dévoré ses enfants. Que sont devenus tant de systèmes qui se promettaient l'éternité, tant de solutions définitives du problème de l'univers? Cherchez ces systèmes au même endroit où sont chez nous la Convention, l'Empire, la Restauration, et chacun des pouvoirs qui se sont couronnés de leurs propres mains. Ressusciter Kant, Fichte, Schelling, Hegel, ou ressusciter la Terreur ou Napoléon ou Louis le Désiré, des deux parts même folie. Ces théories sont dans la même poussière où dorment aujourd'hui les événements d'où elles sont sorties. Un seul jour nous en sépare, mais ce jour est un siècle. Paix donc à ces morts glorieux! Quand même vous posséderiez la trompette du jugement dernier, vous ne pourriez les ranimer.

Ce n'est pas à dire pour cela que ce mouvement de l'intelligence doive rester sans résultat. Le panthéisme est partout au fond de la philosophie allemande comme l'égalité est partout au fond de la Révolution française. Si ces deux principes viennent jamais à s'entendre, ils constitueront entre eux le monde nouveau.

De l'autre côté du Rhin, on reproche durement à la France la mobilité et l'inconstance de ses systèmes de gouvernement. Ne pourrait-on pas rétorquer cette accusation contre ceux de qui elle part, si de pareils griefs ne s'adressaient, avant tout, à l'esprit de l'humanité même? Que de fois l'Allemagne, dans ce même demi-siècle, n'a-t-elle pas changé de systèmes et d'enthousiasmes! que n'a-t-elle pas couronné dans ces dernières années! l'esprit et la matière, le pour et le contre, le moi et le non-moi, la liberté et la fatalité! Que de serments solennels jurés à ces rois de la

pensée, à Kant, à Fichte, à Schelling! chacun de ses serments devait durer toujours. Ils n'ont pu subsister devant l'avénement d'un principe plus jeune et plus nouveau.

Hegel vient de mourir, le puissant Hegel! sa cendre est encore chaude. Où sont ses disciples fidèles, ses croyants, ses apôtres? Il n'en a plus. Il renaîtrait aujourd'hui, qu'il importunerait ceux qui l'ont embaumé hier : il serait comme Épiménide après un sommeil d'un siècle, tant le mouvement qui emporte et vieillit les morts est, plus que jamais, rapide et inexorable. C'est maintenant qu'il faut chanter à table : « Les morts vont vite. »

De la même manière qu'en France la chute de tant d'administrations opposées a embarrassé la liberté d'une foule de lois, règlements, décrets, ordonnances contradictoires; de même, en Allemagne, la chute de la philosophie a embarrassé l'intelligence d'une foule de formules de tous les régimes. Pour conserver quelque naturel au milieu de ces entraves, il faut une rare vivacité d'esprit. Combien de gens se traînent encore sous ce vide fardeau, comme la tortue sous sa carapace! Combien d'excellents hommes qui, la plume à la main, sont incapables de demander à boire sans convoquer l'objectif et le subjectif! Il y a une frivolité propre à l'Allemagne; c'est celle qui marche toujours coiffée du bonnet de la scolastique.

On connaît un pays où un assez grand nombre de formules métaphysiques sont tombées dans le domaine commun, pour qu'en moins d'une heure d'un travail ordinaire, chacun puisse se flatter de convertir le fait le plus simple, la mouche qui vole, le chien qui jappe, l'enfant qui pleure, en un système d'abstraction vide et béant dans lequel l'auteur s'évanouit et disparaît lui-même. Il y a des gens, des Français légers, qui préfèrent à ce bel art la roulette de Pascal.

La science allemande séduit d'abord par son caractère de grandeur et d'unité ; mais si, en sortant de cet étonnement, vous l'étudiez davantage, vous trouvez tant de fois la chimère à la place de la réalité, la conjecture à la place de la certitude, que vous tombez dans une extrémité contraire : il vous semble que cet édifice s vanté va s'écrouler comme un rêve.

Cette science est pareille à ces arcs-de-triomphe inachevés, dont on remplit les vides, en un moment, avec des toiles peintes, pour y donner à un prince une fête qui dure un jour. Le prince, ici, est l'esprit humain qui se prête gracieusement et modestement à la cérémonie.

Qui eût pensé que tout cet idéalisme dût aboutir aux mêmes résultats religieux que l'école de Voltaire? C'est pourtant, en grande partie, le mouvement de décomposition qui s'opère aujourd'hui. En effet, dans le temps où la philosophie de l'absolu *construisait* les empires passés sur le plan qu'elle s'était formé la veille, elle n'était pas si loin qu'il semble de la méthode de Voltaire, qui, lui aussi, expliquait Pharaon et Moïse par Louis XV et par son aumônier.

Au moment où j'écris ces lignes, un livre, dont toute l'Allemagne est préoccupée, vient de jeter une terrible lueur sur ces questions. C'est la *Vie de Jésus*, par le docteur Strauss. Ni l'originalité d'un écrivain éloquent, ni l'éclat d'un nom connu ne distinguent cet ouvrage; et pourtant un événement politique n'eût pas plus sérieusement passionné les esprits. Ce livre est le résultat naturel et nécessaire de la méthode allemande. C'est par là qu'il doit éveiller, au plus haut degré, l'attention des étrangers. La méthode que Wolf et Niebuhr ont appliquée à Homère et à Tite-Live, l'auteur l'applique au christianisme ; et, de la même manière que Homère et l'histoire romaine se sont évanouis comme une fumée entre les mains des deux pre-

miers, le Christ disparaît à son tour dans le travail du dernier ; *opération critique*, disent à bon droit les théologiens. Les récits des quatre évangélistes ne sont plus qu'une suite d'allégories, de fables telles que celles d'Ésope et de La Fontaine, des contes et des chants populaires; en un mot, un *mythe*.

Cette idée n'est pas entièrement nouvelle; l'autorité que le symbolisme allemand vient de lui donner, l'éclat et le retentissement qui la suivent, tout cela est nouveau. Le Christ, dans ce système, n'est plus qu'un songe, une épopée mystique qui va rejoindre l'épopée grecque et l'épopée romaine. Lisez attentivement ces résultats, vous croirez, avec la différence d'une forme très-savante, lire les questions sur les miracles par Voltaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que si vous vous soumettez sans critique aux prémisses du symbolisme allemand, vous êtes poussé, de proche en proche, à ces mêmes conséquences. Admettez que l'histoire romaine n'est qu'une suite de paraboles populaires, la même chose peut et doit se dire exactement des premiers temps du christianisme. Les évangélistes deviennent des rhapsodes, l'Évangile un poëme en prose, et le christianisme un rêve du genre humain, faisant sa halte dans le jardin des Oliviers.

Je sais bien qu'en Allemagne la *Christologie* a mille moyens de déguiser ses résultats. On détruit d'un trait de plume les cieux ouverts et l'assemblée des martyrs. On y substitue une formule d'école, et voilà l'abîme comblé. Si je considère avec effroi cet avenir privé de la foi des ancêtres ; si mon cœur, abreuvé de fiel, se détourne avec désespoir de ces cieux qui restent vides, on me répond que tout va bien, que le principe du christianisme n'est pas un individu, mais une idée ; que je puis toujours au pis aller adorer ce principe ; que seulement la forme s'est évanouie

dans la substantialité; que rien autre chose n'est changé. De bonne foi, qu'est-ce que tout ce galimatias pour remplacer un Dieu?

O grand, puissant, satanique Protée, infernal Voltaire, que pensez-vous de cette chute, dans votre tombeau du Panthéon? Après tant de détours, de menaces, de dédains, voilà enfin la poétique Allemagne, la religieuse Allemagne qui tombe entre vos mains, et les griffes de Satan qui percent sous l'aile de l'ange Abbadona? N'est-ce pas vous qui ressuscitez sous cette forme nouvelle, et qui, pour mieux tromper le monde, revêtez comme votre tunique la blonde candeur de la science allemande? Où fuir? où se cacher? où se sauver?

Il y avait un rossignol allemand qui chantait ses plus beaux chants dans la forêt Hercynienne. Les peuples étaient accourus et écoutaient sa voix enchantée. Ils sentaient, pendant qu'ils l'entendaient, rentrer dans leurs cœurs la foi qu'ils avaient perdue et la poésie des vieux jours. Un souffle divin les ranimait, et leur âme s'élançait sur les ailes de cet oiseau merveilleux pour parcourir les sphères mélodieuses. Mais voilà qu'un serpent à la gueule impure avait roulé ses anneaux au tronc d'un chêne du voisinage. Le rossignol l'aperçut; il fit silence, et soit peur, soit amour, soit un charme plus puissant que le sien, il tomba en voletant dans cette gueule béante; après quoi le serpent darda sa langue, et prenant la parole, il dit: « Me connaissez-vous? Je me suis appelé tour à tour, dans l'Éden, Léviathan, Satan, Moloch; au moyen âge, Hérésie, Jean Hus, Martin Luther; chez les Tudesques, Méphistophélès; chez les Welches, Voltaire. A présent, je me nomme comme vous tous: Scepticisme.» Les peuples l'ayant entendu se retirèrent et pleurèrent pendant trois jours.

L'influence de la Révolution de 1830 n'a pas été en Allemagne aussi nulle qu'on le pense. Ce branle donné au monde a hâté le bouleversement des systèmes surannés. Le saint-simonisme lui-même a pénétré au sein du vieil idéalisme; la réhabilitation de la matière n'a été prêchée nulle part avec plus d'avidité que par les frères et descendants du jeune Werther. L'école qui a pris un moment le nom de *Jeune Allemagne* n'a guère d'autre dogme que celui-là. Que de livres n'a-t-elle pas enfantés, qui ont eu un retentissement populaire, sans autre mérite évident que de réveiller les sens endormis! Combien d'aphorismes tirés de *Candide* et du *Huron* passent aujourd'hui dans la poésie allemande pour des nouveautés prophétiques et sibyllines! Combien la matière, évoquée du néant en l'an 1832, n'a-t-elle pas paru, de l'autre côté du Rhin, chose merveilleuse, inouïe, inénarrable! En sortant du long jeûne du spiritualisme, quel étonnement et quel cantique de joie! L'Allemagne cloîtrée quitte aujourd'hui le couvent comme Catherine de Bora. Cette nonne épouse à cette heure son Luther sous le nom de la matière et de l'épicurisme.

Tandis qu'en France et en Angleterre la chute de la vieille société a provoqué une poésie plaintive et désespérée, on s'étonne que cette même ruine s'annonce en Allemagne par le ricanement et par l'ironie de toutes choses. C'est dans le pays le plus naturellement sérieux que la plainte prend le masque comique. Tous les rôles sont changés.

Au moment où les poëtes anglais et français pleurent et se lamentent, les jeunes poëtes allemands commencent à se divertir et à banqueter. Pourquoi cela? Je n'en vois d'autre raison décisive que celle-ci : l'Allemagne n'a point encore connu les angoisses qui naissent d'une révolution

véritable, ou elle les a oubliées. Il est permis de s'y jouer avec grâce de la Convention française comme des nuées d'Aristophane. On y est presque aussi loin de la place Louis XVI que de la prison de l'Aréopage. Échafauds politiques, dictature populaire, guerres civiles, ces mots sont sérieux chez nous et en Angleterre; mais les poëtes allemands ont là-dessus une légèreté à laquelle nous autres Français nous ne pouvons plus atteindre. Les bouleversements sociaux ont encore pour eux l'attrait de l'inconnu. Ils ont l'âge du *mondain* de la régence, ou des Cavaliers des Stuarts. Si jamais une révolution passe sur leurs têtes, alors nous verrons comment cette bande joyeuse la supportera.

Qui croirait que les gouvernements ont traité cette école comme une ligue de sanglants conspirateurs? Les coups d'état les plus violents ont été un moment réunis contre de mystiques épicuriens qui ne font, après tout, qu'exprimer les tendances de leur pays. Si l'idéalisme se met sous la protection des gendarmes, il faudrait faire la même guerre à l'industrie, aux usines, aux fabriques, à l'enthousiasme pour les chemins de fer et pour les bateaux à vapeur, toutes choses qui annoncent de la même manière la chute du vieil esprit et la domination croissante de la matière. Mais c'est une ridicule contradiction de persécuter le système dans les poëtes et d'en protéger l'application dans le peuple.

Ce cri de l'Allemagne surannée ressemble à la plainte d'Arioste contre l'invention déloyale de l'arquebuse et de la poudre à canon. Les vieilles armes sont rouillées et impropres aux combats qui se préparent. Ni larmes ni regrets ne peuvent leur rendre l'éclat perdu. Sous la hache bourgeoise du dix-neuvième siècle tombent également les forêts de l'Amérique et les fantastiques ombrages de l'Al-

lemagne. Au lieu des chants des fées dans les forêts séculaires, le pic des pionniers qui tracent leur chemin rapide à des générations plus rapides, retentit du Danube au Rhin. Elfes immaculés, gnômes, sylphes spiritualistes, impalpables ondines, votre heure est venue ; il faut en prendre son parti. La question des douanes a remplacé pour tous la question de l'impératif catégorique.

Dans ce changement, que devient l'imagination ainsi déconcertée ? Tout se rapetisse : un génie lilliputien prend la place des conceptions transcendantales : au lieu de l'épopée, l'épigramme; au lieu de l'infini, un atome. De la même manière que, pour échapper au matérialisme, la France s'est mise à l'école de l'Allemagne, celle-ci, pour échapper à l'idéalisme, entre à l'école de la France. Les nations ainsi travesties se mêlent et se confondent. Chaque peuple change de masque comme au carnaval de Venise.

Le poëte qui a exprimé le dernier dans toute sa pureté le vieux génie de l'Allemagne[1] est Uhland; mais voilà près de vingt ans que ce poëte se tait. Lui-même, il sent que l'ancienne muse se meurt, et qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme de la ressusciter.

J'ai vu les saints anges de Klopstock et de Schiller conspués et raillés par un siècle nouveau, les esprits ont voilé leur face dans le ciel de l'Allemagne. J'ai vu les chastes images de Thécla, de Clara, de Marguerite, de Geneviève, qu'insultaient de grossières courtisanes, nées du cerveau grossier des poëtes de nos jours. Le ricanement de l'orgie a pris la place des larmes saintes des esprits immortels. Des vices prétentieux se sont couronnés eux-mêmes de la couronne des vierges.

[1] Ruckert s'est évidemment formé, en partie, sur les modèles orientaux.

Le docteur Faust a quitté sa cellule, il a quitté ses livres et son creuset; il a rejeté loin de lui la tête de mort qui mêlait à ses pensées enthousiastes les songes du tombeau. Le docteur s'est fait vif; il court au bal en chapeau brodé; il est galant, leste, musqué. Seulement avec son manteau de philosophe, il a oublié au logis son âme et son imagination. Quel magicien pourrait les lui rendre?

XIII

FATALISME ET INDIFFÉRENCE. — ILLUSIONS DE L'INDUSTRIE.

En vain oppose-t-on que les symptômes indiqués plus haut vont cesser, qu'ils ont cessé déjà, que demain ou après-demain tout va rentrer dans l'ordre. C'est là l'illusion de tous les pouvoirs qui périssent. Inutilement de nobles vieillards luttent contre la pente du siècle. Le siècle leur échappe; une génération ennemie les remplace et les pousse à la tombe en les injuriant. Une fois entré dans le chemin du doute, aucun peuple ne retourne en arrière; le génie de la dissolution est le plus inexorable de tous. Aux optimistes de l'ancien régime philosophique, on peut redire aujourd'hui le mot de notre histoire : Sire, ce n'est point une émeute; c'est une révolution.

La philosophie, du haut des cieux, ne tient, il est vrai, nul compte de ces changements; car rien n'égale son mépris pour les observations puisées dans l'étude des mœurs et de la société; elle ne connaît, elle ne veut connaître que les livres; hors de là, le monde finit pour elle. Cependant le sol se mine sous ses pas. Gauche et embarrassée lorsqu'elle veut sortir des bancs de l'école, quelle défense

opposerait-elle aux coups de l'esprit populaire? Chaque jour, le grand Goliath de l'abstraction est atteint au front par la pierre des bergers.

Au reste, si l'idéalisme allemand périt, c'est par sa faute. Nous avons assez longtemps vanté ses grandes qualités, pour ne point être embarrassés ici de nous expliquer sur ses défauts. Le premier reproche qu'il faut lui adresser est le manque complet de sympathie, de charité, ou plutôt d'humanité; par où cette orgueilleuse science est bien loin de la science superficielle du dix-huitième siècle.

L'indifférence entre le bien et le mal, entre le juste et l'injuste, entre la liberté et la tyrannie, est une marque de faiblesse autant qu'une marque de force. On peut soutenir pendant quelques années ces théorèmes forcés; mais tôt ou tard la conscience se réveille, et le bon sens du peuple fait justice, en un jour, des raisonnements du sophiste. De cette indifférence, il est résulté que les questions les plus profondes ont surgi tout à coup sans que cette philosophie pût en fournir la moindre solution. Quelle réponse ferait-elle aux énigmes sociales qui travaillent aujourd'hui le monde? Elle ignore même qu'elles aient été posées; elle a vécu sans entrailles au milieu des convulsions de l'histoire contemporaine.

Où est le zèle de prosélytisme qui agitait et menait les encyclopédistes? La philosophie allemande ne connaît rien de semblable. Elle n'a rien aimé; elle ne laissera point de regrets. Ensevelie dans ses formules, comme dans le cérémonial et dans l'étiquette des princes médiatisés, elle est étendue sur son lit de parade. Le pressentiment du lendemain lui a manqué jusqu'au bout. Tel possédait par elle l'intelligence absolue, et formulait, dans un calme majestueux, toutes les époques de l'histoire assyrienne et

chaldéenne, qui est mort de stupéfaction et d'horreur à la vue du *Moniteur* du 29 juillet 1830.

La science où parut le plus clairement ce zèle d'abstraction indépendant de la réalité, est la jurisprudence. Dans moins d'un demi-siècle, on sera étonné, lorsqu'un voyageur racontera ce qui suit : Sous le pôle boréal, se rencontrait, il y a trente ans, un pays où vingt mille plumes à la fois ne se lassaient, ni jour ni nuit, de commenter le Droit fécial, augural, papyrien, byzantin, carlovingien, gothique, canon, féodal, coutumier. A côté de ces écrivains d'une science infaillible, j'ai vu des juges dépendants, des tribunaux princiers, des procédures privilégiées, des jugements secrets ; de temps en temps un criminel passait traîné à l'échafaud; le lendemain on apprenait à la fois à table le crime et le châtiment de cet homme. Au reste, point de contrôle de l'opinion sur les jugements ; témoins, juges, accusateurs, accusés, tout étant enveloppé dans le même mystère. Ne croyez pas que de ces vingt mille plumes, une seule se laissât distraire par une si mince circonstance, et qu'une si étrange législation soulevât nulle part la moindre controverse. Il est vrai que pendant ce temps on avait retrouvé Gaius, commenté les Capitulaires, et ces commentaires étaient autant de chefs-d'œuvre. De plus, on savait à merveille l'art d'être juste tel qu'il avait été pratiqué à Salente, un siècle avant Homère.

Les poètes eux-mêmes, ces consolateurs des peuples, ont trop souvent partagé cette incurie. Les correspondances posthumes qui ont été publiées dans ces dernières années, prouvent clairement que ce manque de charité et d'entrailles fut le caractère constant de Goethe. Son système de neutralité permanente dégénérait avec l'âge en manie. Je ne sache pas qu'aucun homme, non pas même

Alexandre, fils d'Ammon, soit descendu au tombeau avec une satisfaction plus intime et plus immuable de sa propre divinité. Dans les lettres de Bettine de Brentano, on voit une jeune fille se consumer d'amour pour Wolfgang Goethe, et son excellence le ministre d'Etat de Weimar exploiter ce long désespoir pour en tirer quelques observations pathologiques, et une demi-douzaine de tercets. *Faciamus experimentum in corpore vili*, fut toujours sa devise. Amour, désespoir, patrie, terre et cieux, tout cela eut justement pour lui la valeur d'un sonnet régulier.

Comme en Allemagne, chaque chose se réduit promptement en système, on n'a pas manqué d'établir en forme de loi cette disposition épicurienne du grand poëte. Pendant plusieurs années, il fut défendu, de par la critique, à tous poëtes, prosateurs, orateurs et artistes, de garder aucun attachement humain, quelque nom qu'il pût prendre, désir, regret, espérance, héroïsme. Le dévouement à un principe, à une cause, à une croyance, fut surtout interdit au premier chef, sans exception ni empêchement quelconque. Par là, le devoir de l'écrivain se trouva réduit à l'immobilité du fakir. Celui-là fut réputé divin, qui, assistant de loin à tous les dangers et s'abstenant de tous, diplomate olympien au milieu de la mêlée du bien et du mal, s'enfermait dans sa nue pour polir un tercet. On aurait pu, avec Orgon, dire de cet idéal de la critique :

> Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien ;
> De toutes amitiés il détache mon âme ;
> Et je verrais mourir, frère, enfants, mère et femme,
> Que je m'en soucierais autant que de cela.

Il faut convenir que ces maximes ne furent pas celles des Eschyle, des Dante, des Camoëns, des Racine, des Molière, des Milton ni des Byron. Elles ne pouvaient naître

que dans l'oisiveté des petites cours d'Allemagne et dans le fatalisme des écoles.

Un autre vice de ce fatalisme, c'est qu'à force de se confondre avec la Divinité, l'humanité s'infatue jusqu'à la folie. En voici un exemple qui est devenu populaire. Suivant la doctrine de l'absolu, réduite à son expression la plus simple, Dieu sommeillait dans un rêve, moitié végétal, moitié animal, depuis des milliards d'années; il ne donnait d'ailleurs pas le moindre signe de vie. Moïse et le Christ le tirèrent de cet engourdissement éternel. Mais il y retomba bien vite, et cette fois plus profondément que jamais. Les choses durèrent ainsi jusqu'à l'an 1804, avec quelque mélange de rêves insignifiants.

Au commencement de cette même année, Dieu n'avait pas encore la moindre conscience de ce qu'il était ou pouvait être. Ce ne fut que vers le milieu de l'automne qu'il fit définitivement connaissance avec lui-même dans la personne et la conscience de M. le docteur Hegel. Cet épisode important dans la vie de Dieu, se passa le 23 octobre, sur le chemin de Bayreuth, à trois heures et demie de l'après-dînée. Depuis ce moment l'Éternel se sentit vivre, et ne garda plus le moindre doute sur sa propre existence. Un peu plus tard, il fut nommé professeur ordinaire et directeur de l'Académie de Berlin. Alors aussi sa carrière fut assurée.

Tant que l'enthousiasme de la philosophie a survécu, ce panthéisme a été au fond très-religieux et très-fécond. En dépit des railleurs, il agrandit l'horizon de chaque chose. Mais ce même enthousiasme disparu, tout a changé. L'unité de doctrine une fois brisée, il y a des jurisconsultes, des philologues, des métaphysiciens, des théologiens, qui, tous, s'abhorrant les uns les autres, marchent fort habilement dans des directions contraires. Il y a des

savants et il n'y a plus de science. La haine se substitue à l'amour, l'anarchie à la fraternité. Les sectes se soulèvent et deviennent ennemies déclarées l'une de l'autre, l'école de Munich de l'école de Berlin, les supernaturalistes des rationalistes, les rationalistes des piétistes, les piétistes des mystiques, les mystiques des méthodistes, les méthodistes de tout le genre humain.

Souvent ces haines systématiques habitent ensemble dans le même village et sous le même toit. A la place de l'héroïsme intellectuel se glissent de petites passions bourgeoises. L'abstraction devient métier, et l'infini, marchandise. Sous leurs titres de cour, chambellans, conseillers, conseillers intimes, conseillers très-intimes, qui pourrait aujourd'hui reconnaître les philosophes candides du temps de madame de Staël? Vous reconnaîtriez plutôt le volontaire de la République dans monseigneur le comte la Tulipe de Paul-Louis Courier.

La science a fait comme la liberté; originale et créatrice sous la bure, routinière et paresseuse sous la livrée. On ne connaît point ailleurs cette féodalité fondée en classe sur le droit divin du rudiment et sur les dîmes et corvées du dictionnaire. D'ailleurs, l'horreur de tout changement, et le goût que chacun a pour ses aises, maintiennent dans un grand nombre les préjugés les plus vulgaires. Si une assemblée politique était formée des membres des universités allemandes, on serait étonné des vues avares et personnelles qu'un tel corps laisserait paraître.

Dans l'isolement où vivent, en Allemagne, la plupart des savants, quand leur propre enthousiasme ne les occupe plus, des amours-propres insondables se développent sous cette bonhomie blonde et candide. Chez nous, en France, la vanité est un sentiment frivole, et qui peut

être distrait par intervalles. De l'autre côté du Rhin, l'absence de tout événement politique permet à chacun de se contempler, sans avoir jamais à tolérer la moindre comparaison avec le monde extérieur. Ainsi isolée, la vanité, si elle s'allume, devient une passion profonde, consciencieuse, religieuse, un culte de soi-même qui porte tous les caractères du fanatisme. Malheur à celui qui méconnaîtrait le dieu retiré sous la figure d'un conseiller intime de Cassel ou de Gotha !

Vous avez, sur le chemin d'Alep, trompé la foi d'un Arabe du désert. Sa vengeance est prête ; il vous poursuit. Mais votre cheval a senti l'éperon ; le désert est franchi, votre salut est assuré. Vous avez contredit un savant d'outre-Rhin sur les poids et mesures du troisième Pharaon ; vous lui avez montré qu'il s'abuse de la valeur d'un sicle, et que sa citation de Diodore est erronée ; bien plus, la preuve a été publique, le déshonneur patent. N'espérez plus ni paix ni trêve. Pour vous dérober à cette haine implacable, ni votre vaisseau ni votre cheval ne sont assez rapides. La mort même ne vous défendra pas. Si vous lui échappez vivant, comptez qu'il barbouillera d'encre votre squelette.

Il reste à la science allemande une phase à parcourir, et un progrès à accomplir. Ce progrès consistera à se dépouiller des formules et à quitter la scolastique. Il faut que cette Minerve paresseuse descende de l'Empyrée pour lutter avec le siècle, qu'elle éprouve sa force dans les questions où l'époque actuelle est plongée. Si au lieu d'une déesse, elle n'est qu'une faible femme, comme Clorinde, ses premiers coups la trahiront.

La conséquence générale de tout ce qui précède, c'est qu'à mesure que l'Allemagne s'éloignera du pur idéalisme, elle perdra de plus en plus son originalité au milieu de

l'Europe. Ce que nous aimions en elle, c'était son esprit cosmopolite et impartial qui possédait le secret de toutes les formes, l'aspiration élevée de son génie, et par-dessus tout, l'ascendant moral de ses croyances. Comment peut-elle aujourd'hui compter nous intéresser longtemps par le scepticisme et par la fatuité irréligieuse? Que peut-elle apprendre là-dessus à des gens qui possèdent Rabelais et Voltaire? Quoi qu'ils fassent, je défie ces lauréats du matérialisme d'égaler jamais leurs devanciers; l'orgie où se convient les muses tudesques sera trouvée bien frugale après le banquet de Pantagruel et de Candide.

Bientôt l'influence de l'Allemagne ne se distinguera plus du mouvement général du siècle[1]. Dans ce chaos d'opinions, d'idées, de poésie, qui s'agite en chaque endroit de l'Europe, comment reconnaître la part qui revient à chaque peuple? Le spiritualisme du Nord, le matérialisme du Midi, l'égalité française, l'industrie anglaise, tendent à s'établir et à coexister partout à la fois : qui donnera à ce chaos en ferment la forme et la lumière?

Entraînés au changement avec une inexorable violence, les hommes n'ont aujourd'hui qu'une crainte, celle de se laisser devancer l'un par l'autre vers l'avenir. Imaginez de ce côté du Rhin le système le plus chimérique; demain, sur l'autre rive, il sera de beaucoup surpassé à cause de la peur que l'on aura d'être laissé en arrière. Le genre humain marche aujourd'hui à la façon d'une troupe de Bohémiens. Chacun pousse l'autre, afin d'arriver le premier au gîte. Est-il quelque part une autre discipline?

Le monde est, à cette heure, possédé tout entier d'un ardent désir de conquérir par l'industrie la matière et la nature. Désormais, le spiritualisme pur ayant succombé

[1] C'est ce que nous voyons aujourd'hui. 1857.

dans sa patrie en Allemagne, l'entraînement sera complet. Le dernier empêchement est levé. L'équilibre est rompu. Toutes les convoitises vont pencher d'un même côté. Philosophie, poésie, liberté, tout se tait dans l'attente de la soumission de la nature et de l'exploitation du globe. Dans un avenir lointain, quand cette victoire de l'homme sur les forces de la matière sera plus évidente, on sera étonné d'y trouver tant de bornes. L'homme, ce conquérant divin, ne pourra subjuguer tant de choses qu'à la fin un grain de sable, une fièvre quarte, une migraine ne reste le maître du triomphateur. Comme Alexandre, au milieu de sa Babylone sensuelle, il sera saisi d'un dégoût infini, et il ne trouvera pas moins de vide de ce côté qu'il n'en avait trouvé dans les espérances passées. L'éternelle douleur, que l'on dit aujourd'hui endormie, se réveillera sur sa couche éternelle; car cette matière divinisée toute seule, dont on fait tant de bruit, est une religion de serfs affamés et nouvellement déchaînés, non d'hommes libres et raisonnables.

L'humanité privée de Dieu s'adore aujourd'hui de la meilleure foi du monde. Combien cette infatuation durera-t-elle? Qui le sait? qui se soucie de le savoir? et qui voudrait le dire? Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce Dieu nouveau se réveillera un jour, après la fête, sur son autel, pauvre, nu, pleurant, gémissant, et Gros-Jean comme devant.

XIV

LES BORDS DU RHIN.

Entre la France et l'Allemagne, la seule question qui, après toutes les autres, restera longtemps pendante, est celle des *bords du Rhin*. Il est naturel que, des deux côtés, on y mette la même obstination ; de quelque manière que l'avenir la résolve, les poëtes au moins conservent sur elle un droit qu'ils peuvent toujours revendiquer ; c'est ce que l'on a tenté de faire dans les stances suivantes :

Il est une vallée où les biches vont boire
Au pied des châteaux forts, où dans son cor d'ivoire,
L'Écho fait retentir les jours qui ne sont plus ;
Les Sylphes diligents, dont notre âge se raille,
Les nains ensorcelés sous leur cotte de maille,
S'y suspendent encore aux balcons vermoulus.

Il est une vallée où la rose mystique
Croît encor sans culture, où sur la basilique
Parmi les verts tilleuls s'abaisse l'arc-en-ciel.
Tous les morts rejetés du souvenir des hommes,
Tous les espoirs chassés du désert où nous sommes,
S'abritent, les pieds nus, sous le gothique autel.

Il est un fleuve saint où navigue le cygne,
Où l'amandier en fleurs se marie à la vigne,
Où l'Ondine en son île attire le pêcheur.
L'ambre croît sur la rive ; et dans les cathédrales

Les anges ont ployé leurs ailes colossales,
Ainsi que la cigogne au toit du laboureur.

Quand l'année achevée a fané sa couronne,
Et que le cœur se plaint aux brises de l'automne,
Dans la cuve du Rhin fermente un vin doré.
Nains! barbouillez de lie en vos coupes de pierre
Vos tudesques blasons! dans sa niche de lierre,
Chancelle des vieux temps le fantôme enivré.

Les femmes sont les sœurs des fleurs de la vallée.
De l'éternel amour la colombe envolée
Boit au bord de leur bouche et s'endort sur leur cœur.
Leur front pâle est baissé; blonde est leur chevelure;
Et comme un vieux guerrier que berce leur murmure,
Le fleuve à leurs fuseaux suspend son flot rêveur.

Comme le bruit du vent dans les feuilles d'automne,
Leur parler étranger dont l'oreille s'étonne,
Par degrés vous émeut d'un son plaintif et lent.
Au fond de tous leurs mots qu'un soupir entrecoupe,
Comme une perle au fond d'une sonore coupe,
Amour, amour, amour, retentit en tremblant.

Mais ce fleuve profond où navigue le cygne,
Cette vallée en fleurs que parfume la vigne,
Ces bois, cette prairie et ces bords sont à nous.
Ils sont à nous, amis, par le sang de nos pères,
Par la borne d'airain arrachée aux frontières,
Par le mot du serment de vingt rois à genoux.

Oui, ces monts sont à nous, notre ombre les domine;
Oui, ces fleurs sont à nous, nous en gardons l'épine;

Oui, ces champs sont à nous, nos morts y sont couchés.
Peuple, rappelle-toi, debout sur ce rivage,
Ainsi qu'un vendangeur qui revient de l'ouvrage,
Quand tu lavais ton front parmi ces joncs penchés.

Dans la voix de l'Écho ta voix résonne encore;
Les gnômes féodaux du drapeau tricolore
Vont aiguiser la lance au bord des vieilles tours.
Pour toi plus d'une coupe, en ton nom promenée,
Quand les verrous sont clos, de houblon couronnée,
Se vide et se remplit des regrets des vieux jours.

Assis sur la montagne où s'amasse l'orage,
Ainsi qu'un bon pasteur qui garde un héritage,
Je suis des yeux ces flots moins vagabonds que moi.
Je respire en passant les roses qui fleurissent,
Je compte sur le cep les raisins qui mûrissent,
Et les petits chevreaux qui grandissent pour toi.

Cependant, à mes pieds, sous l'ombrage qui tremble,
Chevreaux, vignes, moissons et fleurs croissent ensemble;
Vieux murs, fleuves, forêts, tours, gothiques vitraux,
Barques de pèlerins, chants des cloches bénies,
Pour les enchaîner tous aux mêmes harmonies,
Il ne faut que le chant des frêles chalumeaux.

Mais, si tu l'oubliais, le fleuve de ta gloire,
Peuple au long avenir, à la courte mémoire,
Au lieu des chalumeaux, une trompe d'airain,
La nuit, le jour, semblable à celle de l'archange,
Jusqu'à ta sourde oreille où tout s'efface et change,
Immense, porterait l'immense écho du Rhin.

Octobre 1836.

XV

LA TEUTOMANIE.

Deux motifs m'ont depuis longtemps détourné de l'Allemagne littéraire, la nullité des œuvres du présent, la susceptibilité à l'égard du passé. Si l'on excepte les labeurs d'érudition et de théologie, la veine littéraire de ce pays semble profondément épuisée. Décidément, M. Heine est le dernier des Romains. L'approbation populaire ne s'est attachée, depuis dix ans, à aucune composition; tout au plus, çà et là, quelques éloges mercenaires vous préparent une déception certaine, si, sur la foi de ces jugements, vous remontez à l'œuvre qui en est l'objet.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'aussi longtemps que le génie national se produisait par des œuvres vraiment sérieuses, il était plein d'humanité, de sympathie, de modestie; voyez les lettres des hommes de ce temps-là ! Quel esprit d'association, de fraternité ! Comme ils étaient d'intelligence avec les peuples étrangers ! Au contraire, depuis que le génie est tari, l'infatuation a pris la place de la poésie, du talent, de l'originalité; je ne sais quel mélange de gloriole débonnaire, et, par-dessus tout, de bile envieuse, est devenu la couleur générale de ce nouveau style tudesque. Que penserait *la Staël* (*die Stael*), comme ils disent dans leur aimable langage, si elle entendait ce concert cynique contre lequel la *Gazette d'Augsbourg* vient si justement de réclamer ? Elle prendrait, sans doute, le parti d'en rire.

Au milieu de ce hourra, nos poëtes, nos critiques, nos

publicistes, continuent de chanter, sur différents tons, l'éloge de la sentimentalité, de la blonde bonhomie, de la prude humilité de leurs confrères d'outre-Rhin. Ceux-ci, étonnés, indignés, de crier dans le désert, se hérissent de nouveau; ils redoublent de fureur, ils déterrent, ils brandissent, par souscription, contre l'Occident, l'épée d'Arminius ; les rois de Prusse et de Bavière marchent contre nous, lance haute, à leur secours ; le premier change la cathédrale de Cologne en un blokhaus contre les Gaulois. *Post Franco-Gallorum invasionem*, c'est l'inscription de guerre qu'il vient d'enfouir sous le porche. Le second proscrit, dit-on, l'étude de la langue française, comme mère d'hérésie ; bien à tort, selon moi, au moment où nous nous croisons avec lui pour abattre et extirper, sur la place de Strasbourg, la figure de ce Luther que *nos yeux ne sauraient voir*, en pays luthérien, et que ce pieux roi efface de son côté avec non moins de discernement dans le panthéon de l'Allemagne. Par compensation, il exhume les reliques d'Alaric, de Genseric, d'Odoacre, de Totila, tous bons chrétiens, excellents catholiques, vrais prêcheurs d'aumônes, parfaits teutomanes, qu'il canonise dans son Walhalla, à notre éternelle épouvante. Doux amour des ancêtres ! qui se sentirait le courage de troubler cette réunion de famille ?

La vanité allemande ne ressemble en rien à l'orgueil des Anglais ou des Castillans. Chez ces derniers, le sentiment de leur propre valeur est arrivé à une sécurité profonde ; ils ne craignent pas d'être dépossédés, et ce calme dans l'infatuation est accompagné d'une grandeur naturelle ; chez les Allemands, la vanité, de fraîche date, n'a aucune de ces jouissances. Toujours inquiète, toujours irritée, elle n'est pas sûre d'un seul moment ; tout lui fait ombrage ; elle n'ose ni se condamner ni se montrer ouver-

tement; elle porte avec elle les inquiétudes du parvenu, au lieu du contentement d'un homme assis depuis longtemps dans la prospérité et la puissance. Pendant que les siècles ont déjà passé sur la gloire littéraire des autres peuples, que les époques d'Elisabeth, de Léon X, de Louis XIV, de Charles-Quint, sont consacrées, l'Allemagne sent, au contraire, que son âge de poésie est d'hier, qu'elle est la dernière entrée dans ce domaine de l'art et du style, que le jugement de la postérité n'est pas fermé sur ses œuvres, que la critique aura beaucoup à revoir sur ses admirations, que beaucoup de noms courent risque de ne pas survivre à cet examen suprême, et de ne jamais entrer dans la mémoire du genre humain.

De là cette irritabilité, cette susceptibilité fiévreuse, toutes les fois que l'on prononce le nom de l'un de ces écrivains encore en litige, l'impossibilité absolue de rassasier l'Allemagne d'éloges, de la calmer, de la tranquilliser sur l'avenir. Ces hommes, dès qu'on ne les admire pas les yeux fermés, sont toujours près de croire que vous cédez à une conspiration ourdie contre eux; de là aussi ce ton de haine corrosive et ce chant de vautour, pour peu que vous mettiez de réserve dans votre enthousiasme. Le moindre feuilleton met toute l'Allemagne en fièvre.

Qu'importe à l'Angleterre, à l'Espagne, à l'Italie, une opinion aventurée sur Shakspeare, Dante ou Cervantes? Si elle est ridicule, on en sourit; le plus souvent on l'ignore. De l'autre côté du Rhin, il n'en est pas ainsi. L'opinion la plus futile, exprimée, en France, sur un écrivain tudesque, est aussitôt déterrée, traduite, colportée solennellement dans tous les pays. Cette observation, souvent sans nulle importance, est soudain terrassée, foulée aux pieds, écrasée par toutes les masses réunies de la critique germanique; après quoi l'on s'assied

triomphalement en se chantant à soi-même un *Te Deum*.

J'ai déjà remarqué que le même peuple qui a une si parfaite connaissance des Babyloniens, des Mèdes, et, pour tout dire, de la littérature anté-diluvienne, a été fort en peine d'écrire une page mesurée sur la littérature française. Combien il eût été intéressant de voir un génie aussi différent du nôtre juger avec maturité, avec finesse, l'époque de Louis XIV et le dix-huitième siècle ! Que d'idées nouvelles eussent pu sortir de ce nouveau point de vue ! Mais il faut renoncer à cette espérance. Quand les Allemands de nos jours ont essayé de toucher ce sujet, ils l'ont fait le plus souvent avec une si extrême violence, une aversion si déclarée, qu'ils sont arrivés à manquer de sens ; véritablement cette prétendue critique tient plus de l'hydrophobie que du sentiment littéraire proprement dit.

Outre la difficulté réelle de comprendre et de saisir une originalité si différente de la leur, il y a encore la vague rancune contre un joug qui les a dominés. La vérité est que l'Allemagne parle si haut, parce qu'elle a peur de deux choses : elle se rappelle le joug spirituel de la France pendant le dix-huitième siècle, le joug matériel au commencement du dix-neuvième. Entre ces deux rancunes, tantôt livrée à l'une, tantôt à l'autre, son jugement est embarrassé par trop d'appréhensions. Jamais on ne parviendra à lui persuader sérieusement que nous nous résignons aux conditions des traités de 1815. Notre humilité à cet égard n'a pas trouvé de croyants ; et s'il fallait choisir entre la Russie et la France, je connais plus d'un homme qui se déciderait pour la première sur cette considération secrète, qu'à tout prendre, l'Allemagne russe pourrait se consoler en faisant des cours de philosophie aux Cosaques, ressource qui certainement manquerait à l'Allemagne française, avec des victorieux qui, après

l'avoir abattue, auraient encore la prétention de la mener à l'école.

Qui a pu changer ainsi le tempérament de l'esprit allemand ? Comment le peuple qui passait pour le plus sérieux est-il celui qui se nourrit aujourd'hui, plus que tout autre, de clinquants et de médisances recueillies de tous les coins du globe ? Comment le grave docteur s'est-il changé en un dandy léger, gambadant, gracieux Teuton qui veut à tout prix achever sa pirouette devant l'Europe assemblée ? Les éloges sans réserve et la complaisance publique pour ces nouveau-venus ont commencé la métamorphose. Un encens imprévu a obscurci le front du penseur; l'ivresse a commencé.

A cette première disposition s'est ajouté un fait puissant, réel, je veux dire l'union des douanes. Depuis que cet événement important, sans contredit, est consommé, les Allemands sont convaincus qu'ils sont le peuple pratique par excellence, et qu'il ne leur reste plus qu'à saisir la couronne universelle.

Comme je voyageais, il y a quelques jours, sur le Rhin avec un Allemand fort distingué, écrivain comme ils le sont tous, homme d'ailleurs plein de modération, je me hasardai à lui demander quel était, selon lui et ses amis, le but politique vers lequel tendait l'Allemagne ; à quoi il me répondit du plus grand sang-froid du monde : « Nous voulons revenir au traité de Verdun entre les fils de Louis le Débonnaire. »

Assurément cette exaltation du sentiment national serait en soi très-digne d'éloge, même dans ses triomphes fantastiques, si elle se joignait à quelque noble initiative dans la liberté et les intérêts du reste de l'Europe. Par malheur, après cette première fièvre d'orgueil, on s'est envisagé de plus près ; on a vu que l'on était en-

fermé sur terre par la Russie et par la France, sur mer par l'Angleterre, sans débouchés du côté de l'Orient. On a cherché quelle grande pensée on portait en soi pour renouveler le monde, on a trouvé la teutomanie. De ce moment, au lieu de songer à s'associer, on n'a plus pensé qu'à s'enceindre d'une muraille de la Chine ; et cette nationalité soudainement retrouvée, et inspirée des conseils de la Prusse, semble, jusqu'à ce jour, ne devoir s'exprimer que par un redoublement de mauvaise humeur et de fiel dans lequel la France a naturellement la plus grande part.

Ce que l'on aurait peine à croire, c'est combien les œuvres qui semblent le plus étrangères aux passions quotidiennes sont remplies de ce fiel et combien les monuments les plus sincères touchent au ridicule par cette barbarie maniérée. Je ne dirai rien du Walhalla du roi de Bavière; je ne me permettrai pas de sourire à la vue de Mozart flanqué de ces deux grands artistes, Genséric et Alaric, de mélodieuse mémoire ; nous avons été depuis longtemps accoutumés à ces ingénieuses rencontres et à cette solide raison dans les œuvres inviolables du poëte royal de Bavière. Mais Overbeck le peintre, un homme sérieux, qui toujours comptera avec la critique, de quel droit, si doux, si naïf, si respectable, a-t-il couru au-devant du ridicule dans son tableau des *Arts sous l'invocation de la Vierge?*

Dans ce tableau fait pour représenter avec solennité, dans les salles de Francfort, les tendances de l'imagination nouvelle, nous avons vu, il y a quelques semaines, les artistes de tous les temps, de tous les lieux, depuis le roi David et les patriarches jusqu'aux modernes.. Italiens, Flamands, Espagnols, Hébreux, Grecs, Allemands, tout ce qui a touché le pinceau ou le ciseau se presse là aux pieds de la Mère de Dieu; chacun reçoit la récompense de

son génie; ils sont là de tous les pays, de toutes les langues. Mais un Poussin ! un Lesueur ! un Jean Goujon ! un artiste français ! fi donc ! ces gens-là s'étaler sur la toile immaculée de l'art tudesque ! Qu'ils soient anathème ! qu'ils se gardent de paraître dans l'antre saint du teutonisme ! Il est vrai que, par compensation, l'honnête artiste a aventuré sa propre figure dans le coin du tableau, et l'œil peut s'arrêter sur cette impartiale page sans craindre d'être profané par la figure d'un seul de ces damnables compatriotes de Voltaire; par leur absence, qu'ils portent la peine éternelle de leur trop de bon sens !

On pense bien qu'un si pur exemple, donné de si haut, ne pouvait manquer d'être imité, et cette proscription de notre race est devenue, il semble, une règle générale. Lecteur, si tu te sens le cœur assez fort pour affronter un terrible spectacle, viens et suis-moi dans la salle de philosophie de l'université de Bonn. Le gouvernement prussien a ordonné que toutes les écoles imaginables de philosophie fussent représentées sur la muraille; l'artiste a obéi. Regarde ! voici de nouveau les patriarches, les docteurs de tous les siècles, de toutes les religions, de tous les peuples; dans cette assemblée de métaphysiciens qui commence par Salomon et qui finit par le dernier *privato-docent* de Bonn, tu cherches des yeux tes compatriotes, Abeilard, Descartes, Malebranche, Pascal peut-être ! Malheureux, ils n'y sont pas, ni eux ni aucun de ton peuple. Courbe ton front, humilie-toi, et pleure sur l'anéantissement de ta race !

On comprend facilement quelle fut ma confusion le jour où je fis cette fatale découverte. Quoi ! tous nos penseurs effacés, abolis, d'un trait de pinceau, comme s'ils n'eussent jamais existé ! Je faillis succomber sous ce nouvel arrêt de proscription. Pourtant, après avoir médité

quelque peu, je cherchai à me remettre. Ces artistes, me dis-je, ont la tête chaude ; ils se laissent facilement aller aujourd'hui à des impressions qu'ils condamneront demain ! Voyons les philosophes ! Ces esprits graves ne sauraient tomber dans de pareils excès.

Ce jour-là précisément venait de paraître le dernier volume de l'incomparable *Manuel de l'Histoire universelle*, par le très-célèbre docteur et professeur Léo. C'est justement ce qu'il me faut, ajoutai-je en moi-même : ce docteur Léo est un auteur grave ; sa réputation est universelle comme son sujet; de plus, il est fameux pour sa piété. La religion l'aura sans doute adouci et disposé à l'indulgence. D'ailleurs, avant d'arriver à peindre l'histoire de la France et de la Révolution, il s'est préparé à l'impartialité par la contemplation de tous les siècles, laquelle n'a pas rempli moins de quatre volumes d'introduction ! Une si lente préparation est un gage certain de calme et de sang-froid. Je vais goûter enfin le fruit le plus mûr de la philosophie.

Dans cette disposition, j'entamai le volume, et j'avoue que bientôt les considérations générales sur la *race* celtique ne me présagèrent rien de très-favorable. « La race celtique, dit cet admirable auteur, page 196, telle qu'elle s'est montrée en Irlande et en France, est mue toujours par un instinct bestial (*thierischen triebes*), pendant que nous, en Allemagne, nous n'agissons jamais que sous l'impulsion d'une pensée sainte et sacrée (*heiligen verhaeltniss*, *heiligen gedanken*). Comme un homme adonné à la boisson (*wie dem trunk ergeben*) profite de toutes les occasions pour amener les gens raisonnables à boire dans sa compagnie, tout de même nos voisins gaulois cherchent à entraîner les autres dans leur propre mouvement, pour donner un masque honnête à leur inquiétude ; mais sous

ce masque perce toujours la pétulance unie à la vanité et à l'arrogance. » Lorsque j'eus achevé cette période, qui, dans l'original, est incomparablement plus belle, j'admirai docilement, comme je le devais, ce style noble et soutenu, cette merveilleuse comparaison du pot de bière appliquée à la philosophie de l'histoire; je m'avouai avec tristesse que nos écrivains sont loin de ce génie souple, de cet aimable naturel; cependant je vis bien qu'un orage allait éclater, et je m'y préparai de mon mieux.

Après avoir étudié un nombre considérable de pages semblables à celle-là, que devins-je, lorsque, le cercle se rétrécissant toujours, de la race celtique passant à la France, et de la France à Paris, j'arrivai à cette formidable conclusion, à cette dernière formule de la philosophie de l'histoire, qui me sembla gravée en caractères de feu : LE PEUPLE FRANÇAIS EST UN PEUPLE DE SINGES !

Que l'on se peigne, si l'on peut, mon désespoir à la vue de cette découverte d'histoire naturelle; la science achevée de mes maîtres ne me permettait pas de mettre en doute cette assertion un seul moment. Funeste curiosité de l'esprit humain ! Le problème insondable que poursuivait si sérieusement la métaphysique depuis Kant, ce problème qui tenait en suspens tant de puissantes intelligences, le voilà donc résolu ! ce secret de l'abîme, il est révélé ! Pourquoi la nature se l'est-elle laissé ravir ? Ce mystère formidable qui était au fond de la science, je viens de l'apprendre pour mon éternelle confusion ! *Le peuple français est un peuple de* SINGES (*Affenvolk*).

J'analysai, je retraduisis sous mille formes cette conclusion écrasante; je me levai, je voulus parler; ma langue balbutia, s'embarrassa; il me sembla que mes membres se distendaient, et je me vis avec horreur descendu au rang d'un hideux quadrumane assis dans le coin de la

bibliothèque d'un penseur allemand. Quelles idées affreuses m'assaillirent! les langues humaines ne sont pas faites pour le dire. Après plusieurs courses dans les forêts de l'Abyssinie à la poursuite de pommes merveilleuses, il me sembla que je finissais par grimper de branche en branche sur l'arbre de la science du bien et du mal, au sommet duquel je finis par m'endormir sur le bord d'un horrible chaos.

Mais quel réveil! Le livre révélateur était toujours là. Je continuai. Ce que j'avais vu n'était rien auprès de ce qui m'attendait! En effet, lecteur, au détour d'une page, je vis, je l'assure, de mes yeux; oui, je vis, en caractères plus flamboyants que les précédents, cette dernière et suprême conclusion, page 290 : *La ville de Paris est l vieille maison de Satan*. Pour le coup, je cherchai humblement mon dictionnaire ; j'épelai chaque lettre l'une après l'autre, jusqu'à ce que j'eusse formé ces paroles, mille fois plus terribles dans le pur tudesque, *Paris* DAS ALTE HAUS DES SATANS. Un voile de plomb s'étendit sur mes yeux, et je n'aperçus plus que quelques propositions solennelles sur la Révolution française, telles que celles-ci qui ressortaient sur le fond : « La prise de la Bastille est une comédie (*komœdie*); le livre de M. Mignet, un mensonge depuis le commencement jusqu'à la fin (*eine lüge von unfang bis zu ende*); madame Roland, une caricature (*die carricatur*); M. Necker, un idiot; Louis XVI est mort justement supplicié par Dieu (*die Gerechtigkeit Gottes*), pour n'avoir pas mitraillé tout d'abord l'assemblée constituante, etc., etc. »

Eh! que m'importent, m'écriai-je enfin avec indignation contre moi-même, les personnes et les choses? il s'agit bien des individus, quand c'est mon essence même qui est mise en question. Quoi! il ne suffisait pas de m'en-

lever la forme humaine; il ne suffisait pas de me recouvrir de cette odieuse fourrure que la nature a départie aux créatures qu'elle raille avec un rire sardonique! Tout cela n'était rien qu'une précaution charitable du docteur pour m'amener à descendre au-dessous du quadrumane, dans la région des démons!

Incapable de respirer plus longtemps, j'ouvris ma fenêtre, d'où je dominais la ville; et, soit effet de la vision, soit plutôt la profonde réalité, j'aperçus, dans toutes les directions, à travers les rues, sur le seuil des portes, à pied, à cheval, en voiture, une multitude innombrable de diables bleus, blancs, rouges, parmi lesquels il me fut impossible de ne pas reconnaître mes compatriotes. Les infortunés! ils riaient, conversaient entre eux, sans avoir l'air de se douter de leur effroyable transformation. Les blancs marchaient à reculons, les bleus étaient assis sur des bornes, avec lesquelles ils se confondaient; les rouges couraient en avant, au risque de se rompre la tête; tous parlaient, gesticulaient. J'aperçus même quelques-uns de mes amis, qui s'en allaient, la conscience tranquille, le grapin à la main, comme s'ils eussent tenu un blanc lis. Je n'eus pas le courage de les avertir du changement qu'ils ignoraient; je rentrai seul, le cœur déchiré, dans cette bibliothèque où je faisais de si étranges découvertes.

Les journaux venaient de tomber sur ma table, véritables journaux teutoniques, couleur grisâtre et enfumée, par respect pour le ciel d'Alaric. Je ne tardai pas à m'apercevoir que ces gazettes avaient des renseignements qui changeaient entièrement la face de l'histoire politique et littéraire de mon pays; j'acquis par ce moyen une multitude de faits nouveaux qui enrichirent singulièrement ma mémoire. C'est là que j'appris, par exemple, que le maréchal Ney avait été assassiné par le peuple français; c'est

là aussi que je trouvai l'énigme de ce nom étrange de George Sand, qui m'avait si longtemps embarrassé; il me fut démontré que ce maudit auteur l'avait emprunté à l'Allemagne par instinct général pour le meurtre et par sympathie particulière pour l'assassin de Kotzebue.

En peu de jours, j'eus refait ainsi mon éducation ; car les journaux allemands sont admirablement placés pour atteindre à l'impartialité de l'historien ; bâillonnés, étranglés par la censure en toute autre matière, ils ont liberté absolue de tout dire, inventer, imaginer sur la France. Dans le reste du monde physique ou moral, leur langue est enchaînée. En récompense, ce point du globe qui s'appelle France est livré, abandonné à leur libre arbitre, pour être traqué et saccagé à outrance; rudement disciplinés en tout autre lieu, ils ont sur ce point seul droit plénier de sac et de pillage, en quoi je ne me lassai pas d'admirer la charité des gouvernements du Nord. Ils ont bien senti que leurs publicistes allaient périr étouffés dans la geôle, et, en personnes charitables, ils leur ont octroyé le royaume de France, corps et biens, sous la seule condition de lui courir sus et de le tondre menu.

Aussi, figurez-vous la joie et l'émulation! Tout ce qui pouvait se trouver de bile dans tous les cercles germaniques, du nord au midi, se répand heureusement de notre côté; et notez bien que la presse allemande ne s'arrête pas, comme l'anglaise, à des propos généraux de nation à nation; elle s'infiltre dans la vie privée. Quiconque, de ce côté du Rhin, a l'apparence d'un nom, lui revient pieds et poings liés, prisonnier de guerre pour sa part de butin. Ne pensez pas rompre la chaîne. Par un don merveilleux, elle vous voit à toute heure; la nuit, elle est là debout comme votre conscience. Toujours présente, au moment où je vous parle, qui que vous soyez, elle apprend aux

bords émerveillés de l'Elbe, du Danube et de la Néva, de quel visage vous lisez ce tableau, de quelle mouche occupé, de quelle couleur vêtu. Environnez comme vous le voudrez votre vie privée, ensevelissez-la encore davantage, élevez autour de vous une triple muraille, ne laissez asseoir à votre table que vos proches ou les amis de vos amis. Vous croyez être seul? eh bien, non! Un ange blond, naïf, nouvellement arrivé de l'université, entre timidement; il s'assied en soupirant à vos côtés; il est là, les yeux baissés; en caractères mystérieux, innocemment trempés de la bile du poisson de Tobie, il trace pour les régions étrangères le tableau saintement envenimé de cet intérieur qui vous semblait inaccessible. Comment cela se fait-il? Ne me le demandez pas. Il me suffit que le miracle soit. A Dieu ne plaise qu'un ange, quel qu'il soit, trouve jamais en France ma porte close!

Le touriste allemand est presque nécessairement un *gallophage*. Quant à ce nom de gallophage, *Franzôsenfresser* (mangeur de Français), pendant longtemps on a cru qu'il devait être pris dans un sens figuré. Il n'est que trop prouvé, pour moi, que cette signification est toute réelle, qu'il faut l'entendre au pied de la lettre, et qu'il est de ces hommes qui vivent et se nourissent chaque jour de la substance la plus pure d'un certain nombre de nos compatriotes. Dans mon long séjour au bord du Necker, j'ai moi-même assisté plus d'une fois à ces effroyables festins de chair française. Tenez donc pour certain que la gallophagie est un état réel, une profession, une carrière de laquelle on vit, hélas! matériellement beaucoup plus que spirituellement.

Le gallophage reçoit dès les premières années une éducation particulière, à laquelle j'ai été secrètement initié. Dès l'âge de six mois, il doit grimper au mât, dans une

salle de gymnastique, et casser le nez à toutes les poupées parisiennes qu'il rencontre sur son chemin. Vers six ans, il lui est enjoint de boire dans une sorte de verre taillé en forme de crâne romain, et que l'on appelle pour cela *rœmer*. Si par mégarde il prononce un mot d'origine française, sa carrière est manquée ; il vaudrait mieux pour lui cent fois renier son père.

Chaque année il doit allumer solennellement sur la plus haute montagne un feu de paille, à l'anniversaire de Leipsick, et s'enivrer religieusement le jour de la prise de Paris. Pour compléter cette éducation, il possède une bibliothèque spéciale, en papier gris, laquelle se compose invariablement des célèbres méditations gallophobes du licencié Wolfgang Menzel, des profondes conceptions marcomannes du docteur Iahn, le tout couronné par les inimitables poésies vandales de Louis de Bavière, qu'il doit apprendre par cœur et réciter tête nue, ventre à terre; ces œuvres lues, s'il n'en meurt pas, le gallophage a achevé son éducation.

Il peut partir pour la terre gauloise. Que dis-je? il est parti. Il a franchi le Rhin; il approche. Le libraire, fidèle Sancho Pança de ce chercheur d'aventures, a signé le contrat; il le suit de loin, en trottinant, sur le chemin de Paris, ramassant et ensachant dans son bissac les menues observations et sublimes propos qu'inspire tout d'abord au maître un si notable changement de constellations et de tables d'hôte en passant la frontière. Dès le premier pas, il a jeté un regard sinistre sur les conducteurs de diligences, les estaminets et les institutions du royaume; l'herbe cesse de croître sous ses pas; rien ne l'arrête; sa marche dans le fond d'une rotonde est rapide comme celle de l'invasion; enfin le voilà! La faible barrière de Paris s'est ouverte en gémissant devant lui. Désormais

la ville lui appartient; il y règne. Malheur aux vaincus!

La haute vertu qui le distingue, c'est de ne faire aucune acception de personnes, et souvent j'ai vénéré en silence cet héroïsme qui consiste à se repaître d'abord de ceux qui vous ont tendu la main. Le gallophage n'a aucune des faiblesses de la vie ordinaire. Dans ce sac de la cité, vous espérez le désarmer par une hospitalité empressée qu'il accepte. Point de grâce! vous tomberez le premier sous sa massue. Choyé par vous, au même instant il vous lèche en français et vous écorche en allemand. Mais, vous écriez-vous, je suis des vôtres, sublime vainqueur; j'ai loué la légende, encensé la Teutonie, traduit Goethe, adoré Jean-Paul! — Point de merci! Le lendemain du jour où M. de Lamartine chantait la *Marseillaise de la paix* et célébrait l'Allemagne, n'a-t-il pas été pour ce fait noblement traîné aux gémonies du teutonisme?

Je frappe qui m'assiste, c'est ma devise. Et là-dessus notre héros, jaloux de mériter enfin ce nom de *gallophage*, ouvre une bouche plus capable que celle de Grand-Gousier, et, sans plus de discussion ni tenir aucun compte des nuances politiques, il déjeune des blancs, dîne des bleus, soupe des rouges, hache les classiques, embroche les romantiques, du tout fait une lippée; après quoi, la barbe essuyée, le libraire engraissé, il rentre en victorieux dans son pays, et va déposer sa plume triomphante dans le Walhalla, sous la chapelle d'Alaric, de Genseric ou de Totila, ce dernier point restant absolument à son choix.

Sans poursuivre davantage, croit-on qu'il ne nous en coûte pas de parler sur ce ton du goût littéraire d'un pays qui nous avait accoutumés à un tout autre langage? Loin de nous l'idée d'attribuer une pareille monomanie à tout un peuple. Sous cette presse irritée par le bâillon, nous connaissons un peuple sage et laborieux, qui s'étonne

presque autant que nous de tout ce qu'on lui fait dire; car ce pays est le seul sur la terre où la pensée soit en même temps, et avec la même force, excitée par la science et refoulée par la censure; ce qui fait que dans les matières publiques l'opinion se dénature aisément et se tourne en un fiel que l'on n'observe que là : à ce mal il n'est aussi qu'un remède, la liberté.

De bonne foi, l'Allemagne voudrait-elle que nous prissions au sérieux tant d'absurdités haineuses, qui, si elle n'y fait attention, tendent de plus en plus à tenir chez elle la place de la raison et du savoir? Nous avons applaudi plus que personne à son âge de splendeur littéraire et philosophique, tout en nous étonnant qu'il ait pâli si tôt. Quand ce ton frivole, envenimé contre notre pays, a commencé, nous avons pensé que le bon sens public en ferait prompte justice. La fièvre continuant, jetterons-nous le cri de guerre? appellerons-nous sérieusement la presse française aux armes, pour qu'elle ait à batailler chaque matin, casque en tête, contre Arminius ressuscité? C'est alors qu'à bon droit l'Allemagne rirait de nous. Les écrivains germains veulent-ils réellement brouiller les deux pays, sans s'inquiéter de penser qu'un seul serrement de main de la France et de la Russie pourrait bien, par hasard, étreindre outre mesure les flancs de Teutonia? Non, leurs pensées n'ont pas été si graves.

Que l'Allemagne revienne donc au plus tôt à son génie naturel, qu'elle soit telle que nous l'avons connue; les sympathies de l'étranger ne lui manqueront pas. Qu'elle fasse mieux. Si l'opinion chez nous s'abandonne et s'endort, que l'Allemagne, à son tour, essaye de marcher; pour faire un pas, qu'elle soulève un moment sa lourde patte posée sur l'Italie; nous attendons et nous battrons des mains

Surtout, que la patrie de Guttemberg acquière enfin le droit d'écrire; l'esprit s'exalte dans le soliloque; il se fausse sous le masque. Déjà, il faut l'avouer, plus d'un signe annonce une réaction salutaire vers le droit sens; il ne manque pas d'écrivains, dans la presse quotidienne, qui ont su échapper à cette humeur noire et corrompue que l'ennui de la censure traîne naturellement avec soi. Après s'être assise plus d'une fois au banquet du gallophage, la *Gazette d'Augsbourg* a été des premières à se dégoûter du ridicule attaché à tant de violences; il ne sera pas inutile de terminer ces pages en lui empruntant la déclaration suivante qui eût pu servir d'épigraphe : « L'extension de la langue allemande parmi les Français peut être pour nous une source d'orgueil patriotique; mais elle nous impose à la fois le devoir de mettre plus de conscience dans nos jugements sur nos voisins, et celui de ne pas compromettre, par trop de suffisance, l'estime qui s'attache au nom allemand. Révolté du ton qui règne parmi nous contre la presse et les lettres françaises, un étranger pourrait concevoir l'idée d'user de représailles. Au train dont vont les choses depuis quelque temps, la matière ne lui manquerait pas; plus l'esprit de frivolité, dont nous faisons chaque jour un crime à nos voisins, devient une mode en Allemagne, plus la critique allemande doit en surveiller tous les symptômes. »

Décembre 1842.

XVI

RÉCONCILIATION. — LE COSMOPOLITISME LITTÉRAIRE. — UNITÉ DU GÉNIE DES MODERNES.

L'histoire littéraire n'a été longtemps, en France, que le tableau des époques de Périclès, d'Auguste, de Léon, de Louis XIV : tout ce qui entrait dans cette division était l'objet naturel et ordinaire de la critique ; au contraire, ce que cette classification n'embrassait pas était négligé ou plutôt retranché de la tradition, et passait pour faux ou inutile. Sur ce principe, la poésie orientale, l'espagnole, l'anglaise, l'allemande, et même, jusqu'à un certain point, l'italienne avant Pétrarque, la française avant Malherbe, furent considérées comme de bizarres exceptions, qui, ne pouvant trouver de place dans la nomenclature accoutumée, étaient dans l'art ce que les monstres sont dans la nature. D'ailleurs, ce petit nombre d'époques choisies, et que l'on appelait justement les grands siècles, étaient presque toujours envisagées indépendamment l'une de l'autre. Ni liens, ni traditions ne les unissaient dans l'esprit des commentateurs ; l'une après l'autre, chacune d'elles apparaissait comme une génération spontanée, qui, n'ayant point eu d'ancêtres, n'avait point de successeurs.

Le siècle auquel ce genre de critique a surtout été appliqué est celui de Louis XIV. Sujet ordinaire de la discussion des écoles, souvent il est devenu, sous la plume des écrivains, un argument que chacun faisait tourner au profit de son système ou de ses œuvres. Le moyen le

plus ordinaire pour cela était de l'isoler, comme un point unique dans la durée. On s'efforçait d'en faire ressortir les différences d'avec tout ce qui l'entourait ; par là, on croyait le grandir. En le séparant de ses origines naturelles, des traditions du christianisme et de la féodalité, on lui faisait une condition différente de celle de tous les autres siècles. Il semblait naître de lui-même, couronné de ses mains, naturellement et nécessairement investi d'une sorte de royauté légitime sur toutes les autres parties du temps ; monarque absolu de la durée, qui, ne devant rien qu'à soi, rapportant tout à soi, sans relation avec le passé, sans penchant pour l'avenir, aurait pu dire sur son trône solitaire, en changeant le mot de son héros : L'éternité, c'est moi !

Ainsi, cette époque était comme suspendue et égarée dans le temps ; ou, ce qui revient au même, si l'on cherchait quelque part ses origines, on les trouvait toutes dans le siècle d'Auguste. En vain dix-sept cents ans les séparaient ; cet intervalle semblait un espace vide à travers lequel ces deux époques jetées sur le même plan, et, pour ainsi dire, dans le même moule, pouvaient sans obstacle se rapprocher et s'étreindre. Le génie chrétien, qui était au fond du dix-septième siècle, fut négligé par la critique, qui étala, au contraire, à plaisir, les ressemblances de la poétique de ce temps avec la poétique païenne. On se figurait dans Rome une antiquité moderne, dans Versailles une France antique ; et sur ce terrain imaginaire, abrégeant des deux côtés la distance qui séparait Auguste de Louis XIV, on confondait ces deux civilisations dans une alliance doublement impossible. Séparée de l'esprit des littératures étrangères par un abîme, l'époque française paraissait faite, comme le disait Voltaire, pour servir *de reproche à toutes les autres ;* et

sur ce fondement on heurta pendant cinquante ans les doctrines et les noms, Racine contre Shakspeare, Boileau contre Dante, Corneille contre Calderon. Détourné de son caractère social, le siècle de Louis XIV devint une sorte de bélier antique incessamment dressé contre tous les monuments du génie moderne, dans le reste de l'Europe.

Cette tendance avait été celle du dix-huitième siècle; accrue et imposée par Voltaire, elle devint bientôt générale; les peuples étrangers renièrent leur passé pour se plier à l'imitation de la poétique de Versailles. Comme autant de barbares, ils s'attelèrent, captifs, au char du siècle de Louis XIV, et, les mains liées, ils ornèrent volontairement ce triomphe. Il y eut un moment où Boileau régna sans partage depuis Cadix jusqu'à Pétersbourg. Mais cette soumission dura peu; la réaction ne manqua pas d'éclater; elle eut pour chef Lessing. Cette révolution dans la critique fit paraître, à quelques égards, plus d'intolérance que l'école qui l'avait précédée. A l'inspiration qui se révélait chez les étrangers, se mêlaient les souffrances de l'orgueil national trop longtemps comprimé; aussi, cette révolution dans les lettres eut-elle quelque chose de l'effervescence d'une révolution politique ou religieuse.

C'est avec une sorte de fureur qu'on déchira le testament du grand siècle. Klopstock puisa dans ses rancunes une partie de son ardeur lyrique. Dans une épître fameuse, Schiller acheva de détrôner en Allemagne les modèles français, qu'il appelait les faux dieux. Les deux Schlegel prêtèrent aux passions des poëtes le secours de l'érudition et des systèmes. Traqué dans son gîte, le vieux siècle fut à son tour renversé et dépouillé. Il n'y eut si mince critique, portant bât, qui ne donnât son coup de

pied au lion terrassé. Corneille, Racine, Boileau, Voltaire, durent alors céder à Shakspeare, à Dante, à Calderon, à Goethe. Or, cette réaction ne s'arrêta pas en Allemagne ; elle passa en Angleterre, où elle produisit les Walter Scott, les Byron, l'école des Lacs. Avec madame de Staël elle parvint bientôt en France. Qui ne se rappelle le moment où celle-ci parut tout occupée de se dépouiller elle-même de ses souvenirs accoutumés ? Dans la hâte que l'on avait d'embrasser l'avenir, on rejetait le passé comme un obstacle ou un reproche.

De nos jours, cet abandon de la tradition française, cette conversion à l'influence des modèles étrangers, n'ayant pas produit, en un moment, tout ce que l'on semblait en attendre, beaucoup d'esprits commencent à hésiter dans leurs entreprises. Ils se demandent s'il ne conviendrait pas de renier ce que l'on vient d'adorer ; et, renonçant aux hardies aventures, s'il ne serait pas opportun de rentrer dans le passé pour y chercher un refuge contre le découragement des uns et la témérité des autres. La critique, flottant ainsi de doctrine en doctrine, de réaction en réaction, d'intolérance en intolérance, également incapable de fonder ou de détruire, ne sait que s'annuler elle-même au sein d'une perpétuelle mobilité : ce qui explique pourquoi, malgré l'esprit de raisonnement propre à notre époque, la poésie s'y est plus souvent rencontrée que l'art d'en bien juger. Goethe, Byron, Chateaubriand, ont paru en même temps ; mais du choc continuel des écoles, quelle doctrine, quelle poétique a-t-on vu sortir ? Et, de bonne foi, où est le critique, en Europe, depuis Lessing ?

Pour sortir de cette extrémité, il semble qu'il reste un seul moyen, qui est d'envisager si les deux écoles, jusqu'à présent aux prises, et toutes deux invincibles l'une par

l'autre, n'ont pas un principe commun, également faux dans l'une et dans l'autre. Or, si l'on poursuit cette recherche, il n'est pas difficile de découvrir qu'en effet ces doctrines opposées reposent sur la même idée, ou plutôt sur la même hypothèse, et qu'elles sont incompatibles parce qu'elles ont le même vice. Cette idée propre à l'une et à l'autre, est celle-ci : que le siècle de Louis XIV, sujet de tout le débat, est sans lien visible avec le moyen âge, sans relation intime avec les origines de l'humanité moderne, qu'il n'est point de la même famille que les siècles qui le précèdent et que ceux qui le suivent, que ses tendances véritables d'art et d'imagination se rattachent aux temps d'Auguste. Car la même idée qui servait à grandir le génie français, servait aussi à le rabaisser. Ce que les uns appelaient génie d'imitation, les autres l'appelaient artifice. Ce qui passait ici pour antique, passait là pour suranné. La bienséance était travestie en froideur, la science en plagiat. Des deux côtés, l'on s'était réuni pour arracher au chêne gaulois ses racines dans le sol de l'Europe. Comment, après cela, s'étonner qu'il eût paru céder si vite à la première tempête?

En un mot, l'art du siècle de Louis XIV a-t-il sa place naturelle dans la tradition féodale et chrétienne? Est-il né, au cœur de l'humanité, des sentiments propres à nos temps et communs aux peuples étrangers? ou bien, détaché de la chaîne des âges, né de lui seul ou du hasard, interrompt-il, brise-t-il, par une exception éclatante, la série continue des formes du passé, semblable par là à ces êtres auxquels on ne découvre point d'analogue prochain dans l'échelle de l'organisation? En d'autres termes, les doctrines de cette époque sont-elles si exclusivement nationales, qu'elles ne peuvent avoir rien de commun avec la poétique italienne, avec l'anglaise, l'allemande ou l'espa-

gnole? La tradition de l'art français doit-elle et peut-elle s'alimenter uniquement de sa propre substance? et éternellement borné à lui seul, sans nul concours étranger, le siècle de Louis XIV est-il condamné à un magnifique ostracisme au sein de l'humanité moderne? Les uns disent : « C'est une idole qu'il faut adorer ; » les autres : « C'est une momie qu'il faut ensevelir. » Ne serait-il pas plus vrai de dire : « C'est une tradition vivante qui s'allie et se plie éternellement au génie de l'avenir? »

La réponse à ces questions serait bien facile si l'on se contentait d'interroger les critiques qui se sont faits, de leur propre autorité, les courtisans officiels, ou, pour mieux dire, les *grands maîtres de cérémonie* du grand siècle : suivant eux, quelle idée devrait-on se former du caractère et des habitudes d'esprit de ce temps? Un génie prudent, il est vrai, un goût tempéré par un bon sens infaillible, une langue plutôt ornée que riche, de la science, de l'étude, de la maturité, de la circonspection ; d'ailleurs, peu d'élévation, encore moins d'étendue, point d'élan ni de sublimes témérités. Ce ne seraient partout que chaînes, entraves, barrières, assujettissement ; un échafaudage de règles, de restrictions, de servitude, partout substitué à l'image de la sage et heureuse liberté du génie, un art janséniste emprisonné dans une royale bastille. En vain l'âme étouffée sous cet amas de règles arbitraires, tendues autour d'elle comme autant de piéges, aspirerait à l'air libre. Cette indépendance aurait été en effet le partage des Grecs; ils auraient pu, d'une marche légère, gravir les hauteurs de l'art, et le cheval aux flancs ailés aurait été pour eux une vérité littérale. Les étrangers auraient aussi le droit de risquer leur esprit dans les sublimes spéculations : devant eux s'ouvrirait la carrière des pensées hardies; mais le génie français serait d'une toute

autre nature; comme Louis XIV retenu au bord du grand fleuve, pendant la bataille, vainement il

Se plaint de sa grandeur qui l'enchaîne au rivage.

L'eau, l'air, le ciel lui sont interdits; il ne pourrait, sans se compromettre, ni courir ni voler; à peine lui permettent-ils de marcher, tant leurs imaginations effarouchées supposent d'embûches autour de lui, tant ils aperçoivent en chaque chose de périls pour sa constitution! Ils savent exactement le nombre d'images qu'il peut supporter sans périr; non-seulement ils lui comptent les métaphores, mais ils lui mesurent aussi par avance la part d'idées, de sentiments, de philosophie, d'imagination, d'amour, de poésie, de religion, qu'il est en état d'endurer. Ils lui tracent doctement pour enceinte la borne de leur intelligence, et ils disent au flot : Tu n'iras pas plus loin. Ils enlacent le géant Gulliver des mille petits fils de leur entendement, et, après ce beau travail, quand ils l'ont ainsi lié, enchaîné, muselé, ils triomphent de l'avoir ramené à leur hauteur ; et c'est cette affreuse impuissance de rien oser à laquelle ils le supposent réduit, c'est cet excès d'indigence morale, qu'ils exaltent comme la marque de la supériorité de l'esprit français sur tous les autres! Oh! les maladroits admirateurs! Qui n'aimerait mieux d'habiles adversaires?

Ils n'altèrent pas moins les plus belles plantes de l'intelligence humaine que les faiseurs de systèmes n'altèrent dans leurs classifications les plantes des forêts : les siècles dorment dans leurs fausses théories comme les nobles végétaux dans le fond d'un herbier. Qui pourrait reconnaître sans effort, à ces restes flétris, les fleurs printanières de la montagne? où sont leurs rapports avec la terre et l'eau, et le soleil? De même, qui pourrait reconnaître dans ces

lambeaux de systèmes les œuvres éternellement vivantes de la pensée? que sont devenues leurs relations avec les temps et les choses, et le grand horizon des destinées humaines?

Le dix-septième siècle a encore aujourd'hui pour commentateur le dix-huitième, qui partout le refait à son image.

En effet, si l'on peut affirmer quelque chose, c'est, au contraire, que les pensées du siècle de Louis XIV sont naturellement ailées à la manière de celles de Platon. Au souffle de la philosophie de Descartes, elles s'élèvent d'un facile essor. Ce n'est pas seulement Malebranche, Pascal et les tristes reclus de Port-Royal, qui sont emportés sur ces hauteurs; les gens du monde s'y rencontrent aussi, comme à une fête de l'intelligence. Et si cette époque a une supériorité évidente sur les temps qui l'ont suivie, si les moindres circonstances de la vie y sont ornées d'une sorte d'élégance morale qui semble émaner de l'intérieur même des choses, c'est que tout ou presque tout était saisi de cette sublime folie de l'idéalisme que l'on a tant reprochée, de nos jours, à quelques écoles étrangères.

A vrai dire, le siècle de Louis XIV n'a le visage composé, pédantesque et contraint, que dans les livres des commentateurs et sur le banc des écoles littéraires; hors de là, je le trouve bien plus conforme à ce qu'en disait un correspondant de madame de Sévigné: « Le siècle est fort plaisant. Il est régulier et irrégulier, dévot et impie, adonné aux hommes et aux femmes, enfin de toutes sortes de genres de vie. » C'est en effet son caractère que cette multiplicité de figures et de types. Au lieu d'appartenir exclusivement à une idée, c'est le siècle des transitions et des nuances par excellence. Plus près du goût de l'antiquité que les hommes d'aujourd'hui, plus près du

génie moderne que les écoles de la renaissance, au lieu de diviser les temps, il les unit, et l'idée qu'il s'en fait est celle d'une composition harmonieuse de la Providence. Sociable par instinct, il a des relations et des convenances avec tous les foyers de la civilisation. Placé comme une porte triomphale à l'issue des temps anciens, à l'entrée des temps modernes, il conduit à l'antiquité avec Boileau, au moyen âge avec La Fontaine, à l'avenir avec Fénelon, à la foi avec Bossuet, au doute avec Bayle, au spiritualisme avec Nicole, au sensualisme avec Gassendi, au monde avec Saint-Simon, au cloître avec Bourdaloue. Comme je l'ai dit plus haut, il s'appuie sur la philosophie de Descartes, laquelle repose elle-même sur le doute universel, en sorte que la foi de cette époque touche par un point au scepticisme de la nôtre.

D'ailleurs, pour le rattacher à d'autres temps, la scolastique du treizième siècle survit dans les sermonnaires, l'esprit de chevalerie dans les inventions du théâtre. La pièce par laquelle le génie français commence à éclater, le *Cid*, n'est-elle pas puisée au cœur même du moyen âge? Loin même que la féodalité soit extirpée de l'esprit de ce temps, qu'est-ce que cette galanterie tant reprochée à notre scène, si ce n'est l'héritage des passions affaiblies et surannées des romans de Charlemagne et de la cour d'Arthus? Aricie, Junie, ne sont-elles pas de la même famille que les châtelaines de nos trouvères? Le sentiment des aventures, l'amour des vieilles tourelles, des grands coups d'épée, où parurent-ils jamais mieux et plus naturellement que dans les lettres de madame de Sévigné? Où l'épopée des serfs, l'apologue, s'est-elle montrée avec plus d'indépendance que dans la langue moitié féodale, moitié homérique de La Fontaine? Croit-on sincèrement que l'auteur d'*Athalie* n'est pas plus près de

Milton que de Sophocle? Ce siècle est d'une nature si composée, si mêlée, que chacun de ses personnages porte en lui plusieurs hommes. Je crois apercevoir que dans Malebranche il y a du Platon et du saint Paul, dans Bossuet de l'Isaïe et du saint Bernard. Ce qui fait l'originalité de cette époque, c'est l'accord de deux civilisations, de deux religions, ou plutôt de deux mondes, que l'on retrouve dans chaque monument. Pascal est le seul homme dans lequel ces deux génies et ces deux voix ne soient pas harmonieusement mariés et confondus. La scolastique se débat en lui contre le scepticisme, saint Thomas contre Descartes, le moyen âge contre la renaissance. De là, le caractère poignant de sa philosophie; ce n'est pas un système, c'est un drame.

Ainsi, le siècle de Louis XIV tient aux origines et aux littératures des peuples modernes par la chevalerie, par la philosophie, par la religion, en un mot, par tous les liens de la pensée et de la tradition. Chez lui, les apparences seules sont païennes ; l'âme est toute chrétienne.

Avez-vous jamais considéré, à Rome, de quelque colline éloignée, la coupole de Saint-Pierre? l'ordre d'architecture, le dôme romain, jusqu'à l'éclat des marbres, au luxe des colonnes, tout vous dit que vous avez devant les yeux un temple païen. Montez les degrés qui mènent au seuil; entr'ouvrez les portes de bronze : vous découvrez d'abord, sous ce toit profane, la croix sur chaque autel, les aubes et les surplis des prêtres. Vous entendez les *litanies* et le *Dies iræ* retentir sous ces piliers corinthiens. Mais ce n'est point assez. Avancez encore de quelques pas dans l'enceinte. Sous le dôme enlevé au Panthéon, ce sanctuaire de l'idolâtrie grecque et latine, qui trouvez-vous debout en face de l'autel? L'homme en qui se personnifie par excellence le génie du catholicisme et du moyen âge, le

pape! Il en est ainsi du siècle de Louis XIV. Ne consultez que les dehors, tout est païen; pénétrez dans son sein, sous la voûte d'Auguste, vous trouvez debout le génie de l'humanité moderne.

Ne serait-il pas étrange, en effet, que l'unité de la civilisation nouvelle eût paru dans la politique, dans l'industrie, dans la guerre même, c'est-à-dire partout, excepté dans l'art! Au contraire, cette unité s'est montrée avec éclat, et pour ne plus disparaître, dès le milieu du moyen âge. Vers le treizième siècle, les éléments plus ou moins opposés du génie des peuples s'étaient réunis et fondus dans un même type. Déjà une même architecture, la gothique, s'était formée depuis les confins de l'Andalousie jusqu'aux extrémités de la Suède. Dans la poésie, on vit la même tendance. Les poëmes chevaleresques, fondés partout sur les mêmes traditions, ont revêtu la même forme dans toute l'Europe. L'Italie, l'Allemagne, la France, l'Espagne, ne faisaient alors que se traduire l'une l'autre; en sorte qu'il y eut un moment où tous les peuples modernes eurent la même architecture et la même épopée. Ces deux types, partout les mêmes, étaient, pour ainsi dire, le fond d'une organisation partout semblable, laquelle a pu se prêter plus tard, suivant les temps et les lieux, à des diversités de goût, d'ornements, de styles, qui n'ont affecté que la surface des arts.

Ceci est vrai, surtout de l'architecture; car ses monuments sont, pour l'histoire de l'humanité, ce que les ossements fossiles sont pour l'histoire de la nature. C'est par eux que l'on peut, d'un regard, apprécier les analogies des époques, mesurer, constater les différences de l'organisation des peuples dont il ne reste aucun autre vestige. Les indices ordinaires, lois, usages, traditions, sont changeants ou incertains; ceux-là sont immuables comme le

squelette même du passé. Les peuples qui ont la même architecture ne font véritablement qu'une même société, de même que les animaux qui ont la même structure interne, ne font, malgré les différences extérieures, qu'une même espèce ou une même famille.

Il eût suffi de remarquer la parfaite conformité des temples de Rome et d'Athènes pour prononcer que ces deux villes, malgré tout ce qui les sépare, ne font qu'une même cité. Sur le même principe, il eût suffi de voir la cathédrale du moyen âge couvrir l'Europe de son type immuable pour affirmer que les peuples modernes, différents par l'apparence, appartiennent à la même unité sociale, laquelle devait tôt ou tard se développer et reparaître dans leurs systèmes politiques et dans leurs œuvres d'art.

Ce qui a pu nous abuser à cet égard, c'est que l'on a porté dans l'art les mêmes passions que dans la religion, et qu'à l'exemple des sectes, les écoles modernes, oubliant les points qui les unissent, n'ont plus considéré que ceux qui les séparent. Plus je réfléchis à ce sujet, plus je me persuade que, si un ancien eût pu assister à nos débats, c'est la face opposée de la question qui l'eût surtout frappé. « Vous vous flattez vainement de nous ressembler, eût-il dit aux uns. Nous vous laissons votre gloire; gardez aussi vos fautes. Vous avez pris la peau du lion, non le cœur. » Aux autres il eût dit : « Vous ne reconnaissez plus vos sentiments, vos désirs, vos passions, parce qu'ils sont couverts de notre dépouille. Pour des gens qui ont l'ambition de la profondeur, ce leurre n'est guère supportable. Dans le fond, je vois bien, par exemple, que l'Iphigénie française et l'Iphigénie allemande sont sœurs; mais ne vous figurez, ni les uns ni les autres, qu'elles soient filles de notre Agamemnon. Je ne doute pas non plus que Chimène, et l'amante de Roméo, et Pauline, et Desdémone,

ne soient sorties de la même origine que celles auxquelles vous avez laissé les noms d'Andromaque, d'Hermione, de Junie! Sous des masques divers, je trouve en chacune d'elles le même fond de langueurs inexprimables et de molles pensées que nos femmes n'ont jamais connu. Les différences de goût, de style, d'écoles, qui vous divisent, vous paraissent immenses; tenez-vous assurés qu'elles sont bien superficielles, en comparaison de celles qui vous séparent de nous. Celles-ci tiennent à ce que les choses ont de plus intime; celles-là, au contraire, s'effacent dans l'impression d'un même sentiment que je démêle au fond de toutes vos œuvres; et je suppose que cette pensée, qui est, pour ainsi dire, la substance dont vous vous nourrissez tous, n'est autre chose que cette religion nouvelle et extraordinaire que vous avez voulu autrefois nous imposer. Ne nous troublez donc plus de vos querelles dans cet heureux Élysée que votre Fénelon vous a si bien dépeint. Le Christ qui vous unit, nous sépare à jamais. »

Au fond, la guerre que l'on a instituée entre les écoles modernes n'est rien qu'une guerre civile. Racine, Molière et Shakspeare, Voltaire et Goethe, Corneille et Calderon, sont frères. Qu'a-t-il servi de faire descendre dans le cirque ces invulnérables gladiateurs? La barbarie anglaise, l'enflure espagnole, le clinquant italien, l'obscurité allemande, la frivolité française, ces commodes aphorismes, n'ont-ils pas été assez souvent opposés, heurtés, usés les uns contre les autres? Longtemps ce fut là le résumé de toute la critique; on ne se connaissait les uns les autres que par ces côtés. N'a-t-on pas vu assez clairement combien vaine, combien puérile est cette querelle? Depuis que l'on bataille si tristement dans le vide, quelle est la renommée qu'aient renversée nos vaniteux systèmes? On doit être désormais convaincu que ces batailles de demi-

dieux ne laissent point de morts. N'est-il pas temps de se décider à laissèr vivre ces immortels? Élevons, agrandissons nos théories pour les y tous admettre; aussi bien, ils ne se rapetisseront pas eux-mêmes pour le plaisir d'y figurer.

Je ne remarque pas que les anciens, pour avoir eu deux époques, la grecque et la romaine, aient prétendu ruiner Homère par Virgile, ou Hérodote par Tite-Live, ou Théocrite par Lucrèce. Au contraire, ils ont pénétré, d'un regard, jusqu'au principe qui était commun à ces deux civilisations; et, sur cette base, ils ont établi un vaste système de critique qui, embrassant toutes les formes de l'antiquité, n'avait besoin de la mutiler en aucune partie. Partout où ils ont trouvé le même polythéisme, ils ont reconnu le même art, et, de la ressemblance des dieux, ils ont conclu la parenté des peuples.

Quant aux modernes, c'est l'excès même de leur analogie qui les divise. Plus on se ressemble dans le fond, plus on tient à se montrer unique et séparé dans l'apparence. Aussi ne serais-je point étonné que quelques esprits vinssent à penser que les écrivains du siècle de Louis XIV acquéraient, dans cet ostracisme où les laissait la critique, un prestige digne de regret. On trouvait doux d'avoir, en quelque sorte, à son foyer, ses génies familiers, avec lesquels on avait fini par être seuls d'intelligence. De cette privauté absolue on tirait pour soi une preuve infaillible de supériorité. Mais c'est précisément cette solitude d'orgueil qui doit cesser. La place de ces hommes est au foyer, non d'un peuple, mais de l'humanité.

En effet, les siècles ne peuvent se passer de la vie de relation, non plus que les êtres réels. Ces fils de la durée ne sont véritablement qu'une même famille; ils s'expliquent, ils s'exaltent réciproquement. Comme les heures,

ils se tiennent enchaînés autour du trône du jour qui n'a point eu de levant et qui n'aura point de couchant. La lumière des uns rejaillit sur celle des autres, et la gloire véritable ressemble ainsi au séjour de l'éternité. Tout y est paix, sérénité, harmonie, et c'est parce que nous habitons loin de là, que nous nous figurons la discorde entre les héros de l'intelligence qui y font leur demeure. Si nous les comprenions mieux, si nous pénétrions mieux jusqu'en leurs seins, nous verrions d'une vue certaine qu'il sont tous naturellement proches, amis et frères les uns des autres.

Élevons donc dans notre pensée un vaste panthéon où seront admises toutes les formes du beau. Dominant les rivalités, les inimitiés, les antipathies des climats, des temps, des lieux, aspirons à l'esprit universellement un qui habite dans les œuvres inspirées de chaque peuple. Jusqu'ici le genre humain a été en guerre avec lui-même, et, dans ces régions suprêmes de la poésie où il semble que devrait régner l'éternelle paix, le conflit a été le plus obstiné.

Par une illusion semblable, on a cru longtemps qu'il y a dans la nature autant de génies différents que de monts et de vallées. Pas un arbre, pas un fleuve, pas un rocher qui n'eût alors son démon particulier : tout était discorde, et l'harmonie n'était nulle part. Mais de l'idée de ces génies divers on s'est élevé à celle d'un même génie partout présent dans la nature; et, de ce moment, le monde, faussement partagé, a semblé rentrer dans l'ordre et l'immuable paix.

Ainsi, de chaque œuvre immortelle de l'humanité, on s'élèvera tôt ou tard à la pensée d'une même inspiration, d'une même vie, universellement présente et agissant dans cet autre univers que l'on nomme l'art; et la même muse,

je veux dire la même Providence, que l'on découvre dans les œuvres de la nature morte, se montrera dans les œuvres de la pensée. Si vous supposez, sous l'instinct de l'animal, le plan d'une intelligence une et souveraine, ne l'apercevrez-vous pas, à plus forte raison, dans cet autre instinct d'où sortent les prodiges de l'art humain? Et le Dieu qui est présent dans le nid de la fourmi, dans l'alvéole de l'abeille, dans la hutte du castor, serait-il absent de l'*Iliade*, ou des poëmes d'*Athalie* et de *Faust*? C'est par là que la critique rentre dans la philosophie et dans la religion. Ce n'est peut-être pas la poétique de la Harpe ou de Blair; mais assurément c'est celle d'Aristote, de Pascal et de Fénelon.

Dans la nuit de l'intelligence humaine, ces noms d'Homère et de Shakspeare, de Dante et de Corneille, de Voltaire et de Goethe, étoiles vivantes, empruntent leur lumière d'un même foyer. Les routes sont diverses pour tous. Mais qui jamais a songé à mettre la discorde entre l'étoile du Nord et l'étoile du Midi? Le lion et le bélier, la licorne et le sagittaire, ne vivent-ils pas en paix dans le désert des cieux?

Si le temps dans lequel nous vivons a quelque valeur, ce sera assurément parce qu'il achèvera de mettre pleinement en lumière cette unité du génie des modernes. Alors que la critique continuait de tout diviser, les œuvres plus intelligentes rapprochaient déjà les instincts des peuples. Au grand banquet social, la même coupe servait à tous. Est-il un seul écrivain de notre temps qui n'ait, à sa manière, contribué à sceller cette alliance? Qui ne voit tout ce que Goethe doit à Voltaire et Byron à Rousseau? M. de Chateaubriand n'offre-t-il pas le mélange de l'influence anglaise et de l'esprit français, des hardiesses d'Ossian et des traditions de Port-Royal? Madame de Staël ne tient-

elle pas également de Genève et de Weimar ? Walter Scott n'a-t-il pas commencé sa carrière d'enchantements par la traduction d'une pièce de Goethe ? Si l'on décomposait le caractère de la plupart des contemporains, on trouverait de semblables alliances en chacun d'eux.

Pour ne parler que des étrangers, qu'est-ce que le drame de Schiller, si ce n'est l'union passionnée du système de Shakspeare et de l'esprit critique de Lessing ? Qu'est-ce que la poésie de Tieck, si ce n'est un reflet de l'imagination espagnole versé dans l'âme et dans le style d'un trouvère saxon ? N'est-il pas évident que l'Allemagne est mêlée à l'Italie, dans Manzoni, à l'Orient dans Ruckert, à la France dans Heine, à l'Angleterre dans Shelley, Coleridge, Wordsworth, au Danemark dans Œhlenschlaeger, à la Pologne dans Mickiewicz ? Les refrains de Béranger sont répétés dans le Caucase, et j'ai trouvé la métaphysique de Kant dans les roseaux de l'Eurotas.

La discussion philosophique, religieuse, littéraire n'est plus, comme dans le dix-huitième siècle, renfermée dans le salon de madame de Tencin ou de madame du Deffant. Elle s'agite en même temps entre Paris, Londres, Berlin, Pétersbourg et New-York. La parole vole d'un peuple à l'autre ; chacun d'eux a une tâche particulière dont tous les autres ont conscience à la fois. A l'une des extrémités, les Américains domptent la nature physique et jusque-là indépendante. Peuples de pionniers, ils devancent le reste du monde au sein des forêts vierges ; à l'autre bout de la chaîne, sur une terre fatiguée du poids des empires détruits, l'Orient se cherche lui-même, comme un monde perdu. Et ces deux extrêmes étant aussi séparés que la jeunesse et la vieillesse, et par là incapables de se comprendre l'un l'autre, sont unis entre eux par l'intermédiaire de l'Europe, naturellement souple, multiple, com-

municative, inquiète, pays de paroles, de science, de bruit; de sorte que, dans ce grand corps, il n'y a plus aujourd'hui une fibre qui puisse être ébranlée, sans que toutes les autres ne frémissent en même temps.

La Révolution française a fait éclater cette unité, l'industrie l'a développée, la poésie l'a consacrée. Qui peut calculer ce que la vue rapide de tous les climats, ainsi rapprochés et réunis en un seul, ce que l'échange instantané des formes, des traditions, et cette âme unique, dispensée au genre humain, comme à un colosse, sont capables de produire encore d'effets, d'inventions, de types même inconnus dans l'histoire? Aujourd'hui, si vous considérez un peuple en particulier, vous ne trouvez que fragments, ébauches, discordances, et le sens et l'intention de ce peuple même vous échappent. Au contraire, si vous envisagez l'ensemble, tout a un sens, une vie, une grandeur évidente. Cet état de choses est tout le contraire de ce que l'on voyait dans l'antiquité. Hors des murs de la cité étaient la barbarie et la mort. De nos jours, moins intense au sein de chaque peuple, la vie se dilate au dehors; la barbarie n'est plus nulle part, la cité est partout.

Cette alliance venant à se resserrer, la seule barrière qui bientôt continuera de diviser profondément les peuples sera la langue. Mais le jour où cette barrière s'effacerait, la diversité nécessaire à l'unité pour former une organisation, ayant disparu, on toucherait au chaos. Aussi doit-on reconnaître un instinct vraiment social dans les efforts faits récemment pour contenir chaque langue dans son génie indigène et dans les tours qui lui sont propres. Plus les esprits s'associent, plus il est nécessaire d'assujettir chaque idiome à la tradition. De là l'utilité du parti classique en France, du purisme en Italie, de la teutomanie en Allemagne. Seulement, au lieu de marquer une

réaction contre l'alliance intime des idées, ces téndances ne font au contraire que la confirmer. Le problème que chaque peuple a aujourd'hui à résoudre est d'exprimer la pensée de tous, sans sortir de lui-même, question déjà résolue par le fait. L'antiquité n'a pas étouffé la vie propre dans le siècle de Louis XIV; travaillons pour que l'humanité ne l'étouffe pas davantage dans le sein de chaque peuple en particulier.

Comment, au reste, un état si nouveau pour le monde n'éveillerait-il pas de vastes espérances? On croirait qu'au spectacle de ces lents préparatifs de la Providence, une immense attente va s'emparer des esprits, et que voyant, par degrés, le plan et la perspective de l'avenir se produire devant nous, nul ne devrait, quoique la scène soit encore vide, rester de sang-froid à ces images. Au lieu de cela, ce ne sont que mécomptes, plaintes, marques d'affaissement; il semble qu'il n'y ait plus ni jeunesse, ni amour, ni printemps, ni soleil, et qu'un éternel hiver ait glacé tous les cœurs. Pourquoi ces signes de vieillesse au milieu du rajeunissement? Pourquoi ces marques de mort au sein de la vie? Il y en a plusieurs raisons, sans compter que le spectacle dont je viens de parler, ne se montrant encore qu'aux yeux de l'intelligence, n'affecte les contemporains que d'une manière détournée et par réflexion. Les principales de ces causes sont chez les uns le déclin de la personnalité des peuples, chez les autres le partage des esprits qui suit les révolutions, chez presque tous l'infatuation même du siècle, laquelle conduit à en médire.

Premièrement, il est certain que les passions nationales, venant à décroître ou à changer d'objet, laissent dans les cœurs un vide qu'il est facile de prendre pour un indice de mort. Les vieilles haines qui faisaient l'occupation et la nourriture d'un grand nombre, s'éteignent par de-

grés. On ne met plus son ambition ni son honneur aux mêmes conquêtes. Des noms nouveaux sont donnés à des choses anciennes qu'ils transforment en effet. La société s'étend ; elle semble se briser, car, dans ces changements, il y a, comme dans toutes les crises, une évidente soustraction de force. On voit ce que l'on perd, et non ce que l'on acquiert en échange.

En second lieu, le lien politique ayant été quelque temps rompu, la division qui s'est faite dans le cœur de l'État influe sur le jugement que l'on porte des objets environnants. Sous le fléau de Dieu, l'âme des peuples s'est partagée. Dans la violence des luttes sociales, l'unité s'est scindée en trois portions dont chacune ne considère plus que la face des choses qui lui est opposée. L'aristocratie regarde le passé, la bourgeoisie le présent, la démocratie l'avenir. Absorbée dans un seul sentiment, regret, possession, espérance, chacune de ces trois conditions ne voit qu'une partie de ce qui est visible, n'écoute qu'une partie de ce qui se dit, ne comprend qu'une partie de ce qui arrive, en un mot, n'admet, ne compte, ne perçoit qu'une partie du temps. Il en résulte qu'avec des organes ainsi divisés, l'État a, pour ainsi dire, perdu la conscience de sa durée, et que la pensée publique, comme un miroir brisé, ne réfléchit que des fragments d'objets, et non plus une totalité ; d'où il suit encore que presque partout l'image du désaccord est substituée à la figure véritable des choses. Le spectateur partagé devient à lui-même son propre spectacle.

Il en est chez lesquels tout se passe plus simplement. Ceux-là prennent leur misère particulière pour l'indice de la misère du monde. On rencontre partout ces prophètes de mort, mais nulle part aussi nombreux qu'en France. Ils ont vu des signes funestes qui marquent les

funérailles prochaines de la société. L'un a cessé d'être le premier dans le pays, et le timon de l'État lui a échappé par une méprise de la Providence. L'autre a vu tomber ou ses vers ou sa prose, ou son système ou le dieu qu'il venait d'inventer. Ne sont-ce pas là des signes plus manifestes que les éclats dispersés du vase de Jérémie?

Enfin, il en est qui, infatués du savoir de leur époque, le retournent contre elle. Quelle poésie est désormais possible? disent-ils. Quel art? quelle invention? quel tableau? quelle statue? quel hymne? quel accord? Où reste-t-il une place pour un rêve? Nous avons tout calculé, mesuré, pesé. Ne connaissons-nous pas la distance de notre seuil à l'étoile Sirius? Dans cette immensité toute remplie de nous-mêmes, quel refuge reste à la muse? D'ailleurs où est le besoin d'une Égérie? nous savons tout; notre science nous obsède et nous rassasie.

Cela dit, si vous leur demandez dans quelle sorte de société ils vivent, ce que cette société sera demain, ce que vont devenir les relations les plus simples, celles du maître et de l'ouvrier, du roi et du sujet, du père et de l'enfant, ils avouent qu'ils l'ignorent absolument. C'est bien pis si vous les interrogez sur l'espèce de dieu qu'ils adorent, sur leur âme qui converse avec la vôtre, sur ce qu'ils espèrent, sur ce qu'ils redoutent au delà de la mort : ils reconnaissent qu'à la vérité leurs pères avaient là-dessus un fonds de connaissances déterminées, mais que pour eux ils ne savent plus rien de tout cela, et n'en veulent rien savoir. Plus cette ignorance de ce qui les touche de près est menaçante, plus ils s'y ensevelissent les yeux fermés; en sorte que c'est même cet excès d'ignorance qu'ils appellent leur science. Le genre humain a fait comme l'astronome de la fable : au moment où il régentait les cieux, il est tombé par mégarde dans un puits ou-

vert sous ses pas. Quelle main divine viendra l'en retirer?

Faisons tant qu'il nous plaira les importants et les capables. L'inconnu nous enveloppe et nous serre de plus près que jamais! Ne craignons pas qu'il nous manque. Notre science accroît notre ignorance; et l'univers n'est pas aujourd'hui moins mystérieux qu'au temps d'Homère. Je vois bien que nous sommes embarqués sur une mer infinie; quand nous croyons toucher le bout de l'horizon, voilà un autre horizon qui se lève, et le port n'apparaît nulle part.

Qui ne sent que le merveilleux et l'inconnu ne sont pas seulement dans la nature, mais qu'ils sont surtout en nous-mêmes? Aujourd'hui c'est dans nos âmes, et non plus dans les grottes de Crète, ni dans les forêts des druides, qu'habitent les divinités mystérieuses. Ceux qui évoquent ces immortelles s'appellent Descartes, Pascal, Shakspeare, Leibnitz; voilà les grands-prêtres qui habitent les lieux solitaires et qui écoutent les pas du dieu dans l'enceinte sacrée.

Combien, en outre, ce siècle qui s'attribue complaisamment un génie si exact, est-il moins rassis qu'il se figure l'être! Parce qu'il s'est débarrassé, pour un moment, du dieu antique, il se croit à jamais émancipé de l'infini et de ses leurres éternels. Mais, déjà, de combien d'idoles n'a-t-il pas repris le joug? Où l'imagination ne l'a-t-elle pas conduit sitôt qu'elle a voulu? Est-ce l'exacte mesure des choses, est-ce la seule pondération des forces matérielles qui l'ont mené hier à Arcole, aux Pyramides, à Moscou, à Waterloo? Napoléon, la philosophie allemande, le catholicisme tantôt abattu, tantôt relevé, de nos jours le saint-simonisme, le fouriérisme, tant d'autres sectes que j'ignore, sont-ce là les preuves de cet esprit à jamais revenu de toutes les illusions de la gloire ou de l'espérance?

Depuis que l'homme s'est partout substitué à Dieu, on remarque qu'il est devenu triste et incommode à lui-même. Dans le vrai, ce gouvernement de l'univers l'embarrasse et l'inquiète. Il n'était pas né pour cette administration de la nature. Sur ce trône si magnifique, ses pensées se brouillent l'une l'autre; son humeur s'est aigrie. Plus de vers, plus de chants; il médit de lui-même. Il n'a pris des dieux que le regard sourcilleux, la pesante enclume et le trident; il leur a abandonné l'ambroisie et les sommes nonchalants. Je conseille à ce sublime parvenu de laisser là son empire usurpé et de rentrer dans sa première condition.

En effet, rassasiés d'eux-mêmes, ils disent que tout est fini, et nous sentons bien au contraire que tout commence. A les croire, la terre serait subitement embarrassée et arrêtée dans son orbite, et nous sentons bien qu'elle se meut sous nos pieds. Tant de découvertes nouvelles dans la matière, de puissances inconnues, qui, chaque jour, s'ajoutent aux forces de l'homme, changent presque incontinent, sous nos yeux, la figure des choses. Il semble qu'aujourd'hui la matière, plus intelligente que l'esprit, fermente pour enfanter un nouveau monde. On dirait que la face de l'abîme va être découverte, que le voile de la vieille Isis se détache de son front, et qu'à chaque moment nous touchons à la révélation d'un grand secret.

Cette situation a plus d'analogie qu'il ne paraît avec celle du monde au moment de l'invention de l'imprimerie, et des premiers usages de la poudre à canon et de la boussole. Aujourd'hui comme alors, l'humanité joue avec des forces terribles qu'elle vient de découvrir; elle se sent emportée vers un avenir inconnu par des puissances qu'elle ne mesure pas, qu'elle ne régit pas, qu'elle ne connaît pas. Opprimée par ses propres inventions, elle se pros-

terne devant elle, et ce qui, plus tard, doit la rehausser ne sert d'abord qu'à son abaissement : Pygmalion adore encore une fois l'ouvrage de ses mains.

On se persuade, en France, que les philosophes idéalistes doivent être les adversaires de ces sortes de révolutions, parce qu'on suppose leurs chimères détruites par les développements extrêmes du monde industriel. Or, c'est là une pensée qu'il faut combattre partout où elle se montre; car ceux que vous appelez poëtes, apparemment pour vous dispenser de les traiter en hommes raisonnables, hâteraient volontiers ces révolutions de l'industrie par lesquelles doit justement éclater cette unité du monde civil qu'ils poursuivent sur d'autres voies, et qui est le sujet de tout ce qui précède.

Abrégez les distances; abolissez, si vous le voulez, le temps et l'espace; vous ne pouvez leur rendre un plus grand service. S'ils ont un reproche à vous faire, c'est d'avancer trop peu votre œuvre. Que de lieux perdus pour l'intelligence ! que d'espaces qui, n'appartenant plus à la nature, ne sont pas encore possédés et embellis par l'homme ! Que de désirs enchaînés, que de bons vouloirs détruits, que d'inspirations étouffées par les obstacles des choses ! que de lenteurs pour arriver au bout de l'horizon, et que la pensée a de peine à se traîner sur ce globe ! Ah ! loin de vous retenir, l'âme bien plutôt vous crie sur son char, comme dans la fable du paysan embourbé :

Prends ton pic et me romps ce caillou qui me nuit !

c'est-à-dire : « Ouvre ce mont qui m'embarrasse, resserre ce fleuve qui m'arrête, comble ce vallon qui me retarde d'une heure dans ma course infinie ! » Ou, ce qui est encore plus clair : « Dompte par tes œuvres le monde physique, pour le plier aux volontés du monde moral. »

Car tous les changements que vous produisez dans l'un en entraînent de semblables dans l'autre, et vous ne pouvez susciter par votre industrie un résultat nouveau qui ne provoque à son tour, quelque part, une pensée nouvelle. Les idées appellent les faits, comme les faits appellent les idées ; d'où il suit que, lorsque vous croyez ne travailler que pour les corps, vous travaillez en réalité pour les esprits. Courbés sur votre œuvre de chaque jour, vous n'en détournez plus vos regards ; et, dans une sorte de joie ténébreuse, vous dites : « Dieu merci! l'âme est vaincue. »

Mais c'est elle qui triomphe de ce que vous croyez sa défaite, et qui se nourrit de vos sueurs. La spiritualité du moyen âge ayant cessé, vous croyez déjà toucher à l'avénement de la sensualité promise. Cependant ce beau règne tant prophétisé n'est pas encore venu ; et, loin de nous laisser déconcerter par cette victoire apparente de la matière, nous y voyons au contraire la victoire assurée de l'esprit. Aussi bien, le siècle a beau s'évertuer à équarrir le bois, à scier la pierre, à fouiller le sol, ces occupations ne le posséderont jamais tout entier. Quel qu'il soit, l'homme sur la terre ressemblera toujours à Robinson dans son île déserte : tout ce qu'il fait de ses mains aboutit à se creuser un canot pour en sortir.

Charolles, juillet 1838.

ITALIE

I

VENISE.

.. Oui, Albert, je suis parti sans prendre congé de toi, ni de personne, selon ma louable coutume. Pardonne-moi ; je me mourais sur la lisière de nos bois. Tu ne connais pas les sources de mélancolie que recèlent ces puissantes forêts, quand les ombres d'automne s'amassent sur les étangs. Les oiseaux voyageurs étaient arrivés des montagnes. Chaque matin ils passaient par bandes devant ma porte ; je me figurais par avance les contrées qu'ils allaient visiter, les lacs, les vallées, les mers. Une inexprimable angoisse me saisissait : j'avais besoin, comme eux, de secouer la rosée de mes songes, et d'un coup d'aile vigoureux pour fuir mon propre souvenir. En errant dans les salles du vieux château de Montmort, j'ai retrouvé des ombres funestes qu'il faut quitter.

Tu ne sais pas quelle douleur c'est de n'entendre jamais d'autre écho que celui de sa pensée vagabonde. Ma jeunesse se consumait là dans un stérile amour de la création tout entière. J'étais noyé dans un océan sans forme et sans rivages. Si je n'eusse pris la résolution d'en sortir, c'était fait de moi ; car ce pays, tout sévère qu'il est, a bien des

charmes. Il vous retient par d'invisibles lianes, comme ces fleurs des eaux qui n'ont point de racines, et qu'aucun orage ne peut arracher. Dans ce vide qui m'entourait, mes idées prenaient en moi un développement sans bornes; tout me manquait pour les exprimer. Il y avait des jours où j'aurais juré que j'étais né pour écrire. J'aurais pu dire à mon tour : Et moi aussi je suis poëte ! J'entendais des bruits que personne n'entendait ; je voyais des formes que personne ne voyait. Quand je faisais un pas le matin sur la rosée de la grande avenue, il me semblait que la terre et l'eau se lamentaient. Pendant des journées entières, sur le bord des prés, je suivais des fantômes qui n'ont point de corps ; et il y avait des idées sans noms, sans images possibles dans aucun monde, qui ne me quittaient pas. Mon âme était un véritable pandémonium où s'agitaient des larves qui n'ont jamais eu vie.

Peut-être eussé-je été musicien, si j'eusse pu saisir cette harmonie sans souffle et ces soupirs sans voix qui passaient, comme des brises, dans mon cœur. Quand le vent soufflait dans les bouleaux, je rêvais d'ineffables mélodies au fond des bois; mais ces chants célestes ne dépassaient pas mes lèvres, et je ne sais aucun son qui en puisse donner l'idée. D'autres jours, en m'éveillant, il y avait des heures où je me retraçais malgré moi des images que j'aurais voulu peindre et conserver toujours devant mes yeux. C'étaient des vallées, des paysages, des climats inconnus sur cette terre. Pour les retenir, je ne trouvais non plus ni couleurs, ni lignes, ni dessin. Je bâtissais aussi des architectures prodigieuses qui n'ont nulle part de modèle, des tours imaginaires dans lesquelles je montais et descendais sans m'arrêter jamais. Il y avait des balcons d'où l'on plongeait sur des horizons infinis, des balustrades où s'appuyaient des femmes et des figures d'une autre vie.

Alors j'eusse pu croire être né architecte, si au moment de fixer tous ces rêves par des lignes, ils ne se fussent effacés comme le reste. De ces tours que je bâtissais dans mes songes, de ces images à demi peintes, de ces mélodies sans voix, rien ne me restait qu'un vague enchantement; mais aujourd'hui mes fantômes m'importunent, mon propre chaos m'obsède; un aveugle instinct me pousse vers la lumière; il n'y a que le soleil d'Italie qui puisse dissiper mes odieuses ténèbres.

En passant à Nantua, je suis monté sur les rochers qui bordent le lac. Le jour était très-pur. Du milieu des herbes fauchées s'exhalaient de petites vapeurs capricieuses, telles que les songes des plantes. Les hautes Alpes étendaient au loin sur le ciel leurs cercles de neige. Ah! les meilleurs souvenirs de ma jeunesse errent sur ces montagnes, comme des chamois poursuivis par le chasseur.

J'ai revu le lac de Genève. Les images de Rousseau, de Saint-Preux, de madame de Staël, de Corinne, de Byron, de Manfred, se bercent sur ces flots pâles. Quand les ombres des montagnes descendent le soir au fond du lac, ces bords sont dangereux. Vous entendez des voix connues qui vous appellent. Vous vous penchez sur le flot dormant, et le fantôme adoré vous invite à descendre au fond des eaux. Alors du côté de Meillerave, on entend les troupeaux qui mugissent sous les châtaigniers; la cloche de Vevey sonne l'agonie de Julie; la mondaine Corinne s'assied sur le seuil des chalets; par les degrés des Alpes, Manfred descend à pas pesants, en s'appuyant sur son bâton ferré; pendant qu'à l'extrémité du lac, le vieux château de Chillon blanchit comme la demeure commune à tous ces rêves des poëtes. Alors aussi, celui qui a un cœur frémit; il s'arrête pour écouter l'écho. Il respire l'air puissant des montagnes; il pense à ce qui aurait pu être, à ce qui a été, et

il se souvient en soupirant des jours qui ne reviendront plus.

Si l'on traverse les Alpes en été, elles sont à peine un obstacle. La route du Simplon les a supprimées. Ce n'est que sur le versant de l'Italie que les vallées sont abruptes; de ce côté, la route devient un vrai monument d'art; vous assistez à une lutte obstinée de la nature et de l'homme. Il y a des endroits où l'industrie semble vaincue par l'obstacle; mais c'est le moment où les ressources de l'art reparaissent avec le plus de puissance. Cette route s'élance sur les ravins, d'un bord à l'autre; elle rampe, elle s'élève, elle bondit. Il y a un intérêt dramatique dans ce combat de l'audace humaine et de ces cimes si longtemps invaincues. Ce monument de patience et de témérité est une sorte d'architecture héroïque.

Malgré cela, c'est à la sortie de l'hiver qu'il faut observer les Alpes. C'est là leur climat et leur saison naturelle. Les pics de glace brillent comme des rosaces gothiques. Un silence lourd pèse sur ces vallées de neige, où tous les bruits s'amortissent. A travers les frimas, on voit percer les toits aigus des châlets. Du haut des pics brumeux, les avalanches glissent comme des armées de géants, sous leurs manteaux blancs. On dirait que les Alpes frissonnent. Une puissance surhumaine vous oppresse; la terrible renommée de ces montagnes se confirme à chaque pas. D'ailleurs, on peut, dans cette saison, se laisser glisser à la ramasse, sans presque aucun danger, depuis les sommets jusque dans les vallées habitées. La descente dure ainsi moins d'un quart d'heure. Dans ce peu d'instants, les replis des montagnes s'affaissent et se nivellent sous vos regards; la grandeur des objets, celle des distances parcourues, la rapidité de la chute, et ces neiges inviolées, tout vous jette dans une sorte de vertige : il semble que

vous soyez le premier qui preniez possession de cette nature de glace.

Les lacs qui baignent le revers des Alpes, le lac Majeur, le lac de Côme, sont déjà de la même couleur que les mers du Midi, peut-être un peu moins bleus. Les petites îles Borromées ressemblent à une création de l'Arioste. Elles ont la même grâce que les inventions de l'*Orlando furioso*, avec quelque chose de plus sauvage. Il y a en outre des pêcheurs, un village et une église, dans la plus grande de ces îles, qui ne semblent faites que pour la fantaisie des poëtes. Le doux parfum de la langue milanaise commence là avec le myrte, l'olivier et le citronnier. L'enchanteresse des climats du Midi habite en cet endroit, sur son seuil. Au fond du château déshabité des Borromées, sont enfouis des tableaux, des statues dormantes dans les salles souterraines, au bruit des flots dormants. Dans ces îles lilliputiennes, la nature s'est jouée d'elle-même; assise au pied des Alpes, elle sourit comme une puissante Armide sur ces fantasques rivages.

Quand on aperçoit de loin la cathédrale de Milan, on dirait d'un édifice de glace, bâti là de toute éternité, à la descente des Alpes. C'est la vieille cathédrale gothique qui a servi de modèle à cette architecture ; mais combien le type austère de Cologne et de Strasbourg n'a-t-il pas été altéré sous le ciel énervant de l'Italie! La voûte ténébreuse du Nord s'est changée en un marbre blanc d'un éclat presque païen. Sur cette terre de Saturne, le mysticisme de l'architecture gothique est dépaysé ; le soleil ardent du Midi pénètre, avec une curiosité profane, jusqu'au fond de la nef. Le trêfle et la rose chrétienne ont fait place, dans les ornements, au laurier idolâtre. D'ailleurs il n'y a plus de flèche qui monte dans le ciel. Soit que l'esprit de l'Italie se plaise moins dans la nue, soit que cette témérité répu-

gnât trop à la tradition romaine, il est certain que la flèche gothique a toujours été un embarras pour les peuples du Midi. Ou ils l'ont séparée de l'église, et ils en ont fait un édifice distinct, comme à Venise, à Florence, à Pise; ou ils l'ont supprimée comme à Milan.

La cathédrale triste et rêveuse des bords du Rhin s'est convertie, sous le ciel lombard, à une foi sensuelle. De ses fleurs de marbre s'exhale l'odeur des citronniers et des myrtes du polythéisme. Le *Dies iræ* ne retentit pas sous ses voûtes; tout au contraire, l'écho de Lombardie y redirait des sonnets d'amour. Ce n'est pas le Dieu crucifié qui a ici son symbole au milieu de cette nature prodigue. c'est la Madone souriant sur le chemin des pèlerins. Les statues innombrables qui habitent son église ressemblent aux onze mille vierges de Cologne, ressuscitées dans de pâles corps de marbre, que la mort païenne a ciselés.

De Milan, cette architecture, mêlée du génie du Nord et du génie du Midi, prend trois routes : elle va aboutir, sur l'Adriatique, dans les palais vénitiens; sur la Méditerranée, dans le Campo-Santo de Pise; par le chemin de la Toscane, à Orviète : elle a suivi principalement les traces de l'esprit gibelin.

Je passe des monuments étranges qui n'ont jamais été élevés, qui ne s'écrouleront jamais; ils s'appellent Castiglione, Lodi, Rivoli. Tout le chemin de Milan à Venise est semé de noms semblables : ce sont des marais couverts de joncs, des pâturages suspendus sur des lacs, des avenues de mûriers et de saules. Il y a quelquefois une maisonnette blanche qui porte à son toit la cicatrice d'un biscayen, comme un soldat laboureur. Sur le champ de bataille des environs de Vérone, les jeunes paysannes font la cueillette des mûres. L'oiseau de Roméo et de Juliette chante, caché sous les vernes d'Arcole. Quand la nuit ar-

rive, des myriades de mouches luisantes s'envolent de terre : elles s'allument, elles s'éteignent, elles se raniment comme de petites lampes errantes pour éclairer les morts.

Il sonnait onze heures du soir au campanile de Saint-Marc, lorsque j'abordai à Venise. Il me sembla entrer dans le pays des rêves. La lune, en ce moment, sortait des nuages, sous l'incantation des esprits embaumés de l'Adriatique. Des gondoles, couvertes de voiles noirs, glissaient à côté de moi. Des deux côtés du grand canal, les ombres des palais s'abaissaient et se confondaient, au milieu des flots, dans une architecture fantastique, qui se forme là, chaque soir, pour les songes de la nuit. Cette impression, reçue en arrivant, ne s'est point affaiblie par la suite. Après avoir demeuré à Venise, après y avoir touché les pierres et les tableaux, je n'ai pu détruire l'effet de cette nuit enchantée.

Venise est asiatique et arabe; elle est aussi byzantine, gothique, lombarde; mais c'est le caractère oriental qui domine, et celui sans lequel elle reste incompréhensible. Ses vaisseaux ont rapporté chez elle les styles et les formes de tous les climats : la coupole de Byzance, le minaret du Bosphore, l'ogive de Mahomet, la citerne du désert. Rien ne lui ressemble sur le continent; née de l'écume de la mer, elle est fantasque comme les flots. Le Jupiter du Péloponèse, l'islamisme, le christianisme, se pressent à la fois en ce lieu de refuge.

Au lever du soleil, je vis l'église de Saint-Marc; des milliers de pigeons voletaient sur les combles : ils se posaient sur l'épaule des statues, sur leurs livres, sur leurs dais; ils becquetaient au bord de leurs coupes et de leurs calices : on aurait dit des oiseaux des légendes qui se penchaient à l'oreille des cénobites de pierre, pour leur apporter les messages du ciel. L'église de Saint-Marc est

elle-même pareille à une vieille légende de Byzance. C'est la Sainte-Sophie de Constantinople transportée en Occident.

Un peuple de statues agenouillées habite les niches extérieures de l'église, et semble de loin murmurer une langue sacrée sur ses lèvres de marbre. Au dedans, toute l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament est peinte sur un fond d'or. Une litanie éternelle sort aussi de toutes ces bouches muettes. Vous habitez la cité sainte du onzième siècle. Cette foule de bienheureux vous regarde, vous homme d'un autre âge, qui pénétrez dans ce paradis du vieux dogme. S'ils savaient les langues humaines, ils vous demanderaient comme au pèlerin de Florence :

D'où viens tu, toi qui nous ressembles si peu?

Cette architecture n'a pas la grandeur de l'architecture du Nord : elle ne porte pas dans les nues la pensée religieuse d'une race nouvelle ; elle est plutôt opprimée sous le poids de la théologie byzantine. Une décrépitude précoce s'y laisse apercevoir à travers ses dorures : elle a les grâces ornées des pères de l'Église grecque, non la sublimité sauvage du catholicisme d'Occident. Vous pensez à saint Chrysostome, à saint Basile, non pas à Tertullien, ni à saint Jérôme.

Avant tout, Saint-Marc est l'église d'un peuple de matelots. Lorsque avec ses petits dômes, qui s'arrondissent l'un sur l'autre, on la voit du côté de la mer, elle donne l'idée d'une nef bénie qui entre à pleines voiles dans le port, chargée des chapes, des reliques, et des vases ciselés de Byzance. Près d'elle s'élève la tour de son clocher à ogives. Cette tour isolée porte les cloches et sonne les heures de la journée. Quant à la vieille église, elle est muette ; aucun bruit n'en sort pour marquer la succes-

sion du temps, ni le changement des heures; elle ne connaît ni soir, ni matin, ni deuil, ni joie, ni glas, ni aubade. La cité sacrée du dogme ne connaît rien qu'une heure, celle de l'éternité.

A côté de Saint-Marc, le palais des doges est tout oriental; ses galeries sont celles d'un palais arabe. Dans les ornements des chapiteaux sont sculptés des plantes marines, des joueurs de mandoline et de viole, double emblème de l'histoire et du génie national de la ville aux cent îles. Les deux citernes qui sont creusées dans la cour font penser au désert. Venise n'a pas une seule source. A l'entrée des flots, elle est comme Palmyre au milieu des sables.

D'ailleurs son palais des mille et une nuits se termine par une prison d'État. Le sénat habitait entre deux tortures : il avait sous ses pieds les cachots souterrains, les plombs sur sa tête. Quand vous voyez pour la première fois, dans la salle du grand conseil de l'inquisition, rayonner autour des murailles les tableaux de Véronèse et de Tintoret, ces fêtes de la peinture, dans ces enceintes lugubres, vous émeuvent malgré vous; car c'est au milieu de toute la splendeur d'une architecture à demi mauresque, au milieu des tableaux et des couleurs palpitantes de ces peintres, que cette aristocratie enfouissait ses mystères. Son gouvernement, qui fut une sorte de terreur nationale mêlée de volupté, était parfaitement à l'aise dans ce palais geôle et musée tout ensemble. Les supplices y touchaient à d'élégants plaisirs. Le petit pont par lequel les condamnés sortaient, pour être poignardés ou noyés, est ciselé avec une élégance pleine de recherche. J'ai vu un grand casque de fer dans lequel on broyait la tête des suspects. Ce casque est lui-même d'une beauté étudiée. Venise poussa le génie des arts plastiques jusque dans la torture.

La vie de Venise était un prodige de chaque jour. En

guerre perpétuelle avec la nature et avec le monde, sa victoire ne pouvait se prolonger que par une tension extrême de tous les ressorts de l'État. Sa force unique consistait dans les combinaisons de son génie. De là, le secret sur tout ce qui la touchait de près ou de loin était pour elle la première condition de durée. Dans un État ainsi fondé sur le silence, ce n'est pas le lieu de chercher des poëtes, des orateurs, des historiens, des philosophes. Venise ne devait pas avoir, comme Florence, son Dante, son Boccace, son Machiavel. La parole écrite était l'opposé de son génie taciturne. Au contraire, la peinture, cet art muet, devait être celui d'une société muette.

Ce qui frappe d'abord, c'est que la sombre sévérité du régime politique de Venise ne s'est jamais communiquée à sa peinture. Si vous ne considérez que le gouvernement, vous vous figurez que toute cette société a été conduite sans relâche par la terreur, et que les imaginations ont dû se couvrir d'un voile lugubre. Si, au contraire, vous examinez l'art, vous supposez que ces hommes ont vécu dans une fête perpétuelle, et que des imaginations aussi fougueuses appartiennent à un régime de liberté excessive.

Titien et Paul Véronèse ont quelque chose de sénatorial, comme l'aristocratie des cent îles. Ils tiennent de la sensualité somptueuse, mais non de la sévérité ni de la profondeur redoutable du conseil des Dix. Loin d'être attristé par le gouvernement, l'art exprima avec splendeur la splendeur de l'Etat ; d'ailleurs un rayon détourné du Levant luit sur ces ardents tableaux. Ces imaginations de matelots se sont en partie formées au milieu des bazars de Chypre et de Bysance. La peinture de Venise est à demi orientale, comme son architecture.

Et véritablement, ces figures créées par l'art semblent

aujourd'hui les seuls et légitimes habitants de ces balcons et de ces galeries levantines. Au fond des palais, elles demeurent comme une aristocratie idéale et taciturne. Sous les ogives humides des voûtes, le ver file sa soie ; la gondole passe en effleurant le seuil ; la foule se disperse sans bruit sur les ponts. Quand le soir arrive, des bandes de mouettes et de procellarias s'abattent sur la ville. Malgré ce deuil apparent, il y a au fond de ces tristes palais, une fête qui ne finit jamais. Ces tableaux suspendus aux murailles conservent l'éclat des jours qui ne sont plus. Lorsque vous entrez dans la salle du conseil, vous trouvez encore la Venise patricienne toute parée, comme Inès de Castro dans son sépulcre.

Souvent des nuages violets, tels que ceux qui flottent sur les toiles de Tintoret, s'amassent sur la ville ; leurs lignes droites sont comme tracées à l'équerre. La lumière se concentre alors dans une étroite bande à l'horizon. C'est avec une netteté incroyable que les objets se détachent sur cette zone ; mâts, cordages, vergues, avirons, tout est gravé au burin dans un ciel de cuivre. Du fond des vagues bronzées sortent le palais des doges, le campanile de Saint-Marc avec son ange d'or, puis, dans les îles, les dômes de Saint-George, du Redemptor et des Citelle. La ville tout entière surgit de cette mer empourprée, comme la création de l'un de ses peintres.

Au milieu de cet éclat, on éprouve une impression de détresse qui ne se retrouve qu'à Rome ; mais cette impression est beaucoup plus extraordinaire à Venise, car là il n'y a point encore de ruines. Les palais, quoi qu'on en dise, sont entiers. A cette magnificence seigneuriale qui faisait, dans Venise, une fête éternelle, le temps n'a rien ôté encore. C'est au milieu de cette fête que la ville a été frappée ; elle est morte debout.

On peut dire, en effet, que lorsque Venise acheva de tomber, elle était morte depuis longtemps ; mais son gouvernement mit à garder ce cadavre, la même vigilance qu'il avait mise à veiller sur elle dans la bonne fortune. Depuis la fin du dix-septième siècle elle gisait sur son lit de parade ; pour cacher ce grand secret d'État, ce n'était pas trop de l'inquisition et de la torture des plombs. Le premier qui franchit hardiment cette enceinte ne trouva sous ce mystère qu'un fantôme.

C'é da piangere, signor! me disait le vieux gondolier qui me ramena sur la terre-ferme ; en effet, le peuple ne laisse pas d'être frappé de ces ruines, et il est fort attaché au lion de Saint-Marc ; ce qui n'empêche pas que Venise ne soit, par intervalles, la ville la plus gaie et la plus folle de l'Italie : seulement cette gaieté exaltée est quelquefois fort triste. Le carnaval de Venise ressemble toujours à la danse des morts.

Le canon des Autrichiens en batterie sur la Piazzetta, le grand drapeau de Vienne arboré nuit et jour en face de Saint-Marc, puis, en perspective, l'hospitalité paterne du Spielberg, ce sont là, après tout, de tristes sujets de fête. Les petits théâtres forains sont les seuls endroits où la haine du joug tudesque puisse se montrer avec quelque liberté. Dans ces pièces jouées en plein air, il y a toujours un caporal allemand qui estropie, de la manière la plus burlesque, quelques mots italiens. Polichinelle est le vengeur des Dandolo, des Foscari et des Barbanegro. Quel temps faut-il pour que la petite comédie remplace la comédie divine? c'est là, pour tout le monde, la vraie question.

II

FERRARE.

Depuis Venise, je n'ai séjourné qu'à Ferrare. Pour arriver à la prison du Tasse, j'ai traversé une longue file de lits de malades dans l'hôpital Sainte-Anne. La prison est au fond d'une petite cour avec laquelle elle est de plain-pied. Une grêle épaisse était tombée sur les dalles, fouettée par un vent violent qui venait de se calmer. La voûte de cette geôle est si basse, que, dans certains endroits, on a peine à s'y tenir debout. C'est là que le poëte fut gardé sept ans comme une bête fauve de la ménagerie de la maison d'Est. Pendant ce temps-là, Éléonore, dans le château de Ferrare, écoutait les joueurs de luth ; elle souriait sous les orangers des villas, et pas une seule fois ses lèvres adorées ne s'ouvrirent pour demander la grâce de celui que l'amour rendait à moitié fou.

Le dernier des ménestrels expia le long bonheur de ceux qui l'avaient précédé. Le Tasse avait été l'amusement des heureuses princesses de Ferrare ; mais quand il voulut prendre la vie au sérieux et que le baladin se souvint qu'il était immortel, il fut réputé fou de la meilleure foi du monde. L'insensé, en effet, qui livrait les trésors de son cœur au divertissement de ces jeunes femmes couronnées, et qui cherchait dans les fêtes de la renaissance la dévotion d'amour et la passion profonde des temps passés ! Il nourrissait dans son cœur la passion de son Tancrède, et il croyait, lui seul, pouvoir réchauffer de son souffle cette société défunte. Il embrassait des

fantômes sur son sein de poëte, et il ne vit pas que le cœur des reines s'était glacé.

Épris du moyen âge, il apporta le cœur brûlant d'un ancien troubadour dans le tombeau orné de la féodalité. Il fut le Roméo d'une autre Juliette; mais cette Juliette ne se ranima pas pour lui dans le sépulcre. Parce que les chevaux piaffaient dans la cour, parce que les jeunes filles souriaient comme avaient fait les châtelaines au temps des croisades, il crut que l'ancien amour vivait encore, et qu'un grand cœur battait au sein de cette société, sous la soie et les dorures. Le jour où il sentit qu'il se trompait, sa tête se brisa; il essaya de rompre le charme d'une main tremblante, *con una mano tremante* : oh! ce fut là une divine folie dont quelques-uns ont hérité même de nos jours; mais ce fut une folie.

Après la prison du Tasse, je vis la maison d'Arioste. Un soleil brillant rayonnait dans la chambre de messir Lodovico. Un chat lustré ronflait sur le seuil. Des pigeons battaient de l'aile contre le vitrail de la fenêtre à ogive. A travers les portes des appartements, j'entendis le vent qui soufflait et soupirait comme les fantômes émus de la fantaisie du poëte. Son écritoire était sur une table. Je descendis dans le jardin. Il était alors tout en fleurs. J'y cueillis des œillets et des narcisses. Des papillons diaprés se posaient sur les gazons d'Espagne; des poules gloussaient dans la cour. Tout annonçait la demeure d'un hôte heureux.

Arioste n'était point tombé dans le piége où Tasse se laissa prendre. De bonne heure, il avait estimé à sa véritable mesure le simulacre qui l'entourait. Il n'aima pas ce qui ne pouvait aimer. Il prisa le moyen âge juste autant que le cheval de Roland qui n'avait qu'un défaut, à savoir d'être mort. Il ne demanda pas aux reines des larmes

qu'elles ne pouvaient pleurer, ni aux vivants un enthousiasme que les morts seuls possédaient. A la vieille cour de Charlemagne et d'Artus, il donna la frivole beauté de la cour de Ferrare. Il se fit des images pour s'en jouer; et le premier, il sortit du sanctuaire de la foi antique avec un éclat de rire.

A ce prix si cher, ses œillets fleurirent, ses colombes légères vinrent boire sur le bord de sa coupe. Chaque année le rossignol nicha dans les rosiers de son jardin, pendant que l'araignée suspendit sa toile à la prison du Tasse.

Il semble que dans toutes les époques qui ont été complètes, le rire et les larmes aient été ainsi mêlés, et que chaque siècle apporte avec lui deux grands masques, l'un comique, l'autre tragique. Chez les anciens Horace, Virgile; au moyen âge, Boccace, Dante; après eux, Arioste Tasse; plus tard, Voltaire, Rousseau.

III

LES AUTRICHIENS EN LOMBARDIE.

A Bologne, les Autrichiens bivouaquaient sur la place. Les canons étaient en batterie, les chevaux sellés. Des patrouilles gardaient les principaux débouchés de la ville. Cette image d'asservissement, qui me poursuivait depuis mon entrée en Lombardie, me fit horreur; et vraiment, rien n'est plus laid que ces blonds lansknechts sous le soleil du Midi. A Milan, j'avais déjà rencontré leurs sentinelles dans tous les carrefours. A Venise, j'avais entendu leurs canons dans la nuit; j'avais vu leur drapeau sur Saint-

Marc. En ce moment, je sentis que je haïssais l'Allemagne pour tout le mal qu'elle a fait à l'Italie.

Oui, Albert, je connus alors la vieille haine cimentée par Dante, par Pétrarque, par Machiavel; je désirai avec ardeur voir un jour l'Italie marcher sur le cou de ces blêmes tudesques.

Autrefois, je te vantais leur génie; tu te le rappelles? Je voulais plonger jusqu'au fond dans le chaos de ces esprits de ténèbres, parce que je croyais qu'un enthousiasme durable les poussait aux nobles entreprises; mais leur essor n'a duré qu'un moment. Une muse flétrie a déjà pris chez eux la place des extases passées. Trop souvent ils couvrent sous des paroles savantes des sentiments vulgaires. Va, crois-moi, ne cherche plus dans les cieux le cygne allemand; il se noie aujourd'hui dans son cloaque.

J'ai aimé le ciel pâle de leurs pâles vallées. Dans ce temps-là mon cœur ne voyait, ne sentait partout que les images qu'il créait; je n'avais pas cueilli de myrte dans l'Isola-Bella, ni passé une nuit d'été au bord du lac Bolsène. Tous les horizons étaient pour moi également beaux, pourvu qu'il y eût place pour un rêve. Je ne faisais point de différence entre un lourd ciel d'Autriche et un ciel vénitien. Mais, depuis que j'ai passé les Alpes, mes yeux, Dieu merci! sont las de la lèpre tudesque. La perfidie bavaroise, l'*inganno bavarico*, m'est connue; et, si pour un si grand mal, toute parole n'était vaine, je m'expliquerais davantage.

Depuis que les empereurs se réchauffent au soleil lombard, qu'ont-ils rendu à l'Italie en échange de ce qu'ils lui ont ravi? Ne voient-ils pas que leur sang est trop froid pour cette ardente contrée? Leur génie, qu'use une heure d'exaltation, n'est pas fait pour le soleil dévorant des enfants du Midi; le myrte est trop parfumé pour ces insipides

vainqueurs; l'orange de la Brenta ne mûrit pas pour les lèvres épaisses des serfs de Habsbourg.

Non ! non ! cela ne peut durer. Il faut que les manteaux blancs disparaissent, et que les cavaliers frileux repassent les monts. Ne sentent-ils pas que leur langue hennissante rompt l'accord de la mélodie toscane, et que leurs membres grossiers n'ont jamais été formés de Dieu pour habiter, à l'ombre des villas, le jardin de l'Italie? Qu'ils consultent leurs mains rudes et calleuses et leurs sens hébétés, ils apprendront d'eux-mêmes que cette terre de volupté n'est pas la leur, et qu'il reste encore au delà des monts, sous leur ciel blémissant, mainte glèbe qui reste privée de leur sueur servile. Qu'ils retournent dans leurs vallées du Danube, de l'Elbe et de la Sprée, s'atteler à leur charrue féodale; alors, nous louerons tant qu'on voudra les vertus de ces honnêtes Germains.

Mais aujourd'hui, de cette terre d'amour, ils ont fait une terre de haine. L'enfant qui commence à balbutier, la jeune fille sous son voile, l'ermite dans sa chapelle, tout ce qui a un cœur pour aimer ou pour haïr, les maudit en même temps. La vertu de l'Italie est de les détester; c'est par là qu'elle réunit ses peuples qu'aucune autre puissance n'avait pu rallier. Eh bien ! qu'elle la nourrisse cette haine sacrée, son seul et dernier refuge. Qu'elle adore la madone de la colère, puisque la madone de la pitié n'a pu la sauver !

IV

FLORENCE.

Florence est toujours le commentaire vivant de Dante. L'architecture, la sculpture, la peinture du quatorzième

seulement les arts séculiers se montrèrent de toutes parts dans Rome, pour recevoir, par Michel-Ange et par Raphaël, le droit de bourgeoisie dans la cité du dogme.

On répète souvent de nos jours que les époques les plus religieuses sont aussi les plus favorables à l'art : cette idée est démentie par tout ce que j'ai vu en Italie, et surtout à Florence. Tant que la foi fut profonde, les peintres, aveuglément soumis à la tradition de l'Église, laissèrent leurs œuvres dans une sorte de divine enfance. Assurément le génie religieux ne manque pas aux mosaïques byzantines ni aux peintures sur bois des vieilles écoles. Que manque-t-il donc à ces ouvrages? l'art; il ne s'émancipa qu'aux dépens de la foi.

Les grands maîtres des écoles de Venise, de Florence, de Parme, de Mantoue, furent contemporains de la réforme et de la confession d'Augsbourg. Chacun d'eux soumit la tradition religieuse à l'autorité de l'imagination, comme Luther la soumit à l'autorité de la raison. A quelle distance Michel-Ange, Léonard de Vinci, Corrége, ne sont-ils pas de la croyance et de l'orthodoxie de leurs pères! Ils changent à leur gré les types et les expressions consacrées; ils abolissent à leur manière l'ancien rite.

Ni Raphaël, ni Titien, n'approchent de leurs pinceaux avec le tremblement de cœur et la dévotion de Fra Angelico ou de Masaccio. C'est au sortir d'un banquet avec la Fornarina ou avec l'Arioste qu'ils substituent au catholicisme rigide de la tradition un catholicisme vénitien, florentin, romain, qui ne conserve plus rien de l'unité des vieilles fresques liturgiques. A la madone impassible des Byzantins, ils prêtent les passions et les airs de tête des femmes des lagunes, de Parme ou d'Albano. Les différences, les caprices innombrables de la fantaisie humaine pénètrent pendant cet intervalle du quinzième et du

seizième siècle, comme autant de sectes privées, dans le ciel du vieux dogme. Chacun se fait, sur la toile, son Évangile à son image; l'unité du vieux symbole est perdue sans retour. C'est le temps de la poésie, de l'art, de la beauté; ce n'est plus le temps de la foi.

Au commencement, les grands crucifix de Cimabuë, encore sanglants, représentaient la passion et l'ascétisme du moyen âge sur son Calvaire. On dirait que les apôtres, encore frappés de terreur, ont peint eux-mêmes, de leurs mains incultes, les fresques colossales du dixième siècle. Le dessin en est grossier; mais le Dieu nouveau est là. A travers ces traits barbares ressort une grandeur apocalyptique. La Vierge byzantine est assise sur son trône; un repos éternel illumine son front. Sa robe, où sont brodés de mystérieux symboles, participe de cette immobilité céleste. Les douze apôtres, partout inséparables, remplissent les coupoles des basiliques. Il semble que ces personnages soient conçus hors du temps, au-dessus des mondes détruits. Dans leur ciel théologique, ni joie, ni tristesse; ils sont tous investis d'une seule pensée, qui est la pensée divine. Ils ne prient pas, ils n'enseignent pas; ils adorent. Nous sommes au douzième siècle.

Dans l'âge suivant, jusqu'au quinzième, la foi n'est pas moins grande. Pourtant ces personnages sont sortis de leur contemplation. Ils commencent à errer dans l'Éden de l'imagination, et à quitter leur sainte oisiveté. Sur les fresques de Gaddi, les soldats endormis autour du sépulcre vide ouvrent leurs paupières; ils s'éveillent au jour nouveau. Le Christ s'élève du milieu d'eux, emportant l'étendard de la mort. Le long des murailles du cimetière des Pisans, les vierges pâles de Giotto se glissent à travers les tombes comme des ressuscitées. Le temps est venu où les anges de Gozzoli, de Buffalmacco, de Fiesole, ont embouché

leurs trompes d'or. Sur leurs violes ils ont pressé leurs archets recourbés; au milieu de ce silencieux concert, la madone sourit pour la première fois de ce sourire dont l'Italie tout entière se sent encore émue. Sous ce ciel de mélodies elle promène çà et là, dans ses bras, le Christ enfant.

Ce fut là sans doute le temps le plus adorable de l'art, s'il faut appeler de ce nom ce qui était une prière, un acte de foi, ou plutôt un *ex-voto* de l'humanité naufragée et sauvée. Toutes les espérances, toutes les croyances avaient l'âge de ce divin enfant que berçait sur ses genoux la madone de l'Italie. Les artistes, réunis en confréries, connaissaient dans les moindres détours les secrets de l'éternité. Il n'y a que les choses de la terre qu'ils ignoraient.

D'ailleurs leurs conceptions avaient dépouillé la barbarie des temps du christianisme primitif. Ils étaient sur le seuil de l'église et de l'art séculier, quoiqu'ils appartinssent à l'une plutôt encore qu'à l'autre. Ce furent là les derniers songes du genre humain dans le berceau du dogme catholique : ah! que vont-ils devenir, ces songes vêtus de pourpre et d'or?

Vers la fin du quinzième siècle, tout a changé. L'époque de perfection de l'art est arrivée. Ce que les figures ont gagné en beauté, elles l'ont perdu du côté de l'austérité et de la croyance. Ce n'est plus le temps où le dogme était revêtu de ses formes consacrées; c'est plutôt l'apothéose d'un paganisme chrétien, ou, comme on parle aujourd'hui, la réhabilitation de la matière divinisée.

La madone est descendue de son siége sacerdotal; elle est sortie du sanctuaire des basiliques. A l'ombre d'un pin, au milieu d'un paysage de Raphaël, elle s'assied parmi les mauves de la campagne sous la figure d'une jeune fille d'Urbino. Au loin blanchissent les toits de son

village de la Romagne, et le sentier terrestre par lequel elle a passé résonne sous les pas des cigales. Ou elle habite près d'Andrea Sarto, sous les traits d'une Florentine de la Via Grande; ou elle se penche dans l'atelier du Corrége et respire sur ses lèvres l'odeur des myrtes de Parme et de Crémone.

Le Christ lui-même est devenu, sous le pinceau de Michel-Ange, un autre Jules II, un pape irrité et militant. Ce n'est plus le Dieu enseveli dans les limbes de son ascétique passion. Les prophètes de Juda, les sibylles de Cumes et d'Ephèse se rencontrent ensemble dans la chapelle Sixtine. Sur leurs livres obscurs sont mêlés le judaïsme, le paganisme, l'Évangile, tout, hors la vieille orthodoxie. Ils épèlent ensemble le mot sibyllin de l'avenir; dans un siècle réformateur, ils sont eux-mêmes le symbole d'un monde nouveau.

A l'extrémité de l'Italie, le sensualisme éclate effrontément dans l'école de Venise. Sur les toiles de Paul Véronèse, le vin de Lombardie coule à flots éternels dans la cruche des noces de Cana. La Cène des douze apôtres se prolonge nuit et jour, avec la magnificence propre aux époux de la mer. La pauvreté évangélique se recouvre de la pourpre du Titien; le manteau des doges est jeté sur les épaules des pêcheurs de Galilée. C'en est fait, la chair est ressuscitée; du fond des grottes mystiques, les saints, les patriarches, les pères de l'Église, les innombrables élus du moyen âge arrivent et se pressent dans le paradis sensuel de Tintoret.

Au milieu des monuments de Florence, il en est un que je ne puis effacer de mon souvenir; il me tient lieu de tous les autres; son image funeste a fini par m'obséder : il est dans l'église de Saint-Laurent. Ce monument terrible représente pour moi le caractère de l'Italie moderne, telle

que j'ai pu la comprendre; il résume tout ce qu'il me serait permis d'affirmer sur ce pays[1]. Je parle de la chapelle sépulcrale des Médicis, par Michel-Ange.

On dirait tout aussi bien que c'est là le caveau sépulcral de l'Italie elle-même, et que c'est elle qui rêve sur ce tombeau. Le mort est ceint encore de la cuirasse du moyen âge : il appuie sur son coude sa tête chargée d'un casque. Il pense, et de cette contemplation il a tiré son nom : *Il Penseroso!* Cette méditation du tombeau est si profonde, que vous croyez voir passer sur ce front de pierre les songes frissonnants du sépulcre. Il pense aux temps oubliés de la gloire italienne, aux gonfaloniers des Guelfes, à la bataille de Campaldino; il pense aux flottes de la Chiozza, aux murailles pavoisées, à l'empereur tudesque qui fuit devant la couleuvre milanaise; et la mélancolie du doux pays qu'enferment les Alpes et que baigne la mer est tout entière scellée sur ses lèvres.

Au pied de ce trône de mort, le Jour, la Nuit, le Crépuscule, l'Aurore, languissent couchés sur le flanc. Ces personnages ont la solennité rêveuse qui se retrouve partout en Italie, au lever et au coucher du soleil. Les rayons funestes qui attristent les marécages et la campagne de Rome pèsent au front de cette famille des Heures géantes.

Qu'attend-il ce Jour gigantesque pour se lever debout? La Nuit, son épouse funèbre, qu'attend-elle pour sortir de sa couche? Jamais yeux humains n'ont vu un si étrange couple. Sont-ce des jours passés qui se reposent d'avoir été? Sont-ce des jours futurs qui se préparent à la fatigue d'être? L'un peut être comme l'autre. Levez-vous donc, Jour éternel! Aurore immense! famille sans parents et sans postérité! Pour que les morts ressusci-

[1] Voy. les *Révolutions d'Italie.*

tent, ôtez la pierre de ce tombeau. C'est le tombeau de l'Italie.

V

ROME.

Au moment d'entrer dans la campagne de Rome, je quittai mon vetturino. Pour voir de loin la ville à découvert, je montai un de ces chevaux à demi sauvages qui errent aux environs. Comme j'allais passer le Ponte-Felice, une jeune fille sortit d'une masure voisine : elle s'approcha de moi en m'apportant des pêches et des raisins de la montagne. Ses yeux noirs brillaient au soleil sous la toile blanche dont sa tête était couverte ; de longs pendants d'oreilles tombaient sur ses épaules, elle avait le teint des beaux marbres quand le soleil les a dorés ; et la taille d'Agrippine dans un corset écarlate et or, tel que jamais sainte dans sa châsse n'en posséda de plus brillant ni de plus chamarré. J'arrêtai mon cheval ; je la contemplai quelque temps avec étonnement et ravissement, comme une madone rustique descendue de sa niche.

Après la Storta, tout vous dit que vous approchez de Rome, quand même rien ne vous la montre encore : une inquiétude indéfinissable vous saisit. Au delà de chaque tumulus, vous vous attendez à découvrir la ville ; car, de ce côté, le Monte-Mario vous la dérobe jusqu'au dernier moment ; vous ne la voyez en plein qu'à l'instant où vous la touchez.

On ne sait de quel mot se servir pour décrire cette campagne. Sans villages, sans fermes, sans habitants, elle est aussi sans ombrages et sans forêts. Il est plus fa-

cile de dire ce qui lui manque que ce qu'elle renferme; point de murailles, point de haies pour diviser les champs; rien de ce qui fait ailleurs la vie champêtre; point de chariots roulants, ni d'instruments de labour; point de prairies, point de sillons; ni plaines, ni montagnes. La figure de ce terrain, rompu en terrasses et en ligne droite, a une sorte d'analogie avec la majesté des formes romaines; la grandeur de ces plateaux semble taillée sur le même plan que l'architecture et l'ordre rustique. Du côté de la Sabine, les redans de Tivoli, de Frascati, ouvrent sur la plaine de larges voûtes d'ombre; l'horizon est fermé par la corniche du Monte-Cavo.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans cet espace circonscrit de toutes parts, il y a encore plusieurs places que la géographie n'a point explorées[1], et qui restent en blanc sur ses cartes, comme si elles étaient au centre de l'Asie. A l'endroit où le sol se brise, des ruisseaux encaissés roulent sous des arcades de plantes grimpantes et de vignes sauvages, où s'abritent toujours une foule d'oiseaux de marais. Le Tibre seul coule à fleur de terre dans son lit volcanique, où il se recourbe et se replie sans cesse. En remorquant un bateau, des buffles bruns laissent tomber dans ses flots, comme un fardeau, leur ombre velue. Du haut des plateaux, vous voyez surgir une des tours féodales des Colonna ou des Orsini, ou bien des aqueducs qui traversent la campagne dans tous les sens, comme des escadrons rompus, ou, dans un ravin, quelque petit pont recouvert de créneaux pour défendre le péage, ou une misérable locande, d'un blanc mat, exhaussée sur des tas de débris, et quelquefois sur un tombeau. Par delà de minces barrières qui, à de grands in-

[1] Voyez la carte de sir Gell. 1834.

tervalles, divisent cette campagne déserte, passent de noirs troupeaux de cavales effarées : un seul berger les suit à cheval et armé de son grand bois de lance. Plus on approche, plus la solitude augmente. Enfin, à la descente d'un mamelon, vous apercevez à la fois, là-bas dans la plaine, un coin de la ville et une échappée du golfe d'Ostie : Rome et la mer, ces deux infinis ensemble.

Si au lieu d'entrer, selon l'usage, par la porte du Peuple, vous entrez par celle qui touche au Monte-Mario, vous aurez un spectacle affreux, mais analogue à celui que vous venez de quitter. Au-dessus de la muraille, vous verrez, pour inscriptions, des têtes de morts entassés dans des cages de fer. Pour ma part, une des premières choses qui me frappèrent en arrivant, ce furent ces crânes de morts qui ricanaient, comme dans le préambule de la tragédie d'*Hamlet*, sur la porte de la ville éternelle.

Il y a trois Romes, celle de l'antiquité, celle du moyen âge, celle de la renaissance.

La première a usurpé toutes les ruines de l'Italie ancienne, comme toutes ses grandeurs : elle a quelque chose de monstrueux dans ses débris, qui convient bien à l'Empire que ces débris rappellent. Par exemple, les Thermes de Caracalla, dans leurs masses informes, révéleraient, eux seul, l'espèce de délire qui possédait le monde sous les Césars. Dans cette Babel écroulée, on ne peut reconnaître aucun plan ; ce qui n'arrive jamais avec le génie grec, lequel conserve sa noblesse et sa correction jusque dans ses derniers débris. Mais une beauté sauvage ressort de ce désordre même. A travers les lézardes, on a pratiqué un petit escalier en bois, qui conduit sur la cime de ce chaos de murailles. De là, on domine toute la ville antique ; vue de ce côté, elle a le caractère babylonien des prophéties ; car le vrai caractère de la Rome païenne

est d'être comme frappée d'une éternelle condamnation.

Je n'ai jamais passé sur le Forum sans remarquer l'inscription de l'arc de triomphe de Constantin : *Au fondateur du repos* (*fundatori quietis*). Étrange moment de repos que le temps qui touchait aux invasions des Goths, des Alains, des Huns, des Vandales, des Lombards. La vieille ville était lasse, et demandait merci. Parce qu'elle avait sommeillé une nuit, elle se croyait sauvée ; mais ce qu'elle appelait le repos n'était que le commencement de ses misères ; et cette inscription est une ironie de Jehovah jetée sur le Jupiter abattu du Campo-Vaccino.

Le culte catholique, qui surgit partout sur les ruines du paganisme, en fait autant de monuments de la Providence. On dirait que l'archange du christianisme les frappe incessamment, et qu'il disperse de sa verge les dieux attardés dans cette Josaphat de briques et de marbre. D'ailleurs, ces monuments ne sont point défendus, comme ceux de la Grèce, par leur beauté olympienne ; ils n'ont point été non plus oubliés sur la cime des monts : au contraire, ils sont foulés et heurtés sans cesse, sur le grand chemin du monde, par la vengeance du dieu jaloux. Nuit et jour, dans le Colysée, au pied de la croix de bois qui s'élève au milieu du cirque, l'orgueil de la Rome patricienne et ses espérances superbes sont livrés à la dent des lions invisibles.

Aussi Rome n'est-elle jamais si belle qu'à la lumière d'un grand orage, tel que chaque été en amène plusieurs dans son puissant climat. De bonne heure, le sirocco s'abat sur la campagne ; tout se tait comme à l'approche d'un oiseau de proie. Dans l'atmosphère, nage une vapeur brûlante. La tête des hauts pins de la villa Pamphili se balance à l'horizon. Des bandes de goëlands et d'oiseaux de mer remontent d'Ostie ; ils s'abattent sous les

voûtes des ponts déserts. Le Tibre change de couleur ; il roule comme un fleuve infernal à travers sa campagne maudite. On entend des soupirs qui sortent par bouffées des rocailles de Roma-Vecchia. Quand les éclairs plus fréquents jaillissent, ils entourent d'une auréole de colère la cime du Colysée, la tour de Néron, les créneaux du môle d'Adrien, et les hauts obélisques des places. On dirait que le sépulcre du vieux monde s'ouvre et se ferme sous une main invisible.

Alors les ruines, que dorait auparavant un brillant soleil, sont plus blêmes que des spectres. Une odeur fade s'exhale des orties en fleur des Thermes. A mesure que les nuages entassent leur architecture flamboyante, ils deviennent couleur de sang. A la fin, leur cité vagabonde crève sur le front de la cité condamnée.

C'est l'heure où les chiens égarés s'abritent dans le tombeau de Cecilia Metella. La petite porte de bois qui ferme le jardin des Césars, sur le mont Palatin, s'agite en criant sous les pieds des bouquetins et des chèvres errantes. Si en ce moment l'Angélus tinte à la cloche de Saint-Onuphre, ce faible son est bientôt répété par mille autres ; à peine ce dernier bruit se meurt, qu'un immense murmure s'exhale de terre. Les confréries des morts élèvent leurs chants lamentables sur le penchant de l'Aventin. La Rome chrétienne s'agenouille sur le sépulcre de la Rome païenne ; tout redit au loin dans la nuit : *Miserere ! miserere !*

A la Rome du moyen âge appartiennent les cloîtres bysantins, les basiliques, les peintures en mosaïque. Ces dernières surtout, quoique peu remarquées, sont certainement les monuments qui sont le plus empreints de l'esprit des premiers temps du christianisme. L'époque qu'elles reproduisent est celle où l'art, tout sacerdotal, n'était qu'une

dépendance de la liturgie. D'ailleurs, dans ces peintures se retrouve la même barbarie que dans la langue des pères de l'Église, avec le même genre de sublimité quand elles s'élèvent jusque-là. Leurs rapports naturels, dans Rome, sont avec les catacombes, avec les coupoles lombardes, avec le chant grégorien, avec le vieil orgue de Bysance, avec la poésie des litanies et du *Dies iræ*.

Je me souviendrai longtemps de la mosaïque de Saint-Paul hors des murs. On sait que cette basilique du quatrième ou du cinquième siècle a été brûlée de fond en comble en 1822. Quand je la vis, il restait encore l'apside du chœur; mais cette partie, la seule qui ait été sauvée, était aussi la plus précieuse, car elle est remplie par la peinture la plus gigantesque qui existe assurément. Le Christ qui en fait le sujet est debout; il est grand de toute la hauteur de l'église. Ses pieds touchent le pavé, sa tête soutient la voûte. Quoique ce colosse soit certes d'une forme barbare, la religion qui règne dans ses traits, dans sa pose, dans son geste, est si profonde, que j'en fus saisi comme de la vue d'un portrait liturgique, esquissé par la main d'un martyr. Le Christ des premiers âges était là pensif sur les ruines de son église. Sous ses pieds croissaient les ronces de la campagne. Les cigales altérées criaient autour de lui; et mon cœur, plus altéré mille fois que les cigales, s'élevait par bonds jusqu'à l'impression de cette foi perdue dont ces pierres portaient le témoignage. J'avais beau me retirer et changer de place, cette grande paupière s'ouvrait et s'abaissait toujours sur moi. Je voyais passer les nuages au-dessus du colosse, et à quelque distance de là blanchir les murailles de la ville.

Tout cela rappelait la légende du Christ voyageur à la porte de Rome. D'ailleurs, je n'étais pas seul; au milieu

des fûts de colonnes éparses, il y avait une dizaine d'ouvriers qui sciaient des pierres en sifflant, emblême frappant de l'état de l'Église spirituelle, et du petit nombre de ceux qui la relèvent. Depuis ce temps-là, j'ai vu les chefs-d'œuvre du Vatican; mais rien ne m'a paru d'un effet plus saisissant, ni plus apocalyptique, que ce Christ du quatrième siècle, debout sur les ruines de sa basilique, au milieu des broussailles et des buffles de la campagne de Rome.

Les murailles qui entourent la ville, avec leurs petites portes, flanquées de tours, sont à peu près du même temps; elles réveillent des impressions analogues. Quand on aperçoit de loin ces murs lézardés et leurs chétifs créneaux, il est impossible de se défendre d'une immense pitié. On se figure cette Rome dont les faubourgs touchaient à la Propontide et à l'Armorique, et qui se resserre de plus en plus à l'approche des invasions barbares. Elle se retire peu à peu comme une eau fétide et tarie; d'abord elle se cache derrière le Rhin, puis derrière les Alpes; et son inexorable ennemi la suit à grands pas; et le jour arrive où elle est tout entière enfermée comme un archer blessé, derrière les créneaux de la Porta Pia et de Saint-Jean de Latran.

Qui n'eût cru que c'était là sa dernière heure? Mais quand cet abri lui manqua, elle jeta le glaive et prit la croix. Alors la foule se retira et disparut par mille chemins: d'elles-mêmes les portes se refermèrent sur une Rome nouvelle, plus redoutée que l'ancienne. Au loin, la campagne resta frappée de stupeur; c'est le sentiment de ce perpétuel miracle qui exalte à la longue les plus froids, et fait de Rome le séjour le plus extraordinaire et le plus sérieux de la terre.

Si l'on veut voir combien cet effet est propre à ce pays, il faut comparer Rome à Athènes. Au milieu de sa forêt

d'oliviers, Athènes restera toujours païenne. Les hommes auront beau la changer et la détruire ; ils n'empêcheront pas son ciel de s'épanouir, ni sa mer de sourire dans une perpétuelle olympiade. Sa campagne restera toujours riche et féconde. Ni la douleur ni la passion du Christ ne péseront sur elle comme sur l'horizon romain. Ses petites églises seront toujours les desservantes des temples ; Périclès y fera oublier saint Paul ; jusqu'à la fin des temps, Athènes ressemblera à ces jeunes catéchumènes dont le cœur restait païen quand leur bouche était déjà chrétienne.

Au contraire, dans Rome tout est chrétien, jusqu'au paganisme lui-même. Le Christ a si bien pris possession de ce pays, qu'il y est partout visible. Il faut fermer les yeux pour ne le point apercevoir à ses côtés. La courte épée des légions a vaincu, et il a arboré son étendard sur les colonnes triomphales. Les hommes se sont creusé les uns aux autres des tombeaux, et lui s'est couché à la place des morts dans le sépulcre. Ils ont élevé des temples à leurs idoles, et il est entré dans le sanctuaire, à la place de leurs dieux. Ils se sont bâti des prétoires pour y rendre la justice, et lui s'est assis, comme la justice éternellement vivante, sur le siége du préteur. Ils ont élevé des cirques pour y voir l'empire, ce grand gladiateur, tomber sous l'épée des archanges. Il semble ainsi que le paganisme latin ne fût rien, en lui-même, qu'une pompe magnifique et vide, préparée d'avance pour couvrir la nudité du christianisme, au sortir du désert de Bethléem.

Mais ce qui achève de donner à Rome son caractère, ce qui fait qu'elle est elle-même l'emblème permanent du catholicisme, le voici : Au-dessus des ruines, des basiliques, des mosaïques, au-dessus de l'antiquité et du moyen âge, la coupole de Saint-Pierre s'élève comme la domination

visible de la papauté. Rien n'est plus facile que de faire la critique de cette église géante. C'est dans ses rapports avec Rome tout entière qu'il faut la considérer.

De presque tous les endroits de la plaine, et surtout des hauteurs de Frascati, d'Albano, du Monte-Cavo, vous apercevez toujours au loin, dans le désert de la campagne, ce dôme qui marque la place de Rome ; c'est la triple couronne et la mitre de la ville éternelle. Rome, avec tous ses siècles, ne fait, pour ainsi dire, qu'un seul monument, dont l'unité est analogue à celle du catholicisme. Ses fondements sont cachés dans les catacombes des martyrs ; sa tête est chargée de la coupole de la cité nouvelle. Si le dôme de Saint-Pierre manquait à Rome, elle serait toujours la ville des tombeaux par excellence, mais elle ne serait plus l'emblème visible de l'Église triomphante. Il lui manquerait sa tiare.

Cette Rome de la renaissance est en quelque sorte une Rome ressuscitée sur le tombeau de la Rome des martyrs. L'image que les chrétiens du moyen âge se faisaient de la cité de l'avenir, semble avoir été réalisée, en partie, par la sculpture et par la peinture du seizième siècle. Cet art ne fut lui-même si puissant que parce qu'il accomplit sur terre, quoiqu'en le rabaissant, l'immense idéal qui avait obsédé le cœur des hommes. La ville des âmes fut véritablement alors bâtie de pierre et de ciment ; et la Rome du paganisme, du christianisme, du moyen âge, de la renaissance, comprenant tous les temps, toutes les formes, devint l'image de la cité de la Providence ou de l'histoire universelle. Aussi, lorsque vous voyez de loin, sur la place de Saint-Pierre, l'obélisque projeter son ombre sur le méridien tracé à sa base, cette aiguille colossale d'une colossale horloge solaire semble marquer silencieusement l'heure de l'éternité dans la ville éternelle.

Pour achever cette Rome catholique, les deux artistes de la papauté, Michel-Ange et Raphaël, se sont partagé le double génie de l'Église. Le premier a reçu l'inspiration de la Bible, le second celle de l'Évangile. Ainsi, l'Ancien et le Nouveau Testament de l'art ont reçu à la fois leurs deux révélateurs.

L'école de Venise répondait au génie d'une aristocratie sensuelle, celle de Florence aux traditions d'une démocratie chevaleresque et lettrée; l'école de Rome représenta l'institution souveraine par excellence, la papauté.

Les peintres ascétiques du moyen âge étaient dans un rapport naturel avec l'architecture ascétique qu'ils décoraient de leurs fresques, avec l'église de Saint-François-d'Assise et le cimetière des Pisans; les Florentins avec leurs églises patronales et le baptistère de la commune; Fiesole avec les cellules des cloîtres; Titien avec le palais des doges. Raphaël et Michel-Ange intronisèrent l'art sur le Saint-Siége. Leur génie pouvait éclater partout; leur vraie place était au Vatican.

Si l'on veut voir d'un seul coup d'œil l'œuvre épique de la tradition chrétienne, il suffit de regarder les fresques de Raphaël. Les transformations continues de l'art y sont d'autant plus sensibles qu'une partie du vieux génie liturgique éclate encore et revit sous ces formes nouvelles. Cet idéal s'est développé dans l'art de la même manière que le dogme dans l'Église.

Ce n'est point en un jour que l'Église, cette madone des tombeaux, a revêtu les pompes et la gloire de la papauté; elle a passé par le martyre. Avant de s'éveiller aux joies du siècle de Léon X, elle a chanté, dans le sépulcre du moyen âge, ses litanies de mort. De même, la peinture de Raphaël n'est pas l'œuvre d'un seul homme. On pourrait l'appeler une peinture épique, parce qu'elle a résumé tout

ce qui l'a précédée, tellement liée à la tradition, qu'elle semble souvent indépendante de la volonté et du choix de l'artiste. Elle aussi, a langui dans les sépulcres des cénobites. Elle s'est dérobée au monde païen, avec les formes byzantines au fond des catacombes; elle a vécu dans les cellules du quatorzième siècle, et dans le Campo Santo des Pisans. Voilà pourquoi, dans son triomphe, elle garde quelque chose de son martyre. Sous sa beauté épanouie au soleil de la renaissance, vous reconnaissez les traces de l'ascétisme et de la douleur du moyen âge. Raphaël représente la tradition de l'Église. Il y a en lui du Pérugin, du Masaccio et du frère Angélique.

Tout autre est Michel-Ange. Il n'a ni maître ni passé. Si on découvre en lui une parenté véritable avec Dante et les sculpteurs pisans, s'il tient de l'âpreté des discordes civiles, de la véhémence de Savonarole, de l'esprit tumultueux des Guelfes et des Gibelins, il a par-dessus tout l'esprit d'infaillibilité qui ne doit rien qu'à lui-même. Il fait, il accroît la tradition; il ne la reçoit pas. Il gouverne, il règne de la même manière que le pape. Il est le fils aîné du dieu de l'art. Dans son platonisme biblique, il entrevoit des idées, des formes que lui seul a aperçues; il les impose au monde, et le monde s'y soumet. Ses œuvres sont des décrets, son dieu est le dieu de l'excommunication; sa madone est celle de la vengeance; son ciel menace. Des nuages de colère portent son Jéhovah aux quatre vents. Dans la chapelle Sixtine, ses prophètes écrivent sur leurs livres d'or la bulle d'interdiction des empires futurs. Ses sibylles de Cumes et d'Éphèse sont émues par avance des anathèmes du moyen âge. Il y a en lui du Grégoire VII, comme il y a du Léon X dans Raphaël.

Mais cette Rome de l'antiquité, du moyen âge, de la renaissance, est encore incomplète et morte; pour lui

donner la vie, il faut y ajouter les fêtes du catholicisme.

Un des principaux ornements de ces fêtes est le peuple même de Rome et de la campagne; il fait comme partie nécessaire des cérémonies et du rituel de la papauté. Il adore pour adorer, il prie pour prier. C'est un artiste en matière de foi, au moins autant qu'un dévot de profession; car, même dans l'idolâtrie du mendiant romain, vous découvrez un certain désintéressement.

Quand, au temps de Noël, les *pifferari* descendent des montagnes, la Voie Sacrée résonne sous les souliers ferrés des bergers. A tous les coins de rue, on entend le murmure des chalumeaux et des musettes d'Évandre, qui éveillent le Christ nouveau-né. Ces rites rustiques changent avec les saisons; ils rappellent le temps de la primitive Église, où le peuple était acteur dans la liturgie. Les femmes de la campagne ont aussi un caractère de beauté qui s'allie avec les candélabres, avec les statues, avec les tableaux de l'Église romaine. Lorsque les femmes d'Albano, de Tivoli, de Frascati, se rassemblent sur les degrés de Saint-Pierre, il est rare que l'on ne retrouve pas parmi elles des airs de tête des sibylles de Raphaël et du Dominiquin. Cette ressemblance entre les monuments de l'art et ce peuple de pèlerins est une des choses qui contribue le plus à l'harmonie et à la magie des fêtes de Rome.

Enfin le grand jour arrive; le soleil de Pâques se lève sur les monts de la Sabine. Depuis la veille, les pèlerins se rassemblent sur la place de Saint-Pierre. Vers le milieu du jour, les portes du balcon s'ouvrent; il se fait un grand silence; la foule tombe à genoux.

Sur ce faîte des arts, des ruines, des souvenirs, paraît, assis sur son trône, un homme vêtu de blanc, couvert d'une mitre. C'est celui en qui tous les morts s'unissent, et qui est la parole et la vie de tout cet horizon muet. On

apporte devant lui un livre que des prêtres à genoux soutiennent sur leurs épaules, comme le livre des destinées humaines; il en lit quelques lignes à haute voix. Le silence est tel, que, lorsqu'il ferme le livre, le bruit de cette page froissée s'entend au loin. Puis, seul au-dessus de cette Rome à genoux, il se lève debout : étendant les bras sur elle pour l'enceindre de la miséricorde divine, il prononce les paroles connues, *à la ville et au monde;* les cloches éclatent, le canon gronde, la foule se relève. Un cri d'enthousiasme païen s'échappe encore de cette terre épuisée; Rome renaît et vit des siècles de siècles en cet instant. La campagne déserte, les ruines, le môle d'Adrien, qui est près de là, le Tibre, l'assemblée des pèlerins, et au sommet de tout cela, sous le dôme de Michel-Ange, cet homme éternel et sans nom, le pape, le seul habitant permanent et l'immortel pèlerin de la cité catholique, il n'est personne qui ne reste frappé pour toujours d'un si extraordinaire spectacle.

Heureux, m'écriai-je en moi-même le lendemain en quittant Rome, saisi encore de l'impression de la veille; heureux ceux qui croient, si ce sont là les sentiments de ceux qui doutent! Se peut-il qu'une institution semblable vienne à mourir? Est-ce fait de la foi des aïeux? N'ai-je vu ici qu'un fantôme, une ruine sur une ruine, ou est-ce mon cœur qui est mort?

O ville grande et glorieuse! puisque tu renfermes encore la seule question qui occupe l'univers et qui mérite d'être débattue, ton chef restera-t-il le chef du monde, et toi resteras-tu la reine des reines? seras-tu comme toutes les villes que se sont bâties les hommes? auras-tu ton levant et ton couchant? ou, comme la ville de Dieu, répareras-tu éternellement tes brèches?

Si celui qui t'a bénie hier venait à mourir demain, et à

disparaître sans successeur, y aurait-il une solitude semblable à la tienne? Alors, toi, la ville des ruines, tu saurais pour la première fois ce que c'est que d'être désolée; car, tant que ce vieillard habite la même tombe que toi, ton désert est rempli; il est l'époux, tu es l'épouse. S'il se meurt, tu te meurs. S'il renaît, tu renais.

Pèlerin du doute, j'ai fait ce que font les pèlerins de la foi; j'ai visité les tombeaux; j'ai touché dans les catacombes les os des martyrs. Les passants qui me voyaient auraient pu dire : Voilà un fidèle croyant. Mais eux priaient, et moi j'écoutais; eux adoraient, et moi je cherchais à adorer; et, quand je m'agenouillais comme eux, mon esprit rebelle se tenait debout, au milieu de l'Église, en face de l'hostie.

J'aurais pu, comme un autre, prendre pour une marque de foi les amusements de ma fantaisie et les ébranlements de mon imagination. Mais ce leurre, à mon avis plus impie que le blasphème, ne m'a point séduit. Entre le poëte qui rêve et le fidèle qui croit, il y a, quoi qu'on en dise, tout un abîme. Je préfère ne rien croire, je préfère ne rien aimer, plutôt que de croire ou d'aimer quelque chose à demi.

Je ne crois pas en toi, reine de toute croyance; s'il en était autrement, je le confesserais de même; mais je t'adore, mère de toute beauté. Tu es pour moi l'éternelle madone assise sur tes ruines, et pleurant dans ta campagne au pied de la croix du monde. Si tu veux que je dise quelque chose de plus, je le dirai encore : Mon cœur privé de toi est plus vide en te quittant que ta vide Maremme, et mon désert plus grand que ton désert, depuis le pied des montagnes jusqu'aux rives de la mer.

VI

NAPLES. — UNE ÉRUPTION DU VÉSUVE.

Lorsque j'arrivai à Naples, le Vésuve était en pleine éruption. Pendant le jour, la lave roulait ses flots noirs du côté de l'Annonziata et de Pompéie. Vers le soir, les torrents se changèrent en une ceinture ardente qui se nouait et se dénouait dans les ténèbres. J'attendis impatiemment le lendemain pour monter sur le bord du cratère au milieu de la nuit.

A huit heures du soir, je partis du petit bourg de Torre-del-Greco. Après une heure de marche j'arrivai à l'ermitage. La nuit était fort noire. J'allumai ma torche; l'ermite me souhaita un bon voyage; je repris mon chemin avec mon guide; j'eus bientôt atteint le pied du cône.

A cette distance, j'étais trop près du volcan pour le voir; seulement j'entendais au-dessus de ma tête des explosions que les échos grossissaient d'une manière formidable, et une pluie de pierres qui roulaient dans les ténèbres. De cette tempête sortait un grand soupir comme d'un géant qu'on lapide. Le vent éteignit ma torche. J'achevai de gravir la montagne dans une complète obscurité. Mais, au moment où j'atteignais le sommet, une lumière infernale éclaira le ciel. Voici le spectacle que j'eus alors devant moi.

Le sol tremblait; il était tiède au toucher. A travers ses crevasses brillaient les filons de feu d'une fournaise cachée. Au milieu du grand cratère où j'étais arrivé, un nouveau cône se formait qui paraissait tout en flammes.

De l'embouchure de ce gouffre s'exhala une haleine immense et longtemps contenue. Cette aspiration et cette respiration, profondes et régulières comme celle d'un soufflet de forge, s'élevaient du sein de la montagne oppressée. Une détonation terrible les suivit. Les pierres flamboyantes furent lancées en gerbes à perte de vue, e se précipitèrent avec fracas sur les bords du cône. Les escarpements et l'intérieur de l'abîme furent un instan éclairés comme en plein jour.

Par des ouvertures éloignées du cratère on voyait l lave sourdre du sol. Elle s'écoulait en petillant par quatr bouches; un peu après la montagne poussa de nouveau son gémissement de géante. Au moment de l'explosion, jetai les yeux du côté de la mer; j'aperçus distinctement de petits bâtiments à l'ancre.

La montagne trembla plus fortement; mais les flots n'en furent point émus, et rien ne me parut plus beau que le sommeil de la mer souriant sous ce volcan déchaîné. La baie deNaples ressemblait ainsi à l'Angélique d'Arioste sous les ailes étendues et sous la gueule de la Chimère.

Je m'assis sur cette terre tremblante; la nature était saisie d'un vertige auquel je m'abandonnai avec délices. Ces intervalles rapprochés de bruit et de silence, de lumière et de ténèbres, le calme de la nuit, le calme non moins grand de la mer, cette montagne émue en sursaut, tous ces effets contraires se fortifiaient l'un par l'autre. Sans m'en rendre compte, je trouvais dans ce spectacle une foule d'images applicables à l'état moral dans lequel j'étais alors, et qui avait beaucoup empiré depuis ma sortie de Rome.

Je passai la nuit sur ce sommet. Quand le jour parut, je pus me rassasier à loisir de la vue de ce golfe fameux qui s'étendait à mes pieds. Au loin, l'île de Caprée, qui a

la forme d'une galère antique, fermait l'entrée de la haute mer. Le soleil se leva de l'autre côté de Pompéie; il se balança quelque temps sur les tombes comme une torche de funérailles. Ce fut le signal pour une multitude de petites barques de quitter le rivage et de hisser la voile. J'entendis en ce moment le bruit des villes et des villages qui s'éveillaient. La brise de mer commença à faire frissonner les vignes entrelacées aux peupliers comme des thyrses gigantesques; un instant après, la lumière étincela sur les flots ridés; une vapeur dorée, comme la poussière des étoiles, s'éleva à l'horizon; l'air se chargea de parfums Toute la nature parut enivrée comme dans une fête païenne; et, aussi longtemps que le volcan continua de s'agiter, cette Campanie chrétienne ressembla à la sibylle balbutiant sur le trépied.

Dans Naples, la ville des sens, je remarque que les monuments les plus considérables pour l'art sont les tombeaux. Encore ces tombeaux appartiennent-ils presque tous à l'époque de la domination espagnole. Une singulière fierté soutient ces morts, debout sur leurs mausolées, la dague ou la *tisonne* à la main; ils semblent régner encore sur les vivants qui rasent au-dessous d'eux le sol d'un pas furtif. Les tours d'Anjou que baigne la mer tiennent aussi cette terre prisonnière. Le palais de Jeanne la Folle, abandonné aux flots qui s'en emparent chaque jour, le bel arc d'Aragon, sont d'autres témoins de la conquête. Tous les peuples ont laissé ici, dans une architecture particulière, des traces de leur domination. Il n'y a que les Napolitains qui soient absents des monuments de Naples.

Ce peuple-mime se chauffe au soleil. Il est le seul de l'Italie qui ne se soit jamais appartenu à lui-même. Sans passé, il n'a point de regrets; sans avenir prochain, il n'a point de désir. Il crie, il gesticule, il tend ses filets, il

court, il déclame, il muse, il menace, et tout cela à la fois. Polichinelle est son héros.

Cependant, du sein de ce sybarisme mendiant, quand une âme vient à s'éveiller par hasard, elle s'exalte dans le spiritualisme ou s'arme d'une énergie sans bornes. Pythagore et son école, saint Thomas d'Aquin, Vico, Spagnoletto, Salvator Rosa, ce furent là d'étranges lazzaroni.

Vers le milieu du jour, les matelots de la Chiaa, de Sicile, de Malte, s'asseyent en cercle sur le môle; une voile ombrage l'auditoire qui attend impatiemment l'improvisateur. Enfin, ce dernier paraît; il est vêtu de la bure des matelots; à sa main il tient une baguette au lieu de la branche de laurier de ses ancêtres. Les yeux des lazzaroni dévorent par avance sur ses lèvres l'histoire qu'il va raconter. Tantôt il chante d'une voix enrouée un récitatif sur une modulation plaintive à laquelle se mêle le gémissement des vaisseaux dans le port; tantôt il redescend à la prose parlée, selon la nature et les circonstances plus ou moins lyriques de son récit. Il raconte les gestes du chevalier Rinaldo, ou ceux d'un infortuné brigand de Calabre. Le noble public, *nobile publico*, redouble d'attention; le dénoûment est proche : mais voilà que les cloches sonnent l'*ave* : le chanteur s'interrompt; il fait le signe de la croix avec une prière au nom de la *vertueuse* assemblée. A côté de lui le même soleil olympien qui effleure le tombeau de Virgile dore d'un dernier rayon le front de Polichinelle assoupi à l angle de son théâtre; la toile se baisse, la foule se disperse de toutes parts; un jour de plus a passé sur l'empire de Masaniello.

Pendant ce temps, le jeune moine des Camaldules, sur la montagne, entend à ses pieds les murmures qui s'élèvent du rivage. Mille images d'une volupté païenne l'en-

tourent d'un cercle de damnation. Il entre dans sa cellule et il prie ; et la brise apporte jusqu'à lui les soupirs de la Chiaa et de la Villa-Reale. Il ouvre son saint bréviaire, et le démon ressuscité de la Grande-Grèce y écrit en se jouant, du bout de sa griffe, des litanies d'amour. Sur lui s'abaissent des cieux magiques ; des charmes s'attachent à son scapulaire ; il boit à longs traits dans son calice le philtre des inexorables regrets. Heureux si la vieillesse se hâte de glacer son cœur avant l'âge. Il n'y a que la mort qui puisse le délivrer de ces cruelles délices.

Ah ! surtout qu'il s'entoure d'un triple cilice quand ses yeux rencontrent Pausilippe, Caprée et la blanche Nisida; car c'est là que les souvenirs se délient et que les serments se faussent, les projets héroïques, les douleurs fécondes, s'oublient sous ces cieux d'où pleut l'amour. Une volupté plus dangereuse que celle où se convient les lèvres humaines, s'échappe à toute heure des monts, des lacs, des étoiles palpitantes. D'impalpables sirènes languissent sous ses vagues assoupies ; celui-là seul qui a échappé à leurs embrassements peut compter sur son épaisse armure.

Quand les Romains se corrompirent, ils se dégoûtèrent de la grandeur et de la sévérité de Rome ; ils cherchèrent une nature enivrée comme eux, monstrueuse comme eux. S'ils avaient pu arracher Rome à ses tristes et graves fondements, ils l'auraient fait. Le mélange de volupté et de terreur qu'ils cherchaient au temps de Tibère, de Néron, de Caligula, se trouvait sur les promontoires de Caprée et de Misène. C'est là qu'ils vinrent établir leurs fêtes, et jouir en paix dans cette nature païenne des derniers jours du paganisme.

Les villas des Césars, sur le golfe de Baie, étaient tout près des lacs Averne et Achéruse, des Champs-Élysées, de

l'entrée des enfers, comme s'ils avaient voulu redoubler l'insolence de leurs fêtes par cette opposition. Ce grand festin de la société romaine, à quelques pas de l'Achéron, fut le festin du don Juan antique chez le commandeur. Les petits lacs voisins des enfers brillent, dans le fond des cratères éteints, comme dans des coupes de lave ; sur leurs bords rampent quelques guirlandes fanées d'églantines, pauvres fleurs qui ont survécu à l'orgie de l'empire.

Le christianisme, qui partout en Italie s'est emparé des ruines païennes pour y placer ses chapelles ou ses ermitages, a laissé celles-ci désertes, comme s'il eût désespéré d'en éteindre les voluptés renaissantes. Je montai sur le cap Misène; les trompettes infernales qui troublaient en cet endroit le sommeil de Néron n'y retentissaient plus ; la grève se taisait ; le golfe vide étendait dans l'ombre ses bras décharnés. Il était tard. La mer était phosphorescente, les étoiles brillaient. Je fis à la nage une partie du chemin de Misène à Pouzzole, au milieu du bruit des cloches; à la lumière pâlissante de la lune se mêlait la lumière électrique des flots ; eux seuls gardaient encore le souvenir des voluptés impériales.

VII

LA GROTTE D'AZUR.

Peu de jours après, je visitai l'île de Caprée. Les couleurs dont Tacite l'a peinte sont encore celles qui y conviennent le mieux aujourd hui. Bordée de brisants et de rochers perpendiculaires, elle n'est guère abordable que par deux points, la *petite* et la *grande marine;* mais une

fois qu'on a franchi cette enceinte de murailles, on trouve des vallées, des vignes, des sources gazouillantes, des ombrages sous des oliviers, un monastère, et, sur les côtes, deux villages, Capri et Ana-Capri. Ce dernier est juché sur une cime escarpée au haut de laquelle conduit un escalier taillé dans le roc. Les toits des maisons sont aplatis en terrasse comme dans le Levant, et, en général, les invasions des Sarrassins ont laissé à toute l'île quelque chose d'oriental; elle tient de la Grèce et de l'Afrique. Le château démantelé de Barberousse regarde, sur un autre pic, le palais de Tibère.

Par une singularité qu'un poëte relèverait, la demeure de l'empereur est enfouie aujourd'hui sous des touffes d'absinthe, la plante du Golgotha. Un ermite habite dans ses ruines. On découvre en face la haute mer; sur la gauche, le golfe de Sorrente et les pics d'Amalfi. De là le vieil empereur, avec l'instinct de l'orfraie qui lui a succédé dans son gîte, couvait des yeux tout son empire; il voyait de loin arriver la tempête qu'aucun navire ne devait éviter.

Au fond, le monde antique était comme dégoûté de lui-même, et se fuyait par toutes les routes ouvertes. Ceux qui étaient à sa tête sentaient vaguement qu'il se préparait un changement étonnant contre lequel ils ne pouvaient rien; et cette impuissance les poussait au désespoir; ils ne savaient si le mal était dans leur cœur ou dans les peuples, ou dans les grands, ou dans les dieux; mais ils savaient qu'il fallait périr, et que l'univers tout entier était du complot.

De là cet effroi prodigieux et cet infatigable soupçon qui ne leur laissait pas une heure de relâche. Lié à son rocher, le Prométhée païen sentait son agonie; il se débattait avec fureur sous le vautour chrétien. Tibère entra le

premier dans cet égarement. Quand il se fut entouré des brisants de Caprée, il crut que tout était dit; mais la cause secrète qui faisait chanceler le monde romain ne servit qu'à aggraver son vertige. Un malaise incroyable atteignait l'un après l'autre les hommes au faîte de la société antique ; et, comme c'était la main d'un dieu nouveau et inconnu qui commençait à les tourmenter sans répit, ils mirent à combattre cet adversaire invisible, et qui était en toutes choses, une manie insensée.

Après le palais de Tibère, la merveille de Capri est la grotte d'azur. Il n'y a pas fort longtemps qu'un voyageur, en se baignant au pied des rochers, la découvrit par hasard. L'ouverture de cette caverne marine est tournée sur le golfe et fort basse ; pour peu que le flot s'élève, il l'obstrue en plein; et, si l'on ne choisit bien son jour et son heure, on court le risque, après avoir franchi la voûte, d'y rester enfermé, ainsi que cela m'arriva.

Depuis plusieurs jours la mer était fort agitée ; j'attendais un moment de calme. Un matin, ce moment sembla venu ; des matelots me réveillent au jour ; un peintre et un médecin, dont j'avais fait la connaissance à mon arrivée dans l'île, se joignent à moi. Nous partons. Quoique le temps commençât dès lors à fraîchir, nous pénétrâmes sans trop de peine dans l'intérieur de la grotte en nous couchant à la renverse dans un batelet construit exprès pour cet usage. D'un seul bond nous entrons au sein de la montagne, sur un petit lac que recouvrait une haute coupole. L'eau était parfaitement unie et transparente. La lumière plongeait dans l'ouverture taillée en soupirail, et rejaillissait à la surface de l'eau comme à travers un prisme, tout imprégnée de la moiteur azurée des flots. Les parois du rocher, les stalactites rugueuses, qui affectent mille formes bizarres, tout était couleur de bleu de ciel.

Ce doit être la conque de saphir de la sirène de Naples.

Le peintre commença à dessiner; personne de nous ne s'aperçût que le vent soufflait au dehors. Quand nous en fîmes la remarque, il était trop tard ; l'orage s'était levé. Des flancs de la montagne sortaient des mugissements comme d'un troupeau de bœufs marins, et d'autres fois des explosions comme d'une batterie d'un fort. Les vagues achevèrent bientôt de boucher l'ouverture. Le bassin de la grotte, si tranquille une heure auparavant, se souleva à son tour ; nous restâmes plongés dans une obscurité livide. Quand le flot se retirait, on découvrait au loin les ravins qui se creusaient dans le golfe. A trois ou quatre reprises nous essayâmes de suivre la lame ; mais à peine étions-nous près de l'ouverture, que la vague remontait et déferlait avec fureur. Elle soulevait notre barque perpendiculairement ; après l'avoir tenue quelques instants collée à la voûte, elle finissait par la rejeter dans l'enfoncement de la caverne. J'avais assez l'habitude de nager pour tenter de sortir au large et d'aller chercher du secours : j'en fis la proposition; mais ce moyen n'était guère plus praticable que l'autre, à cause des violents ressacs qui ne cessaient de battre l'entrée.

Il fallut prendre notre parti et nous disposer à passer la nuit en cet endroit. Nous étions déjà établis sur un rocher en terrasse, quand, au coucher du soleil, la mer baissa. Une heure après, nous crûmes entendre des voix d'hommes. C'en étaient en effet. Des habitants de Capri, qui nous avaient vus partir le matin, avaient deviné notre embarras. Ils tentèrent de nous remorquer, ce qui ne réussit néanmoins qu'à la nuit close et quand le vent fut tombé. On était alors au milieu de l'équinoxe ; nous devions nous attendre à rester emprisonnés là toute une semaine. Ainsi finit cette petite aventure qui eût pu être sé-

rieuse, qui ne fut que plaisante. Comme en Italie tous les heurs et malheurs sont attribués à des Anglais, on ne manqua pas, dans l'île, de l'appeler l'histoire des trois milords.

Au moment de quitter l'île, j'entrai dans l'église. La messe venait de finir; une jeune fille des environs, belle comme elles le sont souvent dans ces îles, était à genoux. C'était un dimanche; elle était seule et très-parée; sur son prie-Dieu il y avait une tête de mort avec laquelle elle conversait tout bas. Quand elle baissait, comme la Madeleine dans le désert, sa tête brillante de vie sur ce crâne vide, il paraissait ricaner; mais elle ne pria qu'avec plus de ferveur; elle ne m'entendit pas même marcher à côté d'elle sur le pavé. Oh! c'était une affreuse image que la confession de cette jeune femme à ce mort muet et railleur.

Il y a à Naples un usage qui se rapporte à celui de Caprée. Le jour de la Toussaint, les têtes des morts sont enlevées des tombeaux : on les place au milieu des caveaux des églises entre des cierges allumés. Chaque mort porte son nom écrit sur le front. La foule vient les visiter. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'un peuple si sensuel ne témoigne à ce spectacle aucune horreur, soit qu'il y ait dans le fond de ce pays un mélange de sensualité et d'ascétisme qu'aucun temps n'a effacé, soit que la tradition ait tout fait; car le même usage se retrouve en Sicile, et surtout à Palerme.

De Capri, j'abordai à Sorrente. Je vis la maison de la sœur du Tasse, et l'escalier par où le malheureux poëte, déguisé en pèlerin, monta pour chercher un refuge contre l'égarement de son cœur. J'ai toujours trouvé que ce golfe éblouissant a quelque ressemblance avec la poésie de la *Jérusalem délivrée*, où rayonne aussi tant de soleil. Mais

il y avait, outre cela, dans le cœur du poëte, une inguérissable tristesse, qui ne se retrouve nulle part dans les objets en Italie, si ce n'est dans les vases de marbre des villas, où les orties en fleurs croissent au souffle de la malaria.

En suivant les détours du golfe, le chemin me ramena à Pompéie par l'entrée que l'on appelle justement la rue des Tombeaux. Il y a je ne sais quoi de frivole dans ces ruines. Vous touchez de trop près aux détails menus de la vie dans l'antiquité : il manque entre elle et vous cette perspective qui, ailleurs, l'agrandit dans ses misères; d'ailleurs, les caricatures dont ces murailles sont peintes ôtent tout sérieux à ce passé : vous êtes là au milieu du commérage des morts d'une petite ville de province.

Ce n'est point une Sodôme condamnée par le feu céleste, mais le sarcophage épicurien d'une courtisane de Campanie. Il semble que ces tombeaux soient faits pour des morts de théâtre, et que vous assistiez à une bouffonnerie, où Rome et Athènes seraient parodiées à la fois dans d'infiniment petites proportions. Tant que j'errai dans ces petites rues, j'entendis, à travers les bruissements de la brise dans les vignes, les éclats de rire des courtisanes, le pas tardif des vieillards de Ménandre et de Térence, et l'écho effronté des vers de Catulle, qui ébranlaient la porte de sa maîtresse. Mais, quand je montai sur la terrasse élevée d'un théâtre, et que je regardai la mer, Caprée, et, tout près, le Vésuve, dont la lave continuait de couler, je vis bien que ce jeu était sérieux, et que c'était au moins une noble comédie qui se jouait là au pied de ce volcan.

VIII

PŒSTUM.

Des ruines qui font un contraste absolu avec celles de Pompéie sont celles de Pœstum, à l'extrémité du golfe de Salerne. La plage qu'elles occupent est pestilentielle. Le jour où je la vis, elle étincelait, au matin, comme un fer de cheval dans l'âtre d'une forge. Des montagnes, presque aussi nues que la plaine, ferment ce grand et vide horizon. Parallèlement à la mer, les trois temples s'élèvent au milieu des joncs et des hautes herbes. Sur cette grève, où le flot est toujours ému, ces colonnes cannelées figurent des groupes de femmes naufragées et enveloppées des plis humides de leurs tuniques. La ligne horizontale de la mer se combine avec la ligne de l'architecture, qu'elle prolonge à l'infini sur un plan d'azur. Les vapeurs, que le soleil soulevait en ce moment de l'herbe des maremmes, entouraient les portiques pythagoriciens d'une atmosphère dorée. L'air était doux, quoique fort malsain. Point de vent, point de nuages, point de murmure dans la campagne. Ces ruines, les seules habitantes de ce désert de la Grande-Grèce, semblaient avoir communiqué, à tout ce qui les entourait, leur silencieuse rêverie.

J'entrai dans une *locanda* délabrée qui est tout près de là : il y restait un Calabrois malade. Cette masure, sous ce ciel de Pythagore, rappelait les demeures ensorcelées que l'on rencontre dans le livre fiévreux d'Apulée. C'était le même dénûment avec la même magie dans les

souvenirs et les noms environnants. Je demandai à mon misérable hôte quelque nourriture : il m'apporta du lait caillé et du pain. Je m'assis près d'une table; mais, au lieu de manger, je m'endormis sous l'air pesant et le vampire de la maremme, car la chaleur était encore excessive, quoique l'on fût en octobre. J'eus alors un rêve qu'il m'est difficile d'oublier.

L'Italie, que je venais de parcourir, me paraissait tout entière privée d'habitants; mais, peu à peu, toutes ces images d'art que j'avais rencontrées et adorées le long de mon chemin, se réveillèrent du froid du marbre et se détachèrent des cadres des tableaux : ces conceptions idéales devinrent des personnages réels, qui se mirent à marcher çà et là, à la place des habitants qui n'étaient plus. C'était comme un peuple de ressuscités plus beau que le peuple des vivants qui avaient disparu. Les innombrables figures, nées de la fantaisie des Vénitiens, secouèrent, les premières, la poussière qui les couvrait. Elles s'assemblèrent à pas légers sur le Lido, et murmurèrent entre elles une langue gazouillante et colorée comme les flots de l'Adriatique. Monna-Lisa de Léonard de Vinci, se pencha pour se mirer au bord du lac Garda; les Sibylles de Michel-Ange, s'assirent dans la campagne de Rome; et le Jour et la Nuit, de la chapelle Saint-Laurent, se soulevèrent en frissonnant, comme de célestes bohémiens. Dans le Campanile de Giotto, montaient et redescendaient, sans repos, les bienheureux anachorètes de Fiesole, qui, n'étant plus retenus par la crainte des vivants, quittaient les cellules et les fresques des cloîtres.

Sur tous les rivages, combien d'anges et d'archanges descendirent du vieux ciel de l'art byzantin, et vinrent se reposer près de la plage en fermant leurs ailes d'or! De leurs vieles toscanes ils tiraient des sons ineffables,

tels que ceux que j'avais imaginés dans la forêt des Dombes ! Ils chantaient des poëmes entiers, dont j'avais autrefois balbutié les premières syllabes en suivant le sentier humide des prés. A la fin, je vis aussi la Vierge au voile, de Raphaël, passer en même temps que deux enfants, dans le jardin des Césars : elle y cueillait des fleurs nouvelles, et elle souriait; car aucun des doutes de l'homme ne s'était encore communiqué à ces filles de l'esprit de l'homme. Elles avaient gardé toutes seules la foi des vieux siècles et l'éternel amour dont la terre était privée. J'entendais une voix qui disait : « Sainte, sainte à jamais est la terre d'Italie, qui nous a nourris de ses mamelles et vêtus de son soleil d'été. »

IX

Après avoir parcouru l'Italie dans ses détails, si je la considère dans son ensemble, je trouve que ses lignes principales peuvent être marquées de la manière suivante :

Au revers des Alpes, dans la Lombardie, incessamment foulée par l'Allemagne, l'architecture du Nord a pour son monument la cathédrale de Milan. Cette architecture suit le chemin des empereurs et des invasions gibelines : elle s'insinue dans Gênes, Pise, Padoue; elle traverse Florence, Sienne; elle pèse dans Arezzo sur le porche et le berceau de Pétrarque. A la fin, elle se rencontre, avec le génie guelfe ou romain, dans Orviète, où elle achève de s'énerver et de se décomposer sous l'influence de la tradition antique, et de ce climat devant lequel ont toujours succombé les hommes et les formes du Nord. L'ogive s'arrête

comme Attila, aux portes de Rome; elle ne les a jamais franchies.

A l'extrémité des Alpes tarentines, Venise regarde l'Orient; elle fait le lien de l'Italie avec l'Asie. En descendant le long de l'Adriatique, le vieux royaume lombard a son mausolée dans l'église de Ravenne. Cet héritier de l'empire romain est venu mourir là, loin de Rome, sous ces voûtes lombardes; son fantôme s'engouffre avec le flot dans le tombeau de Théodoric. Sur la mer opposée, Pise bâtit dans son Campo Santo la nécropole de l'Italie. Cette commune, composée de statuaires et de matelots, cisèle comme un phare la tour penchée de son beffroi; elle radoube la nef de sa cathédrale, comme une galère en construction sur la maremme.

Au milieu des deux mers, au centre de l'Apennin, Florence accomplit le mélange du génie chrétien et du génie païen. Sur la nef gothique du treizième siècle, elle exhausse le dôme de la renaissance; elle couronne le moyen âge avec la coupole du Panthéon. La fleur du génie étrusque s'épanouit là en terre chrétienne. Écoutez! les portes de bronze de son baptistère s'ouvrent et se ferment avec fracas sur des nouveaux-nés qui s'appellent Dante, Boccace, Machiavel, Galilée, Michel-Ange, et dont les vagissements s'entendent jusque par-delà les Alpes.

Entre Florence et Pérouse, sur le chemin des ordres mendiants, l'église mystique de Saint-François-d'Assise s'enfouit à demi sous terre, à l'instar des catacombes, pour fuir la lumière et le parfum de l'Italie : architecture ascétique dans le pays de l'ascétisme, elle se couche, comme son saint, dans le tombeau.

Plus loin, à Rome, siége, comme la papauté sur son trône, l'église de Saint-Pierre sur sa colline. Plus de symboles de douleur comme dans l'architecture du Nord ou

dans la byzantine; ni croix, ni sépulcre : c'est ici l'emblème du Christ régnant, ou plutôt le temple d'un Jupiter chrétien. La fête du Dieu ressuscité à Pâques est celle qui convient à ces splendides murailles, non pas la plainte de la vieille Église au jour des morts. Le *Te Deum* éclate ici de lui-même sous ce dôme triomphant, non pas le *Miserere*. Toutes les formes d'architecture se pressent dans Rome, la grecque, la romaine, la byzantine, la lombarde : il n'y a que l'arabe et le gothique qui n'ont jamais pu s'y établir, ou seulement s'y montrer.

Celles-ci se retrouvent dans le royaume de Naples, à la suite des invasions normandes, espagnoles, sarrasines. Par ce côté, l'Italie se rattache à l'Espagne mauresque comme par Venise à l'Orient. Enfin, à l'entrée de la Calabre, les temples de Pœstum rejoignent la Grande-Grèce et la Sicile.

Tous les rapports de l'Italie, dans l'architecture, sont ainsi établis. Par le nord, par le midi, par l'est, par l'ouest, cette grande cité de l'art se lie à tout ce qui l'entoure. C'est entre le monde grec d'un côté, et le monde germanique de l'autre, que s'est développé le génie de l'Italie. Ces deux limites sont marquées au midi par les colonnes de Pœstum, au nord par la cathédrale de Milan.

La position de l'Italie, de ce grand promontoire qui s'étend entre l'Europe et l'Orient, fait qu'il lui est difficile de supporter les conditions médiocres. Lors même que l'empire romain n'eût cherché qu'à garder son berceau, il aurait été entraîné à la conquête du monde. Pour conserver la Cisalpine, il lui fallait les Alpes et les Gaules. Par l'est, il touchait à l'Illyrie et à la Grèce, par le midi à l'Afrique; il prêtait le flanc, par l'ouest, à la Sardaigne et à l'Espagne, en sorte que, quel que fût l'accroissement des provinces, l'Italie restait toujours au centre de l'empire.

Jamais pays ne fut plus convié aux conquêtes, ni mieux situé pour les retenir.

Mais ce qui avait fait sa force dans l'antiquité fit sa faiblesse chez les modernes. Le jour où l'Italie cessa de conquérir, elle fut conquise. Les Allemands et les Français l'attaquèrent par le nord; les Espagnols, par les flancs; les Arabes et les Normands, au midi. Les seuls Byzantins furent trop faibles pour rien entreprendre sur elle. Gênes, Pise, Venise, qui lui ceignaient les reins, eussent suffi, de reste, pour la protéger sur la mer. Par malheur, il manquait une puissance de terre pour garder les débouchés des Alpes. L'Italie n'eut jamais de Thermopyles.

Cette puissance de terre se serait probablement formée à la longue, sans l'établissement de la papauté qui prit sa place[1]. Le règne de l'esprit fut concédé à l'Italie en compensation de sa faiblesse matérielle. Elle devint l'arche sainte où se conserva le dogme du genre humain. Dans la lutte des Gibelins et des Guelfes, l'Allemagne représenta la force matérielle, indélibérée, enivrée d'elle-même; l'Italie, la tradition, le droit écrit, ou plutôt le christianisme, avec lequel elle s'identifia au moyen âge par l'établissement de l'Église. Elle fut martyre comme lui, flagellée comme lui, crucifiée comme lui par les Pilates francs et tudesques. Mais c'est des reliques de son sépulcre que sortit le miracle de la civilisation moderne.

L'Italie a revécu plusieurs fois. Elle a produit des civilisations non-seulement différentes les unes des autres, mais contraires les unes aux autres. Elle a été successivement étrusque, latine, romaine, chrétienne, lombarde, allemande, espagnole, française. Chacune de ces formes a laissé sur elle des traces qui sont encore reconnaissables

[1] Voy. les *Révolutions d'Italie*.

aujourd'hui. Sacerdotale sous les Étrusques, guerrière et matérialiste sous les Romains, elle est redevenue spiritualiste et artiste sous les papes. Au quinzième siècle, lorsqu'elle fut près de périr, c'est encore elle qui, par Christophe Colomb, découvrit le nouveau monde. De son lit de mort, la grande aïeule se souleva, et évoqua la jeune fille de l'Océan pour lui remettre sa couronne.

Tant que la liberté a eu quelque place chez elle, ses poëtes ont parlé : Dante, Pétrarque, Arioste, Tasse, ces quatre fils Aymon du moyen âge, se sont succédé sur la brèche. Quand la parole fut interdite, ce pays ne resta pas muet. La sculpture, la peinture, ces arts silencieux, exprimèrent sous mille formes le génie de l'Italie subjuguée; même de nos jours, la musique, cette langue inarticulée, continue d'exhaler la plainte sonore de ce grand tombeau de Memnon, qui commence aux Alpes et finit en Calabre.

Aujourd'hui, le sentiment que l'on éprouve partout en Italie est celui d'un sol depuis longtemps foulé et obsédé par l'étranger. Cette pensée est au fond de tout, cachée sous la magnificence des arts comme le poison sous la fleur des maremmes. En un mot, cette terre a perdu la possession d'elle-même, non le désir de la recouvrer ; et c'est ce noble tourment et cette impuissance affreuse qui la rendent si tragique et si belle. A chaque moment les hommes pourraient répéter le vers de leur poëte :

Et, sans espoir, nous vivons de désirs.

Ceux qui, à l'heure où j'écris, ont en main les affaires de l'Espagne, cette sœur de l'Italie, et qui, voyant les maux infinis de leur pays, cherchent pour remède l'intervention d'un peuple étranger, et, en général, tous ceux de qui dépendent ces pesantes questions, ne devraient jamais cesser

d'avoir les yeux tournés du côté de l'Apennin. Ils apprendraient là que le despotisme le plus violent qu'on puisse imaginer est un bienfait en comparaison du salut qu'on doit à la conquête dissimulée sous le nom de protection. La première de ces tyrannies ne fait mourir que des hommes, la seconde abolit l'État; celle-là tue le présent, et celle-ci l'avenir.

J'ai lu en Lombardie le livre de Silvio Pellico, et j'ai admiré autant qu'un autre la sainteté de cette âme de martyr; mais Dieu éloigne à jamais de nous le règne de semblables vertus! Elles sont de celles qu'il faudrait souhaiter à nos plus grands ennemis. Si cette résignation sublime, si ce désistement de la volonté humaine était le dernier mot de l'Italie, rien ne resterait qu'à verser sur elle d'éternelles larmes; car elle aurait justement toutes les vertus des morts.

Au contraire, tant qu'il reste un espoir et un souffle dans ce grand corps, je trouve qu'il est convenable de ne point se guérir trop tôt de la haine enracinée par Pétrarque et par Machiavel; seule passion, après tout, qui empêche les morts de se dissoudre. Il ne faut pas que les peuples tendent les deux joues à leurs ennemis. Cela n'est ni chrétien, ni païen, ni divin, ni humain.

Mai 1836.

MÉLANGES

MÉLANGES

I

DES ARTS DE LA RENAISSANCE, ET DE L'ÉGLISE DE BROU.

Le moyen âge périssait : il allait mourir debout. Il ne manquait, il est vrai, pas une pierre à sa muraille, pas une maille à sa tunique, pas une épine à sa couronne. Son épée était entière dans le fourreau; son faucon glapissait; son tilleul fleurissait dans la cour; son cheval de bataille hennissait sur le seuil. Il y avait encore des châtelaines sur les balcons ; plus d'un cœur battait d'un immense amour.

Les ponts-levis étaient dressés, les lances aiguisées; les bannières flottaient sur les créneaux; les salles retentissaient de cris joyeux. La coupe des festins était encore pleine sur la table des barons, des rois, des empereurs Sur le haut des tours, les sentinelles ne voyaient arriver ni gens de pied, ni cavaliers : et pourtant cette société allait mourir dans quelques heures; dans quelques heures, un cavalier invisible allait frapper ces murailles, ces cottes de mailles, ces barons, ces rois, ces empereurs. Il s'apprêtait à disperser en éclats, comme les écailles d'une cui-

rasse, les rêves, les souvenirs, les croyances de tout un monde. Car le seizième siècle approchait et montait les degrés du seuil. Ses pas pesants résonnaient; il frappait à la porte : il allait, comme un fossoyeur, prendre le mort sur son lit de parade.

Le vaisseau de Christophe Colomb était alors en pleine mer. Avec lui le genre humain quittait son ancien rivage. La terre lui avait manqué sous les pieds : il allait, pour de nouvelles passions et de nouveaux désirs, chercher un nouveau soleil. Un vent inconnu enflait la voile de l'intelligence humaine; la mer se taisait; les îles souriaient. Mille étoiles qu'aucun œil n'avait vues se levaient et se couchaient sur les mâts. Un grand soupir sortait de l'Océan. Une voix, qui retentissait partout, criait : Terre! terre!

Luther était à Wittemberg ou faisait son pèlerinage à Rome. La discorde qu'il jeta dans l'Europe était alors enfermée dans son cœur. Il luttait seul, dans sa cellule, avec le démon du moyen âge. Il l'entendait qui lui parlait sur son chevet; il se levait à minuit sur son séant; il poursuivait le fantôme jusqu'au lever du jour. C'était l'heure de cette sueur de sang dont il parle dans ses lettres, car il se préparait alors à renverser un monde.

Dans cette attente qui saisissait tous les cœurs, l'architecture gothique avait suspendu son œuvre. Elle était arrivée à son faîte avec la société qu'elle représentait. Elle n'avait pas la force de monter plus haut. Le cœur manquait au genre humain pour porter sur leurs piliers les flèches et les tours des églises. La plupart des cathédrales allaient rester inachevées; un vent froid avait soufflé sur ces plantes célestes et les avait étiolées à leurs cimes.

Non-seulement l'art gothique périssait, mais en face de lui s'élevait un nouvel art qui devait pour longtemps tout

attirer à soi. La Babel que le génie du moyen âge n'avait pu achever allait être continuée par l'art de la renaissance; et le dôme du seizième siècle s'arrondissait déjà sur les ruines de l'architecture gothique et byzantine. Partout au Nord, en Angleterre, en France, en Allemagne, s'était épuisée l'émulation des cathédrales, des tours, des beffrois. L'homme, atteint par le doute, ne songeait plus à faire à ses croyances un abri immortel.

Le siècle nouveau n'éclatait véritablement qu'en Italie. De l'autre côté des Alpes le génie du Nord ne s'était jamais naturalisé; et il serait facile d'y suivre les modifications de l'architecture gothique, à mesure que l'on se rapproche de Rome, où elle achève de disparaître. Venise entasse, dans ses monuments, le génie de l'Orient, de l'Arabie, du Nord, et de la Grèce byzantine. Milan, Pise, Florence, Orviète, ont mêlé l'art du Midi et l'art du Nord, le plein-cintre romain et l'ogive germanique, de la même manière que Dante a mêlé le paganisme de Virgile à l'enfer et au paradis chrétien.

Mais alors tout ce pays saisi par l'exaltation du platonisme allait quitter sans retour la tradition du moyen âge. Ce n'est plus le sens pieux du passé, mais un idéal abstrait et philosophique que l'art va revêtir. Les peintres ne tomberont plus à genoux, comme Fiesole, avant de prendre leurs pinceaux. Ils passent de la foi et de la religion à la sécularisation de l'art. Celui qui s'apprête le mieux à rompre la tradition est Michel-Ange; il fait dans l'art ce que Luther fait dans le dogme. Du bloc informe du passé, il tire des formes que l'humanité n'a jamais entrevues. Du chaos de toutes les choses croulantes, il évoque un monde de géants qui ouvrent le seuil de l'avenir. Ses statues du Jour, de la Nuit, du Crépuscule, de l'Aurore, sont des créatures d'un nouvel univers. Ni l'antiquité ni le moyen

âge, ni le paganisme, ni le christianisme, ne pourraient s'attribuer ces images; à véritablement parler, le prophète des temps modernes, c'est Michel-Ange.

Il a comme Isaïe des figures pour les idées et les empires enfouis encore dans le sein de la Providence. Chacune des œuvres de ses mains est une prophétie muette, un signe divin qui recommence à jamais sur le chemin des peuples. Il a eu quelque part une vision sacrée, non plus seulement pour une tribu, mais pour l'univers; et, de son ciseau, il éternise cette apocalypse de pierre. Qui déliera la langue de ses Sibylles avant que leurs livres tombent en poussière? Les peuples sont assis depuis trois siècles à son festin de Balthasar; c'est la main de Michel-Ange qui, en face du convive, écrit sur la muraille les lettres gigantesques de l'avenir.

De son côté, Raphaël, en résumant dans son génie épique tout le moyen âge, servait aussi à l'abolir. Depuis les fresques du treizième siècle jusqu'à lui, les formes étaient arrivées par degrés insensibles à leur perfection idéale. Il avait donné une tunique immortelle à tous les rêves du moyen âge; il les avait éternisés dans le ciel de l'art. Les vierges antiques de Cimabue, montant chaque siècle un degré, avaient reçu de lui le type de l'invariable beauté.

On pourrait comparer cette progression de l'art à l'échelle des âmes qui, de sphère en sphère, s'élèvent à leur séjour éternel. Les personnages des fresques byzantines étaient peu à peu sortis de leur extase, et s'étaient levés de dessus leurs siéges; ils avaient gravi incessamment des cieux toujours nouveaux; leurs regards tristes et baissés dans les anciennes basiliques avaient commencé à rayonner dans le firmament de Fiesole et à s'illuminer dans celui de Masaccio. Mais leur sourire ne s'épanouit pour

l'éternité que lorsqu'ils eurent atteint la religion idéale du génie de Raphaël, et qu'ils purent se reposer pour jamais sur l'escabeau qu'il leur fit de sa main.

Alors le moyen âge fut véritablement achevé, puisqu'il avait gravi au dernier faîte de sa pensée. Tous les voiles terrestres qui avaient recouvert jusque-là les figures des anciens peintres tombèrent et s'évanouirent; elles étaient entrées dans le ciel de l'immuable beauté; elles avaient dépouillé sur le seuil la vieille humanité du quatorzième siècle; elles avaient secoué de leurs pieds la sublime poussière de Giotto et d'Orcagna. A ce moment, commença leur éternel *hosanna*, quand le passé fut consommé et qu'elles s'assirent toutes ensemble, en souriant, dans ce paradis de l'art chrétien.

Dans le temps même où ces merveilles attiraient tous les yeux, et où l'Italie, ressuscitée une troisième fois, excitait l'acclamation du monde, l'art du moyen âge, délaissé et mourant, se recueillit dans un dernier effort, et se construisit à lui-même son tombeau dans l'église de Brou. Ce fut là qu'il déposa en terre de France, sa dernière pensée, et qu'il se coucha lui-même dans le cercueil. Ah! que les pleureuses de marbre qui entourent le tombeau de Marguerite n'essuient jamais leurs larmes! car ce n'est pas seulement la duchesse et le duc de Savoie qui dorment là dans ce cercueil, c'est un passé de mille ans; c'est l'ancienne foi; c'est l'ancien amour; c'est la poussière de toutes les croyances tombées; c'est la tradition perdue; c'est le chant du dernier ménestrel; c'est le dernier sourire du roi sous sa couronne, de la châtelaine sur son balcon, de l'aristocratie sous son dais; c'est le fantôme des institutions, de la poésie et des espérances du passé, que l'avénement du seizième siècle vient de réduire en cendres.

Ce dernier monument d'une architecture défaillante ne fut pas élevé comme ceux d'une époque antérieure par les vœux de générations qui se renouvelaient de siècles en siècles. Il naquit d'une pensée individuelle et isolée. Ce ne fut pas la main robuste d'un peuple tout entier qui l'éleva sur le fondement de la foi ; ce fut une main de femme qui tissa, comme Magdeleine, ce long suaire de marbre où, sans le savoir, elle ensevelissait un monde. Ce n'était pas non plus, comme à Cologne, à Strasbourg, à Cantorbéry, au sein des fêtes d'une grande ville et du bruit de la foule, que devait s'élever la dernière flèche gothique ; comme un cerf blessé dans une chasse féodale, le vieux siècle devait mourir à l'écart au milieu d'une forêt, et choir sur le seuil d'un anachorète.

Il y avait alors, à la porte de la France et sur le chemin de l'Italie, un pays encore primitif et qui a conservé jusqu'à présent la mélancolie infinie des lieux inhabités. Des forêts sans issues le couvraient. Au sein de ces forêts, des marais, de grands étangs, où les arbres baignaient leurs pieds et qui étaient entourés d'une ombre impénétrable, scintillaient d'une lumière livide. De loin à loin sortait du fond de leurs pesantes eaux un sanglot, comme le bruit d'un homme qui se noie. Mais jamais ils n'étaient visités par d'autres voyageurs que par les hérons, les sarcelles et des bandes de canards sauvages qui, de temps en temps, s'abattaient avec fracas sur leurs rives plombées.

Les exhalaisons de ces marais rendaient l'air pesant et fiévreux. Le matin et le soir, des feux follets s'allumaient et couraient au milieu des bruyères. Quelquefois la foudre brûlait une partie des tourbières séchées, et, comme on l'a vu dans ces derniers temps, l'incendie souterrain durait jusqu'à ce qu'il eût atteint le bord des ma-

récages. Rien n'est encore à cette heure, en France, plus grave, plus silencieux, rien ne saisit d'une plus morne tristesse que tout cet horizon. Au commencement du printemps cette nature défaillante fait un effort pour sourire. Mille plantes des eaux fleurissent. C'est le temps où blanchissent les nénuphars comme de petits cygnes qui secouent leurs duvets sur les marais. Ce pays possède alors un grand charme. L'air qui était humide et pesant se charge inopinément de volupté et de langueur : c'est comme le soupir de la *Pia* du Dante dans sa tour des maremmes. Les vieux donjons embourbés dans la vase peuplent leurs salles désertes de rossignols, de mésanges, de pinsons de montagnes. Mais ce charme dure à peine quelques semaines. Le vent du Midi souffle un jour sur cette joie éphémère ; la plaine, la forêt, le marais, le donjon, tout retombe dans la tristesse et le silence accoutumé.

C'est là, parmi ces harmonies gémissantes, que le moyen âge est venu s'abriter pour la dernière fois dans l'église de Brou. Tout sent, en effet, dans cette architecture, la lassitude et l'affaissement. L'ogive, qui s'élançait si légère encore un siècle auparavant, retombe sous son propre poids, comme une fleur des marais que l'été a fanée. Elle fléchit de toutes parts et s'arrondit en arceaux. La pierre même défaille. Sur chacune de ces voûtes pèse une société qui croule, et le fardeau du vieux monde écrase le porche sur ses piliers. D'ailleurs, pour que ce monument eût un sens plus complet et plus européen, tout le monde y met alors la main. Les ouvriers arrivent de Toscane, de Nuremberg, d'Angleterre, de Suisse. Les Allemands apportent le génie du symbole et du mystère ; les Italiens, les ornements de la renaissance ; les Flamands, le goût des intérieurs domestiques ; les Suisses des Alpes,

l'industrie des détails et leurs rocs d'albâtre ciselés et brodés. De tout cela se compose un ensemble qui n'appartient plus à aucun ordre, à aucun temps, où le Nord et le Midi se pénètrent et s'enchâssent l'un dans l'autre. Architecture expirante qui conserve dans sa défaillance et sa mystique langueur, l'expression de la vie, et les parures de ses anciennes fêtes ; elle sourit, comme une veuve, de son sourire le plus suave à son dernier moment.

Ah ! que la vieille société se couche ici sans regret dans son tombeau ! elle n'en trouvera point qui soit mieux ciselé ni mieux fait pour son deuil. Sous ces arceaux s'engouffrent sans retour les songes du moyen âge. Qu'il s'endorme pour jamais sur ce dur oreiller de marbre, et qu'il l'affaisse jour et nuit sous le poids des souvenirs. Son lévrier fidèle à ses pieds ne se relèvera pas. Son éperon de pierre ne pressera plus son cheval dans la vallée de Roncevaux ni sur le chemin des croisades. Son gantelet ne serrera plus l'épée de la féodalité. Sa visière ne se lèvera plus sur le monde d'amour d'Arioste et de Pétrarque. Sa main ne puisera plus dans son casque aux eaux fraîches de l'abîme. C'en est fait. Un monde est mort ; la tombe est close, et, là-bas, la forêt murmure, l'herbe tressaille, le marais sanglote.

Voilà un des sens de cette architecture, et le point de vue qui la rattache à l'histoire générale. Mais il en est un autre tout différent de celui-là, et qui néanmoins ne peut s'en détacher. Considérez, en effet, que ce tombeau idéal est en même temps un tombeau réel ; que l'histoire d'une famille est enfermée là dans l'histoire universelle ; que l'épopée privée y est contenue dans l'épopée du monde ; que sous ce sarcophage dorment, non pas seulement des idées évanouies, mais des cœurs qui ont réellement battu dans des poitrines humaines. Vous touchez ici à tout

ce qu'il y a de plus général et de plus intime ; et le poëme de la vie terrestre est véritablement complet.

On peut affirmer qu'en aucun lieu l'architecture religieuse ne s'est prêtée à des sentiments plus personnels. Elle a réussi à traduire la langue des sonnets de Pétrarque et à donner un vêtement de pierre à la partie la plus mélodieuse de l'amour au moyen âge. Ce n'est plus le symbole austère du catholicisme du treizième siècle, ni le Dieu jaloux des cathédrales de Cologne, de Strasbourg et de Reims. L'individualité triomphante des modernes s'est divinisée ; elle a gravé son blason, ses serments, ses lacs et sa devise, sur la pierre de l'éternité. La cité sainte s'est remplie de soupirs, de larmes, de songes, qui ne s'adressaient pas à Dieu.

Au fond du sanctuaire, la prière d'Héloïse est sortie de ses lèvres, avec mille souvenirs d'amour et mille regrets terrestres qui ont pris un corps dans la pierre et dans le marbre. Rejetant le pur ascétisme, l'Église a été infidèle à son époux céleste. Elle a orné ses murailles des devises et des chiffres d'un époux mortel. Elle a brodé les lettres d'un nom qui ne pâlissait pas devant le nom du Très-Haut. Elle a semé son parvis de fleurs ciselées et de marguerites d'amour qui ont gardé leur parfum devant la rose mystique et la vigne de l'Évangile. Dans les hauteurs des cieux, elle a sanctifié la terre, elle a immortalisé le mort ; elle a éternisé le temps.

Ce n'est plus la cathédrale triste et sourcilleuse que l'orage bat éternellement sur sa colline, et qui reste agenouillée depuis des siècles devant le sépulcre vide du Seigneur. C'est une Béatrix ou une Laure qui s'assied sur le chemin du ciel, en pensant au parfum de son amour terrestre.

A véritablement parler, l'église de Brou est dans l'ar-

chitecture l'expression de la sainteté idéale de l'amour et du mariage, tels que la poésie et le dogme les ont consacrés au moyen âge ; toute la vie privée de ce temps-là y est renfermée comme une épopée domestique. Deux ducs de Savoie meurent à la chasse dans les forêts des environs. La veuve du premier fait un vœu dont sa belle-fille hérite ; et ces deux femmes n'auront plus désormais qu'une seule pensée ; elles ne vivront que pour se bâtir un grand tombeau qui redeviendra leur couche nuptiale.

Marguerite d'Autriche ne passera plus un jour sans broder et tisser ainsi le marbre de sa tombe, comme une fiancée prépare son voile et sa robe de noce. Il lui faut un abri de pierre pour les rêves de son cœur ; elle ne peut pas s'en passer plus que d'un abri contre la pluie et la neige des hivers. Elle bâtit un toit à ses espérances, à ses regrets éternels, comme une bonne ménagère bâtirait un toit à ses troupeaux de brebis et de génisses. C'est la maison de son âme qu'elle construit de pierre blanche et ciselée. Elle conduit elle-même la main de son vieil architecte aveugle. De ses larmes tièdes elle réchauffe l'art expirant du moyen âge. Elle amollit comme un voile trempé de pleurs la statuaire du quinzième siècle. Elle plie les anciennes formes rigides de la cathédrale à toutes les inventions de sa douleur et de son âme de femme.

Et, quand le soir de sa vie arrive et qu'elle a mis elle-même chaque chose à sa place, les fleurs de marbre qui ne se fanent pas dans le jardin du Christ, et les morts dans le tombeau, elle vient, pieds nus, se coucher auprès de son époux dans le monument de sa pensée. C'est de cette heure seulement que commence pour elle le vrai mariage dans son duché éternel. Les fanfares ne sonnent plus pour la chasse ; son époux sur son cheval fougueux ne poursuit plus le sanglier dans la forêt ; elle ne l'atten-

dra plus vainement jusqu'à la nuit, en sanglotant à la fenêtre de sa tour.

Tout est préparé pour la noce spirituelle. La chambre nuptiale est close par une draperie de pierre. Les époux ont dépouillé leurs corps mortels qui gisent sur le pavé. Ils ont revêtu sous leur dais la vie nouvelle. Les voilà qui dorment leurs sommeils de marbre.

Qui pourrait raconter leurs songes plus blancs que l'albâtre des tombeaux? Quand leurs froides paupières se soulèvent, ils voient les arceaux sur leurs têtes, la lumière transfigurée des vitraux, la Vierge et les Saintes immobiles à leurs places; et ils pensent en eux-mêmes : c'est ici l'éternité. Ils n'entendent pas l'orage qui ébranle au dehors la foi sur son pilier; ils se prennent, malgré leurs durs chevets, à rêver de duchés, de vassaux, de blasons qui rayonnent, de marguerites de marbre qu'ils effeuillent dans leurs mains de marbre; et quand le vent fait gémir les portes, ils murmurent entre eux : Qu'avez-vous, mon âme, pour soupirer si haut? et quand la pluie creuse le toit sur leurs têtes, ils se disent : Entendez-vous aussi sur votre dais la pluie de l'éternel Amour?

Ces rêves et mille autres encore étaient alors possibles, parce que les secrets de la mort étaient plus connus que les secrets de la vie. Mille doutes, il est vrai, avaient déjà assiégé le monde. On avait entrevu d'autres cieux par delà les cieux montrés à Abraham par l'ange de la Bible. L'homme avait senti la terre s'émouvoir sous ses pieds. Un nouveau monde était né sans bruit dans un nouvel Océan. Des plantes inconnues étaient sorties de terre dans des climats inconnus. Mais la plante la plus amère n'avait pas encore été cueillie; l'idée que l'homme pût être séparé par la mort de ce qu'il avait aimé n'avait pas encore approché de l'âme humaine.

On savait l'éternité mieux que le temps. Plus d'un cœur s'était surpris à soupirer d'un mal qui n'avait point encore de nom. Mais le secret n'avait pas dépassé les lèvres : pas une bouche n'avait encore prononcé à haute voix le *peut-être* de Hamlet. Chacun se couchait paisiblement dans son tombeau comme dans le berceau de sa vie future; et dans ce berceau il n'y avait point de reptile qui glissât ses anneaux autour du nouveau-né. Toutes les ténèbres étaient encore visibles, et le jour terrestre était la seule obscurité. Il n'y avait pas, sous la bruyère, une fosse, si petite qu'elle fût, qui ne contînt son firmament et son étoile du matin.

Si une voix, sortie du bruissement des herbes desséchées, eût dit alors : « Les yeux qui se sont rencontrés un « jour ne se reverront pas ; les mains qui se sont pressées « ne se retrouveront pas ; les cœurs qui se sont aimés ne « se reconnaîtront pas ; les frères n'auront plus de frères ; « les sœurs n'auront plus de sœurs ; toutes les femmes « seront éternellement veuves, tous les enfants éternelle- « ment orphelins, » les statues elles-mêmes se seraient brisées de leurs mains ; les tombeaux auraient rejeté leurs ossements.

Ce fut le privilége de ces temps, que toute pensée s'y bâtit son monument de pierre. On pouvait alors tailler longtemps par avance son tombeau, et y mettre près de soi son mort bien-aimé. Les morts veillaient ; ils se relevaient, en souriant, sur leur séant à votre approche.

Aujourd'hui, au contraire, le genre humain marche comme le peuple hébreu dans le désert ; il ne jette que sable et poussière sur sa propre poussière. Ses regrets, ses espérances restent en arrière sans abri, et sont dévorés, chaque jour, sur le chemin par les lions. Celui qui met des portes de bronze à son sépulcre en est chassé avant que

les portes soient closes; il faut qu'il se contente du sable amer de Sainte-Hélène.

Ce que nous avons le plus aimé, le plus haï, ne laisse de traces que dans nos cœurs. Nous mourons à l'heure où il nous faut sourire, et personne ne saura ce qui nous fait mourir. Nos douleurs, nos désirs, nos désespoirs s'entassent secrètement comme l'onde de la citerne, dont nul voyageur ne connaît le chemin. Il n'y a plus d'urnes pour recueillir nos larmes; la pluie tombe goutte à goutte sur notre âme, et il n'y a ni au loin ni auprès un toit sur notre tête.

Désormais, il faut vivre avec nos souvenirs comme le berger avec ses troupeaux qu'il n'abrite ni jour ni nuit. Des sentiments qui ont usé nos âmes, pas un seul ne laissera une empreinte sur le sable ni sur l'argile. Chacun se fait sa fosse isolée comme il se fait sa vie. S'il y a une douceur à mêler ses cendres, c'est celle que nous ne connaîtrons pas. Notre amour sera semé au vent, partie sur le mont, partie dans la plaine, si bien qu'il aura peine à renaître. Génération du désert, notre nom ne sera pas écrit sur notre tombe; au lieu des ornements des morts, nous n'emporterons avec nous rien que la plaie de notre cœur.

Le moyen âge, tout entier, au contraire, est le culte de la mort. C'est le temps de la passion du genre humain sur le Golgotha de l'histoire. L'humanité, pendant mille ans, y sent couler sa sueur dans son jardin des Oliviers; jours funèbres qu'elle passe dans son sépulcre. Les siècles qui sont survenus plus tard ressemblent à des soldats qui veillent, loin de leur tente, sur la pierre du Calvaire. Veillons donc sans dormir autour de ce grand tombeau, jusqu'à ce que le sceau se brise, et que de nos propres ruines, nous voyions surgir une nouvelle vie et un nouvel amour.

4 décembre 1834.

II

LE CHAMP DE BATAILLE D'ARCOLE.

Vendredi dernier, jour de la fête du Saint-Esprit, j'étais seul dans le cirque de Vérone. Ce monument, parfaitement clos de toutes parts, est un des plus beaux qu'ait laissés le génie des Romains. On y entre par des voûtes sombres et humides d'où la pluie tombait goutte à goutte. Quand je fus dans l'enceinte, je m'assis sur l'un des gradins de marbre où s'asseyaient autrefois cent mille spectateurs. Je comptais être là tout à fait retiré et n'entendre surtout aucun bruit. Mais par les vomitoires qui recevaient la foule au temps des empereurs, entrèrent pêle-mêle tous les bruits de la ville; les chants interrompus d'une procession qui passait, le son de l'orgue d'une église, le cri des vendeurs, le roulement des voitures, l'appel des armes, la basse éloignée des chanteurs publics, et ce murmure dont ne peut se défendre ni jour ni nuit une grande foule d'hommes, même quand ils retiennent leur haleine.

Tous ces bruits confondus roulaient sur les degrés; ils descendaient vers moi comme une musique des morts dans un spectacle invisible. C'étaient toute l'harmonie et tous les sons de ce climat de l'Italie, qui affluaient incessamment et grossissaient dans cette enceinte comme dans un organe de pierre. Longtemps je fis effort pour discerner quelque mot dans ces sons. Il y avait des murmures d'amour, des chants de joie, des voix d'enfants et de filles, des cris qui tombaient des Alpes, des soupirs qui s'élevaient des lacs de Lombardie. Je montai sur le plus haut

dégré du cirque ; de là j'aperçus la chaîne bleue des Alpes et le cours de l'Adige. La plaine était noyée dans une vapeur lumineuse qui la couronnait d'une immense auréole. Cette plaine était le champ de bataille où le général Bonaparte avait vu pour la première fois son génie lui apparaître. Mon cœur battit fortement à cette vue, je descendis, et je pris le chemin d'Arcole.

C'était un de ces jours qui sont rares même dans ce pays. La veille, il avait plu sans relâche et l'on eût dit que ce climat voulait reparaître après cela dans toute sa pompe. C'était le ciel des peintres vénitiens, ou plutôt l'âme étincelante et la pensée visible de l'Italie, qui rayonnait en une bande empourprée sur les villes, sur les prairies, sur les buissons d'acacias. Les nuages étincelaient en forme de faisceaux d'armes sur le haut des Alpes. Dans l'atmosphère il y avait des panaches tricolores qui flottaient avec la vapeur des champs, des lames d'épées qui scintillaient dans chaque ruisseau, des ceinturons aux agrafes d'acier qui pendaient en rosée aux guirlandes des vignes. Le ciel était plein d'une poussière lumineuse qui s'élevait sous le soleil, comme la poussière qui s'accroît dans la mêlée sous la corne du pied d'un cheval de bataille. A chaque embranchement du chemin, les madones, qui, suivant les descriptions que j'en avais lues, devaient être de grossières et ridicules images, étaient ce jour-là remplies partout d'une admirable douleur de mère. Elles pleuraient de grosses larmes ; elles attendaient sur la route des nouvelles de leur fils avec une insupportable anxiété.

Un peu avant d'arriver à *Torre dei confini*, je laissai la route à gauche, et je traversai le village de San-Bonifacio. On entre là dans un chemin enfermé par des vernes que je suivis jusqu'à une maison de roseaux où je m'arrêtai

pour lire sur un des angles : *Commune d'Arcole, district de Saint-Boniface, province de Vérone.* La découverte de l'inscription des trois cents des Thermopyles ne m'eût pas causé plus de joie. Je passai devant l'église du village où les paysans étaient rassemblés ; après un détour, je me trouvai en face du pont.

Deux femmes étaient assises, et filaient à la place de la batterie autrichienne, sur le seuil de leur maison, dont les angles sont encore criblés de boulets. Des enfants jouaient à l'ombre dans la niche d'un Saint qui occupait autrefois l'arche du milieu, et que le rude assaut du général a refoulé sur le rivage. Le pont est en planches frêles et vermoulues qui menacent de se rompre sous les pieds; sans parapets, il est soutenu sur la rivière par deux murs en briques. J'ai mesuré sa largeur, qui est de cinq pas, et sa longueur qui est de trente, ce qui fait que le porte-drapeau a dû s'avancer à une demi-portée de pistolet du feu de l'artillerie ennemie. Le pont était autrefois de pierre, mais la rivière l'a déjà emporté deux fois, et ce marais à son tour est devenu indomptable depuis qu'il a senti passer l'ombre de cet homme.

Si j'étais étonné de la petitesse des proportions de ce pont de village qu'une chèvre fait trembler, je ne l'étais pas moins de la rivière sur laquelle il est jeté. L'Alpone, dont l'embouchure dans l'Adige est à deux lieues de là, à Ronco, est une espèce de canal bourbeux qui, en été, n'a pas plus de quatre pieds de profondeur. Mais la moindre pluie le fait grossir subitement, parce qu'il sert de fossé aux marais qui remplissent la plaine. Ses bords sont verdoyants et élevés en jetée. Son eau livide et grasse rampe tristement sur un lit d'argile. Malgré cela, les vagues bleues de Salamine que j'avais vues quelque temps auparavant, ne m'avaient pas paru plus belles; car il semblait

que ces flots n'étaient si pesants que parce qu'ils traînaient avec eux des tronçons de sabres limoneux, des drapeaux qu'ils lavaient, des aigles qui se noyaient, et que cette eau ne gémissait si tristement que parce qu'elle roulait la plainte des morts, qui luttaient encore sur ses rives.

A la tête du pont, du côté par où arrivait l'armée française, s'élève une pyramide en marbre rouge, haute de quarante pieds au plus. Cette pyramide ne porte ni noms, ni inscriptions; on y avait gravé seulement une grande N qui a été effacée. Le premier monument de gloire de Napoléon est ainsi sans nom comme son tombeau.

Quoique ce monument ait la simplicité des jours qu'il rappelle, les faces du piédestal sont remplies de trophées en relief, de haches d'armes, de faisceaux, de torches ailées, de cuirasses, de foudres, d'aigles. Mais tous ces trophées ont été à moitié brisés; il n'en reste que la trace. L'une des faces du piédestal renfermait la statue de Napoléon; elle en a été arrachée, et laisse un grand vide dans la base. Et nous aussi, nos haches d'armes sont brisées : la lettre de notre nom est effacée sur notre dalle; notre torche est éteinte; les enfants ont emporté, dans le creux de leur main, jusque sous leurs cabanes de roseaux, la poussière de nos pères. Et la statue de la France a été aussi mutilée et arrachée de son piédestal. Quand sortira de l'atelier le divin sculpteur, pour la replacer debout dans sa niche de marbre fin?

De cet endroit, la vue de l'horizon est pleine de grandeur et d'originalité. La levée dominait encore le fossé où le général français avait été renversé; il y avait tout à côté une barque de pêcheur échouée, symbole d'un autre naufrage.

Aussi loin que la vue, le marais s'étendait sous des joncs, de hautes herbes. Partout la plaine était bai-

gnée sous cette eau plombée d'où ne sort jamais aucun bruit, ni chant d'oiseau, ni voix d'homme. D'étroites chaussées de quatre pas de large divisaient cette vaste mare; à son extrémité, le clocher de Ronco surgissait de la vase et en marquait le rivage. De grands nuages pesaient alors sur ces flaques d'eau, où ils déployaient leurs ombres comme des drapeaux ensanglantés. Une quantité innombrable de mouches luisantes qui pullulent vers le soir, jaillissaient en étincelles de chaque touffe d'herbes. L'horizon était fermé par les masses bleuâtres des Alpes Tarentines. Il y avait dans cette vaste étendue que mes yeux embrassaient, un repos qui me parut sublime; on eût dit que ce pesant horizon et cette plaine immobile s'étaient épuisés à jeter tous leurs bruits dans le nom qu'ils avaient les premiers vomi de leurs roseaux, et qu'ils étaient retombés depuis ce temps, fatigués de leur œuvre, dans la stupeur et le silence.

Les contours des marais sont tracés par des champs de blés, par des bouquets d'érables, des catalpas; une admirable culture vient s'y perdre de tous côtés. Partout, en effet, la République française a labouré en Italie avec un soc profond ses champs de bataille. Elle a aiguillonné son bœuf sur la glèbe de Montenotte; elle a semé ses germes dans les champs de Lodi, et les oiseaux les ont emportés sur leurs ailes. Aujourd'hui, de beaux arbres croissent dans le sillon des boulets; les jeunes filles attendent à l'ombre, en chantant, que les feuilles des mûriers verdissent. Les caroubiers, les myrtes, les buissons d'arbousiers fleurissent dès l'hiver. Les vignes couronnent de guirlandes la tête des peupliers de Castiglione. Les blés de Marengo sont mûrs. Que les peuples prennent leur faucille, et qu'ils attellent leurs bœufs pour emmener leurs gerbes. Voici le temps de la moisson du genre humain qui s'approche. Le

grand laboureur d'Arcole a fécondé la terre en automne, avec son soc fait de l'airain des canons.

Ces lieux, au reste, n'expliquent pas seulement Napoléon : ils parlent surtout de la France. Si l'enthousiasme de sa gloire passée s'effaçait jamais de son sein, il faudrait venir le chercher sous les cabanes d'Arcole; si ces cabanes l'avaient oublié sous leurs roseaux, il faudrait le redemander aux herbes et aux joncs des marécages. Jusqu'aux madones qui bordent les chemins, jusqu'aux saints dans leurs niches, qui ont toujours leurs yeux tournés du côté de ces chaussées, tout prendrait une voix pour chanter le cantique des peuples : France, toi si belle, quand tu marchais par ce chemin; toi si fière, si hardie; toi à présent si changée, ah ! si l'on ne voyait à tes côtés la cicatrice de la lance et les clous qui t'ont clouée au poteau, qui pourrait te reconnaître ? Depuis plus de trois jours, tu es descendue dans ton sépulcre, toi l'hostie des nations. Peuple prophète, laisse le linceul; revêts-toi de l'avenir.

La nuit était arrivée : quelques étoiles commençaient à paraître. Quoiqu'il ne fît aucun vent, il me semblait qu'elles étaient battues dans le ciel par une tempête invisible, comme mon âme dans ma poitrine. Je regagnai la grande route par le village de Gazzolo; quand j'arrivai à Vicence, les portes étaient fermées depuis longtemps.

Venise, 18 juin 1832.

III

LE CHAMP DE BATAILLE DE WATERLOO.

Il y avait un peu plus de vingt ans que la bataille avait été livrée quand j'arrivai à Waterloo par la forêt de Soi-

gnes. Je suivais seul la route, cherchant, comme il arrive en pareil cas, un point connu pour me reconnaître à travers des lieux si souvent et si diversement décrits. A mi-côte d'une terre en chaume j'entendis la sonnerie d'un troupeau et des poules qui gloussaient dans un bas-fond. Ces bruits champêtres sortaient des cours d'une grande ferme isolée, dont on ne voyait que les toits en ardoises; j'y descendis, et à peine arrivé, je lus sur l'un des bâtiments en brique qui bordent le chemin : Ferme de la Haie-Sainte. Ces mots me saisirent fortement, car avec ce point m'était donné tout l'horizon.

Le champ de bataille n'est point une plaine. Le sol ondulé y forme au contraire partout des ravines parallèles qui se renflent et s'élargissent à leur milieu. Ce que l'on appelle le plateau de Mont-Saint-Jean, est un plan incliné qui n'offre presque aucune surface horizontale. En avant, en arrière et sur les deux côtés, cet espace vide, d'un terrain rouge et sablonneux, semé d'avoine, de trèfle, de seigle, sans murs, sans fossés, sans barrière, est entouré d'une ceinture de bois de haute et de petite futaie ; véritable champ clos pour un duel à mort.

La forêt de Soignes est à deux mille toises en arrière, et les maisons de Mont-Saint-Jean bordent, comme le faubourg d'une grande ville, la route pavée qui traverse cet intervalle ; à cause de l'inégalité du sol on ne peut voir de loin que la pointe des toits et le petit dôme de l'église de Waterloo. Sur la lisière des bois et dans la campagne s'élèvent, dans des directions opposées, les clochers en aiguilles de Planchenoit, d'Ohain, de Braine-la-Leud. Une vallée concave traçait le front de bataille ; il était fort resserré, ayant moins d'une demi-lieue de développement. Le sol s'exhaussait par le centre et s'inclinait jusqu'à ses extrémités, en sorte que les deux ailes ne pouvaient se

voir l'une l'autre. Ce point culminant de la ligne répond à la petite ferme de la Belle-Alliance qu'occupa l'empereur toute l'après-midi, et où se rencontrèrent le soir le duc de Wellington et le maréchal Blücher.

Dans de longs siècles, il sera facile encore de reconnaître la ravine qui séparait les deux armées. Elle est sans eau, sans source, sans arbre. Ses deux extrémités seules et son centre se cachent sous des habitations et des vergers; la gauche est marquée par les ruines du château d'Hougoumont; le centre, par la grande ferme de la Haie-Sainte; la droite, par le village de la Haie, plus connu dans le pays sous celui de Morache. A une demi-lieue plus loin, la vallée se perd du côté de Lasnes dans des défilés, des taillis, des marais, et enfin dans un chemin creux et fort étroit. C'est par ce chemin que déboucha à grand'peine la première colonne des Prussiens de Bulow. Le sol en est tellement spongieux, qu'il devient impraticable sitôt qu'il a plu. Aussi, ce corps d'armée y resta embourbé la moitié du jour, et mit cinq heures à faire une lieue. Dans une des bruyères qui dominent ce défilé, on trouve une colonne et un tombeau, quoique l'action ne se soit pas étendue jusque-là.

Sur l'extrême gauche de la position française et sous une allée de frênes blanchit la carcasse du château d'Hougoumont, incendié par les bombes du prince Jérôme et du général Foy. La chapelle seule est restée debout. On montre comme la relique miraculeuse de la bataille un Christ en bois épargné par le feu. Les murs du verger ont été conservés ainsi que les fameuses charmilles dont ils étaient couverts. A la place du petit bois par où commença l'attaque verdit un champ d'avoine; les arbres du parc ombragent la tombe d'un Irlandais.

La ferme de la Haie-Sainte, sur laquelle pivotait toute

la bataille, est une espèce de forteresse rustique. Les portes des cours et des jardins sont encore criblées de balles. Sous l'un des hangards je vis de grands entassements d'os et de têtes de chevaux. Parmi ces têtes il y en avait encore avec le mors rouillé entre les dents. Dans les champs, en face de la ferme, de longues et profondes tranchées, remplies de restes d'hommes, de chevaux, de harnais, se reconnaissent de loin à une végétation plus forte et d'un vert plus sombre. Des habitants de Bruxelles marchandaient alors ces ossements ; mais les gens du pays ne voulaient vendre que les restes de chevaux, et l'on était occupé à les séparer d'avec les squelettes d'hommes. De tous côtés les tombes étaient ouvertes. Un fossoyeur me dit une fois en soulevant sa pelle : Voilà des os de grenadiers de la garde; ils sont grands comme des os de chevaux.

Au bout de la vallée, sur la droite, le petit hameau de Morache ou de la Haie est abrité sous des arbres touffus ; il se lie aux vergers du château de Frichermont, qui de ce côté servait de pendant au château détruit sur la gauche. C'est par là que se fit la trouée des Prussiens. Le voisinage de la forêt permit au maréchal Blücher de s'élancer comme d'une embuscade; le chemin par lequel il arriva d'Ohain est une étroite clairière dans un bois fourré de pins et de chênes, où les chars ont peine à passer. Les deux armées durent l'apercevoir à la fois et en un clin d'œil, car il débusqua en rase campagne et sur une éminence. De là on s'explique pourquoi les fermes de la Haie ne portent point de trace de mitraille. Le village situé dans un bas-fond fut enveloppé et emporté avant que rien eût été préparé pour la moindre défense.

Au centre de la position des Anglais a été élevé un grand tumulus en briques, recouvert de terre. Cette tombe colossale domine de très-haut tout l'horizon. Pour la

construire, on a écrêté le sommet du plateau dont on a ainsi changé la forme. L'endroit où la route de Bruxelles coupait la ligne anglaise est marqué, des deux côtés, par une colonne funèbre. Ces deux colonnes forment l'entrée mortuaire du champ de Waterloo. Un peu plus loin, dans ce champ néfaste, on trouve une pierre élevée à un inconnu assassiné là en plein jour. L'inscription est une prière au passant pour rechercher et dénoncer le meurtrier.

Du côté de Planchenoit, à l'endroit où se fit la première attaque de flanc des Prussiens, s'élève un petit monument noir, en fer, de forme gothique, avec ces mots en allemand :

AUX HÉROS TOMBÉS LE ROI ET LA PATRIE RECONNAISSANTE.
QU'ILS REPOSENT EN PAIX !!
BELLE ALLIANCE, LE 18 JUIN 1815.

On trouve ainsi, dans cet horizon, des tombeaux d'Anglais, de Hanovriens, de Belges, de Hollandais, de Prussiens, d'Écossais, d'Irlandais ; les Français seuls n'en ont pas, ou plutôt tout ce que vous voyez est leur tombeau.

Quand on fait aujourd'hui les marches du maréchal Grouchy, ces marches de deux lieues en un jour, on reconnaît un homme frappé de la fatalité antique, et qui, selon le mot d'un ennemi, s'arrêtait à chaque pas pour attendre l'avenir.

Qui croirait que l'empire du monde dépende quelquefois d'une circonstance telle que la pluie ou le beau temps ? Rien pourtant n'est plus vrai. Imaginez qu'au lieu de pleuvoir, il eût fait un rayon de soleil le 18 juin 1815 : la bataille eût commencé avec le jour ; de l'aveu de tous les hommes de guerre, elle eût été gagnée à deux heures après midi. Au contraire, voilà un nuage qui passe et se

résout en pluie, un sol qui s'effondre, des roues qui s'embourbent, une matinée perdue, c'est-à-dire un empereur qui s'en va mourir par delà de l'équateur, et la ruine d'une nation, sans cela invincible.

Il reste encore un des hommes qui servirent de guides à Napoléon pendant la journée et la retraite. Cet homme se rappelle chaque place où l'empereur a passé. Il cultive ces vestiges. C'est là sa religion et son univers, car il n'en fait pas métier. Hors de là, il n'a rien vu, il ne sait rien, il ne se souvient de rien. Quand on me le montra, il battait son blé dans une grange de Maison-le-Roi. Il y avait justement treize ans que son compagnon de moisson avait rentré sa lourde gerbe à Sainte-Hélène.

La tradition des quatre stations principales de l'empereur pendant la journée du 18 s'est très-exactement conservée ; elles marquent bien l'ordonnance et les péripéties de la bataille. On voudrait avoir des détails semblables sur Annibal à la journée de Zama. Vers dix heures du matin, Napoléon mit pied à terre à gauche de la route, sur les hauteurs de Rossomme ; il était alors à un peu plus d'un quart de lieue en arrière de son front de bandière. Il dominait de là toute la topographie de la campagne ; ses yeux pouvaient facilement plonger dans les ravins de Braine-la-Leud et de la Haie-Sainte. Par malheur, le défilé sur la droite était moins visible ; il ne fut pas remarqué ; d'ailleurs, les bois de Lasnes et de Saint-Lambert, où s'amassait le danger, étaient encore silencieux. De cette éminence, l'empereur dicta l'ordre de bataille. Pendant quelque temps, il eut le spectacle de son armée rangée à ses pieds sur six lignes. Il put alors répéter avec raison : « Nous avons quatre-vingt-dix chances pour nous, et nous n'en avons pas dix contre. »

La seconde position qu'il occupa était près de la route,

en avant de ses réserves, en face de la maison de son guide Descosse. Il était midi ; l'action était engagée. De ce mamelon, moins élevé que le précédent, il n'apercevait plus que les points culminants des terrains, les toits de la Haie-Sainte, et le verger d'Hougoumont, où était alors concentrée toute la bataille. C'est de ce même champ qu'il entrevit pour la première fois, du côté de Chapelle-Saint-Lambert, l'avant-garde des Prussiens : il y avait deux heures déjà que ces têtes de colonnes n'étaient plus qu'à une lieue de son flanc droit[1]. A travers le feuillage bronzé des taillis, on voit encore le clocher de Saint-Lambert se dessiner en blanc sur la colline, comme un fantôme qui fait un signe, à l'extrémité de l'horizon.

La troisième station de l'empereur, toujours en se rapprochant de l'ennemi, fut sur le plateau de la Belle-Alliance. Le toit rustique de cette ferme, pendant la dernière partie de la journée, servit de point de direction et de ralliement aux corps prussiens qui arrivaient de divers points de l'horizon. Encore une fois, Napoléon commandait de là à tout son champ de bataille ; il était au centre de sa double action, un peu plus près de la Haie-Sainte que de Planchenoit ; il voyait également bien ses deux ailes ; les boulets anglais et prussiens se croisaient sur ce point, qui était le foyer de la courbe décrite par l'armée française.

Un peu après, on vit l'empereur descendre par la route de Bruxelles ; il atteignit jusqu'au pied du ravin de la Haie-Sainte. Il venait de reconnaître les colonnes de Blücher, qui s'élançaient de la lisière du bois sur sa droite et sur son centre. On montre encore les buttes de sable

[1] Voyez le Recueil des pièces militaires de l'armée prussienne en 1815, par le lieutenant-colonel Plotho.

rouge où il arriva, à une demi-portée de fusil de la position anglaise. C'était une action désespérée, comme celle qu'il tenta sur l'Alpone dans la journée d'Arcole. Mais cette fois sa jeunesse ne le protégeait plus. Dans sa retraite, il repassa à travers champs à la droite du même mamelon de Rossomme, d'où il avait eu le matin le spectacle des deux armées. Ses guides, à ce dernier moment, n'entendirent de lui que ces deux mots : « Évitez les marais. »

Pendant longtemps les oiseaux et les animaux ont disparu de l'horizon de Waterloo. Aujourd'hui, le paysage flamand a retrouvé toutes ses harmonies champêtres. Les fauvettes sifflent sous les pommiers nains de la Haie-Sainte, et j'ai entendu les pies jaser sous les frênes d'Hougoumont. Le hameau de Planchenoit, qui n'était composé que de chétives cabanes en chaume, a profité de la dépouille des morts ; il brille aujourd'hui sous de jolis toits d'ardoise au milieu de ses grasses prairies. Je l'ai vu au temps de la fauchaison de l'avoine. La vallée était remplie de faucheurs, de faneuses, d'attelages de chars, de paysans qui faisaient la dînée dans le creux des sillons. Un soir, je m'assis sur une gerbe à côté d'un vieux paysan qui assistait à la levée de ses blés. Il était très au fait de quelques petites circonstances de la bataille, qu'il mêlait à l'histoire de sa ferme et de ses champs ravagés.

« Là-bas, où vous voyez cette rangée de faneuses, était la grande batterie du maréchal Ney.

« A l'endroit où s'abattent ces pigeons de la ferme Papelotte, le premier corps fit son attaque ; c'est par là que la déroute commença.

« Vous entendez d'ici le vent souffler dans ce grand orme, le seul qui existe sur le plateau des Anglais. On l'a appelé longtemps l'orme du général Picton ; mais c'était

une erreur. Le général, avec tout son régiment, a péri dans ce champ de trèfle. Voyez comme l'herbe est verte et foncée !

« Maintenant regardez sur la route l'endroit où cet enfant chasse devant lui ce troupeau de bœufs de la Haie-Sainte : c'est là que l'empereur s'est arrêté, sans pouvoir faire un pas de plus. Mais l'enfant et le troupeau sont déjà bien plus avant. »

Chaque soir j'avais à traverser tout le champ de bataille, à la nuit close, pour regagner mon gîte, en arrière de Maison-le-Roi. A cette heure la chouette se lamente dans les décombres d'Hougoumont ; les chauves-souris passent sur votre tête en effleurant d'opaques nuages. Au loin, les chiens hargneux hurlent dans les fermes, et sur le pavé des chaussées on entend gémir les roues de quelque attelage invisible. Le tumulus des Anglais, surmonté du lion de marbre, les colonnes qui bordent le chemin, le monument de fer des Prussiens, s'exhaussent dans les ténèbres. L'horizon est lourd et sinistre. Pour peu que le vent s'élève et fasse trembler le feuillage des futaies voisines, on croit entendre des âmes murmurer et des esprits passer sur la face de la terre.

Mais pour qui ces hommes sont-ils morts ? Pour le juste ou l'injuste ? N'y avait-il, comme on le prétend, rien au bout de ces deux mots : *Vive l'Empereur !* N'était-ce que la cause d'un homme qui se débattait à Waterloo ? Et, si cela est, comment concilier la liberté avec l'inguérissable regret de ce qui a causé la chute du despote ? Grandes questions qui se soulèvent à chaque pas devant vous dans cette triste vallée, comme les fantômes sous la tente de Richard.

Il est dans la vie de Napoléon deux époques qui se distinguent d'elles-mêmes : dans la première, il est exclusi-

vément l'homme de la France, le ministre de la volonté nationale. Il combat pour les foyers, pour la frontière ; il traite avec l'étranger, non pour envahir, mais pour conserver. C'est l'homme d'Arcole et de Campo-Formio; c'est le consul de Marengo.

Il est pour lui une autre époque, quand, la cause nationale étant gagnée en apparence, il agrandit la question dans la paix comme dans la guerre : au lieu du pays, le monde ; au lieu de la France, l'humanité. Désormais, il appuie son levier sur la France, comme sur un point fixe, pour créer un univers nouveau, jusqu'à ce que ce point d'appui ploie et succombe sous l'effort. C'est l'époque qui commence en 1804 et finit en 1815; c'est l'établissement de l'empire. A Bonaparte succède Napoléon.

Jusque-là la France avait été le but ; elle devient le moyen. Les événements qui suivent ne paraissent plus résulter des conditions naturelles du pays. Au lieu de la logique qui avait auparavant mené les événements, tout semble abandonné à la fantaisie d'un seul. On est comme transporté sous un autre ciel, dans un autre climat. Un homme seul, d'une race étrangère, est arrivé, et ce que l'on aimait, on commence à le haïr; ce que l'on haïssait, on se met à l'aimer. Ce n'est plus le même peuple, ce n'est plus la même langue; le pays même semble avoir changé. Pourtant il n'en est rien ; la France s'obstine à retrouver sous le despotisme la tradition persistante de la Révolution française.

Il ne suffisait pas à cette révolution d'avoir échappé à l'étranger en 93; cette alerte n'était que le début d'une guerre de trente ans. On vit alors qu'on courait un danger beaucoup plus grand que celui de la perte de la liberté, et que la vie même de l'État était dans un péril permanent en face de l'Europe. Pour résister à ce danger, une dictature

s'érigea comme lui permanente, qui s'appela tantôt la convention, tantôt le directoire, tantôt le consulat, tantôt l'empire. Ces gouvernements furent autant de machines de guerre, construits l'un après l'autre et dans la même idée, pour battre en brèche la vieille Europe, jusqu'à ce qu'elle demandât merci à la Révolution. Chercher des éléments de liberté dans ces combinaisons, dont la force était la première nécessité, c'est chercher dans la guerre ce qui appartenait à la paix. Le drapeau de combat pendait sur les murailles de la France ; la première affaire pour être libre, c'était de vaincre.

Au fond, les conditions apportées au monde par la Révolution française, dès son origine, étaient telles que, pour s'établir tout d'abord et vivre au milieu de l'Europe, il lui eût fallu, comme les États d'Amérique, être entourée de déserts ou de populations muettes. La main qui devait faire le désert, était celle qui prit la couronne en 1804.

La liberté du citoyen présuppose l'indépendance de l'État, et l'édifice de la déclaration des droits avait besoin d'être fondé sur une base de granit. En Angleterre, avant que la Constitution s'établît, on vit le pouvoir de Cromwell faire taire toutes les lois et réunir les trois royaumes. Avant qu'elle s'établît en France, on vit un autre Cromwell ceindre ou briser toutes les couronnes. Mais celui-ci fut vaincu, et le coup qui brisa le despotisme anéantit en même temps la liberté.

La guerre était tellement dans les conditions de cette époque, qu'elle ressortait des projets les plus contradictoires. La paix l'alimentait plus qu'elle ne l'interrompait. La France la voulait pour assurer son avenir, l'Europe pour reconquérir son passé, le chef de l'État pour maintenir sa dictature. Ainsi, la liberté et l'arbitraire, le passé et l'avenir s'unissaient pour l'exiger. On se trompait l'un

l'autre en signant de fausses trêves; on aurait pu crier : Dieu le veut! Dieu le veut!

Si l'on recherche comment la démocratie put se concilier pendant la lutte avec le pouvoir absolu, il est facile de voir d'abord que ces deux mots[1] ne se sont pas toujours exclus. C'est ainsi que, dans l'antiquité, la Grèce démocratique se modifia sous la main d'Alexandre pour aller remplir l'Orient de son génie. De même encore, la démocratie romaine se tut quelque temps devant César et le chargea de sa victoire[2]. César, l'homme du peuple, fut le précurseur guerrier de l'Évangile. Napoléon sera-t-il le précurseur d'un évangile nouveau?

Le peuple ne juge longtemps les pouvoirs que par l'origine d'où ils sortent. Jamais il ne vit le despote dans celui qui était surgi de ses rangs. La capote du sous-lieutenant couvrit jusqu'à la fin l'empereur. D'ailleurs, la démocratie se figurait que cet homme était son soldat, comme Mirabeau avait été son orateur. Au milieu des conseils des rois, il était le seul qui fût là par la volonté et par l'élection du pays. Quand le peuple, après le consulat, ne vit plus distinctement l'image de la Révolution, il se trouva entraîné à de vastes projets, dont le but lui échappait, et qui le séduisaient par leur mystère même. Il sentit aveuglément qu'il devenait un agent formidable de civilisation, et les proclamations comme les chapitres du Coran, l'instruisaient à demi de la mission de son prophète. Jeté dans un monde nouveau, il fit comme la phalange macédonienne transportée en Orient : il oublia le sol natal.

Ceci explique comment deux sortes d'hommes ne se sont jamais trompés sur le caractère du despotisme de

[1] Les mots, en effet, se sont accordés, mais au dépens des choses.

[2] Où est la démocratie grecque après Alexandre, et la romaine après César? — 1857.

l'empire. Ni sur le trône, ni dans la rue, il n'abusa personne. L'empereur ne réussit jamais à se faire passer pour un roi de vieille race, ni auprès des rois, ni auprès du peuple; c'est pourquoi il ne s'attira jamais, quoi qu'il fît pour cela, ni l'amitié des uns, ni l'inimitié de l'autre.

L'empire fut le moment où la Révolution traîna sur son char de triomphe, à travers toutes les capitales, une royauté faite de ses mains; car dans le moment même où elle semblait s'abdiquer, elle faisait pourtant acte de puissance et de vie. Elle avait brisé une royauté, elle en reconstruisait une nouvelle. C'était encore là un acte de souverain. Elle prenait, il est vrai, le costume et les usages des rois vaincus, comme Alexandre avait revêtu, après Arbelles, la pourpre de l'Asie; mais en vain elle changeait de figure et de nom. Elle ne pouvait renier son origine.

Au reste, l'empire avait en lui plusieurs causes de ruine, lesquelles semblaient se contredire l'une l'autre. Il y en avait qui lui avaient été léguées par la Révolution même; il y en avait, au contraire, qui venaient de ce qu'il avait mutilé la Révolution; enfin, il y en avait qui tenaient à la personne même du chef, car il est de la nature de ces hommes d'épuiser promptement les générations qui les servent. Les Grecs étaient las d'Alexandre sur l'Indus; les Romains, de César, à Munda; la France était lasse de Napoléon, sur le Niémen. Comme, au reste, il réunissait en lui la double usurpation de la royauté et de la Révolution, il ne pouvait manquer de rencontrer une double lutte. C'est ce que l'on vit dans les Cent-Jours, où il fut ruiné au dedans, au nom de la Révolution, au dehors, au nom de la légitimité.

Il y avait de telles contradictions dans cet établissement, qu'évidemment il fallait tout le génie de son chef pour le faire durer. Même sans la main de l'étranger, il

serait tombé par des causes intérieures, dès la seconde génération, comme ceux de Charlemagne et de Cromwell; mais la différence infinie pour la France eût été que sur la base solide et non violée de sa puissance extérieure, elle eût établi, dans une pleine indépendance, sa volonté politique, quelle qu'elle fût : royauté, aristocratie, démocratie, au milieu du respect des peuples, comme l'Angleterre au sein de l'Océan.

Si l'on pouvait encore douter que la cause de la démocratie ait été représentée[1] par Napoléon, il suffirait de voir ce que la première est devenue quand le second est tombé. Sous la Restauration, la démocratie n'a-t-elle pas eu aussi son roc de Sainte-Hélène, en même temps que son chef? A mesure que celui-ci vint à périr, ne dut-elle pas abdiquer comme lui sa souveraineté entre les mains de la légitimité? Le peuple ne perdit-il pas sa couronne le jour où le despote perdit la sienne? ne lui fallut-il pas rendre son épée aux gentilshommes, et cacher son drapeau devant le drapeau du droit divin? Quand on voit cette chute commune du peuple en même temps que du chef, ne devient-il pas évident que le peuple et le chef relevaient d'un même principe, puisque ce qui faisait périr l'un faisait en même temps périr l'autre?

Les *Cent-Jours* furent un effort de la France pour reconquérir la possession d'elle-même qui venait de lui être enlevée par l'étranger. Elle courut au-devant de Napoléon parce qu'il était, comme les trois couleurs, le symbole, non de la liberté, mais de l'indépendance nationale. Quand l'ennemi feignit de séparer la cause d'un homme de celle du pays, ce fut une ruse de guerre fort légitime. Mais que

[1] Comme la démocratie romaine l'a été par César, et la démocratie athénienne par Alexandre.

des esprits sincères se soient laissé abuser par ce stratagème, ce sera l'étonnement de l'avenir. Il se trouva une assemblée politique qui crut que la cause de la guerre entre la France et l'Europe n'était rien autre qu'un homme; elle le sacrifia. Qu'arriva-t-il? la Révolution fut faite prisonnière de guerre, et défila, pieds nus et mains liées, pendant quinze ans, sous le drapeau de l'invasion.

Ce qui distingue la Restauration française de la plupart de celles dont l'histoire fait mention, et ce qui fit son malheur, c'est qu'elle fut, non le résultat de la guerre civile, mais le produit de la conquête étrangère. La France lui fut livrée, non comme une nation douée de libre arbitre, mais comme une chose destituée de volonté, comme un butin fait dans la bataille. De là, la Restauration fut parfaitement conséquente en déniant, dès l'origine, toute espèce de droit à ce *caput mortuum*. Elle pouvait lui faire l'*octroi*, la concession d'une loi; mais il impliquait contradiction de reconnaître un droit inaliénable dans le cadavre d'un État tombé captif entre ses mains. Il n'y eut point de capitulation entre la France et la Restauration. Non; la Révolution fut prise d'assaut et rendue à discrétion armes et bagages. Dans le pillage de la fortune de la France, la Révolution fut estimée chose de bonne prise, et adjugée, comme telle, à la Restauration. Voilà les faits réduits à leur expression la plus simple.

Ainsi, la prise de possession du royaume, dans le préambule de la Charte, laquelle étonna si fort les publicistes, n'était pas autre chose au fond que la reconnaissance littérale des faits. Par prudence, le vainqueur pouvait octroyer des franchises au vaincu; celui-ci n'avait rien autre chose à réclamer; il appartenait, par droit de conquête, au *bon plaisir* du maître. Aucun échange d'obligation véritable ne pouvait s'établir entre celui qui n'avait

que des droits, et celui qui n'avait que des devoirs. La violence les unissait, la violence devait les séparer; 1830 devait rendre raison de 1814 et de 1815.

On sera émerveillé dans l'avenir, lorsqu'on lira les sophismes que notre époque a développés sur l'invasion. Les principes les plus simples de cette matière ont été si bien dénaturés par le génie scolastique de nos temps, qu'il importe de saisir l'occasion de les rétablir, toutes les fois qu'elle se rencontre.

Pendant longtemps les esprits les plus graves se turent sur cette question, et un événement aussi immense fut considéré comme un fait passager; soit terreur de toucher une plaie si profonde, soit nécessité de s'en distraire, car on ne peut supposer l'oubli. Les uns admirent que le despotisme pouvait devenir tel, qu'il fût permis de s'en affranchir, au prix même de l'invasion; d'autres établirent qu'il n'y avait eu de lésée en France que l'autorité d'un seul, et qu'un million d'ennemis n'avait tout au plus foulé, dans le pays, que la couronne d'un Corse; il y en eut enfin qui applaudirent à ce sophisme, qu'il n'y avait eu ni vainqueur, ni vaincu, que tout s'était passé à Waterloo, entre des idées, dans le champ clos de l'intelligence humaine. Il suffit d'énoncer ces théories pour montrer quelle perturbation s'était faite dans la conscience publique.

Durant quinze ans, les positions étant également fausses pour le pouvoir et pour le peuple, toutes les idées eurent le temps de se convertir en sophismes; sorte d'époques mixtes, plus corruptrices cent fois que la franche et sanglante tyrannie. On s'accoutuma à croire que le citoyen pouvait rester libre quand l'État était esclave. On ne parla plus de nation, mais beaucoup d'humanité, comme si l'humanité sans nation était autre chose qu'une cohue du genre humain. Le sentiment de la patrie fut es-

timé chose étroite et surannée. A la place de ses vertus exigeantes et partiales, on érigea les vertus cosmopolites, d'autant mieux qu'elles dispensent presque toujours de la pratique. On devint philosophe; on cessa d'être peuple. C'est ainsi qu'ont fait tous les empires qui se sont peu à peu retirés de la conduite du monde.

Il est trois sortes d'invasions que l'on a pris à tâche de confondre, et qui, pourtant, ont des effets bien différents. La première est celle qui est repoussée du sol. L'État alors ne fait que s'accroître au sortir du danger. Le peuple grandit par le souvenir de son héroïsme. C'est l'Italie après Annibal; c'est l'Amérique sous Washington; c'est la France sous la République.

La deuxième espèce d'invasion est celle où le vainqueur s'assied sur le terrain conquis, et y établit sa demeure future. C'est l'Espagne sous les Maures; c'est l'Angleterre sous les Normands. Dans ce cas, un nouvel État se forme des ruines de l'ancien. Une société plus jeune s'établit au sein de la race conquise. Tout peut encore être profit pour l'avenir de la contrée subjuguée.

La troisième sorte d'invasion est celle où le conquérant se retire du milieu de sa conquête après l'avoir liée à un gouvernement de son choix. Alors, voici ce qui arrive : la nation est pendant quelque temps abolie. Il reste des débris d'un peuple, mais plus de peuple. La tradition du droit est brisée, la conscience publique s'évanouit; il n'y a plus de despotisme, il n'y a plus de liberté. L'État est mort.

Chez les anciens, cette même idée avait une expression beaucoup plus claire; un peuple envahi, conquis, était un peuple qui n'avait plus de droit politique; et comme tous les droits naissaient pour eux du droit politique, non-seulement il n'y avait plus là de peuple, mais plus d'hommes dans ce peuple. Les hommes devenaient des *choses*, des

meubles; et c'était une conséquence nécessaire d'en faire des esclaves ; déduction si juste qu'elle ne fut jamais mise en doute par la conscience, ni des vainqueurs, ni des vaincus. La civilisation moderne a tempéré ces principes; elle ne les a point abolis, car ils sont dans la nature des choses.

Cela posé, on admire aujourd'hui que des partis aient cru sérieusement qu'un aussi grand mal que la soumission à la conquête pût jamais se convertir en bien. Là où il n'y a plus d'État, pour qui est le bénéfice de l'avenir? Sur cette base de la France démantelée, il n'y eut pas d'abord plus de place pour la royauté qu'il n'y en avait pour le peuple. On y plaça à tous hasards ce que l'on appela justement une fiction constitutionnelle!

L'invasion fut la ruine de tous les pouvoirs, de la royauté, de l'aristocratie, de la démocratie.

Et d'abord de la royauté. Injuste ou non, le souvenir de l'étranger ne fut-il pas l'obstacle incessant à toute réconciliation, le mot d'ordre de toutes les haines, la pensée qui mina sans relâche le sol sous les pas de la vieille monarchie? Elle ne pouvait se racheter ni par la tyrannie, ni par la liberté; le bien et le mal, tout se tournait contre elle. Pour la condamner, quoi qu'elle fît, il n'était besoin que de dresser en face d'elle le fantôme de l'invasion. C'était, à son banquet, le fantôme de Banco.

Quant à l'aristocratie, elle a reconnu, mais trop tard, que le jour funeste pour elle a été celui où elle entra, avec l'émigration, dans les rangs ennemis. Ce jour-là, elle perdit ce qui avait fait le caractère de toutes les aristocraties passées, romaine, vénitienne, anglaise, lequel avait été toujours de conserver intacte et de défendre, en première ligne, l'indépendance de l'État. Non, ce n'est point dans la nuit du 10 août que l'aristocratie française a perdu ses

titres ; elle sait bien elle-même que c'est le jour où elle en bourra ses fusils dans les rangs de l'étranger.

Pour ce qui regarde les libertés nationales, comment s'imagine-t-on qu'elles soient sorties de ce moment de néant, où la nation disparut sous la loi du plus fort? La vie même avait été suspendue dans le pays. Ce n'est point en un moment que cette force morale se répare, et les libertés populaires ne témoignent que trop encore qu'elles sont nées dans un tombeau. Un principe ennemi a été introduit dans l'État ; il a, pour ainsi dire, partagé entre les partis le cœur du pays. La blessure de la France n'est pas guérie ; le fer de l'étranger est resté dans la plaie.

Il faut prononcer ces mots affreux, quoi qu'il en coûte, afin que la génération qui s'élève soit au moins convaincue, par cet exemple, qu'il vaut mieux, pour un peuple, périr jusqu'au dernier homme, que de rendre son épée à ce que l'on appelle, toujours au besoin, civilisation, humanité, philosophie.

La première philosophie, comme la première liberté, comme la véritable humanité, est de faire respecter en soi le droit de la conscience humaine, malgré la violence de l'univers ligué et déchaîné. Hors de là, il n'est que chimère et fol abaissement. Que les prétendus bienfaits apportés par le vainqueur ne fassent plus nulle part illusion à personne ; que nul ne se berce en cela des avantages métaphysiques des transformations sociales, lesquelles déguisent mal, comme on voit, le dépérissement des âmes et l'affaissement des courages. Que l'on sache bien que la tyrannie toute nue, si elle est née du sol, est un bienfait en comparaison des libertés apportées par la victoire de l'étranger ; car, encore une fois, cette victoire est la mort; ces libertés ne décorent que le tombeau de l'État.

Pour se jeter dans la pratique des grandes choses, pour

manier audacieusement les affaires de la civilisation, il faut qu'un peuple ne connaisse pas les limites de ses forces. Tous ceux qui ont pris jusqu'à présent l'initiative dans l'histoire, ont été possédés de cette sublime ignorance. Quand un peuple a connu sa mesure, il se retire de la lice; le Dieu n'habite plus en lui.

On demande pourquoi les grands événements, comme les grandes inspirations, manquent aujourd'hui au monde; je réponds que tous les peuples européens ayant fait, dans ces derniers temps, l'un après l'autre, l'épreuve de leur faiblesse, tous hésitent à s'emparer résolûment des affaires du monde : aucun n'a plus foi en lui-même.

Ce fut une des missions de Napoléon, et l'un des buts de l'établissement de 1804, de les briser les uns après les autres, et les uns par les autres, afin que nul ne se confiant plus en sa force isolée, ils n'entreprennent plus rien sinon d'un effort commun. Jusqu'à ce jour, tous les grands résultats de l'activité humaine sont nés de l'énergie des sentiments nationaux. Plus ces sentiments ont été concentrés, plus aussi les nations ont été fortes et fécondes. C'est ce qui explique comment de si grandes choses ont pris naissance sous le despotisme d'un homme qui exaltait et personnifiait le génie particulier d'un État. Ainsi Athènes sous Périclès, Rome après César, Florence sous les Médicis, la France sous Louis XIV. De nos jours, au contraire, l'esprit de chaque nation, en particulier, s'efface et se confond ; en même temps disparaissent, pour un moment, les grandes audaces et les sublimes entreprises. Il y a une espèce d'interrègne dans le monde; l'univers est rempli de lambeaux qui se cherchent l'un l'autre ; vous diriez d'un serpent qu'un géant vient de partager en plusieurs tronçons en le foulant sous ses pas.

Consultez, visitez, interrogez les peuples les plus vantés;

ils sont tous frappés d'impuissance et d'inertie. Aux uns manque la force matérielle ; aux autres, l'essor de l'intelligence ; à tous, l'indépendance et le libre arbitre. Ils ont d'excellentes parties, et, pour ainsi dire, des membres achevés ; mais pas un ne forme à lui seul un ensemble complet et organisé. Chacun a son but devant soi ; pas un n'ose y toucher. La Russie recule devant sa proie en Orient, l'Allemagne devant son unité, la France devant sa liberté. Dans ces circonstances, le génie de tous s'allanguit ; car il ne s'est pas encore formé un esprit général à la place de ces esprits différents qui s'épuisent ; il n'y a plus de nations, il n'y a point encore d'humanité.

Le peu de cas que les nations font d'elles-mêmes, en tant que nations, peut se mesurer exactement par l'habitude, par la menace, par la sollicitation des interventions armées qui tendent à devenir peu à peu le droit des gens en Europe. Supposé que ce droit s'établisse, bien des tumultes seront réprimés, bien des séditions étouffées ; on instituera même prématurément un cosmopolitisme informe.

Mais quand on aura violé ainsi tout ce que les ancêtres honoraient; quand l'idée de patrie dégradée par son propre abandon ne réveillera plus nulle part ni fierté, ni amour; quand il n'y aura plus de barrière, plus de foyer, plus d'asile, il n'y aura plus de peuples, cela est vrai ; mais aussi il n'y aura plus d'hommes. Avant un siècle, si personne n'opposait à ces maximes une barre d'airain, l'Europe occidentale et continentale ne serait plus qu'une cohue de bourgeois sans feu ni lieu, sans valeur et sans cœur, prêts à devenir, comme ceux de Byzance, la proie du premier venu qui leur ferait l'honneur d'abaisser la main sur eux.

Octobre 1836.

IV

LE SIÉGE DE CONSTANTINE.

I

Comme un coursier qui sent l'aiguillon des batailles,
Vers Cirtha la Numide, aux mauresques murailles,
Va, cours, vole, mon chant, sur tes ailes d'airain.
En rasant de l'Atlas les épaules d'ébène,
Réveille de ton cri, sous la neige africaine,
Les morts décapités qui bordent le chemin.

Comme un brûlant simoun, enfant de la tempête,
Ébranle sur leurs gonds les portes du prophète,
Et de Ghelma vengé dessèche le cyprès.
Dans la nuit fais gémir le désert homicide ;
Descends avec la soif dans la citerne aride :
Vautour, suspends ton nid au front des minarets.

Que l'enfant de Tunis entende ta menace ;
Que l'iman, sur la foi du nuage qui passe,
Dans ses cieux haletants cherche en vain Mahomet.
Plus acéré qu'un dard, plus rapide qu'un rêve,
Va, cours, porte à Cirtha le message du glaive,
Et dis dans la mosquée à l'oreille d'Achmet :

« Lion de Constantine, à l'épaisse paupière,
Demain il faut quitter ta royale tanière.
Le chasseur a tendu son filet sous tes pas.

Bey de Mauritanie, il faut quitter ta proie,
Femmes, divans, trésors, tentes d'or et de soie,
Et la ville aux cent tours qui rugit dans l'Atlas.

« Voici que, défiant la nuit du cimeterre,
Les morts de Manssourah se soulèvent de terre ;
Ils font sur la montagne un signe à l'horizon.
Tout un peuple les suit, et les têtes coupées,
S'entrechoquant dans l'ombre à l'éclair des épées,
Dans leurs cages de fer ont murmuré ton nom. »

II

Ainsi, comme un coursier que son maître abandonne,
Comme un hardi simoun, dernier fils de l'automne,
Mon chant se précipite au-devant des combats.
Mais toi, peuple de France, à l'oreille superbe,
Parmi tes courtisans qui rampent comme l'herbe,
Incliné sous ton char, je te dirai plus bas :

Aussitôt que d'avril l'haleine printanière
Réjouira l'aiglon dans la tiède bruyère,
De tes dissensions étouffe les cent voix.
Remets dans le fourreau le glaive des paroles ;
Laisse là le sophisme et ses flèches frivoles
Dormir dans son vide carquois.

Sitôt que verdira le vieux chêne des Gaules,
Quitte l'âtre enfumé. De tes lourdes épaules
Secoue en murmurant l'outrage des hivers.
Retrempe dans l'acier ton esprit qui se rouille ;
Mais garde d'emporter ta honteuse quenouille
Et tes pensers bourgeois aux numides déserts

Épouse, au lieu des mots, les vaillantes épées,
Vierges au front d'azur, de crêpe enveloppées,
Qui de gerbes de flamme éblouissent les cieux.
Les canons muselés t'appellent sur leur trace;
Quitte l'or pour le fer, et revêts la cuirasse
Et le courage des aïeux.

III

Ta route vers Cirtha d'ossements est marquée.
Là, sous son double mur, au pied de sa mosquée,
La reine du désert s'assied sur un tombeau.
Autour de ses flancs noirs un noir rocher serpente;
Un pont couvre l'abîme, et sous l'arche béante
L'eau du torrent bondit ainsi qu'un lionceau.

Évite la vallée où l'embûche est tendue.
Qu'au bout de l'horizon la vedette perdue
Éprouve le sentier en marchant devant toi.
Imite le lion que le serpent enlace;
Il veille sur ses flancs, mais des plis de sa face,
Il protége à son front sa couronne de roi.

Que la marche soit lente et la bataille ailée.
Aux abois des canons, que la porte ébranlée
Reconnaisse son hôte et s'ouvre en gémissant.
Sur ses gonds de granit, si la porte est rebelle,
Dans la brèche suspends le pied de ton échelle
Au pied des minarets qui glissent dans le sang.

Souviens-toi d'épargner, au jour de ta victoire,
Femmes, enfants, vieillards, vierges au sein d'ivoire,
Et ceux qui baigneront tes genoux de leurs pleurs.

Que l'épée aisément pardonne au cimeterre.
Le courage a partout le courage pour frère;
Le lâche périt seul et n'a point de vengeurs.

IV

Si ton bras obéit à la voix du poëte,
Sous les tentes des beys ta récompense est prête.
Sur ton front dépouillé le myrte renaîtra.
La terre de Juba te rendra tes semailles;
Et, le soir des batailles,
Les morts t'applaudiront sur le haut Manssourah.

Tu marîras en paix, symbole d'alliance,
Au dattier africain la vigne de Provence.
De ses fruits d'or Calpé remplira tes boisseaux;
Et d'encens et d'ivoire et de gomme odorante,
Sur les chameaux de Tyr la caravane errante
Gorgera tes vaisseaux.

Loin des noires cités et du giron des femmes,
Parmi les vents, les flots, le tumulte des rames,
Ton esprit grandira sur l'abîme entr'ouvert.
Tu feras ton butin, au flanc des monts arides,
Au seuil des Thébaïdes,
Des immenses pensers qui dorment au désert.

Du passé trop longtemps éternisant l'injure,
Les peuples ameutés autour de ta ceinture
Deux fois t'ont retranché les Alpes et le Rhin.
Des Alpes vers l'Atlas ta frontière recule;
Tu renverses du pied les colonnes d'Hercule
Et leurs portes d'airain.

Que l'État, hardiment relevé de sa chute,
Colosse rhodien qui grandit dans la lutte,
Mette un pied dans Toulon et l'autre en Orient,
De ses deux flancs de bronze il joindra les deux rives;
Et des flottes captives
Les grands mâts toucheront aux genoux du géant.

Alors, quand de l'Euxin, aux brumes éternelles,
Le czar, heurtant du front l'orgueil des Dardanelles,
Tentera d'autres cieux et de plus tièdes mers,
Un signe de ta main renverra le Barbare
Frissonner, les pieds nus, sur son trône tartare,
Aux confins des hivers.

Novembre 1836.

V

DE L'AVENIR DE LA RELIGION.

Les révolutions politiques ont toujours été précédées et en quelque sorte prophétisées par des révolutions religieuses. Quand l'humanité dut passer de la monarchie orientale aux républiques helléniques, ce changement fut marqué d'abord par le passage du panthéisme de l'Asie à l'antropomorphisme du culte grec. On aurait pu mesurer le changement survenu chez les hommes par celui qui s'était accompli chez les dieux.

Dans les temps modernes, la réforme religieuse renferme implicitement, sous d'autres traits, toutes les phases qui se sont suivies dans la société civile. Comme la Réformation a eu deux époques, ce mouvement s'est réfléchi

dans deux ères politiques. La révolution d'Angleterre est à la Révolution française ce que le luthéranisme est au calvinisme. La première de ces révolutions est encore à demi attachée au moyen âge. C'est son caractère que ce mélange de foi mystique et d'anarchie sociale : la Bible suspendue aux arçons de Cromwell, tous ces groupes d'anabaptistes, de quakers, de puritains, mêlés dans une lumière douteuse ; et l'Homme-Dieu régnant sur ce bruit, sur ce sang, sur ces trois royaumes jetés dans la fournaise, sur ce pandemonium, qu'il contient et clôt encore de la pierre de son sépulcre.

La Révolution française achève de briser ce que l'Angleterre a commencé de délier. Sa loi, sa loi terrible, est de rompre la tradition religieuse. On le lui a reproché, et c'est, en effet, sa mission prochaine ; car il est des temps où il faut que l'homme marche seul et montre ce qu'il sait faire sans Dieu. Ces jours arrivent lorsque Dieu, après lui avoir enseigné sa tâche, comme à un enfant, dans le mystère des époques primitives, la lui laisse accomplir, dans sa maturité, seul et sans guide. Quand les races encore primitives arrivaient par des chemins inconnus ; quand aucune d'elles ne savait où elle allait ni où il fallait se reposer ; quand les cathédrales commençaient à s'élever et que les architectes cherchaient le plan de la cité du moyen âge ; quand un univers nouveau, étonné de lui-même, s'interrogeait sur sa mission, alors l'Éternel était là, sous la forme du Christ, pour dire au peuple : « Arrêtez-vous sur ces rivages ; » aux porches des cathédrales : « Courbez-vous en forêts de granit ; » aux colonnes : « Amincissez vos fûts, plus frêles qu'un fuseau dans la main d'une vierge ; » à l'univers entier : « Formez de grands empires, pour occuper les siècles qui suivront. »

Mais aujourd'hui, où est l'ouvrier qui ne connaît sa tâ-

che? Où sont les rois qui ont besoin d'apprendre le chemin de l'abîme et ce qu'il faut d'heures pour y descendre? Quel peuple ne sait où ses pieds le conduisent et ce qu'il veut faire de lui-même? Que chacun achève donc son œuvre, mais que nul n'attende la visite du maître; il ne viendra que lorsque la tâche, se trouvant accomplie, il faudra en donner une nouvelle au monde.

Or, c'est la dignité de notre époque, de ne pouvoir se résigner à ce dénûment, et de se faire elle-même des cultes prémédités. Comme si les grands cultes de l'antiquité avaient épuisé, partout où ils se sont établis, les harmonies divines départies à chaque lieu, c'est là où ils se sont développés que la pensée religieuse a été le plus vite effacée. Dès l'origine, la Grèce, l'Italie, l'Espagne ont formé de leur souffle et nourri de leur âme ce grand polythéisme antique qu'elles ne peuvent quitter. C'est à lui qu'elles ont donné leur ciel, leur lumière, l'esprit de leurs montagnes, la voix de leurs forêts; à lui les dômes de leurs sommets de marbre, les bois de myrtes verts, le vent sous leurs rameaux, le soleil sur les monts, et l'âme qui remuait tout cela. Au Dieu moderne, elles n'ont laissé que les chapelets dans les couvents, les os des évêques autour des cimetières, les prières du soir des femmes de Grenade, et quelquefois une brise de mer qui passe sur ces trois mondes, et tire un sourd murmure de ce sépulcre vide.

Après avoir épuisé le génie de ces contrées, la pensée religieuse s'est retirée des extrémités au centre de l'Europe. Plus la vie lui manquait, plus elle l'a recueillie au cœur de la race germanique. La destinée entière de cette race, son origine orientale qu'elle aperçoit encore, le génie de ses mythologies scandinaves et de ses épopées du moyen âge se résument dans l'idée du panthéisme, qui se répand avec elle. Ce que, dans l'antiquité, les Alexandrins

ont fait pour les religions païennes, l'Allemagne le fait pour le christianisme; elle accepte les croyances du moyen âge, à condition de les ériger en système et de les transformer en philosophie.

Son catholicisme, sans ajouter au nôtre aucun élément vivant de foi ni d'avenir, remonte plus loin dans le passé; enveloppé des nuages de l'infini, il ouvre les portes de ses cathédrales aux traditions primitives qu'il va rechercher dans l'Inde, aux croyances des Scandinaves et des Druides, aux symboles de Schelling; il ressuscite tous les fantômes évanouis dans la pensée de l'homme; et, quand chacun d'eux se remue sous les voûtes, il faut du temps pour reconnaître que ce sont des morts qui font ce bruit, et que pas un cœur vivant ne bat dans cette foule.

Le protestantisme, agrandi par les dogmes de Spinosa, s'étend, et, pour ainsi dire, se gonfle pour les renfermer sans se briser. C'est un effort laborieux de faire pénétrer le panthéisme dans l'Eglise et dans l'institution des réformateurs du seizième siècle. Schleiermacher consume à ce travail son habileté de lutteur. D'autre part, à mesure que, par son esprit critique, la Réforme se dévore elle-même, le mysticisme s'exalte; il a failli déjà ébranler tout le Nord.

En France, la pensée religieuse vient de faire deux efforts. Dans le tumulte des libertés nouvelles, elle a tenté de rentrer pêle-mêle dans l'Etat avec les flots du peuple; ou bien, assez humble pour n'être qu'un pis aller, dans un âge d'industrie, elle s'est mise[1] à adorer le dieu de l'industrie, un dieu qui, tristement et sans salaire, travaille et se lasse à fabriquer le monde, comme l'ouvrier, dans son échoppe, pour vivre encore un jour, carde sa laine ou forge le fer sur son enclume.

[1] Le saint-simonisme.

Cependant, non sans doute, l'histoire de la religion n'est pas finie, non plus que l'histoire de l'humanité. Si le catholicisme doit vivre aussi longtemps que le type de nos sociétés occidentales, pourtant un jour ce type s'altérera, et avec lui le culte fait pour lui. Mais à quelle condition verra-t-on ce changement, et de quels signes sera-t-il précédé ?

Pour répondre à cette question, il est nécessaire de sortir de l'horizon des sectes, et de s'élever jusqu'à l'idée des rapports de l'histoire et de la nature ; car une religion n'est pas seulement un fait social, mais une idée cosmogonique, le cri tout entier de l'univers, une parole depuis longtemps contenue dans la création, et que chaque objet vient à prononcer par la bouche d'un peuple.

L'homme lui seul peut produire la science. Pour enfanter une révolution religieuse, il faut que la nature tout entière soit complice avec lui : sinon, c'est tout au plus une révolte dans l'infini, une pensée demi-éclose, qui, sans écho dans le monde, sans éclat au soleil, se perd et s'évanouit dans le sein qu'elle a fait battre un jour. Ah ! sans doute, la trame de l'âme humaine est loin d'avoir été déroulée tout entière entre les mains du tisserand : à peine si quelques parties plus saillantes ont surgi de la nuit, et ont commencé de poindre dans le tissu de l'histoire. Qui n'a senti dans les replis de sa pensée des forces inconnues, des voix renfermées, et presque le murmure d'un rivage lointain où l'on doit aborder ?

Sous nos pressentiments d'immortalité dorment enfouis les formes futures, les images, les idées, les empires, les générations, qui s'éveilleront après nous. Or, telle est la loi des choses, qu'à mesure qu'une croyance nouvelle se révèle au genre humain, elle va chercher, pour se développer, une nouvelle contrée. Comme l'oiseau, dès qu'il

est né, s'en va trouver, sans les connaître, le climat et l'abri qui lui conviennent; comme la plante se lève dans la nuit pour aspirer les rayons du matin qui ne luit pas encore; comme la source cachée prend la voie la plus courte et descend vers le lac qu'elle n'a point aperçu, toute idée religieuse, sitôt qu'elle est éclose dans le génie d'un peuple, se lève, et va chercher dans la nature le type où elle doit s'arrêter.

De là l'histoire ne connaît point d'établissement de culte qui n'ait été en même temps une émigration de race. L'apparition du culte de Boudha décide le premier mouvement de la branche indo-germanique, depuis l'Himalaya jusqu'au Taurus. Les dieux des peuples grecs, indécis aux portes du Caucase, grandissent et s'achèvent dans le chemin des tribus, et s'accroissent de chaque objet qu'ils rencontrent en passant. Le christianisme, aussi, est d'abord, en naissant, une idée nue et dépouillée, tombée de l'âme humaine sur les confins du monde oriental. Pour qu'elle ne périsse pas sur la grève, comme l'œuf de l'autruche, à la première brise, il faut qu'elle aille s'enchaîner à la forme des montagnes et des rocs immobiles, et s'organiser dans la nature selon le type qui lui ressemble.

Trop de dieux ont épuisé l'Orient; à la pensée qui vient de naître, il n'offre qu'un éternel retour vers les pyramides de la race de Cham, le parfum évanoui des bananiers de l'Inde, le symbole délabré des lions de la Perse; et le monde moral, qui commence à paraître, a besoin de s'assimiler à un monde physique aussi nouveau que lui. Aussi, le premier mouvement du christianisme est-il de quitter la terre où il est né. Il fuit les palmiers de Job, le mont de Zoroastre, les *fleuves de Brahma*. Aux anges des évangiles, à l'enfant de la vierge, il faut des solitudes immaculées où eux seuls ont passé, des sources dans les bois

où nul n'a puisé hormis les passereaux des paraboles, et pour un autre dieu, d'autres bois sacrés, d'autres mers, un autre ciel.

En effet, c'est l'instinct du christianisme naissant de rechercher les déserts où nulle civilisation ne l'a devancé. Il traverse la Grèce et l'Italie ; mais il n'établit ses chapelles, ses ermitages, ses monastères, que dans les lieux inhabités, où il trouve des formes et des harmonies, dont le polythéisme n'a pu s'emparer. Encore altéré par le soleil des déserts d'Arabie et du ciel de l'Iran, il se hâte vers les ombres du Nord ; il ne s'arrête que lorsqu'il a atteint l'horizon des Gaules, de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Alors, au sein d'une nature jeune comme lui, inspirée comme lui, il se modifie d'après elle ; et, jusque-là, flottant et incomplet, il achève de se fixer dans le catholicisme. Esprits cachés dans les montagnes et les forêts des anachorètes, fleurs, pics aiguisés des Alpes, ombrages des pins chevelus, pierres oubliées des Druides, tout ce qu'il a trouvé sur sa route sert à son monument. Il recueille toutes les formes environnantes, comme l'oiseau qui fait son nid recueille le brin d'herbe. Il s'en revêt ainsi que d'un manteau contre les froids d'hiver ; et, sentant que le temps est venu où il doit s'arrêter, il se construit, d'après ces types épars, des abris gigantesques, d'obscures cathédrales, pour y passer, dans l'immobilité, les siècles à venir.

Appliquons ceci à l'époque où nous sommes. Si de ce long travail de l'humanité contemporaine, si de cette lassitude, de ce mélange de sectes écroulées, si de cet effort constant de se faire une foi, il sortait à la fin quelque chose qui pût y ressembler, qu'arriverait-il incontinent? Il arriverait ce qui s'est vu dans toutes les religions pas-

sées; cette idée ne resterait pas au lieu où elle serait née. Jeune, elle aspirerait à un jeune univers; errante à la surface des âmes, le moindre vent la gonflerait, la pousserait comme une voile vers le lieu qui l'attend.

Pour porter leurs fruits, les vieilles prophéties de Daniel, apportées de la Perse, ont eu besoin de se rafraîchir au souffle des Gaules, et de boire la rosée des forêts des Germains. Pour que le livre du Nouveau Testament s'inscrivît dans le monde, il fallut dérouler une page nouvelle du livre des montagnes. De la même manière, ce type jusque-là inouï, et cette jeune idole qui tout à coup surgirait des fondements de l'âme, irait dans l'univers chercher un autre temple. Elle irait loin d'ici se bercer sur des fleuves qui n'ont réfléchi qu'elle, et du sein de toutes choses, appeler à soi des esprits, des voix, des formes, des génies qui, jusqu'à sa venue, devaient rester ensevelis et ne répondre qu'à sa voix.

Lorsqu'au commencement de ce siècle, un homme de génie rendit au catholicisme une partie de sa vie, ne trouvant que ruines autour de lui, il alla jusque dans les déserts d'Amérique recueillir à la hâte des bruits, des formes, pour rajeunir son culte suranné; et ce Jéhova qui, sous ses dômes gothiques, branlait la tête de vieillesse, il le couronna des herbes des savanes et du duvet des petits du condor. Ce qu'un homme a fait à l'aventure, l'humanité le fera après lui : quand elle sentira en elle la venue d'une ère religieuse, elle ira se reconstruire sur le plan des Cordilières. Je ne sais quels peuples, mais il y aura des peuples, et des idées aujourd'hui sommeillantes dans nos cœurs, inconnues à nous-mêmes, qui monteront aussi haut que les pics des Andes, qui germeront avec l'herbe des pampas, qui déborderont avec les eaux de la rivière des Amazones, qui couvriront de leur bruit le bruit des

cataractes. Je ne sais quel prophète, mais, il y aura un prophète comme Moïse au désert, comme Mahomet dans l'Arabie, qui se lèvera avant le jour pour surprendre le secret de ce monde endormi. En le mêlant avec le secret de l'homme, il composera le nouvel évangile du nouvel univers.

Jusqu'ici, il est vrai, l'Amérique, en face de l'Europe, est ce qu'étaient les Gaules en face des municipalités romaines. A peine sortie des eaux du déluge, et tout à coup enlacée dans les bras décrépits d'une société ruinée, cette union ne produit rien que l'opposition de la nature et de l'homme. Mais, par degrés, l'humanité s'assimilera le monde qui l'entoure. Dans ce silence où elle reste plongée, les fleuves ne cessent de gronder et de chercher leur écho dans une cité nouvelle. Pour peu qu'une idée leur réponde, vous verrez cette voix si longtemps contenue, tout à coup s'élever des lacs et des forêts, et des savanes et des pampas, pour éclater tout haut dans des institutions d'hommes, des destinées d'empires, des gloires à venir, des récits épiques, des vies séculaires, qui s'amasseront sans bruit avec les lacs des Florides, avec les cristaux des Andes.

Alors l'humanité, se sentant poussée par une force souveraine, et qui ne vient pas d'elle, et se voyant refaite sur un type étranger, croira de nouveau qu'il se passe quelque chose de merveilleux autour d'elle. Ce sera le moment où elle reviendra encore une fois et tout entière à Dieu; puis, le premier signe d'une époque religieuse étant de s'éterniser aux yeux dans le symbole de l'architecture, nos cathédrales, depuis si longtemps immobiles, commenceront derechef à végéter et à s'accroître. Sur les ceps de vigne et le lierre fané des chapiteaux gothiques, les cactus du Pérou dresseront en pierre leurs tiges velues, aux-

quelles l'avenir nouera ses nefs; les lianes des savanes balanceront sur l'ère nouvelle leurs arceaux de granit.

Car l'idée de Dieu, telle que la terre peut la produire, ne sera pleinement achevée que lorsque toutes les traditions humaines s'y étant peu à peu amassées, et le type de tous les points de l'univers s'y trouvant déposé, chaque île dans les flots, chaque climat dans sa zone, chaque mont dans sa chaîne, pourra dire, par l'organe d'un peuple : La terre a conçu l'Eternel. Il a grandi en Perse; il est venu dans la Judée, dans le Caucase, dans les Alpes; il a passé par mon chemin; il a bu de mes sources et dormi sous mes ombrages; et maintenant la terre a enfanté son Dieu. Puisque son fruit est mûr, qu'elle aille en tournoyant sous le vent de l'abîme, comme la paille dans l'aire, quand le bon grain a jailli de l'épi sous le fléau du moissonneur.

Juin 1831.

VI

UNE LECTURE DES MÉMOIRES DE M. DE CHATEAUBRIAND A L'ABBAYE-AU-BOIS.

La première fois qu'un livre de M. de Chateaubriand tomba sous mes yeux, ce fut, je me le rappelle, sur un banc de pierre, dans une des cours du collége de Lyon; on était au milieu du printemps. Un vent léger agitait les acacias de la cour, et semait une à une les fleurs sur le volume embaumé; ces pages (c'étaient *Atala* et *René*) firent sur moi l'effet d'une vision. Je sentais une sorte de terreur à l'approche de ce monde idéal qui s'ouvrait de-

vant moi. Quand je fermai le livre, il me sembla que je venais d'apprendre le secret du grand amour et de goûter le fruit de l'arbre du bien et du mal dans l'Éden de l'imagination.

Tous les esprits retenus dans la poétique stérile du dix-huitième siècle durent éprouver, à l'apparition des premiers ouvrages de M. de Chateaubriand, quelque chose de semblable à ce puéril étonnement. Cette poésie rajeunie au souffle de l'Amérique ne put manquer de frapper de surprise, comme aurait fait le spectacle de la végétation d'un climat étranger, tout à coup transportée sur notre sol. Cette impression ne fut point affaiblie lorsque l'on reconnut les sentiments et le deuil de la vieille Europe, sous les images empruntées à une terre nouvelle. Le poëte avait emporté dans son cœur, par delà l'Océan, la plaie de l'ancien homme; mais il n'avait trouvé dans cette nature plantureuse de l'Amérique aucun baume pour la guérir; partout, dans ses descriptions, le serpent impur de la Genèse rampait sous les herbes des savanes, et souillait de ses anneaux l'arbre des forêts vierges.

Quoique cet écrivain eût puisé ses couleurs dans un autre hémisphère, il ne laissait pas d'avoir d'intimes sympathies avec le génie de son pays et de son temps. Il avait apparu dans les mêmes années que le Consulat et l'Empire, et plusieurs des traits de cette époque se retrouvaient dans les habitudes de son esprit et même dans les formes de son style. C'était une phrase conquérante et altière, dont le premier mot touchait aux pyramides et le dernier au Kremlin, et qui, d'un bond de géant, s'élançait pour suivre à la course la France de ce temps-là. Imagination pompeuse et familière, qui tenait de l'empereur et du soldat, également à l'aise sous la pourpre de César et sous la capote grise.

Cependant, ni la France du Consulat et de l'Empire, ni le voyage en Amérique ne suffisaient à expliquer ses divers caractères. Dans l'œuvre splendide de M. de Chateaubriand, il y avait des parties dont lui seul avait le secret. En écrivant ses Mémoires, il a expliqué lui-même son énigme. Si le vent des forêts qui fait rêver, quand vient la nuit, pouvait redire les mers, les lacs, les clairières, les ruines, les landes, les masures, qu'il a trouvés sur son chemin pour arriver le soir vers votre seuil, tout chargé des parfums et des soupirs du monde, qui n'écouterait avidement cette histoire de la nature inanimée? Au lieu de cela, supposez une imagination d'homme, autre tempête qui souffle sur des songes; elle a volé, à travers cieux et terre; elle est arrivée, elle aussi, à son but, pleine des harmonies qu'elle a tirées de toutes choses; elle a traversé ses déserts sans soleils, ses bruyères, ses pans de ruines sous lesquels les souvenirs sommeillent; elle s'est chargée, chemin faisant, de parfums et de poisons, de joie et de douleurs. Si à la fin cette âme errante vient à raconter son histoire, combien ce récit ne sera-t-il pas plus poétique que la nature extérieure et plus vivant que la vie?

Peu d'écrivains en France ont plus puisé que M. de Chateaubriand dans leurs souvenirs personnels. On veut connaître l'origine de *René*, d'*Atala*, d'*Amélie;* il faut pouvoir mesurer ces fantômes avec la réalité. On veut savoir en quoi il a fallu orner la vérité, pour produire ces divins songes. Dites-moi comment sont nés ces fantômes dans le cœur du poëte, par quel chemin ils ont passé pour venir du néant à l'être. Montrez-moi le sentier de merveilles qu'ils ont suivi pour arriver jusqu'à moi. Je veux voir sur la poussière la trace de leurs pas, et marcher après eux sur la cendre des souvenirs éteints. Ombre que

je suis, ce que j'aime le mieux, c'est l'histoire des ombres.

Ces Mémoires n'expliquent pas seulement les ouvrages de M. de Chateaubriand; ils seront en quelque sorte le poëme héroïque des cinquante dernières années. Pendant que l'auteur poursuit son rêve comme Roland son Angélique, de tous côtés éclatent des bruits d'armes, des duels de peuples, des trônes qui se relèvent et des trônes qui tombent, des rois qui chevauchent sans sceptres ni pages, des empires qui ont perdu leur empereur, des merveilles faites seulement pour l'épopée : une monarchie décapitée, une nation couronnée; une île qui sort de la mer pour porter un tombeau, et ce tombeau se remplissant le même jour de toute la gloire du monde; le même siècle changeant plusieurs fois d'idole et de nom, tous les serments épuisés et faussés, toutes les fortunes épuisées et bafouées, les mêmes échafauds dressés pour des crimes contraires, la royauté et la démocratie buvant l'une après l'autre leur sang, comme Beaumanoir, pour étancher leur soif; la grande Église catholique vide et lézardée jusqu'en ses fondements; des pouvoirs surgissant l'un après l'autre et condamnés dès qu'ils paraissent; la République, l'Empire, la Restauration, ayant à peine le temps de dire leur nom, et mourant dès qu'ils l'ont prononcé; une succession non interrompue de fantômes dont aucun ne peut voir son ombre; des générations plus froides que la mort, et comme elle impuissantes; ce grand mot d'avenir capable encore d'amuser et d'entraîner à son néant; à travers tous ces leurres un seul homme, Napoléon, qui passe et repasse sans cesse, et fait sonner sous sa botte le vide de son siècle.

A chacun de ces bruits, le poëte accourt en toute hâte. Pas un événement n'arrive qu'il ne soit là pour le consi-

dérer de près. Ces grandes scènes sont liées entre elles par le fil de sa propre vie. Pour se reconnaître dans son chemin, il sème derrière lui ses rêveries. Les transitions se font dans son récit comme elles se font dans la nature. Entre deux monarchies qui croulent on entend l'oiseau babiller sur la porte de l'auberge. Le bœuf mugit dans l'abreuvoir; l'étoile se lève; la lune fait descendre ses songes floconneux dans la voiture du voyageur. Cette vie de poëte est elle-même un poëme.

Il vous eût été donné de choisir les événements à votre fantaisie, que vous ne les eussiez pas mêlés d'une manière plus dramatique; vous n'eussiez point trouvé de hasards plus romanesques, ni tant de voyages aventureux, ni tant de solitude, ni tant de foule, ni un berceau si beau, ni un cercueil si bien préparé pour le mort qui doit lui revenir. Vous touchez à la fois à deux mondes, à l'imaginaire et au réel. Il y a des endroits qui sont écrits par une fée de Bretagne, et qui confinent par un mot à une dépêche ministérielle ou à un mémoire politique. Vous heurtez incessamment le ciel et la terre. Vous suivez les affaires des rois, et vous entendez en même temps l'herbe qui point. L'hirondelle matinale a sa place dans le tableau aussi bien que la monarchie qui tombe; et il n'y a dans ce récit tant de vie rassemblée que pour montrer, sous toutes ces choses, le même détachement et le même néant.

Si vous allez au fond, c'est encore là le grand René assis un peu plus bas au bord du fleuve des espérances humaines. Son âme vide qui appelait la tempête a trouvé la tempête, qui ne l'a pas remplie. La feuille séchée a roulé devant lui et l'a mené jusqu'au bout de la bruyère. Cette plaie que le génie lui a faite n'est pas encore guérie; seulement l'ironie s'est ajoutée à son mal; il siffle à présent sur sa gloire comme il sifflait autrefois sur son vaisseau.

Lorsqu'en 1763 J. J. Rousseau eut achevé la lecture de ses *Confessions*, il ajouta à la fin du manuscrit la note suivante : « J'achevai ainsi ma lecture, et tout le monde « se tut. Madame d'Egmont fut la seule qui me parut « émue : elle tressaillit visiblement ; mais elle se remit « bien vite et garda le silence, ainsi que toute la compa- « gnie. Tel fut le seul fruit que je tirai de cette lecture « et de ma déclaration. »

Je ne connais rien de plus triste que ces lignes. La vie intime de cet homme, dévoilée tout entière, et qui n'arrache pas un soupir de cette assemblée, n'est-ce pas là un éternel objet d'étonnement et de douleur ? On étouffe dans cette salle, au bruit de ces mots sans échos, de ces cris d'angoisse que les murs rejettent. Il semble que chacun soit distrait là par une autre voix que par celle qu'il entend, que le pressentiment de révolution qui frappe à la porte ait glacé par avance tous les cœurs. Le dix-huitième siècle écoute d'un œil sec ces aventures et ces douleurs individuelles. Près de périr, la vieille société garde toutes ses larmes pour elle-même.

M. de Chateaubriand a été en cela plus heureux que Rousseau. Il n'est personne qui, ayant assisté à la lecture des Mémoires, n'ait marqué dans son souvenir, comme un événement, cette fête d'imagination. L'amie de madame de Staël et de M. de Chateaubriand, celle qui a inspiré Canova et que tous les poëtes ont aimée, parce qu'elle est la poésie même, avait préparé cette fête. On arrivait au milieu du jour; la lecture se prolongeait bien avant dans la soirée. On se sentait frêle et mortel à côté d'un immortel écho, et cette impression n'était pas la moins douce. Ces paroles, qui vivront quand personne ne vivra plus de ceux qui les entendaient, vous frappaient comme une confidence de l'avenir, et vous auriez voulu y attacher

votre âme tout entière pour renaître et durer avec elles.

Ces murs d'abbaye étaient d'ailleurs bien faits pour recevoir cette confession anticipée. On était là dans un lieu qui n'était ni le monde ni la retraite. A mesure que le jour baissait, vous eussiez dit que la Corinne du tableau de Gérard laissait tomber sa harpe pour entendre un autre chant que le sien. Les femmes cachaient leurs larmes sous leurs voiles, les arbres soupiraient sous le vent dans le jardin. Par intervalles, au milieu des frémissements et de la surprise des assistants, la grande figure du poëte se détachait dans l'ombre ; l'horloge du couvent, qui sonnait l'heure rapide, semblait dire à chaque coup : « C'est pour vous, et non pour lui. »

La première partie des Mémoires contient l'histoire de la famille des Chateaubriand. Ces traditions de famille expliquent par une foule d'analogies le sens de l'écrivain, comme, tout nouvellement, l'histoire de la race des Mirabeau vient de jeter un jour inattendu sur l'orateur. Le père de M. de Chateaubriand annonce déjà dans sa destinée errante les destinées de son fils. Il ressemble au roi des aunes, qui emporte son enfant dans ses bras, à travers la nuit et l'orage. Il s'embarque pour faire fortune et naufrage deux fois. Il revient enfin à Saint-Malo, où il se marie. La maison dans laquelle Chateaubriand vient au monde touche à celle où naquit plus tard M. de La Mennais. Chateaubriand devait naître sur les flots, et c'est la mer qui devait recevoir son premier cri. A cette origine répondent les instincts orageux de l'enfant. La mer, telle qu'une fée grondeuse, lui jette, en le berçant, son premier sort. C'est de l'écume et de la vapeur des flots que surgiront ses plus beaux rêves. L'esprit féodal de ses ancêtres, le génie druidique et celtique des grèves de Bretagne président aussi à ce berceau.

Il est mis en nourrice à Plancoët; bientôt attaqué d'une maladie mortelle, on le voue à la Vierge de l'Ermitage. Ses premières années se passent chez ses tantes; l'une d'elles faisait des vers. Quand le soir arrivait, les deux tantes frappaient avec la pincette la plaque de la cheminée, et l'on voyait entrer, à ce signal, deux de leurs amies, qui apportaient leur ouvrage et venaient terminer ensemble la journée par une prière. C'est dans cette vie monotone et bénie, parmi ces pieuses filles, que s'écoulèrent cinq ou six années. A l'âge de huit ans, le petit Chateaubriand alla se relever de ses vœux. Le prêtre lui fit un sermon. Cette scène du *Génie du Christianisme* n'a pas été perdue : l'homme s'est encore une fois relevé du vœu de l'enfant.

Du village où il était, il revient chez ses parents, à Saint-Malo. Ici tout change. Le petit saint de l'Ermitage devient le compagnon de tous les vauriens de la ville. Par hasard, son frère aîné le mène au spectacle. Il s'imagine que les acteurs sur la scène sont des gens qui se sont donné rendez-vous pour parler réellement de leurs affaires; il sort sans avoir compris un mot de ce qu'ils ont dit. Ses véritables jeux sont avec la mer; elle entre déjà dans sa vie, elle est de moitié dans tous ses méfaits, et on l'entend gronder sous ces souvenirs et ces amusements d'enfance, comme un bruit lointain de renommée qui s'approche. Il y a plusieurs endroits, dans cette partie des Mémoires, qui ne peuvent se comparer qu'aux récits les plus délicieux des *Confessions*, ennoblis par un goût de château et de vieilles tourelles.

Du collége de Dol, François de Chateaubriand passe à celui de Rennes. Sa mère le destinait à l'état ecclésiastique; il recevait, à ce titre, des leçons particulières de latin. Sa mémoire était prodigieuse. Quand, le soir, à la

lecture du sermon, le régent l'apercevait blotti au fond d'un confessionnal, et qu'il lui disait de sa voix tonnante : « François de Chateaubriand, répétez la dernière phrase, » l'écolier pouvait réciter le sermon d'un bout à l'autre sans se tromper.

Son imagination commençait dès lors à fermenter. Deux livres qui tombent entre ses mains, les *Confessions* de saint Augustin et une édition non châtiée d'Horace, achèvent de le bouleverser. L'ascétisme de l'Église primitive se rencontrant tout d'un coup avec les nudités sensuelles de la vie romaine, ces deux sociétés, le christianisme et le paganisme, se disputant et s'arrachant par lambeaux cette pauvre âme de quinze ans, les songes d'un enfant, partagés entre les voluptés latines et l'enfer du moyen âge, voilà les premiers vagissements de douleur qui annoncent la vie dans le cœur du poëte. Quant à son génie, je ne doute pas qu'il n'ait trouvé une partie de sa beauté dans cette lutte silencieuse, car, dans chacune de ses œuvres, saint Augustin et Horace ont toujours été mêlés. Dans sa volupté la plus païenne il y a de la douleur chrétienne ; la fleur de la cour d'Auguste s'est toujours épanouie, dans son imagination, sur la souche amère des traditions de l'Église.

Son père avait acheté le château de Combourg, vieille terre située au-dessus de la ville du même nom, et qui avait appartenu aux Chateaubriand. Toute la famille ne tarda pas à s'y rendre. Le château de Combourg a été pour M. de Chateaubriand ce que les Charmettes ont été pour Rousseau. C'est là que sa pensée a grandi et qu'elle a trouvé sa langue. Les Charmettes, enclavées dans un ravin de la Savoie, ont parfumé pour jamais de l'odeur des pervenches de Chambéry l'imagination de Rousseau. La senteur âpre des plantes des Alpes s'exhale de son lan-

gage par bouffées. Son génie tout montagnard est l'écho du torrent de l'Arc, à la fonte des neiges, du cri de la buse, des travaux champêtres, de la sonnerie des troupeaux, du bruit de la ferme et du chalet, toujours mêlés ensemble dans ces innocentes vallées de la Savoie.

Au contraire, les harmonies de M. de Chateaubriand ont été recueillies dans un pays de landes et de bruyères. On y retrouve le lointain clapotement des grèves de l'Océan, et ces furieux battements d'aile d'une orfraie dans le gros temps. Elles s'élèvent, elles sanglotent, telles que des feuilles séchées, que la bise balaye dans les chambres et dans les cours abandonnées d'un vieux château de Bretagne. Quelquefois il semble que c'est le vieux château lui-même qui exhale, le soir, sa plainte par les fentes de ses tours, et qui soupire par le soupirail ensorcelé de son caveau.

La petite famille féodale nichée dans ce donjon était de celles où l'esprit du dix-huitième siècle n'avait point encore percé; le père surtout était du temps de Duguesclin : c'était un homme grand, pâle, taciturne, vieille épée féodale qui se rouillait, tristement appendue aux murs de ce manoir. Son portrait se détache dans les Mémoires, sur un fond de vieilles mœurs, à la manière des chefs-d'œuvre de Rembrandt.

Le jour, il restait dans sa chambre devant une table chargée de papiers de famille : autour de lui étaient des armes de chasse et de guerre; le soir, sur la terrasse, il tirait des coups de fusil aux hibous, pendant qu'à ses côtés on rêvait de poésie et d'amour. Avant le coucher du soleil, on rentrait, on se mettait à table; le silence durait toujours. Après le repas, la mère et les enfants se blottissaient autour de la cheminée et se taisaient. Alors commençait, dans une grande salle éclairée par une seule

bougie, la promenade du père. Il allait, il venait dans l'ombre et la lumière, il disparaissait au bout de la chambre, et l'on n'entendait plus que le bruit de ses pas ; puis après il émergeait tout d'un coup des ténèbres, il se rapprochait de la cheminée avec son grand manteau blanc, et demandait aux enfants : Qu'avez-vous dit ? Puis le silence recommençait. Le bruit de ces pas retentit dans votre esprit ; on dirait que ce sont les pas de la féodalité elle-même qui va et vient, et qui chemine et disparaît enfin sous des voûtes enchantées.

A dix heures le père remontait dans sa chambre ; c'était pour les enfants le signal d'un intarissable babil. Avant de se coucher, on envoyait François regarder sous les lits et dans les alcôves, car ce château était plein de revenants. On faisait là-dessus mille histoires effroyables. Il y avait une certaine jambe de M. de Coatquin qui, tous les ans, la veille de Noël, à minuit, sortait seule ; elle montait, elle descendait, elle s'arrêtait devant les portes ; elle frappait, ouvrait, fermait, piétinait et s'engouffrait avec le jour dans les caveaux.

Madame de Chateaubriand était la véritable image de la châtelaine du moyen âge : elle s'agenouillait de longues journées dans la chapelle, et le dimanche seulement elle descendait à Combourg pour entendre la messe dans le banc seigneurial : c'était le seul événement de la semaine. Pendant le reste du temps, le château était fermé ; il n'avait guère de visiteurs que de loin à loin quelque vieux seigneur breton se rendant, pour un procès, au parlement, et que l'on voyait chevaucher de loin sur la margelle des étangs : le maître du château recevait l'étranger, tête nue, sur le perron ; le lendemain l'hôte partait ; tout redevenait silence ; les revenants se remettaient en chemin, le vent recommençait à siffler.

Auprès de madame de Chateaubriand était sa fille : Lucile rappelle dans les Mémoires ces statues du moyen âge qui dorment accoudées sur un tombeau. On la prendrait pour un rêve de poésie, si l'on ne voyait pas sa ressemblance avec son frère. Elle avait alors dix-sept ans et lui seize : elle était grande, pâle ; dans tous ses traits perçaient une souffrance et une mélancolie infinie ; c'était dans ce château une de ces fleurs de nuit qui ne croissent que sur les vieux donjons. Souvent, accablée de ses rêves et des mille fantômes qui les berçaient l'un et l'autre, elle disait à son frère : « Tu devrais peindre tout cela ! » Elle sentait vaguement qu'il y avait dans ces tours et dans ces chambres solitaires et dans ce cœur d'enfant un poëme qui devait éclater un jour, et qui se pressait malgré elle sur ses lèvres.

Elle écrivait dans les intervalles de ses souffrances, et l'on a conservé d'elle plusieurs morceaux en prose de ce temps-là. J'en ai entendu quelques-uns qui ont la grâce attique d'André Chénier, avec plus de larmes et de soupirs ; ils tiennent de l'ange et de la muse. Mais sa parenté poétique était toujours avec son frère. C'est un intérêt tout-puissant que le spectacle de ces deux âmes d'enfants qui s'excitaient l'une l'autre à prendre leur vol. Pour creuser la mélancolie de René, il fallait ces deux passions sans objet et de même âge, qui ne pouvaient rien l'une pour l'autre que s'attiser éternellement l'une l'autre, et s'abreuver l'une de l'autre sans se désaltérer jamais.

Lucile a donné de sa vie à Amélie, à Velléda, à Cymodocée ; elle a été pour elles ce qu'est une sœur aînée ; elle les a habillées de ses meilleurs habits ; elle leur a donné sa plus belle ceinture ; sa coupe de jeune fille a été versée dans les songes du poëte ; elle-même, défaillant à chaque pas, pleine de mystère en toutes choses, vit, meurt, comme

l'inspiration, sans qu'on sache comment; elle n'a eu, il semble, d'autre mission sur terre que de faire passer son fantôme de vie dans le génie de son frère.

Mais lui que faisait-il? De sa fenêtre il regardait passer sur les landes ces grands nuages de l'Océan qui le matin berçaient dans le pan de leurs robes automnales René, Atala, Cymodocée; il écoutait siffler le vent de Bretagne, pour apprendre comment les mots gémissent et se trempent de pleurs; il foulait la feuille séchée qui devait rouler plus tard sous les pas de René; il suivait, de lande en lande, le vol de la corneille grise qui devait un jour s'abattre pour jamais sur le chêne centenaire de Velléda; il cherchait dans les bois de Combourg ces nichées de bouvreuils, de rossignols, de merles siffleurs, qui devaient éclore plus tard dans le *Génie du Christianisme*, et prendre de là, avec leurs petites ailes, leur vol éternel, qui ne se lassera jamais. Il cueillait dans le grand mail la fleur de mai, meurtrie par les passants, la rose de pré, la jonquille morte, qui devaient refleurir pour toujours dans le livre des *Martyrs*, et y répandre leur senteur de printemps qui jamais ne passera; il écoutait, autour du vieux château, un oiseau bleu, couleur du temps, qui voletait et lui disait: Me connais-tu? Je m'appelle poésie; je ne veux me reposer que sur l'arbre où est écrit ton nom. Voilà ce qu'il faisait!

D'ailleurs, à l'impression de toutes les harmonies rassemblées autour de lui se joint bientôt l'épouvante d'un génie qui commence à s'éveiller, et qui ne laisse plus de relâche à celui qui le possède. Ce cri de douleur que pousse tout homme en naissant à la vie morale, comme en sortant du sein de sa mère, cette impuissance de vivre qui vous saisit en commençant de vivre, sont peints ici en traits qui n'ont jamais été surpassés. C'est la situation de

René avec des détails qui la rendent plus cuisante et plus amère.

Le bonheur du jeune poëte était de s'égarer à la chasse, dans quelque lande écartée, où il se sentait, comme il dit, *puissance et solitude.* Un jour qu'il était dans l'un de ces endroits les plus reculés, il arma son fusil et il appliqua le canon contre son front, en frappant la crosse contre terre. Il y avait dans l'écurie du château deux grands chevaux de trait, sur lesquels il chevauchait tout seul à travers le bois. Quelquefois sa sœur l'accompagnait à pied ; tous les deux se perdaient, le plus loin qu'ils pouvaient, dans les landes ; ils ne rentraient que le soir, pour le triste souper par lequel finissait la journée ; il lisait ses vers à Lucile, car alors il n'écrivait qu'en vers ; Lucile lui lisait sa prose de jeune fille.

De cet échange se composait entre eux une langue qui tenait à la fois de l'homme et de la femme, du frère et de la sœur, de la prose et du vers. La rencontre d'une femme achève de bouleverser ce cœur déjà malade. L'amour d'un être imaginaire, l'amour des lieux et des nuages, celui des rêves de son génie naissant, bouillonnent dans ce vase vide et plein à la fois, et qui menace de se rompre. Les fantômes à demi formés de sa pensée, et qui s'appelleront plus tard Atala, Velléda, Chactas, Eudore, passent et repassent dans son esprit comme des larves qui n'ont encore ni voix, ni figure, ni nom, et qui pourtant font assez de bruit pour lui ôter le sommeil.

Vous assistez en ce moment, dans ce manoir gothique, à une sorte d'incantation. La poésie trace autour de ce solitaire un cercle de douleurs impalpables; elle jette dans son cœur, comme une sorcière dans un brasier, des désespoirs sans cause qu'elle attise jour et nuit, des désirs inconnus, des noms de femmes, mille angoisses sans

formes, des ténèbres, des soupirs et des larmes sans nombre. Quand il sortira de ce cercle, il aura reçu le pouvoir de créer d'une parole un palais de diamant pour abriter ses songes.

Ces pages des Mémoires sont peut-être celles qui seront relues le plus souvent; celui qui les a écrites remuera plus tard de grands noms; il racontera l'avénement et la chute des rois. A présent il parle de choses qui n'ont ni forme ni figure, d'événements sans cause et sans effets, de vraie fumée; et pourtant le lecteur se préoccupera un jour de ce souffle ou de cette vapeur imaginaire, autant qu'on le fera des histoires d'empires et de royaumes, des traités de paix et de guerre, parce que dans ce rien est tout un monde, et que cet infiniment petit recèle en soi, aussi bien que René, toute l'histoire de l'homme.

Mais le sifflement du vent et l'écume des vagues ne suffisaient pas à cette imagination. Ce n'était pas assez d'entendre le vieux château murmurer sous la pluie, et les hirondelles de mer jeter en passant leur cri d'alarmes; il fallait que René entendît encore une tempête d'hommes, qu'il vît une royauté naufragée, et que lui, hirondelle de triste augure, jetât aussi son cri de détresse sur cet autre océan des passions sociales; il fallait que sa longue solitude se peuplât en un jour de figures ineffaçables, de noms devenus fameux en une nuit, d'échafauds et de victoires; que la foule l'obsédât de son bruit, de ses clameurs plus hautes que la mer de Bretagne; pour cela il va assister à une révolution.

Avant de l'y suivre, je dois dire que ces Mémoires sont interrompus par des espèces de prologues mis en tête de chaque livre. Ils sont datés de différents lieux et de différents temps; ils marquent ainsi l'année et l'endroit où chaque partie a été écrite. Il y en a de 1811 et de la Vallée-

aux-Loups; ce sont les premiers. Il y en a d'autres de l'ambassade de Berlin et de Londres; les derniers sont de 1832 et de la rue d'Enfer. Le poëte se réserve là tous ses droits; il se donne pleine carrière; le flot trop abondant déborde là en nappes enchantées, dans des bassins de vermeil. Il y a de ces commencements pleins de larmes qui mènent à une histoire burlesque, et de comiques débuts qui conduisent à une fin tragique; en sorte que vous sentez en chaque endroit la jeunesse et la vieillesse, la tristesse et la joie, la vie et la mort, la fiction et la vérité, le présent et le passé, réunis et confondus dans l'harmonie d'une œuvre d'art.

Chateaubriand part d'abord de Combourg pour Brest, où il devait entrer dans la marine royale; il songe quelque temps à s'embarquer pour les Indes orientales. Ce projet manqué, on le voit tout à coup reparaître à Combourg. Son père, à son grand étonnement, le reçoit bien, et lui propose d'entrer dans le régiment de Navarre. Il arrive à Paris, de là à Cambrai, où ce régiment était alors en garnison; il passe par tous les grades inférieurs; il instruit les recrues sur les galets des falaises de Dieppe. Sa chambre devient bientôt le rendez-vous des officiers; les anciens lui racontent leurs campagnes, les nouveaux venus leurs aventures d'amour. Il y avait alors en France deux sous-lieutenants qui faisaient l'exercice en même temps sur le pré, l'un à Brienne, l'autre à Dieppe : l'un portait dans sa giberne Arcole, Marengo, Austerlitz, Wagram; l'autre *René*, *Atala*, *Eudore*, le *Génie du Christianisme*.

Ce régiment de Navarre laissait, à ce qu'il paraît, bien du loisir à ses lieutenants. Dans un second voyage à Paris, Chateaubriand est présenté à Louis XVI; il traverse les grandes salles de Versailles; il assiste au petit lever du roi. Le roi parle à tout le monde; il arrive à Chateau-

briand, il le regarde, et au bout d'une minute il le salue sans rien dire. Cette royauté moribonde ne trouva rien à dire à ce jeune inconnu qui doit dépenser plus tard tant de génie à en réchauffer la cendre. Pour que la présentation fût complète, il fallait que Chateaubriand montât dans les carrosses du roi. Une chasse dans la forêt de Saint-Germain lui en fournit l'occasion. Dans la description de cette chasse se déploient les ressources infinies de l'écrivain. C'est une sorte de chant d'Arioste, mis en tête du drame de la Révolution française ; ce dernier amusement de la royauté avant son échafaud produit là un grand effet.

On part de Versailles dans les carrosses dorés; au milieu de la forêt les chevaux piaffent, les cors résonnent; on entend hurler la meute des chiens de Dagobert. Les vieux chênes jettent leur ombre de malheur sur cette dernière fête. Les chardonnerets gazouillent leurs chansons du temps de Clovis sur la tête de Louis XVI; lui-même, cerf traqué dans son gîte royal, il va tomber bientôt sous l'épieu de la démocratie.

La Révolution éclate, en effet; Chateaubriand retourne en congé à Combourg. Les États de Bretagne sont convoqués; ils deviennent dans les Mémoires l'objet d'une longue introduction historique ; car c'est le caractère de ce livre de mêler incessamment la poésie, la biographie, l'histoire et la nature. Le bouleversement qui se prépare s'annonce déjà dans l'enceinte de ces États de Bretagne. Le peuple hurle, il veut forcer les portes; le jeune lieutenant et les seigneurs bretons sont obligés de se faire jour l'épée à la main. Plusieurs des leurs sont massacrés dans la rue. Cette avant-scène de la Révolution retentit comme un bruit de hache au milieu des rêveries des bois de Combourg.

C'est une nouvelle corde qui s'ajoute au génie de l'écri-

vain. Le politique va se joindre au poëte; il ne vivra pas comme un poëte allemand dans sa nuée. La réalité se mêle à ses chimères; leur robe, qui n'est encore que filée, est déjà tachée de sang. Atala n'aura pas seulement pour frères et sœurs Amélie, Cymodocée et le dernier des Abencerrages, mais aussi l'*Essai sur les révolutions*, la politique du *Conservateur* et la *Monarchie selon la Charte*.

Ce dur enseignement d'une révolution se continue à Paris. Chateaubriand assiste à la prise de la Bastille. Le soir, en rentrant chez lui, dans la rue du Mail, il entend quelque bruit dans la rue : on lui présente à la fenêtre deux têtes portées sur une pique. Cette première accolade du génie révolutionnaire décide de son choix entre les partis. Plus tard, ces deux têtes reparaîtront maintes fois, portées en représailles devant le visage du peuple, au sommet de ces phrases sanguinolentes que lui seul sait aiguiser pour cela. Il assiste au retour de la famille royale, il voit de près les pleurs de la *belle boulangère* et du *petit mitron*. Il va au club des Jacobins : Robespierre, Danton, Marat, passent par ses mains. Ce sont de terribles portraits. Vous les entendez parler, crier. C'est la première fois qu'ils ont été peints avec la fougue du poëte et de l'artiste.

Mirabeau aussi comparaît dans ce Pandémonium. Chateaubriand dîne deux fois avec lui; Mirabeau l'enchante par ses projets romanesques, par ses histoires d'amour, ses rêveries mêlées à ses entreprises politiques. Il y a un reflet de l'orgie dans ce tableau, qui vous fait penser au plâtre moulé sur la tête encore fumante de ce mort, une heure avant les funérailles d'Achille. Vous y retrouvez chacune des morsures de la petite vérole, les escarres et les marques de cette invisible foudre qu'il portait en lui-même. Placée là à l'entrée des événements, cette figure

colossale semble être l'effigie de la Révolution française elle-même, qui vous regarde, béante, sur la porte.

Ajoutez que ces scènes sont racontées dans la langue de la Révolution, que l'auteur a prise dans les clubs, toute criante et hurlante, et à laquelle il a su donner, un des premiers, la consistance de l'art et de la parole écrite. Car il faut remarquer que, pendant que la Convention parlait encore avec Robespierre et Saint-Just la langue classique du dix-huitième siècle, aussi blanche que la cocarde de l'ancien régime, Chateaubriand se faisait déjà cet idiome vraiment tricolore mêlé du roi et du peuple, cousu de pourpre et de haillons, de monarchie et de démocratie, de grand et de petit, qui devait si bien représenter le mélange haletant de toutes les fortunes passées et de toutes les destinées mises à pied dans la rue. Il ramasse dès lors ces mots sans-culottes que plus tard il jettera impunément dans ses écrits politiques, et ces paroles coiffées du bonnet rouge qu'il mandera, trente ans plus tard, à la barre de la Chambre des pairs.

Après la vie des clubs vient le tableau de la vie littéraire. Chateaubriand avait retrouvé Lucile à Paris auprès de son frère; ils s'étaient liés avec plusieurs gens de lettres. C'étaient Parny, toujours assoupi, comme une bayadère, au bruit de la fontaine de sa cour; Fontanes, qui ne fait là que paraître; c'étaient beaucoup d'inconnus, Flins surtout, le seul que je me rappelle, et qui faisait grand bruit alors. Rien n'est plus étrange que ces petites passions, tant remplies d'elles-mêmes, qu'elles ne voient pas les grandes qui les dévoreront; des idylles cachent à tout ce monde nain le mot d'une révolution. On pouvait encore là parler de vers; on en récitait, on en lisait. Chateaubriand réussit à faire imprimer une élégie dans le *Mercure;* il pense en mourir de joie.

On voit là à nu, et mieux que partout ailleurs, comment la vie ordinaire se passait sous les menaces de la vie publique, et comment il était possible, jusque sous le couteau, de rire, de muser, de chanter, de se promener, de méditer, d'apprendre le grec, de chercher une rime, d'aller au spectacle, de rêver et d'aimer. Tout cela se faisait cependant; mais le poëte ne pouvait pas se contenter toujours de cette sinistre oisiveté. Déjà avaient grandi les ailes et les plumes de ce jeune oiseau de mer des grèves de Bretagne. Le temps de prendre son vol est arrivé. Qu'il parte donc! pendant que la société tout entière, moitié riant, moitié pleurant, se noie sur son arche dans le déluge du passé; qu'il aille chercher, s'il peut, à travers l'Océan, la branche d'olivier du nouveau monde.

Le projet de départ pour l'Amérique date de ce temps-là. Un peu plus tard, les chimères qui s'agitaient en lui n'auraient pas trouvé en Europe, pour s'y fixer, un pouce de terre qui ne fût ensanglanté; elles cherchaient, sans le savoir, une terre vierge comme elles; elles s'élevaient dans le cœur de ce jeune homme comme des troupes d'hirondelles, quand est venu le temps de la migration et qu'il leur faut ou mourir ou partir pour un autre pays.

Cependant le poëte se cachait en lui sous le savant. Compatriote de Duguay-Trouin, il voulait devenir, avant tout, un grand navigateur. Il lui fallait naturellement découvrir au moins le passage du détroit de Behring. Il passait ses jours sur des cartes avec M. de Malesherbes. Le vieillard enviait le jeune homme. Il n'était question entre eux que de la renommée du futur géographe. Ni l'un ni l'autre ne voyaient sur ce rivage lointain ces fantômes d'amour, Chactas, Céluta, encore privés de corps, qui appelaient lamentablement le poëte de qui ils devaient recevoir la lumière et le don des paroles mélodieuses.

Jusque-là les Indes occidentales n'avaient eu que peu ou point d'influence sur l'art européen; elles n'existaient pas pour lui. Ce devait être une des meilleures parties de la gloire de M. de Chateaubriand de découvrir, à proprement parler, l'Amérique de l'imagination et d'être pour nous le Cortès ou le Pizarre de la Colombie idéale. Il était d'ailleurs naturel que ce fût un cadet de Bretagne, né dans cet îlot de Saint-Malo, qui, le premier, en France, allât aborder, sur l'autre rive, le grand vaisseau de poésie, tenu en panne vis-à-vis de l'Europe, tout chargé à son bord des songes et des soupirs d'un autre monde.

Il part. A Saint-Malo, il s'embarque le jour même où arrive la nouvelle de la mort de Mirabeau. Viennent ici plusieurs scènes de mer, dont les premiers traits ont été déposés dans le *Génie du Christianisme*. On les retrouve en cet endroit, plus familiers, plus intimes, plus mêlés de goudron et d'eau salée. Vous voyez marcher le vaisseau, voiles et bonnettes déployées, avec ses ballots, avec ses agrès, avec ses passagers, avec ses habitants de divers genres, et jusqu'au matou du capitaine, qui se roidit sur ses pattes contre le tangage. Tout cela nage dans une lumière phosphorescente, à la manière de l'une des plus belles marines de Claude Lorrain.

Le voyageur touche à deux îles : de la dernière, il rapporte une courte histoire de jeune fille, véritable rose marine, que je voudrais pouvoir cueillir sur sa tige pour la placer ici. Arrivé à New-York, il est présenté à Washington. On a lu déjà cette entrevue, ainsi que le parallèle du général américain et de Napoléon. Le passage du nord-ouest et les plans du géographe sont bientôt oubliés. Le poëte s'enfonce dans les forêts, seul, à cheval, avec un domestique hollandais. Il visite la Louisiane, la Floride, le Canada, le pays des Siminoles, des Natchez, des Musco-

gulges; il cherche déjà la retraite idéale du père Aubry; il lui fraye chaque matin, à son insu, le sentier de l'ermitage. Les lianes enlacent le poëte, les oiseaux moqueurs le saluent sur les branches; les herbes des savanes qu'il regarde lui apprennent leur langue plantureuse; les vieux dattiers lui disent : « Cueillez avec votre serpe nos souvenirs ; » et les belles fleurs de magnolias : « Donnez-nous une sœur, une sœur de votre fantaisie, aussi belle que nous, et que son âme soit empreinte de la senteur de nos rêves. »

Le lieu, la scène, la langue, étaient trouvés; il ne manquait plus qu'une femme pour remplir le poëme. Le voyageur arrive dans une tribu de *Bois-Brûlés*; il remonte avec eux le Mississipi. Il y avait dans cette tribu deux Floridiennes qui, bientôt éprises d'amour pour lui, ne le quittent plus; elles le suivent dans une île, elles s'y enferment avec lui; pendant la nuit, elles veillent toutes deux près de sa natte. Leurs jeux ne sont pas moins extraordinaires que leurs amours. La plus jeune s'assied sur la carapace d'une tortue qu'elles rencontrent près du rivage. L'autre enlace de lianes sa compagne, en lui jetant des coquillages et des fleurs.

Un matin, on entend un coup de sifflet et la voix rude d'un Bois-Brûlé; les deux *femmes peintes* se lèvent en sursaut et quittent l'île. En se réveillant, le voyageur voit la tribu qui se rassemble; des buffles et des taureaux beuglent et se précipitent; une grande poussière s'élève; des hommes jettent sur deux chevaux vigoureux les deux Floridiennes : tout part au galop et disparaît. C'est Atala qui fuit sur ce cheval; c'est elle, cette Floridienne bourbeuse que vous voyez passer et qui s'en va se purifier au loin dans la source du poëte. Son fouet retentit à travers les bois; elle va frapper à la porte du père Aubry, dans le pays des

rêves où vivent Amélie, René, Chactas. Son cheval souffle et écume. Elle ne s'arrêtera plus qu'elle n'ait atteint la borne de l'idéal et de la beauté imaginaire.

Sans doute Atala n'était pas la seule image qui errait dans les forêts quand Chateaubriand l'a rencontrée. J'imagine qu'elle avait maintes sœurs inconnues, auxquelles il ne manque rien qu'un poëte pour les faire sortir de leur solitude. Sans doute il y en a d'immortelles qui chevauchent à cette heure avec les Gauchos dans les Pampas du sud, et dont plus tard on connaîtra l'histoire. Il y a de ces âmes en peine qui pleurent sous les lianes, au bord de l'Océan, et qui appellent, nuit et jour, le vaisseau qui doit apporter le lin et le fil pour les habiller de gloire. Il y a de ces fantômes d'art qui attendent, comme Virginie, au bord des rivières, que leur Paul les prenne dans ses bras, avec leurs robes brumeuses, et qu'il les porte de l'autre côté, toutes palpitantes d'aise, sur l'herbe et sur les mousses. Il y en a d'autres qui montent et descendent le long des Andes, dans une insupportable angoisse, et qui psalmodient là d'éternelles chansons d'amour, dans le vent et la bruyère, en cherchant à travers l'immensité celui qui doit venir un jour leur donner un nom et une langue humaine.

Malgré ces enchantements, Chateaubriand interrompt son voyage. Le journal d'un planteur qui annonce l'arrestation du roi à Varennes le réveille au milieu de ces songes. Il repasse en France. Une tempête essuyée sur les côtes lui fournit une des plus belles pages des Mémoires. En arrivant en Bretagne, il se marie. Ici le livre descend à une si profonde intimité, qu'il m'est impossible de l'y suivre. Tout ce qu'il m'est permis de dire, c'est que vous sentez un souffle saint tout nouvellement sorti du cloître qui entre en ce moment dans le récit, et une âme de chré-

tienne qui circule en cet endroit dans le langage de l'écrivain.

Les événements qui suivent sont déjà connus, je ne fais que les rappeler : son émigration avec son frère, — son arrivée à Bruxelles au milieu de l'état-major de l'armée des princes, — on lui refuse du service, — il s'engage dans le bataillon des volontaires royaux de Bretagne, — le siége de Thionville, — il y est blessé à la cuisse. La petite vérole et la dyssenterie se joignent à cette blessure. Le corps d'armée des émigrés se dissout. — Chateaubriand fait la retraite à pied. — A Namur, des femmes lui donnent une couverture et veulent le conduire à l'hôpital, — son évanouissement dans les Ardennes, — il est ramassé par des bûcherons et mis dans un fourgon du prince de Ligne. Il retrouve son frère à Bruxelles. — De là il va prendre la mer à Ostende et débarque mourant chez son oncle dans l'île de Guernesey.

Cette affreuse histoire est mêlée de rires fiévreux, de chants d'alouettes, de descriptions de lieux et de combats de nuits que l'on retrouvera dans la vie d'Eudore. Il fallait que le grand écrivain contemporain de Napoléon eût senti l'odeur de la poudre et en eût au moins barbouillé ses doigts. Ce soldat qui montait la garde en sentinelle perdue contre la Révolution française avait d'ailleurs un fusil dont le chien ne partait pas. Quand on le relevait de faction, et qu'il ne faisait pas le feu au bivac, ou qu'il ne lavait pas ses chemises, il s'asseyait dans les fossés et rêvait ou écrivait. Mais il avait déjà sur les lèvres deux de ces noms qui ouvrent d'eux-mêmes les portes barricadées. Si la sentinelle eût demandé à ce soldat poëte le mot d'ordre pour entrer dès ce temps-là dans la ville des esprits immortels, il aurait pu déjà répondre : *René*, *Atala*.

Un jour, à Jersey, son oncle entre dans la chambre du

malade; ce vieillard était en deuil de la tête aux pieds; on venait d'apprendre la mort de Louis XVI.

Un peu après, Chateaubriand passe à Londres. Il trouve pour compagnons d'anciens officiers de l'armée de Condé et de vieux prêtres émigrés. C'est ici que commence une longue agonie qui semble devoir finir comme celle de Gilbert et de Chatterton. Le jeune émigré reste sans argent et sans ressource; il habite avec un de ses amis un taudis dont la fenêtre donnait sur un cimetière. Les jours où il faisait froid, les deux amis demeuraient au lit, ne pouvant point allumer de feu. Une fois, ils restent ainsi plusieurs jours sans manger. Quand Chateaubriand passait, dans la journée, devant une boutique de boulanger, il s'arrêtait et se tenait aux murs, tout près de s'évanouir. Son compagnon perd courage; il se frappe la poitrine avec un canif, et il est sur le point d'en mourir.

Heureusement le hasard vient à leur aide; Chateaubriand reçoit de sa famille quelques secours inattendus; pour comble de prospérité, un de ces usuriers qui étaient alors la fortune des émigrés lui offre d'aller déchiffrer pour un libraire de vieux manuscrits dans un comté d'Angleterre. Ce fut ce qui le sauva et ce qui faillit le perdre encore.

Dans ce comté, et dans la petite ville où il s'était rendu, vivait une veuve retirée avec sa fille; Chateaubriand est bientôt admis dans leur intimité. Dans une partie de chasse à cheval, il se casse la jambe. Cette famille devint dès lors la sienne, et ce fut la jeune Charlotte qui prit soin de lui dans sa convalescence. Mais qui aurait le courage de raconter prématurément la suite de cette histoire: la vie douce et recueillie des deux amants, les rêveries près du piano, les lectures de Dante et de Pétrarque, tant de jours remplis par une parole à demi prononcée; et ce

mot qui éclate tout à coup, comme un tonnerre, dans cette maison paisible : « Madame, je suis marié ! » puis ce long silence, puis ces vingt ans écoulés sans nouvelles ; après cela cette dame, avec ses deux enfants en deuil, qui entrent dans le cabinet de l'ambassadeur français à Londres ; et ces éternels « Vous en souvenez-vous ? » qui reviennent et recommencent incessamment et frappent votre cœur comme une larme qui tomberait du ciel. C'est une de ces courtes histoires où l'on met dans une heure tout son génie si l'on en a. L'écrivain disparaît, l'homme reste ; les mots ne sont plus des mots, ils ont des aiguillons.

Ici s'arrête la partie déjà achevée des Mémoires ; elle ne va pas au delà de l'année 1800.

La vie du voyageur finit, celle de l'écrivain commence. Le dur noviciat du poëte est terminé. Il peut désormais prendre la plume. Il a souffert le froid et le chaud, l'adieu et le retour ; il a espéré, il a désiré ; il a fait le tour de tous ses rêves. Qu'il écrive maintenant en de longs volumes le poëme intarissable de sa jeunesse. Déjà nous pourrions dire quelles seront ses idées, leur forme et leur couleur. Nous connaissons les personnages principaux qui vont nous apparaître transfigurés par l'art. Combourg, la Bretagne, l'Amérique, voilà le fond du tableau.

Dans cette contrée idéale, on verra passer comme des ressuscitées une autre Lucile plus pâle que la Lucile terrestre, une autre Floridienne plus belle que celle des Florides. Les mers Atlantiques ont montré au poëte leurs grands couchers de soleil. Il a regardé longtemps le miroir des lacs ; il a écouté jusqu'au soir le bruit des oiseaux qui s'endorment dans les forêts. Il lui restait à connaître le cœur et la passion d'une femme, afin d'y puiser

ces larmes que le génie n'invente pas. Charlotte vient de les répandre, ces larmes divines. Il peut y tremper désormais sa plume et remplir, s'il veut, de cette douleur, son livre jusqu'à la dernière page.

M. de Chateaubriand est séparé des traditions littéraires de l'ancienne France par une révolution ; il y a entre le siècle de Louis XIV et lui la monarchie de moins. Il dit quelque part qu'il écrit sur un tombeau ; je le crois bien ; dans ce tombeau dort avec son écusson un passé de mille ans : il mène le deuil de tous les morts que 89 a faits. A tous ceux qui n'ont point de sépulcre, à la féodalité, à la royauté, à l'Église, à l'aristocratie, à toutes les illusions finies et trépassées, il donne une voix pour se plaindre et des larmes pour pleurer.

Après ces funérailles des anciens droits et des anciens pouvoirs, c'est lui qui a reçu la mission d'écrire l'inscription de tout ce monde détruit en une année. Sur l'un il écrit : Je m'appelle espérance! Sur l'autre : Et moi désir! Sur l'autre : Je m'appelle royauté! Sur l'autre : J'étais la foi quand j'étais quelque chose! Il y a entre la mort et le génie de cet écrivain un pacte que rien ne peut briser. Prophète de ruines, il sera instruit, par avance, de tout ce qui va mourir. Quand, après quinze ans, le fantôme de royauté que l'on croyait avoir dispersé et décapité reparaîtra silencieusement, avec la Restauration, au milieu de la France stupéfaite, et qu'il arrivera au trône sans que personne puisse l'empêcher ni d'y monter, ni d'en descendre, cet homme sera encore là pour saluer du doigt ce mort couronné, pour le reconnaître et pour l'appeler par son nom ; quand le spectre disparaîtra, ce sera lui encore qui suivra sa dernière ombre dans les ruines.

Mais, si par son origine, par ses sentiments, par ses

souvenirs de Combourg, il relève du passé, il appartient à l'avenir par tous ses instincts d'artiste; il a beau regretter ce qui n'est plus, dès qu'il parle ou qu'il écrit, le voilà dans les termes de son art l'homme le plus révolutionnaire de son temps.

Certes, après la poésie ridée du dix-huitième siècle qui branlait la tête sur le fauteuil de Voltaire, en séchant son encre avec la cendre de toutes les espérances détruites, ce dut être une belle journée que celle où naquit cette poésie du jeune siècle. On aurait dû sonner les cloches, comme pour une fille de roi, pour cet enfant de bon augure qui montrait assez que l'humanité n'était ni morte ni vieillie, et que son sang coulait ardemment dans ses veines. Venez, venez; il nous est né une fille, une fille de roi; elle pleure et se lamente, parce qu'elle est bercée dans l'orage; ses langes sont cousus par des génies de Bretagne. Dans ses cheveux elle porte une fleur qui ne fleurit qu'en Amérique; tous les oiseaux en sont joyeux, parce qu'elle ressemble au vert printemps. Quand elle sera grande, elle sera l'héritière du vieux monde qui pleure, pensant qu'il va mourir.

Pendant les trois derniers siècles de la monarchie, l'imagination et le génie littéraire étaient venus s'abriter près du trône comme tous les autres pouvoirs de l'Etat. La littérature du moyen âge, qui, dans la première époque du génie français, allait librement en plein air, avec les chanteurs et les trouvères, de châteaux en châteaux, à travers les clairières, avait été obligée de quitter les belles tours, et l'abeille bourdonnante des provinces, pour venir s'enfermer dans les murs de Paris.

Tant que dura la même forme politique, on dut renoncer aux vieilles forêts, aux fleuves, à la mer, à tout ce qui n'était pas l'œuvre de l'homme; de la nature entière il

restait à la poésie un pan du ciel qu'elle entrevoyait par la fenêtre de Villon. La royauté l'avait poussée dans la grande cité et fermée aux verrous. Dans cette prison il fallut passer trois siècles. Ainsi se forma en France une poésie urbaine et sociale pour laquelle la nature n'existait pas, et que l'on ne retrouve à ce degré d'abstraction dans aucun autre pays.

Mais, quand l'ancienne forme politique fut renversée, cette même poésie qui étouffait dans la cité chercha à rentrer dans la nature. Le toit qui l'avait abritée venait de s'écrouler. Elle leva la tête, et vit pour la première fois le ciel et l'infini à découvert. Avec Bernardin de Saint-Pierre et avec M. de Chateaubriand elle voyagea dans le grand Océan. Elle ne reprit pas haleine qu'elle n'eût abordé avec le vaisseau de Paul et de Virginie les îles des Indes orientales, et avec Chactas les lacs de la Louisiane. Elle se serait volontiers consumée sur la corolle d'une fleur, sur une mousse, sur un insecte dans cette mousse, tant ces choses avaient de nouveauté pour elle. Après le bouleversement de l'état social, ce fut une littérature pleine d'avenir que celle qui montra ainsi, même à travers ses larmes, la nature qui reverdissait, l'oiseau qui chantait en secouant ses plumes au bord du nid, et le soleil de l'Atlantique et des savanes qui remplissait son urne de gloire pour Marengo et Austerlitz.

Deux écrivains restèrent pour attester que la révolution politique avait passé dans l'art et dans la parole écrite : madame de Staël et M. de Chateaubriand. Leur voix retentit dans le vide de l'Empire, comme dans une urne d'airain qu'agite incessamment une main surhumaine. Mais ni l'un ni l'autre ne trouva un mot pour saluer l'Empereur. La gloire de Napoléon resta indépendante des lettres; elle n'eut pour écho que sa voix et pour poëme qu'elle-même.

Tout se tait dans le sable quand le lion royal se lève et passe.

Cet isolement des intérêts politiques fut d'ailleurs ce qui donna à l'imagination de M. de Chateaubriand, sous l'Empire, la faculté de grandir sans limites. D'un côté était le peuple avec son Empereur, de l'autre ce génie errant qui se promenait au loin sur tous les rivages; ne vivant que sur des ruines, il semblait chercher çà et là dans la poussière un monde perdu. Dans la solitude de sa pensée, élevé sur tous les débris des souvenirs et des traditions de l'ancienne société, c'est lui qui contemplait véritablement du haut des quarante siècles de cette pyramide funèbre la grande bataille de l'Empire.

Sous la Restauration, quelle a été la mission de M. de Chateaubriand? Sa mission a été de faire l'oraison funèbre de la vieille société et de la monarchie qui la représentait. Désormais aucune royauté ne peut l'aimer, par la même raison qui faisait que Louis XIV détournait ses yeux du clocher de Saint-Denis. Rappelez-vous ce fossoyeur de Shakspeare qui ne relève de terre que des chefs qui ont porté couronne ou diadème.

Les dernières pages que M. de Chateaubriand ait écrites sont l'itinéraire de son voyage au château de Prague en 1833, conclusion anticipée du drame qui a commencé, dans ses Mémoires, avec les fanfares et la chasse de Louis XVI dans la forêt de Saint-Germain. Il ne m'appartient pas de suivre l'écrivain dans les confidences où il pénètre, ni de surprendre le secret de l'intérieur d'une cour désarmée. Tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas seulement un homme que l'Europe tient à son ban dans ce château, mais un principe; non pas seulement un roi, mais une royauté; non pas seulement une famille, mais une institution, mais une société. Ce ne sont pas des per-

sommes qui vivent là, mais des symboles, et c'est la grandeur qui leur reste et que rien ne leur ôtera.

La porte, l'escalier, le fossé, le pont-levis, tout a un sens profond dans ce donjon, tant que cette famille l'habite; et même à cette triste table du vieux monarque, où toutes les places semblent remplies, il y a encore plus d'un siége vide qui attend son convive couronné avec le pain et le vin et le sel de l'exil.

Avril 1834.

VII

LE COMBAT DU POÈTE.

I

L'heure effeuille en passant sa guirlande fânée,
Le jour succède au jour et l'année à l'année;
Le siècle dort en paix sur sa couche d'airain.
Moi, je veille, et j'appelle, et j'écoute, et je pleure;
Mon court espoir s'éteint, ma nuit seule demeure;
J'attends avec chaque aube un meilleur lendemain.

A l'horizon j'attends une éternelle aurore,
Et, la palme à la main, sur le mont qui se dore,
Un messager du ciel qui n'arrive jamais.
Sur le sentier, j'attends une vierge inconnue,
Une bonne nouvelle, un signe dans la nue,
Et, dans mon cœur, celui qui dit : Je suis la paix.

Que faire de mes jours, quand l'ennui les dévore,
Jours filés par la muse, ainsi qu'un lin sonore,

Pour vibrer sous ses doigts au chant de l'univers?
Tout est muet, les dieux, les hommes et les choses.
Déjà les rossignols ne fêtent plus les roses,
Et les astres vieillis ont fini leurs concerts.

Le poëte n'est plus le frère du prophète.
C'en est fait! Jéhovah qu'emporte la tempête
Ne met plus dans ses mains les rênes des États.
Mais lui-même, il le pousse en de trompeuses voies;
Il dément sa parole; il le raille en ses joies,
Et tend comme un filet les regrets sous ses pas.

Pourquoi me raillez-vous, mon Dieu, vers qui j'aspire?
Pourquoi m'avez-vous fait le jouet de la lyre?
Pourquoi m'entourez-vous d'un mensonge éternel?
De mes yeux écartez vos ténèbres épaisses.
Ou conduisez ma langue et tenez ses promesses,
Ou rendez-moi muet ainsi que votre autel.

A l'âme j'ai promis une aile plus rapide,
Au pèlerin d'amour une étoile pour guide,
La vie à tous les morts, au désespoir l'oubli.
Par delà ce vain ciel, j'en ai prédit un autre.
Je l'ai promis, Seigneur; mon serment est le vôtre.
Le serment de mon Dieu n'est point encor rempli.

Qui croira désormais à ma sainte auréole?
Qui goûtera sans peur le pain de ma parole?
Les peuples châtieront le prophète menteur;
Et raillant au tombeau celui qui les réveille,
Les Esprits dans la nuit diront à mon oreille :
Prophète, qu'as-tu fait des biens de ton Seigneur?

Les biens que j'ai reçus sont fumée et poussière.
Ils s'appellent douleur, isolement, misère,
Fantômes de la nuit que dissipe le jour,
Nuages aux flancs d'or, errants de cime en cime,
Cœur meurtri, désespoir, inexorable abîme ;
Ah ! Seigneur, reprenez les dons de votre amour.

Reprenez les vains sons d'une lyre infidèle,
L'espérance qui vibre et qui meurt avec elle,
Et tous les cieux peuplés qui naissent à sa voix.
Je vous rends, ô mon Dieu, les filles de mes rêves,
Et des pensers d'en haut les prophétiques glaives.
Qu'ils déchirent mon sein pour la dernière fois !

En retour donnez-moi le silence et l'ombrage ;
Dans mon cœur étouffez ma muse, votre ouvrage,
Colombe au blanc duvet, qui se change en vautour.
Loin du sommet superbe où je vivais naguère,
Assouplissez mes pas dans le sentier vulgaire,
Et tarissez en moi l'intarissable amour.

II

Il est exaucé le poëte ;
La muse est morte dans son cœur.
Au joug il a courbé sa tête,
Et fané ses ans dans leur fleur.
Muet, il passe dans la foule,
Ainsi que l'onde qui s'écoule,
Sans oser éveiller ses bords.
L'uniformité l'environne ;
Il a rejeté sa couronne
Pour cueillir la mauve des morts.

Un vent froid souffle sur mes songes ;
Il étend sur eux le linceul ;
Tous mes biens n'étaient que mensonges :
L'erreur s'en va ; je reste seul.
Ma mémoire décolorée
Cherche en vain l'image adorée
Qui surgissait dans mon désert.
Avec les fantômes qui passent
Ses traits l'un par l'autre s'effacent ;
Sur mes lèvres son nom se perd.

Songes brûlants, pesante image,
Saints anges d'amour, aux pieds nus,
Voix qui me parliez dans l'orage,
Dites, qu'êtes-vous devenus ?
Dans mon sein vivez-vous encore ?
Comme un encens qui s'évapore
Sans moi montez-vous vers le ciel ?
Attendez-vous dans ma pensée,
Comme en votre tombe glacée,
L'aurore du jour éternel ?

De la brise effleurant la plage,
De l'astre ému qui parle aux flots
Je ne comprends plus le langage,
Ni des forêts les longs échos.
Les fleurs ne sont plus mes compagnes ;
Aux sources vives des montagnes
Mes rêves ne s'abreuvent plus.
Sous mes pas la terre est muette ;
Un souffle aride a sur ma tête
Dispersé les cieux révolus.

Comment s'est éteinte mon âme,
Quand le brasier est encor plein?
Où sont tant de désirs de flamme,
Tisons consumés dans mon sein?
Où sont mes rapides pensées,
Flèches loin du but dispersées,
Qui résonnaient dans mon carquois;
Et des songes les pieds agiles
Qui dans les carrefours des villes
M'apportaient la plainte des bois?

Où donc es-tu, vague espérance?
Comme autour de l'orme un serpent,
Autour de moi, l'indifférence
Roule ses anneaux en rampant.
J'ai goûté son haleine impure,
Et senti la lente morsure
De son paresseux aiguillon;
Sur mes lèvres la muse expire,
Comme la brise qui soupire
Au chaume arraché du sillon.

III

Il s'est repenti, le poëte.
Il a de son âme inquiète
Voulu rallumer le flambeau.
Dans son sein tiède encor la muse est revenue,
Muse aux cheveux trempés des larmes de la nue,
Comme une fille du tombeau.

De leurs sépulcres d'or sont sortis avec elle
Les pensers oubliés qu'un seul regard rappelle,

L'extase au front mourant,
Des jours qui ne sont plus les cuisantes chimères,
Songes, désirs, regrets et délices amères,
Qu'on savoure en pleurant.

L'espérance, à demi, se lève sur sa couche,
Incertaine, étonnée, et son doigt sur sa bouche,
Appelant l'avenir :
L'image, au fond du cœur, vivante, ensevelie,
Se ranime en sursaut et boit jusqu'à la lie
L'enivrant souvenir.

Ange des chants d'amour, au sein des nuits funèbres,
Dans le muet chaos, remporte mes ténèbres
Avec ton aile d'or.
J'ai reconnu ta voix, et ton vague murmure ;
Voilà ton front de neige, hélas ! et ta blessure
Qui s'ouvre et saigne encor.

Qu'as-tu fait de tes jours passés dans le mystère ?
As-tu revu sans moi le sentier solitaire
Où je baisais tes pas ?
As-tu sans moi, des tours que la brume environne,
Remonté les degrés, et des longs soirs d'automne
Ne te souviens-tu pas ?

Ne te souviens-tu pas de cette heure éternelle
Où je te vis d'abord, de la vide chapelle
Qui balançait son glas,
De l'immense forêt autour de nous émue ?
Et du dernier adieu, dans la longue avenue,
Ne te souviens-tu pas ?

Ah ! de la page impure efface mon blasphème.
Rallume le foyer que j'éteignis moi-même
Sous ma cendre et mes pleurs.
Ramène à mon chevet les pâles insomnies,
Avec le chœur dansant des saintes harmonies,
Et rends-moi mes douleurs.

IV

De la muse la voix résonne.
Tout renaît, palpite ou frissonne ;
L'épi que la vierge moissonne,
Sous sa main reverdit plus beau.
Perle qu'un souffle décolore,
L'étoile au collier de l'aurore
S'enchâsse plus vermeille encore :
La muse a quitté le tombeau.

Ainsi qu'au premier jour du monde,
En souriant, l'aube féconde
A déchiré la nuit profonde,
Et caressé la fleur des bois.
Comme une femme qui s'incline,
Au fond de l'onde cristalline,
La lune au pied de la colline
Se voit pour la première fois.

Pour la première fois, la rose,
Du rossignol qui se repose
Sur sa corolle fraîche-éclose,
A bu les pleurs harmonieux.
Au front du blanc lis qui chancelle
La mouche dorée étincelle.

L'oiseau nouveau-né de son aile
A mesuré les vastes cieux.

Dans l'âme aussi tout recommence;
Reculant devant sa démence,
Du désespoir la nuit immense
S'est dissipée en blasphémant;
L'aube a surpris son dernier rêve.
Au soleil nouveau qui se lève,
Les pensers nouveaux pleins de sève
Mûriront éternellement.

V

Quel souffle désormais flétrira dans son germe
L'espoir au long parfum, qui s'ouvre et se referme
Comme une fleur d'amour éclose dans mon sein?
Quelle main retiendra, sur les pentes hardies,
    Le char des mélodies,
Et les désirs ailés qui dévorent le frein?

A mes songes passés qu'un songe me renvoie,
Je promets dans mon cœur une éternelle joie,
Et des hymnes sans mots, toujours retentissants.
Chimères, visions, fantômes qu'on renie,
    Dans ma longue insomnie
Trouveront un refuge et des cieux caressants.

D'un siècle tortueux qui rampe et que je brave,
La langue de serpent ni la fangeuse bave
Ne vous glaceront plus, colombes, sur mon cœur.

Sans avoir combattu, mon âme prosternée
        Sur sa couche fanée
Ne s'endormira pas aux liens du vainqueur.

Mais un baume divin fermera ma blessure ;
Par le sentier des bois, je fuirai la souillure
Que chacun de nos jours s'imprime sur le front.
D'un mot, je briserai ma dure servitude,
        Et dans ma solitude,
Comme un troupeau choisi, les Odes me suivront.

En luttant j'ai senti, quand même il me terrasse,
Le monde chanceler sous sa vide cuirasse ;
De son éclat j'ai vu son faux œil ébloui ;
Dans mon flanc, j'ai rompu sa flèche envenimée ;
        Et comme une fumée,
Devant mes visions, il s'est évanoui.

VI

Oui, le combat est clos ; et déjà le poëte,
Ardent au pugilat, ainsi qu'un jeune athlète,
A baigné son esprit en sa sueur de sang.
Siècle de peu de foi, dans ta nuit qui s'adore
        Il te défie encore,
Dût le dard à la fin lui rester dans le flanc !

Ainsi, deux étrangers, au chemin de Judée,
La face de sueur et de sang inondée,
Corps à corps ont lutté dans une nuit d'horreur.
Chacun d'eux, à son tour, au bord du précipice,
        Recule, avance, glisse ;
Les ténèbres ont vu sourire le vainqueur.

Et, Jacob, au matin, se traînant hors d'haleine,
Dans le torrent d'Édom, ne suivait plus qu'à peine
Ses grands bœufs indolents et les pas des agneaux.
Il attendait encor la brebis infidèle,
Quand déjà d'un coup d'aile,
L'ange le provoquait à des combats nouveaux.

Novembre 1836.

TABLE

LES ROUMAINS.

RÉORGANISATION DES PROVINCES DANUBIENNES.

ALLEMAGNE ET ITALIE.

ALLEMAGNE.

ITALIE.

MÉLANGES.

